32642/A
H.VI.Lec

C. G. LE CLERC

12550

LA CHIRURGIE COMPLETE,

Par Demandes & par Réponſes.

QUI contient ſes Principes, l'Oſtéologie, la Myologie, les Tumeurs, les Ulcéres, les Playes ſimples & compoſées, celles d'Arquebuſades, les Maladies Vénériennes, le Scorbut, les Fractures, toutes les Opérations Chirurgicales, & l'aplication de tous les Bandages & Apareils; la Méthode de préparer le cerveau par M. Duncan; pluſieurs Réflexions & nouvelles Machines de M. Arnaud; une Pharmacie qui aprend la maniére de compoſer les Remédes les plus utiles aux Chirurgiens & la Panacée Mercurielle.

Par M. LE CLERC, Médecin ordinaire du Roy.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée de l'Opération des Accouchemens, de l'Onguent de la Mere Thecle, du Styrax, d'une Introduction à la Botanique, & de quelques modèles de Raports en Chirurgie.

A PARIS, ruë de la Harpe,
Chez CHARLES-MAURICE D'HOURY, vis-à-vis la ruë Saint Séverin, au Saint Eſprit.

M. DCC. XXXIX.
Avec Aprobation & Privilége du Roy.

pierre joseph brieux chirurgien

A MESSIRE

GUY CRESCENT FAGON,

CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,

ET

PREMIER MEDECIN

DU ROY,

MONSIEUR,

Le dessein de ces Instructions familiéres pour la Chirurgie, est de former de jeunes Eléves, qui, du moment

qu'ils ont pris la Lancette, pratiquent les choſes les plus difficiles de leur Art avec beaucoup plus de hardieſſe que de lumiére. Comme je ne travaille que pour le Public, j'ai crû, MONSIEUR, que vous aprouveriez mon intention; puiſque ſans diſtinguer le riche du pauvre, vous vous étes toûjours déclaré ſi affectionné à tout ce qui regarde leur ſanté. Mais vous travaillez, MONSIEUR, ſinguliérement & plus glorieuſement encore pour leur bien, en veillant à conſerver la ſanté d'un grand Monarque qui vous a confié en ſa perſonne le ſalut de ſon Etat, après vous avoir fait paſſer dans les plus importans emplois de la Médecine auprès de la Reine,

de Madame la Dauphine, & de Meſſeigneurs les Enfans de France. La fortune qui eſt aveugle pour les autres, a des yeux pour vous ; votre élévation eſt le fruit de votre mérite ; uniquement attentif à tous les devoirs de votre profeſſion, vous vous apliquez ſans relâche, non-ſeulement à cultiver le fond de la Médecine, mais encore à y découvrir de nouveaux treſors, à favoriſer, étendre, adopter les nouvelles découvertes ; & ſur-tout à maintenir la liberté d'augmenter ſes connoiſſances par une recherche aſſiduë, également ſoûtenuë de la raiſon & de l'expérience. Je ſerois trop heureux, MONSIEUR, ſi mon Livre pouvoit tenir quelque rang parmi

ceux qui peuvent seconder de si grandes vûës, & par là mériter l'honneur de votre protection : je vous la demande, & la permission de vous assurer que je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur, LE CLERC, Médecin ordinaire du Roy.

PREFACE.

ON voit un ſi grand nombre de Chirurgies, tant anciennes que modernes, qu'il ſemble que les plus difficiles à contenter dévroient être pleinement ſatisfaits ſur cette matiére. Mais ſi l'on conſidére qu'un jeune Chirurgien doit toûjours avoir devant les yeux, & d'une maniére facile & intelligible les préceptes de ce grand Art, on avouëra bien-tôt qu'on a eu raiſon d'y travailler tout de nouveau. Car outre que celles des Anciens ſont ſi groſſes qu'elles ne ſont pas portatives, elles ſont embroüillées, ſi confuſes, & les Médecins de ce ſiécle ont travaillé ſi avantageuſement à la perfection de cet Art, que les anciennes ſont devenuës comme inutiles.

Les nouveaux en ont donné de ſi petites, qu'elles ne méritent que le nom de fragment, comme ſont les Fleurs de Guidon, & quelques autres petits Livres qui ne traitent que des Opérations.

Il eſt vrai qu'on en a depuis peu imprimé une qui me ſemble aſſez complete ; mais elle eſt ſi groſſe, & elle renferme tant de diſcours ſi éloignez de ſon principal ſujet, qu'elle a preſque les mêmes incommoditez que celles des Anciens.

Voici une petite Chirurgie aiſée, claire, nette, portative, exempte de verbiage, & qui contient tout ce que les Anciens & les Modernes ont donné de plus utile ſur ce ſujet.

On entre en matiére par de petits colloques, afin de conduire d'abord le jeune Eléve comme par la main. Mais quand on s'aperçoit qu'il doit être aſſez avancé, on abandonne cette innocente & puérile maniére de parler, pour le mener ſérieuſement à ce qu'il y a de plus grand & de plus ſublime dans ce bel Art. Lorſqu'il eſt bien pénétré de ſes premiers principes, on l'inſtruit de ce qu'il doit ſçavoir d'anatomie ; on lui fait une grande généralité des playes & des tumeurs, qu'on traite enſuite en particulier ; on lui enſeigne une belle méthode de guérir les coups de feu, le ſcorbut & les maladies d'amourette. De-là on le conduit dans toutes les Opérations de la Chirurgie, dans les fractures, les luxations, & les apareils qui leur conviennent.

On a donné la belle méthode de préparer le Cerveau de M. Duncan, pluſieurs réflé-

xions & nouvelles machines Chirurgicales de l'invention de M. Arnaud; une Pharmacie Chirurgicale, qui aprend la maniére de composer les Remédes qui sont les plus usitez dans la Chirurgie.

L'Operation des Accouchemens, l'Onguent de la Mere Thecle, & le *Styrax*.

Comme la connoissance des plantes est néceſſaire aux Chirurgiens parce qu'ils composent leurs remédes, on y a ajouté une petite Introduction à la Botanique, & l'on s'est principalement attaché à donner quelques marques dans chaque plante, qui la distinguent de ses semblables, & quelques-unes de leurs vertus les plus connuës.

Lorsque vous trouverez le mot de *Ombelle*, il faut entendre une plante dont les fleurettes sont des rosettes à cinq feüilles, disposées ordinairement en bouquets au bout des branches, en maniere de parasol; & leurs semences sont si bien unies deux à deux, qu'elles ne semblent en faire qu'une quand elles ne sont pas mûres, & se séparent quand elles le sont. La Ciguë, le Daucus, le Fenoüil sont des ombelles.

Calice veut dire un petit vase dans lequel les feüilles de la fleur sont ordinairement plantées; il y a quelques plantes dont les fleurs n'ont point de calice, comme le petit Muguet, le Sceau de Salomon; mais cela est assez rare.

La fleur en papillote eſt ainſi apellée, parce qu'elle a quelque choſe d'un petit papillon: les pois, les fêves, les genets ont des fleurs en papillote.

Les fleurs en lévres ſont de petits tuyaux qui en s'élargiſſant par le bout, forment comme deux lévres: le Lamium, le Marrube, la Brunelle ont des fleurs à deux lévres.

Les ſemences à aigrettes ſont celles au bout deſquelles ſont attachez de petits duvets qui leur ſervent d'aîles, pour les porter en l'air, & les ſemer en des lieux éloignez: le Piſſenlit, la Valérienne ont des ſemences à aigrettes.

Les fleurs ſont vertiſſillées lorſqu'elles ſont diſpoſées tout autour de la branche, en maniére de couronne ou d'anneau d'eſpace en eſpace: le Lamium & le Marrube ont leurs fleurs vertiſſillées.

La fleur radiée ou en ſoleil eſt celle dont la circonférence eſt faite de feüilles, & le milieu eſt comme vuide: la Paquette ſimple & les grands Tourneſols ou ſoleils des jardins ont des fleurs radiées.

Les fleurs à étamines ne ſont faites que de petits filets: le Froment, le Ségle, le Pied de Lion ont des fleurs à étamines.

Les fleurs à fleurons ne ſont faites que de petits tuyaux; le Chardon, la Jacée, l'Arti-

chaut ont des fleurs à fleurons.

L'arbre croît fort haut; le Chêne & l'Ormeau sont des arbres.

L'arbrisseau est un petit arbre, le Genet, le Jasmin sont des arbrisseaux. Les arbres & les arbrisseaux poussent des boutons dans l'Automne pour l'année suivante.

Le sous-arbrisseau est une plante vivace, c'est-à-dire, qui vit plusieurs années; mais elle ne porte point de boutons, comme les arbres, pour l'année suivante: le Romarin & le Thim sont des sous-arbrisseaux.

L'herbe meurt tous les ans, & renaît de graine: le Bled, l'Avoine & les Laituës sont des herbes.

Quand on dit d'une plante qu'elle est astringente, on l'aplique sur les inflammations récentes pour les repousser, & on en fait des tisanes ou des lavemens pour arrêter tous les cours de ventre & autres évacuations de cette nature, dont il ne se faut jamais servir qu'on n'ait bien purgé.

Quand une plante est pectorale, on en fait des potions pour faire cracher.

Lorsqu'on dit qu'une plante est diurétique, on entend qu'elle est bonne pour la jauniſſe, les pâles-couleurs, pour pousser les ordinaires, pour faire jetter des sables, pour la néphrétique, &c. Tous les diurétiques amaigrissent beaucoup.

Les plantes apéritives se donnent comme les diurétiques, & pour les duretez des parties intestinales.

Les sudorifiques, si l'on en avoit, seroient bonnes pour faire suer ceux qui ont les fiévres pestilentielles, pourpreuses & intermittentes; elles sont excellentes contre les morsures des animaux venimeux, la goutte, les douleurs vagues, les rhumatismes, les paralysies, & dans toutes les maladies qui se guérissent par les sueurs.

Les antiépileptiques, s'il y en a, se donnent pour l'épilepsie & les mouvemens convulsifs.

Les vulnéraires sont ordinairement détersives: on les aplique sur les playes récentes, sur les ulcéres; on en fait des décoctions pour siringuer dans les ulcéres caverneux, & dans les ventres pour déterger les playes & les ulcéres qui s'y trouvent.

Les antiscorbutiques se mettent dans les boüillons des malades du scorbut & des hipocondriaques, & on en fait des gargarismes pour laver leurs bouches.

Lorsqu'une plante est adouciſſante, on en met dans les tisanes pour adoucir les âcretez de la lymphe qui causent la toux.

Les plantes résolutives s'apliquent sur les tumeurs qu'on veut faire résoudre sans la suppuration.

Le Chirurgien ne ſe peut pas diſpenſer de faire ſon raport ſur une maladie lorſqu'il en eſt invité; on a donné des régles générales pour cela, & enſuite quelques Raports tout faits, qui pourront ſervir de modelles pour ceux qu'il ſera obligé de faire.

TABLE
DES CHAPITRES,

Et des principales Matiéres qui ſont contenuës dans chaque Chapitre.

Chap. I. *DU Chirurgien & de la Chirurgie*, pag. 1
De la ſinthèſe, diereſe, exeréſe & prothèſe, 2
Ce qu'il faut obſerver avant que de faire une opération, 3
Chap. II. *Des inſtrumens portatifs & non portatifs de la Chirurgie*, 5
Chap. III. *De l'Anatomie en général, & en particulier de toutes les parties qui compoſent le corps humain*, 7
Chap. IV. *De la diviſion générale du Corps humain*, 11
Chap. V. *Du Squelette*, 13
Des différentes eſpéces d'articulations, 15
Du nombre des os du Squelette. 17
Chap. VI. *De la Myologie, ou Anatomie des muſcles du corps humain*, 20
Chap. VII. *De la Myologie, ou Anatomie des muſcles de la tête*, 22
De l'action de l'os hyoïde, 29
Chap. VIII. *Parallèle des maladies des os & des chairs, prononcé par Monſieur Arnaud dans l'Amphithéâtre de Saint Côme*, 32
Chap. IX. *De la Myologie ou Anatomie des muſcles du tronc, ou de la poitrine, du ventre & du dos*, 41
Chap. X. *De la Myologie ou Anatomie des muſcles du bas ventre*, 45
Des muſcles des teſticules, de la verge & du clitoris, 47

Chap. XI. *Des muſcles de l'omoplate, des bras & des mains*, 48
Chap. XII. *Des muſcles de la cuiſſe, de la jambe & des pieds*, 59
Dénombrement de tous les muſcles du corps humain, 69
Chap. XIII. *De l'Anatomie des nerfs, des artéres & des veines en général*, 70
De la ſtructure des quatre tuniques ou membranes des artéres, 73
De la ſtructure des tuniques des veines, 75
Du principe & de l'origine de toutes les veines, 76
De la diſtribution de la veine-cave aſcendante, 77
Chap. XIV. *De l'Anatomie du ventre inférieur, ou bas ventre*, 78
De l'ouverture d'un cadavre dans une démonſtration publique, 80
Du mouvement periſtaltique des boyaux, 83
Des parties deſtinées à la génération dans l'homme, 87
Des parties deſtinées à la génération dans la femme, 88
Chap. XV. *De l'Anatomie de la poitrine ou ventre moyen*, 90
Manière de faire l'ouverture de la poitrine, ibid.
Chap. XVI. *De l'Anatomie de la tête ou ventre ſupérieur*, 93
Hiſtoire exacte des traces du crane & des vaiſſeaux qui y paſſent, 97
Chap. XVII. *La Déſcription du cerveau, du ſçavant Monſieur Duncan*, 105
Chap. XVIII. *La Méthode de diſſequer le cerveau, du même Monſieur Duncan*, 126
Chap. XIX. *Traité des lacs, des bandes, des bandages, des compreſſes, des atéles, des fanons, de la charpie & des tentes*, 144

Traité des Maladies Chirurgicales.

Chap. I. DEs tumeurs en général, apostbemes, abcès, exitures, pustules, tubercules, 148
Chap. II. *De la conduite générale qu'il faut garder dans le pansement des tumeurs*, 152
En combien de façons se terminent toutes les tumeurs qu'on guérit, ibid.
Quelle est la voye la plus avantageuse pour guérir les apostbemes, ou celle de la résolution, ou bien celle de la suppuration, 153
Des circonstances que le Chirurgien doit observer pour faire l'ouverture des tumeurs, ibid.
Des causes générales des tumeurs, 154
Chap. III. *Des tumeurs naturelles, & premiérement du phlegmon & de ses dépendances*, 156
Des remédes du phlegmon, 157
Remédes pour la guérison des anévrismes & varices, 160
Remédes pour les échimoses, contusions, & meurtrissures, 161
De la gangréne, 164
Remédes contre la gangréne, 165
Des mules aux talons & leurs remédes, 167
Du panaris & de ses remédes, ibid.
De la brûlure & de ses remédes, 168
De l'érésipele & de ses dépendances, 169
Des remédes de l'érésipele, ibid.
De l'œdeme & de ses remédes, 172
Du schire & des remédes qui lui sont propres, 176
Des remédes de polipe, 178
Des cancers, 179
Des remédes des cancers, 180
Chap. IV. *Des tumeurs bâtardes ou enkistées*, 181

Des remédes des tumeurs enkiſtées, 182
Chap. V. *Des tumeurs & apoſthémes critiques, malins, peſtilentiels & vénériens*, 184
Chap. VI. *Du Scorbut*, 186

Traité des playes, des ulcéres & des ſutures.

Chap. I. *Des ſutures*, 192
Chap. II. *Des playes en général*, 195
Des remédes propres pour arrêter l'hémorragie d'une playe, 197
Ce que l'on doit faire à la convulſion qui ſurvient à une playe, à cauſe d'un nerf ou d'un tendon bleſſé, 199
Ce que l'on doit faire, pour tirer les corps étrangers d'une playe, ibid.
Des décoctions vulnéraires qui ſe prennent intérieurement, 203
Chap. III. *Des playes particuliéres de la tête*, ibid.
Chap. IV. *Des playes particuliéres de la poitrine*, 206
Chap. V. *Des playes particuliéres du bas-ventre*, 208
Chap. VI. *Des playes d'Arquebuſade, ou d'armes à feu*, 209
Du pronoſtic des playes d'Arquebuſade, ibid.
Du traitement des playes d'armes à feu, 210
De la brûlure faite avec la poudre à canon, 214
Chap. VII. *Des ulcéres en général*, 219
Chap. VIII. *Des maladies vénériennes*, 223
De la chaudepiſſe, ibid.
Des chancres, 225
Des poulains, ibid.
De la verole, 226
Maniére de faire la panacée mercurielle, 231

Traité des Maladies des Os.

Chap. I. *De la dislocation des os*, 236
Chap. II. *De la fracture des os*, 242
Chap. III. *Des fractures particuliéres du crâne*, 247
Chap. IV. *De la carie des Os, des Exostoses & des Nodus*, 252
Chap. V. *Des cautéres, des véficatoires, des setons, des sang-suës & de la saignée*, 254
De la compofition des cautéres potentiels, 257
Chap. VI. *De la Saignée*, 260

Traité des Opérations de la Chirurgie.

Chap. I. *De l'Opération du Trépan*, 264
Le bandage du trépan, 268
Chap. II. *De l'opération de la fistule lacrymale*, 269
L'apareil & le bandage de la cataracte mâle, ibid.
Chap. III. *L'opération de la Cataracte*, 270
L'apareil & le bandage de la cataracte, 272
Des autres opérations que l'on fait aux yeux, ibid.
Chap. IV. *De l'opération du polipe*, 273
Chap. V. *De l'opération du bec-de-liévre*, 274
L'apareil & le bandage du bec-de-liévre, ibid.
Chap. VI. *De l'opération de la Broncotomie*, 276
Chap. VII, *De l'opération de la luette*, 277
Chap. VIII. *De l'opération du cancer à la mammelle*, ibid.
Chap. IX. *De l'opération de l'empiéme*, 280
Le bandage & l'apareil de l'opération de l'empiéme, 282
Chap. X. *De l'opération de la paracentefe du ventre inférieur*, 283
Le bandage & l'apareil de l'opération de la paracen-

teſe ; 288
L'opération de la paracenteſe du ſcrotum, ibid.
Chap XI. *L'opération de la gaſtroraphie*, 285
Chap. XII. *L'opération de l'exomphale*, 288
Chap. XIII. *De l'opération du Bubonocelle, & de la hernie complete*, 289
L'apareil & le bandage du Bubonocelle, 290
De la hernie complete ; ibid.
Chap. XIV. *De l'opération de la caſtration*, 291
L'apareil & le bandage de la caſtration, 292
Chap. XV. *De l'opération de la pierre dans l'uretere*, ibid.
Chap. XVI. *De l'opération de la taille*, 293
L'apareil & le bandage de l'opération de la taille, 294
L'opération de la taille aux femmes par le petit apareil, 296
Chap. XVII. *De l'opération de la ponction du périné*, 297
Chap. XVIII. *De l'opération de la fiſtule à l'anus*, ibid.
Chap. XIX. *De la future du tendon*, 299
Chap. XX. *De l'opération Céſarienne*, 300
Chap. XXI. *L'opération de l'amputation*, ibid.
L'apareil & le bandage de l'amputation, 302
Chap. XXII. *De l'opération de l'anévriſme*, 304
Le bandage de l'anévriſme, 306
Chap. XXIII. *De l'opération de la ſaignée*, 307
Le bandage de la ſaignée, 308
Chap. XXIV. *De l'opération des tumeurs enkiſtées*, ibid.
Des ganglions, 309
Chap. XXV. *De l'opération de lydrocephale*, ibid.
Chap. XXVI. *De l'opération du filet*, 310
Chap. XXVII. *L'opération de l'ouverture des conduits bouchez*, 311
De l'inciſion que l'on fait pour ouvrir le vagin, ibid.

Manière de décoler les lévres de la vulve, ibid.
Manière d'ouvrir le vagin lorſqu'il eſt couché par une carnoſité, ibid.
Chap. XXVIII. *De l'opération du Phimoſis, & Paraphimoſis*, 312
Chap, XXIX. *De l'opération de la varice*, 313
Chap. XXX. *De l'opération du panaris*, 314
Le bandage & l'apareil de l'opération du panaris, ibid.
Chap. XXXI. *De la réduction de la chute de l'anus*, 315
Chap. XXXII. *De la réduction de la chûte de la matrice*, ibid.
Chap. XXXIII. *Du cautére*, 316
L'apareil du cautére, ibid.
Chap. XXXIV. *Des ſang-ſuës*, 317
L'apareil après la piquure des ſang-ſuës, ibid.
Chap. XXXV. *Du ſeton*, 318
Chap. XXXVI. *Des ſcarifications*, ibid.
Chap. XXXVII. *Des véſicatoires*, ibid.
Chap. XXXVIII. *Des ventouſes*, 319
Chap. XXXIX. *De l'ouverture des abſcès*, 320

Traité des Opérations des Fractures.

Chap. I. *De la fracture du nez*, 320
L'apareil & le bandage, 321
Chap. II. *La fracture de la machoire inférieure*, 322
L'apareil & le bandage, ibid.
Remarques de Monſieur Arnaud pour les fractures & luxations de la machoire inférieure, 323
Chap. III. *De la fracture de la clavicule*, 324
L'apareil & le bandage, ibid.
Chap. IV. *Remarques, & nouvelle Machine de Monſieur Arnaud, pour la fracture de la clavicule*, 326

Machine de l'invention de Monſieur Arnaud, pour la fracture de la clavicule, 328
Chap. V. *De la fracture de l'omoplate*, 330
Chap. VI. *De la fracture des côtes*, 331
Le bandage & l'apareil, ibid.
Chap. VII. *De la fracture du ſternum*, 332
Le bandage & l'apareil, ibid.
Chap. VIII. *De l'opération dans la fracture des vertebres*, 333
Le bandage & l'apareil, ibid.
Chap. IX. *De la fracture de l'os ſacrum*, 334
Chap. X. *De la fracture du coccix*, ibid.
L'apareil & le bandage, 335
Chap. XI. *De la fracture de l'humerus*, 335
L'apareil & le bandage, ibid.
Chap. XII. *De la fracture de l'os de l'avant-bras*, 336
L'apareil & le bandage, 337
Chap. XIII. *De la fracture des os du carpe*, ibid.
Chap. XIV. *De la fracture de l'os du métacarpe*, 338
L'apareil & le bandage, ibid.
Chap. XV, *De la fracture des doigts*, 339
Chap. XVI. *De la fracture de l'os de la cuiſſe*, ibid.
Chaq. XVII. *Remarques de Monſieur Arnaud ſur la fracture de la cuiſſe*, 341
Chap. XVIII. *Réflexions & nouvelle Machine de Monſieur Arnaud pour la guériſon de la rotule fracturée en travers*, 343
Chap. XIX. *De la fracture de la rotule*, 346
L'apareil & le bandage, 347
Chap. XX. *De la fracture de la jambe*, ibid.
L'apareil & le bandage, 348
L'apareil des fractures compliquées, 350
Chap. XXI. *Judicieuſes réfléxions de Monſieur Arnaud ſur la fracture de la jambe & du bras*, 351
Chap. XXII. *De la fracture des os du pied*, 354
L'apareil & le bandage, ibid.

Traité des Opérations qui se font aux luxations.

Chap. I. *De la luxation du nez* , 355
Chap. II. *De la luxation de la machoire inférieure* , ibid.
Le bandage & l'apareil , 356
Chap. III. *De la luxation de la clavicule* , 357
Chap. IV. *De la luxation des vertebres* , ibid.
Le bandage & l'apareil , 359
Machine de Monsieur Arnaud pour les vertebres luxées intérieurement , ibid.
Chap. V. *De la luxation du coccix* , 360
Chap. VI. *De la Bosse* , ibid.
Chap. VII. *De la luxation des côtes* , ibid.
Le bandage & l'apareil , 361
Chap. VIII. *De l'enfoncement du cartilage xiphoïde* , ibid.
Chap. IX. *De la luxation de l'humerus* , 362
Le bandage & l'apareil , 363
Chapitre X. *De la luxation du coude* , ibid.
Le bandage , 364
Chap. XI. *De la luxation du poignet* , 365
Le bandage & l'apareil , ibid.
Chap. XII. *De la luxation des doigts* , 366
Le bandage , ibid.
Chap. XIII. *De la luxation de la cuisse* , 367
Chap. XIV. *De la luxation du genoüil* , 368
Le bandage , 369
Chap. XV. *De la luxation de la rotule* , ibid.
Chap. XVI. *Discours sur les Rachitis , prononcé par Monsieur Arnaud dans l'Amphithéâtre de S. Côme* , 370
Chap. XVII. *De l'opération des Accouchemens* , 372

Traité des Remédes néceſſaires à un Chirurgien.

Chap. I. *Des Baumes*, 382
Le Baume d'Arcæus, ibid.
Le Baume d'Eſpagne, 383
Le Baume verd, 384
Baume Samaritain, 385
Chap. II. *Des Onguens*, ibid.
Onguent de la mere Thecle, ibid.
Onguent Styrax, 287
Onguent d'Altbæa, ibid.
L'onguent mondicatif d'ache, 388
L'onguent noir ou ſupuratif, 390
L'onguent roſat, ibid.
L'onguent blanc ou de ceruſe, 392
L'onguent Ægyptiac, 393
L'onguent Baſilic ou Royal. ibid.
Cerat rafraîchiſſant, 394
L'onguent pour les brûlures, 395
Chap. III. *Des Emplâtres*, ibid.
Emplâtre de diapalme, ibid.
Emplâtre de diachylum ſimple, 397
Emplâtre d'André de la Croix, 398
L'Emplâtre divin, 399
Chap. IV. *Des Cataplaſmes*, 400
Chap. V. *Des Huiles*, 402
L'Huile roſat ſimple faite par infuſion, ibid.
L'Huile roſat compoſée & faite par infuſion, ibid.
L'Huile d'amande douce par expreſſion, 403
L'Huile de Laurier, 404
L'Huile d'œuf par expreſſion, 405
Chap. VI. *Des Collires*, 406
Collire ſec, ibid.

Collire bleu, ... 407
Chap. VII. *Des poudres*, ibid.
Poudre contre la rage, ibid.
Chap. VIII. *Eau ſtiptique*, 408
Introduction à la Botanique, miſe en ordre alphabétique, ... 409
Des raports de Chirurgie, 544

Fin de la Table.

LA CHIRURGIE COMPLETE,

Par Demandes & par Réponſes.

Qui contient les principes & toutes les opérations de Chirurgie, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Du Chirurgien & de la Chirurgie.

QU'EST-CE qu'un Chirurgien? C'eſt celui qui ſçait guérir les maladies du corps de l'homme, par une aplication méthodique de la main & des remédes.

Quelles ſont en général les principales qualitez d'un bon Chirurgien?

Il y en a trois; il doit être ſçavant dans la théorie, expérimenté dans la pratique, & doux dans l'aplication de ſes mains.

Pourquoi faut-il qu'il ſoit ſçavant ?

Parce que ſans la ſcience, il ne peut être aſſuré de ce qu'il fait.

Pourquoi faut-il qu'il ſoit expérimenté ?

Parce que la ſcience toute ſeule ne donne pas l'adreſſe des mains qui lui eſt néceſſaire, & qu'on ne peut l'acquérir que par l'expérience & le travail.

Pourquoi faut-il qu'il ſoit doux ?

Parce qu'il doit adoucir par des manieres agréables, les douleurs qu'il eſt obligé de faire ſentir à ſes malades.

Qu'eſt ce que la Chirurgie ?

C'eſt un art qui aprend à guérir les maladies du corps de l'homme, par une aplication métodique de la main & des remédes.

En combien de maniéres fait-on les opérations de la Chirurgie ?

En quatre manieres.

Quelles ſont-elles ?

La Sintheſe, la Diaireſe, l'Exaireſe, & la Protheſe. La Sintheſe eſt celle qui réünit les parties diviſées, comme ſont les playes. La Diaireſe eſt celle qui diviſe & ſépare les parties qui par leur union empêchent la guériſon des maladies, comme eſt la continuité de la peau & des chairs dans les abſcès, qu'il faut ouvrir pour en tirer le pus. L'Exaireſe eſt celle qui tire hors du corps ce qu'il y a de nuiſible, comme ſont les bales, les fléches, le pus, &c. La Protheſe eſt celle qui

ajoûte quelqu'instrument au corps pour supléer au défaut des parties qui manquent, comme sont les jambes & les bras artificiels lorsqu'on a perdu le naturel. Elle ajoûte encore quelqu'instrument pour aider les parties foibles, comme sont les pessaires qui retiennent la matrice dans son lieu, lorsqu'elle tombe ; les bequilles pour aider à marcher, lorsqu'on est foible, &c.

Que faut-il observer avant que de faire une opération ?

Quatre choses ; la premiere, quelle est l'opération qu'on doit faire ; la seconde, pourquoi on la fait ; la troisiéme, si elle est nécessaire ou possible ; & la quatriéme, la maniére de la faire.

Comment connoîtra-t'on toutes ces choses ?

On connoîtra l'opération qu'on doit faire par sa définition, c'est-à-dire, en expliquant ce qu'elle est en elle-même. On sçaura si on la doit faire, en examinant si la maladie ne se peut pas guérir autrement. On jugera qu'elle est possible ou nécessaire, en connoissant la maladie, les forces du malade, & la partie affectée. On sçaura la maniére de la faire, si on s'est bien exercé dans la pratique de la Chirurgie.

Quels sont les fondemens de la Chirurgie ?

Il y en a trois, qui sont la connoissance du corps de l'homme ; celle des maladies qui ont besoin de l'opération de la main, & cel-

le des remédes qui leur conviennent.

Comment eſt-ce qu'on acquiert la connoiſſance du corps de l'homme ?

C'eſt par l'étude de l'Anatomie.

Comment aprend-t'on à connoître les maladies qui apartiennent à la Chirurgie, & les remédes qui leur conviennent ?

Par deux moyens. Premierement, par la lecture des bons Livres, & par les leçons qu'on prend des Maîtres de l'Art. Secondement, par la pratique qu'on en fait, & qu'on en voit faire ſur les malades.

Quelles ſont les maladies en général qui apartiennent à la Chirurgie ?

Ce ſont les tumeurs & les apoſtémes, les playes, les ulcéres, les fractures, les diſlocations, & généralement toutes les maladies pour leſquelles il y a des opérations à faire.

Quels ſont les moyens & les Inſtrumens en général dont la Chirurgie ſe ſert pour guérir ſes maladies ?

Il y en a cinq, qui ſont la main, les bandages, les médicamens, le fer & le feu.

Quelle eſt la conduite générale qu'on doit garder dans l'aplication de ces différens ſecours ?

Hipocrate nous l'enſeigne, en diſant, que quand les médicamens ne ſuffiſent pas, il faut employer le fer, puis le feu, voulant dire qu'il faut aller par degrez.

Y a-t'il des maladies que la main ſeule du Chirurgien puiſſe guérir ?

Oüi, comme lorſqu'il ne s'agit que d'une ſimple & petite diſlocation à réduire.

CHAPITRE II.

Des Inſtrumens de la Chirurgie, portatifs & non portatifs.

QU'apellez-vous Inſtrumens portatifs & non portatifs?

On apelle inſtrumens portatifs, ceux que le Chirurgien porte dans ſon étui de poche avec ſon boëtier; & non portatifs, ceux qu'il ne porte pas, mais qu'il eſt obligé d'avoir chez ſoi: les premiers ſont deſtinez pour les prompts ſecours qu'il donne journellement aux malades; & les autres ſont pour les grandes opérations.

Quels ſont les inſtrumens que le Chirurgien doit avoir dans ſon étui?

Ces inſtrumens ſont une bonne paire de ciſeaux, un raſoir, un biſtouri droit & un courbe, une eſpatule, une grande lancette pour les abcès, de plus petites pour les ſaignées: on en porte auſſi ſéparément dans des étuits très propres, qu'on nomme lanceriers; une ſonde creuſe d'argent ou de fin acier, pluſieurs autres ſondes droites, courbes, briſées & de différentes groſſeurs; une canule d'argent ou de fin acier pour porter le bouton de feu ſur une partie éloignée, ſans ſe mettre en danger de brûler celles qui ſont

voiſine, une autre canule ſervant d'étui à aiguilles, faite en ſifflet par l'un de ſes bouts pour faire les ſutures : un carlet, c'eſt une groſſe aiguille triangulaire ; une feüille de myrthe : une petite lime, une rugine, un déchauſſoir, un davier, un pelican, un bec de corbin, un lenticulaire, un crochet fait en hameçon pour ſoûtenir pendant qu'on coupe, on l'apelle errhine.

Quels ſont les Inſtrumens que le Chirurgien doit avoir chez ſoi, pour faire les grandes opérations ?

Il y en a de particuliers à certaines opérations, & d'autres qui ſont communs à toutes ; les inſtrumens deſtinez aux opérations particulieres, ſont le trépan pour ouvrir les os de la tête ou d'ailleurs ; les algalies ou ſondes pour les hommes & pour les femmes dans la pierre, & pour les difficultez d'uriner ; les aîlerons, les curetes ou les cuëillerets pour ſe ſaiſir de la pierre dans la lithotomie, & ramaſſer les ſables ; de grands coûteaux courbes tranchans, & une ſcie pour faire les amputations des bras & des jambes ; de grandes aiguilles à trois tranchans pour paſſer des ſetons, de petites aiguilles pour abattre la cataracte, d'autres aiguilles, des platines, & des boucles pour faire la réünion du bec de liévre, &c.

Le Boëtier ne peut-il pas être mis au nombre des Inſtrumens portatifs ?

Oüi, parce que les baumes, les onguens, & les emplâtres qu'il contient, ſont des moyens dont le Chirurgien ſe ſert pour rétablir la ſanté.

CHAPITRE III.

De l'Anatomie en général & en particulier de toutes les parties qui compoſent le corps humain ?

Qu'eſt-ce que l'Anatomie ?

C'eſt l'analyſe ou la diviſion exacte de toutes les parties d'un corps, pour en connoître la nature & les reſſorts.

Avant que de faire la diſſection d'un corps, qu'y a-t'il d'important à obſerver pour un Chirurgien ?

Deux choſes, la ſtructure extérieure du corps, le raport & la correſpondance des parties du dehors avec celles du dedans.

Pourquoi cela ?

Parce que ſans cette connoiſſance extérieure & générale, le Chirurgien ſe tromperoit ſouvent dans le jugement qu'il doit porter d'une diſlocation ou d'une playe, d'autant que c'eſt par la difformité qu'il aperçoit dans le membre, qu'il connoît la diſlocation ; & que c'eſt auſſi par la correſpondance que les parties de dehors ont avec celles du dedans, qu'il tire des conſéquences certaines d'une playe qui pénétre dans le corps.

Qu'eſt ce que partie ?

C'eſt ce qui compoſe un tout, & qui vit d'une vie commune avec lui.

Combien y a-t'il de ſortes de parties au corps humain ?

On en peut compter de quinze ſortes, qui ſont l'os, le cartilage, le ligament, le tendon, la membrane, la fibre, le nerf, la veine, l'artére, la chair, la graiſſe, la peau, la ſurpeau, le poil, & les ongles.

Qu'eſt-ce qu'os ?

C'eſt la partie la plus dure & la plus ſéche de tout le corps, & celle qui en fait le principal ſoûtien.

Qu'eſt-ce que cartilage ?

C'eſt une partie obéïſſante & ſouple qui tient de la nature de l'os, & qui ſe trouve toûjours attachée à ſes extrêmitez, pour en adoucir & faciliter les mouvemens.

Qu'eſt-ce que ligament ?

C'eſt un tiſſu membraneux, ordinairement adhérant aux os pour le contenir, & quelquefois à d'autres parties pour les ſuſpendre, & les retenir en leur place.

Qu'eſt-ce que tendon ?

C'eſt la queuë ou l'extrêmité des muſcles, faite de la réünion de toutes les fibres de leur corps, qui ſert à l'affermir dans ſon action, & à donner du mouvement à la partie.

Qu'eſt-ce que membrane ?

C'eſt une partie nerveuſe, dont l'uſage

eſt de tapiſſer intérieurement les cavitez du corps, d'enveloper les parties, & de former des cavitez, comme ſont la veſſie qui reçoit l'urine, la véſicule du fiel qui reçoit la bile, &c.

Qu'eſt-ce que fibres ?

Ce ſont des lignes charnuës qui compoſent le corps du muſcle.

Qu'eſt ce que nerf ?

C'eſt un corps long, blanc, rond, & délié, compoſé de pluſieurs fibres, enfermé dans une double tunique, & deſtiné à porter les eſprits animaux dans toutes les parties, pour leur donner le ſentiment & le mouvement.

Qu'eſt-ce qu'artére ?

C'eſt un canal compoſé de quatre tuniques qui porte avec battement juſqu'à l'extrêmité des parties, le ſang qui vient du cœur plein d'eſprits, pour leur donner tout à la fois la vie & la nourriture.

Qu'eſt-ce que veine ?

C'eſt un canal compoſé de quatre tuniques, qui prend le ſang des artéres pour le reporter au cœur.

Qu'eſt-ce que chair ?

C'eſt une partie qui ſe forme d'un ſang épaiſſi par la chaleur naturelle, & qui fait le corps des muſcles.

Qu'eſt ce que graiſſe ?

C'eſt un corps mol fait de la partie hui-

leuſe & ſulphureuſe du ſang.

Qu'eſt-ce que peau ou derme ?

C'eſt un rets compoſé de fibres, de veines, d'artéres, de lymphatiques, & de nerfs, qui envelope tout le corps pour le défendre des injures de l'air, & lui ſervir d'émonctoire univerſel. Elle eſt très-déliée au viſage, & adhérente aux chairs ; elle eſt percée d'une infinité de trous, dont les uns ſont grands, comme aux yeux, à la bouche, aux narines, à l'anus, &c. & les autres imperceptibles, par leſquels ſe fait l'inſenſible tranſpiration.

Qu'eſt-ce que la cuticule ou épiderme ?

C'eſt une peau mince, déliée, diaphane, qui envelope tout le corps humain, laquelle eſt percée d'une infinité de trous inviſibles, pour laiſſer paſſer les ſueurs & l'inſenſible tranſpiration : elle envelope toute la peau, pour en émouſſer le ſentiment trop vif, en couvrant les extrêmitez des nerfs qui s'y terminent. Elle rend encore la peau égale & polie, & contribuë beaucoup à la beauté.

Qu'eſt-ce que le poil ?

Les poils ſont des filamens creux plantez dans les glandes de la peau, d'où ils tirent leur nourriture. Ils ſont l'ornement de quelques parties : ils couvrent celles que la pudeur veut qu'on cache ; & défendent les autres contre les injures du tems.

Qu'eſt-ce qu'ongle ?

Les ongles ſont une continuité de la peau endurcie à l'extrêmité des doigts, pour les fortifier & les rendre propres au travail.

CHAPITRE IV.

De la diviſion générale du corps humain.

Comment diviſe-t'on le corps humain avant que d'en faire la diſſection & la démonſtration anatomique ?

Les uns le diviſent en parties ſimilaires & diſſimilaires, ils apellent ſimilaires; toutes les parties omogenes du corps priſes ſéparément, comme l'os, la veine, le nerf, &c. & diſſimilaires tous les membres ou toutes les parties compoſées de pluſieurs parties éterogenes jointes enſemble, comme les bras, les jambes, les yeux, dans leſquels il y a tout à la fois des os, des veines, des nerfs & autres parties.

Les autres le diviſent en parties contenantes & contenuës : les contenantes en enferment d'autres, comme le crane qui renferme le cerveau ; la poitrine qui renferme les poûmons : les contenuës ſont enfermées en d'autres parties, comme les entrailles qui ſont dans le ventre, le cerveau dans le crane, &c.

Quelques-uns le diviſent en parties ſpermatiques & ſanguines : les ſpermatiques ſont

celles qui ont été tracées au tems de la formation : les sanguines sont toutes celles qui se sont accruës depuis la nourriture du sang.

N'y a-t'il pas encore d'autres manieres de diviser le corps humain ?

Oui, plusieurs le regardent comme un composé d'os, de chairs, de vaisseaux & d'entrailles, qu'ils expliquent en quatre traitez, dont le premier est apellé Ostéologie pour les os ; le second, Myologie pour les muscles ou les chairs : le troisiéme, Angiologie, pour les veines, les artéres & les nerfs qui sont les vaisseaux : & le quatriéme, Splanologie, pour les entrailles.

Mais enfin la plus claire & la plus nette de toutes les divisions qu'on puisse donner du corps de l'homme, est celle qui le compare à un arbre, dont le tronc est le corps, & les branches sont les bras & les jambes. Le corps se divise en trois ventres ; supérieur, moyen, & inférieur, qui sont la tête, la poitrine, & le bas-ventre : les bras se divisent en bras, avant-bras & mains : & les jambes en cuisses, jambes & pieds : les mains se divisent en carpe, métacarpe, & en doigts : les pieds se divisent en tarse, métatarse, & en doigts : cette division est aujourd'hui suivie dans les écoles.

Cet livre appartien at Jean Lambert Jardine de Marez donné cet jourdui le 19 Mars 1741 a Louvain

CHAPITRE V.

Du Squelette.

Pourquoi commence-t'on l'Anatomie par la démonſtration du Squelette ou des os?

Parce que les os ſervent de fondement, d'attache & d'apui à toutes les autres parties du corps.

Qu'eſt-ce que le Squelette?

C'eſt un aſſemblage de tous les os d'un corps, à peu près dans leur ſituation naturelle.

D'où ſe prennent les principales différences des os?

Elles ſe tirent de leur ſubſtance, & de leur figure, de leur articulation, & de leur uſage.

Comment entendez-vous tout cela?

A raiſon de leur ſubſtance, il y a des os qui ſont plus durs que les autres, comme ſont ceux des jambes, plus durs que ceux de l'épine du dos; par raport à leur figure, les uns ſont longs comme ceux des bras, & les autres ſont courts comme ceux du métacarpe: il y en a de larges, comme ſont ceux du crane & de l'omoplate: il y en a d'étroits comme ſont les côtes à raiſon de leur articulation: les uns ſont joints par de groſſes têtes qui ſe reçoivent dans de grandes cavitez, comme ceux des cuiſſes avec ceux des hanches: les autres ſont unis par le moyen

d'une ſimple ligne, comme les os du menton : à raiſon de leur uſage, il y en a qui ſervent à porter le corps entier, comme ſont les os des jambes ; & d'autres ſont deſtinez à broyer la nourriture, comme les dents ; ou bien à former quelque cavité, comme les os du crane & ceux des côtes.

Quelles ſont les parties que l'on diſtingue dans les os ?

Il y a le corps, les bouts, les têtes, le col, les apophyſes, les épiphyſes, les condiles ou productions : les cavitez, les ſourcils ou les lévres, & les crétes.

Le corps eſt la plus grande partie & le milieu de l'os : les bouts ſont les deux extrêmitez : les têtes ſont les grandes éminences qui ſe trouvent aux extrêmitez ; le col eſt la partie qui eſt immédiatement au-deſſous de la tête, les apophyſes ſont des boſſes qui ſe rencontrent aux bouts des os, & qui en font une partie : les épiphyſes ſont des os ajoûtez aux extrêmitez des os, les condilles ou productions ſont les petites exubérances des os : les cavitez ſont des enfoncemens : les ſourcils ou lévres ſont les extrêmitez des bords d'une cavité qui eſt au bout d'un os : les crétes ſont les parties éminentes & ſaillantes qui ſont dans la longueur du corps de l'os.

Comment les os ſont-ils joints ?

En deux façons, par articulation, & par ſymphiſe.

Combien y a-t'il de sortes d'articulations aux os ?

Il y en a généralement de deux sortes ; sçavoir, la diarthrose & la sinarthrose.

Qu'est ce que diarthrose ?

La diarthrose est l'espéce d'articulation qui sert à des mouvemens sensibles.

Combien y a t'il de diarthroses, ou de grands mouvemens ?

Il y en a trois, qui sont l'énarthrose, l'arthrodie, & le ginglime.

L'énarthrose est l'espéce d'articulation qui unit deux os par une grosse tête d'un côté, & une grande cavité de l'autre, comme est celle de la tête du femur dans la cavité de l'ischion.

L'arthrodie est l'espéce d'articulation qui unit deux os par une tête plate, reçûë dans une cavité peu profonde ; telle est celle de la tête de l'humerus avec la cavité de l'omoplate.

Le ginglime est l'espéce d'articulation qui unit deux os qui ont chacun dans leur bout une tête & une cavité, par lesquelles ils reçoivent & sont reçûs réciproquement : telle est l'articulation qui se trouve aux os du coude & aux vertébres.

Qu'est ce que synarthrose ?

La synarthrose est opposée à la diarthrose, c'est une articulation serrée sans mouvement sensible.

Combien y a-t'il de sortes de synarthrose ou d'articulation serrée ?

Il y en a de trois sortes, qui sont la suture, l'harmonie, & la gomphose.

La suture unit ensemble deux os plats par une espéce de coûture, ou bien par un ajustement de leurs extrêmitez disposées en forme de scie, dont les dents se trouvent réciproquement engagées les unes dans les autres; telle est celle qui se voit entre les os du crane.

L'harmonie est l'union de deux os par une simple ligne, comme l'os de la joüe avec l'os de la machoire supérieure.

La gomphose est une articulation serrée qui unit deux os à la maniere des clous ou des chevilles fichées dans leurs trous; telle est celle des dents dans leurs alvéoles.

Qu'est-ce que symphise?

La symphise est l'union de deux os par la rencontre d'un corps moyen qui les lie très-étroitement; telle est celle de la rotule au genoüil, & de l'omoplate.

Ces trois espéces d'articulations ou de symphises ne se distinguent-elles pas entr'elles?

Oüi, car quoiqu'elles se fassent toutes par le moyen d'un troisiéme corps qui les unit, néanmoins les différens corps donnent chacun différentes dénominations à leur articulation; ainsi l'articulation qui se fait par une matiére cartilagineuse, s'apelle syncondrose, comme celle du nez, du menton, du pubis; celle qui se fait par un ligament s'apelle synévrose, comme celle de la rotule ou de la

meule au genoüil ; & celle qui se fait par le moyen des chairs qui tiennent les os serrez & liez ensemble, s'apelle sisarcosse, comme sont les os des machoires, l'os hyoïde, l'omoplate, ou l'épaule. Lisez l'Ostéologie exacte & complète sur les articulations, on les a données selon les anciens & les modernes.

Les os ont-ils du sentiment & du mouvement ?

Ils n'ont ni l'un ni l'autre par eux-mêmes ; car leur sentiment de douleur ne vient que de leur périoste, ou de la membrane qui les revêt ; & leur mouvement ne se fait que par les muscles qui les tirent.

La moëlle donne-t'elle la nourriture aux os ?

Non, tous les os se nourrissent de sang comme les autres parties ; la moëlle est aux os, ce que la graisse est aux chairs, c'est une huile qui les humecte, & les rend moins cassans.

Tous les os sont-ils de même couleur ?

Non, ils suivent le tempérament & le teint des personnes.

Quel est le nombre des os du squelette humain ?

On y en compte ordinairement 250. sçavoir, 61. à la tête, 67. au tronc, 62. au bras & aux mains, & 60. aux jambes & aux pieds : mais on ne peut pas bien déterminer ce nombre, parce que les uns en ont plus & les autres moins. Il y en a qui ont plus de sesamoïdes, de dents, & d'os au sternum que les autres. Quelques-uns ont un grand nom-

bre de clefs à la future lambdoïde, les autres n'en ont point.

Faites le dénombrement des os de la tête?

Il y en a quinze au crane, & quarante-six à la face.

Les quinze du crane sont le coronal pour le front, l'occipital pour le derriere de la tête, & pour chaque côté; les deux temporaux pour les tempes; l'os sphœnoïde qui ferme la base du crane; l'os ethmoïde ou cribleux, situé à la racine du nez; les quatre osselets de l'ouïe de chaque côté, qui sont l'enclume, l'étrier, le marteau, & le lenticulaire.

Des quarante-six de la face, on en compte vingt-sept à la machoire supérieure, qui sont les deux zigomatiques, ou les os de pomettes des jouës; les deux lacrimaux dans les grands cantus des yeux du côté du nez; les deux maxillaires, qui reçoivent les dents d'enhaut, & qui forment une partie du palais & des orbites des yeux; les deux os du nez, les deux os du palais, qui sont à son extrêmité, & derriere les narines: le dernier qui est seul, & le vomer, il fait la division du bas des narines, est il y a ordinairement seize dents supérieures.

La machoire d'en bas en a dix-neuf, sçavoir, seize dents; deux os qui les reçoivent, & l'os hyoïde qui est unique; il est situé à la baze de la langue.

Comment divise-t'on le nombre des dents?

En incisives, en canines, & en molaires.

Il y a huit incisives, & quatre racines, qui n'ont qu'une racine ; & vingt molaires qui ont une, deux, ou trois racines.

Faites le dénombrement des os du tronc ?

Il y en a ordinairement trente-trois à l'épine, qui sont sept vertébres au col, douze vertébres au dos, cinq vertébres aux lombes, cinq, six, & quelquefois sept à l'os sacrum, trois ou quatre au coccix, & deux cartilages à son extrêmité.

Il y en a vingt-neuf à la poitrine, qui sont vingt-quatre côtes, deux clavicules, & ordinairement trois au sternum.

On divise l'os des hanches en trois, en ilion, ischion, & pubis.

Faites le dénombrement des os des bras ?

Il y a trente & un os à chaque bras, qui sont l'omoplate ou l'épaule, l'humerus ou l'os du bras, les deux de l'avant-bras, apellez cubitus & radius, ou coude & rayon : huit osselets ou carpe ou poignet ; cinq au métacarpe ou à la main ; & quatorze aux doigts, trois à chacun, à la réserve du pouce qui n'en a que deux.

Faites le dénombrement des os des jambes ?

Il y a trente os à chaque jambe, qui sont le fémur ou le grand os de la cuisse ; la rotule ou la meule, qui fait le dessus du genoüil ; le tibia & le peroné, qui sont les deux os associez de la jambe : sept osselets au tarse, cinq au métatarse, & quatorze aux orteils ; sçavoir

trois à chacun, à la reserve du pouce qui n'en a que deux.

Voici le nombre des os du squelette humain, deux cens cinquante, sans compter les sesamoïdes, les clefs du crane, & quelques autres qui ne se trouvent pas toûjours.

Pour avoir une connoissance parfaite des os, il faut lire l'Ostéologie exacte & complete, qu'on trouvera dans le second Volume de ma Chirurgie. Elle renferme tout ce qu'on peut desirer sur cette science.

CHAPITRE VI.

De la Myologie, ou Anatomie des Muscles du Corps humain.

Qu'est-ce que Muscles?

C'est le principal organe du mouvement; ou bien le muscle est une portion de chair, dans laquelle il y a des veines, des artéres, des nerfs, des fibres & des tendons, laquelle est envelopée d'une membrane.

Combien y a-t'il de parties à un Muscle?

Trois, la tête, le ventre, & la queuë: la tête est l'endroit par lequel le nerf entre; le ventre est le corps ou le milieu du muscle, & la queuë est l'extrêmité où aboutissent toutes les fibres du muscle, pour former le tendon ou la corde qui s'attache à la partie qu'il fait mouvoir.

Tous les muscles ont-ils leurs fibres droites de la tête à la queuë?

Non, les uns les ont droites, les autres transverses, & les autres obliques ou circulaires, suivant les mouvemens pour lesquels ils sont destinez.

Combien y a-t'il de sortes de muscles, eu égard à leur action?

Il y en a de deux sortes; des antagonistes, & des congénérez. Les antagonistes sont ceux qui font des mouvemens oposez, comme un fléchisseur & un extenseur, un abaisseur & un leveur. Les congénérez sont ceux qui contribuent à une même action, comme quand il y a deux fléchisseurs, deux extenseurs, & pour lors l'un suplée au défaut de l'autre; au lieu que quand l'un des muscles antagonistes est coupé, l'autre devient inutile & sans action.

Comment se fait l'action du muscle?

Elle se fait par contraction & par extension; la contraction fait gonfler, & l'extension fait allonger son antagoniſt.

Qu'est-ce qu'aponévrose?

Ce mot d'*aponévrose*, signifie nervure, ou dilatation du tendon. Il vient d'*apo*, de, & de *névron*, nerf. C'est proprement la continuité des fibres du tendon, laquelle fait un tissu plat qui sert à affermir le muscle dans son action.

CHAPITRE VII.

De la Myologie ou Anatomie des Muſcles de la tête.

Combien y a-t'il de muſcles deſtinez à mouvoir la tête, & quels ſont-ils ?

La tête ſe meut par le moyen de quatorze muſcles, qui ſont ſept de chaque côté ; il y en a deux qui l'abaiſſent, huit la relevent, & quatre la font mouvoir en rond.

Les deux abaiſſeurs s'apellent ſternoclinomaſtoïdiens : ils ont leur principe au ſternum, aux clavicules, & vont obliquement s'attacher à l'apophyſe maſtoïde.

Des quatre releveurs de chaque côté, le premier eſt le ſplénique : ſon principe eſt aux cinq vertébres du dos, & aux trois inférieurs du col, & monte obliquement pour s'attacher à l'occiput.

Le ſecond eſt apellé complexus : il a ſon principe comme le ſplénique, & s'attache auſſi à l'occiput, & forment enſemble une croix de ſaint André.

Le troiſiéme eſt le grand droit : ſon principe eſt à la ſeconde vertébre du col, d'où il va s'attacher à l'occiput.

Le quatriéme eſt le petit droit : ſon principe eſt la premiere vertébre du col, d'où il va auſſi s'attacher à l'occiput.

Les deux de chaque côté qui meuvent la

tête circulairement, ſont le grand & le petit oblique.

Le grand oblique a ſon principe à la ſeconde vertébre du col, & va s'attacher à la premiere.

Le petit oblique a ſon principe à l'occiput, & va s'attacher obliquement avec l'autre à la premiere vertébre.

Combien y a t'il de muſcles à la machoire inférieure, & quels ſont-ils ?

La machoire inférieure a douze muſcles qui la font agir; ſix de chaque côté, dont quatre ſont pour la fermer & deux pour l'ouvrir.

Le premier des ouvreurs eſt le peaucier : ſon principe eſt au haut du ſternum, de la clavicule & de l'acromion, & va s'attacher extérieurement au bas de l'os de la machoire inférieure.

Le ſecond des ouvreurs eſt le digaſtrique : il a ſon principe dans une fiſſure qui eſt entre l'os occipital & l'apophiſe maſtoïde, d'où il va s'attacher au bas du menton intérieurement.

Le premier des fermeurs eſt le crotaphyte ou muſcle temporal, il a ſon principe au bas & à côté de l'os coronal, de l'os pariétal, & de l'os petreux, & va s'attacher à l'apophyſe coronoïde de la machoire inférieure, après avoir paſſé par-deſſus l'apophiſe du zigoma; ſes fibres vont de la circonférence au centre; il eſt recouvert du pericrane qui rend ſes bleſſures fort dangereuſes, il faut y faire le moins qu'on peut d'inciſion.

Le second est le pterigoïdien extérieur, son principe est à l'apophyse pterigoïde, d'où il va s'attacher entre le condile & le coroné de la machoire inférieure.

Le troisiéme est le masseter, il a deux principes & deux attaches; la premiere est à la pométe, & la seconde à la partie inférieure du zigoma; la premiere attache est à l'angle extérieur de la machoire, & la seconde à la partie moyenne, formant ainsi la figure d'un X.

Le quatriéme est le pterigoïdien intérieur, son principe est à l'apophyse pterigoïde, d'où il va s'attacher à l'angle intérieur de la machoire: c'est par le moyen de ces quatre muscles que se fait la mastication.

Combien y a-t'il de muscles à la face, & quels sont-ils?

Il y en a deux pour le front, apellez frontaux, leur principe est à la partie supérieure de la tête; d'où ils descendent par des fibres droites, pour venir s'attacher à la peau du front proche les sourcils, où ils se réüniſſent: leur action est de tirer la peau du front en haut, à laquelle ils sont fort adhérans.

Il y en a deux autres apellez occipitaux, dont le principe est au même endroit que les précédens: mais ils descendent par derriere, & vont s'attacher à la peau de l'occiput qu'ils tirent en haut.

Il y a deux muscles à chaque paupiére, l'un s'apelle releveur, & l'autre abaisseur: le

le releveur a son principe dans le fonds de l'orbite de l'œil, & va s'attacher par une large aponévrose au bord de la paupiére supérieure : le fermeur ou abaisseur, apellé l'orbiculaire, a son principe dans le grand canthus ou angle de l'œil ; il passe pardessous le sourcil, & fait tout le tour de l'orbite.

Les yeux ont chacun six muscles, quatre droits, & deux obliques : les droits sont le releveur, l'abaisseur, l'adducteur, & l'abducteur.

Le premier apellé releveur ou superbe tire l'œil en haut, l'abaisseur ou l'humble le tire en bas ; l'adducteur ou buveur le tire vers le nez : l'abducteur ou dédaigneur le tire vers l'épaule. Tous ce petits muscles ont leur principe & leur attache dans le fond de l'orbite par où passe le nerf optique, & vont se terminer à la cornée par un tendon assez large.

Le premier des obliques s'apelle petit oblique, & l'autre grand oblique, parce qu'ils tirent l'œil obliquement : ces muscles font les enfans louches, lorsqu'ils n'agissent pas ensemble. Le petit oblique est attaché à la partie extérieure de l'orbite près le grand angle, il tire l'œil vers le nez obliquement. Le grand oblique s'attache à la partie intérieure de l'orbite, & monte le long de l'os à la partie supérieure du grand angle, où son tendon passe par un cartilage nommé troclée, & va s'insérer vers le petit oblique, pour tirer l'œil obliquement vers le petit angle.

L'oreille qui ordinairement n'a point de mouvement sensible, ne laisse pas d'avoir cinq muscles, un au-dessus & l'autre par-derriere; le premier est situé sur le temporal, & va s'attacher à l'oreille pour la tirer en haut; il y en a trois qui ont le principe à l'apophise maxillaire, & vont à la base de l'oreille, pour la tirer en derriere, & le peaucier la tire en bas.

L'oreille interne a trois muscles : l'externe qui apartient au marteau, est couché sur la partie extérieure du conduit osseux qui va de l'oreille au palais; il est dans une sinuosité fort oblique, qui est creuse immédiatement au-dessus de l'os qui porte la rainure, dans laquelle est enchassée la peau du tambour. L'interne est caché dans un demi canal osseux creusé dans l'os pierreux : une partie de ce demi canal est hors de la caisse, & renfermé au haut d'un conduit qui va de l'oreille dans le palais. L'autre partie, qui est dans la caisse, s'avance jusques dans la fenêtre ovale, & s'insére à la partie postérieure du manche du marteau. Le muscle de l'étrier est caché dans un tuyau osseux, creusé dans l'os pierreux, presqu'au fond de la caisse, & s'insére à la tête de l'étrier.

Le nez a sept muscles, un commun & six propres; le commun fait partie du muscle obiculaire des lévres, il tire le nez en bas avec la lévre.

Des six muscles propres, il y en a quatre

qui le dilatent, lesquels sont situez extérieurement, & deux qui le resserrent, lesquels sont situez en dedans.

Les deux premiers dilatateurs sont pyramidaux, ils ont leur principe dans la future du front, & vont s'attacher par une fin large aux aîles du nez.

Les deux autres dilatateurs ressemblent à une feuille de myrte ; ils ont leur principe dans l'os du nez, & vont s'attacher au milieu de l'aîle.

Les deux restricteurs sont membraneux, leur principe est en la partie interne de l'os du nez, & s'attachent à l'aîle interne de la narine.

Les lévres ont treize muscles, huit propres & cinq communs : des propres il y en a quatre pour la lévre d'en-haut, & quatre pour la lévre d'en-bas, avec deux communs pour chacune, & l'impair.

Le premier des propres de la lévre supérieure est apellé incisif, il naît du creux de l'os de la machoire au-dessous de l'os des jouës, & va s'attacher à la lévre supérieure.

Le second est triangulaire & antagoniste du premier : son principe est à côté extérieurement, & au bas de la machoire inférieure, & va s'attacher proche l'angle de la bouche à la lévre supérieure.

Le troisiéme est le quarré situé dans la lévre inférieure ; son principe est au bas du

menton pardevant, & va s'attacher au bord de la lévre inférieure.

Le quatriéme eſt le canin antagoniſte du quarré ; il a ſon principe dans l'os de la machoire ſupérieure qui forme une partie de la pommette, & va s'attacher à la lévre inférieure proche l'angle de la bouche.

Le premier des communs eſt le zigomatique, ſon principe eſt au zigoma, & va s'attacher à l'angle de la bouche pour la tirer vers les oreilles ; c'eſt lui qui agit lorſqu'on rit.

Le ſecond des communs eſt le buccinateur ; c'eſt lui qui s'enfle, lorſqu'on ſonne la trompette : ſon principe, eſt à la racine des dents molaires des deux machoires, & va s'attacher aux deux lévres.

L'impair & le treiziéme eſt l'orbiculaire, il fait un ſphincter tout autour des lévres pour les ſerrer.

La luette a quatre muſcles, les deux premiers ſont les pteriſtaphilins externes, leur principe eſt la machoire ſupérieure au-deſſus de la derniere dent molaire, & s'attachent à la luette.

Les des autres ſont les pteriſtaphilins internes ; leur principe eſt à l'apophyſe pterigoïde intérieurement, & vont s'attacher à la luette.

La langue, toute muſculeuſe & toute fibreuſe qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir ſes muſcles qui ſont au nombre de huit.

Le premier s'apelle genioglоſſe, ſon principe

eſt en la partie inférieure & intérieure du menton ; d'où il va s'attacher au bas de la langue en devant pour la faire ſortir de la bouche.

Le ſecond s'apelle ſtilogloſſe ; ſon principe eſt à l'apophyſe ſtiloïde, d'où il va s'attacher à côté & au-deſſus de la langue pour la lever en haut.

Le troiſiéme s'apelle baſiogloſſe, ſon principe eſt à la baſe de l'os hyoïde, d'où il va s'attacher à la racine de la langue pour la retirer vers le fond de la bouche.

Le quatriéme eſt le cératogloſſe, ſon origine eſt à la corne de l'os hyoïde, d'où il va s'attacher au côté de la langue pour la tirer à côté : l'action de tous ces muſcles enſemble des deux côtez, fait faire à la langue le mouvement orbiculaire.

Quelle eſt l'action de l'os hyoïde dans la gorge, & combien y a-t'il de muſcles ?

L'uſage de l'os hyoïde eſt d'affermir la baſe de la langue ; il y a cinq muſcles de chaque côté, qui le tiennent comme ſuſpendu.

Le premier eſt le genihyoïdien, ſon principe eſt au menton intérieurement, d'où il va s'attacher à la baſe de l'os hyoïde qu'il tire en haut.

Le ſecond eſt le milohyoïdien : ſon principe eſt au côté de la machoire ſupérieure vers les groſſes dents intérieurement, d'où il va s'attacher latéralement à la baſe de l'os hyoïde, qu'il tire en haut & à côté.

Le troisiéme est le stiloceratohyoïdien, son principe est à l'apophyse stiloïde, d'où il va s'attacher à la corne de l'os hyoïde pour le tirer vers le côté.

Le quatriéme est le coracohyoïdien : son principe est à l'apophise coracoïde de l'omoplate, d'où il va s'attacher : & à côté de l'os hyoïde, pour le tirer en bas & vers le côté.

Le cinquiéme est le sternohyoïdien : son principe est à l'os du sternum intérieurement, d'où il va s'attacher à la base de l'os hyoïde qu'il tire en bas.

Combien le Larinx a-t'il de muscles ?

Il en a treize, quatre communs, & neuf propres. La premiere paire des communs est le sternothyroïdien ou bronchique : il vient du dedans & du haut du sternum, il monte le long des cartilages de la trachée artére, & se termine au bas du scutiforme, qu'il tire en bas.

La seconde est l'hyothiroïdien qui naît de la base de l'os hyoïde, & s'insére dans la base du scutiforme. Il releve le larinx, il dilate le bas du scutiforme, & en resserre le haut.

La premiere paire des propres est le cricotiroïdien antérieur : il tire son origine de la partie postérieure & supérieure de l'annulaire ; il s'insére en la partie supérieure & latérale du scutiforme pour le resserrer.

La troisiéme est le crycoaritenoïdien latéral qui naît du devant du cartilage annulaire

& se termine au bas du côté du scutiforme latéral : il vient du dedans, & à côté de l'annulaire, & s'insére au bas & à côté de l'aritenoïde qu'il écarte pour dilater l'ouverture du larinx.

La quatriéme est le thyroariténoïdien qui sort du devant & du dedans du scutiforme, & se termine du côté de l'ariténoïde pour fermer l'ouverture du larinx.

La cinquiéme est l'ariténoïdien : Il prend son origine de l'endroit où l'annulaire s'unit avec l'ariténoïde, & s'insére en sa partie supérieure & latérale pour fermer le larinx.

Combien le Pharinx a-t'il de muscles ?

Il y en a sept. Le premier est l'œsophagien qui naît du côté du cartilage scutiforme ; & passant par derriere l'œsophage, il vient s'insérer à l'autre côté du même cartilage. Il pousse l'aliment en bas, en resserrant le pharinx comme un sphincter.

Le second est le stilopharingien : il naît du dedans de l'apophise aiguë de l'os sphenoïde, & s'insére obliquement au côté du pharinx qu'il dilate en le tirant en haut.

Le troisiéme est le sphenopharingien : il vient de l'apophise stiliforme, & se termine au côté du pharinx qu'il dilate en tirant ses côtes.

Le quatriéme impair est le cephalopharingien : il naît de l'articulation de la tête avec la premiere vertébre. Il resserre le larinx.

Combien y a-t'il de muſcles au col, & quels ſont ils ?

Il y a quatre muſcles au col de chaque côté; deux fléchiſſeurs & deux extenſeurs.

Les fléchiſſeurs ſont le ſcalene & le droit ou le long : & les extenſeurs ſont, l'épineux & le tranſverſe.

Le ſcalene a deux principes éloignez ; l'un à la premiere côte, & l'autre à la clavicule, & va s'attacher à la troiſiéme & quatriéme des vertébres du col.

Le droit ou le long a ſon principe du côté des quatre vertébres ſupérieures du dos, & va s'attacher aux vertébres ſupérieures du col, & à l'occiput.

L'épineux a ſon principe en la quatriéme & cinquiéme des vertébres ſupérieures du dos, & va s'attacher à toutes les ſix vertébres inférieures du col.

Le tranſverſe a ſon principe aux cinq vertébres ſupérieures du dos, & va s'attacher à l'extrêmité des quatre vertébres du col.

CHAPITRE VIII.

Paralelle des maladies des os, & des chairs.

CE n'eſt pas une grande merveille de voir que les os ſoient ſujets aux mêmes maladies que les chairs ou les parties molles, puiſqu'ils n'en différent que par leur ſolidité. Les os ſont compoſez de fibres, de veines, d'ar-

téres, de tendons & de membranes, auſſi-bien que les chairs ou parties molles.

Si l'on caſſe les os des animaux nouvellement nez, il en ſort du ſang; ce qui prouve déja qu'ils ſont compoſez de vaiſſeaux ſanguins. L'on voit même dans les hommes adultes, pluſieurs petits trous, par leſquels paſſent des vaines & des artéres qui vont pénétrer juſques dans l'intérieur des os, dans leſquels les artérioles laiſſent couler les parties les plus douces & les plus balſamiques du ſang qu'on apelle moële, laquelle eſt reportée par les veines dans les os, afin de les rendre ſouples, obéiſſans, & moins caſſans; & dans toute la maſſe du ſang pour en embaraſſer les acides, & le rendre plus doux.

Les tendons des muſcles s'attachent non-ſeulement aux os, mais ils s'inſérent même juſques dans leurs parties les plus intimes: & l'on peut dire qu'ils n'en ſont qu'une continuité, puiſque les apophyſes auſquelles ils ſont attachez, ſont encore molles & tendineuſes dans les avortons, & qu'elles ne ſe durciſſent qu'avec le tems pour devenir oſſeuſes, ce qui montre clairement que les tendons entrent dans la compoſition des os.

Les os de tous les animaux avortons ſont mols comme des peaux, ils ſont fibreux & membraneux; & l'on a vû depuis quelques années mourir une femme à l'Hôtel-Dieu, dont M. Saviard maître Chirurgien de Paris, garde

encore les os, lesquels sont mols comme des chifes. Cette femme étant encore vivante, on lui plioit les os comme on vouloit & en tout sens. Ces expériences font voir que les fibres & les membranes entrent dans la composition des os.

Ce n'est donc pas une merveille que les os soient sujets aux mêmes maladies que les chairs ou parties molles, puisqu'ils sont composez comme elles des mêmes parties.

Les chairs sont sujettes à la gangrene; elles deviennent livides, jaunâtres; elles noirciſſent peu à peu, & ſes parties ſe déſuniſſent. Cette maladie ſe guérit en apliquant deſſus des compreſſes trempées dans des liqueurs ſpirituenſes, pour rapeller la chaleur & les eſprits ſur les parties qui commencent à ſe mortifier: mais avant que d'humecter la gangrene de ces liqueurs, il y faut faire de petites inciſions ou quelques mouchetures, afin qu'elles puiſſent pénétrer, & être portées dans les parties les plus intimes.

Les os ſont ſujets à la carie: cette maladie eſt une véritable gangrene. Ils deviennent jaunes, ils noirciſſent peu à peu, & de plus, ils ſe rempliſſent de petits trous, comme s'ils étoient vermoulus, & elle eſt plus difficile à guérir à proportion qu'elle eſt plus invétérée.

Tous ces deſordres ſe trouvent auſſi dans la gangrene, & la carie ſe guérit comme elle. On aplique deſſus des plumaceaux trempez

dans de l'eau de vie, dans l'eſprit de vin, dans l'huile de Gayac & de gérofle diſtilée, & autres liqueurs ſpiritueuſes, & on rugine ſuperficiellement l'os, afin que les matieres ſpiritueuſes puiſſent mieux s'inſinuer dedans.

Les chairs ſont ſujettes au ſphacéle, c'eſt-à-dire, à une mortification conſommée de la partie, & à une entiere privation de la vie. Elles ſont noires, puantes, il en ſort une ſanie qui répand une odeur cadavreuſe. Cette farouche maladie ne ſe traite qu'avec le fer & le feu, il faut emporter les chairs, & ſouvent toute la partie.

Les os ſe ſphacélent auſſi, ils deviennent noirs juſques dans l'intérieur, il en ſort une ſanie puante, ils ne ſe traitent qu'avec le fer & le feu; il faut apliquer deſſus des fers rouges pour ſéparer la partie morte d'avec la ſaine, s'il en reſte, ſinon il en faut venir à l'amputation du membre.

Les chairs ſont ſujettes aux ulcéres, c'eſt-à-dire, à des tumeurs dont il découle une ſanie puante.

La même maladie arrive aux os: Ceux dont les dents ſont gâtées ne ſont que trop perſuadez de cette vérité: elles répandent dans leur bouche une odeur inſuportable, & ils s'aperçoivent ſouvent qu'il en découle une ſanie puante & de mauvais goût.

Les chairs ſont attaquées de cancers.

Les os ſont auſſi ſujets à cette maladie: en

voici un exemple que j'ai tiré des Journaux d'Allemagne. Il perça une grosse dent toute noire, du côté gauche, à un enfant âgé d'un an, maigre de son tempérament, & dont la peau étoit de couleur livide. Les parens, quoique fort surpris de voir cette dent noire, négligérent de la faire voir, parce que l'enfant la porta un an sans qu'elle l'incommodât. Mais comme ils aperçûrent que les autres dents qui perçoient à cet enfant étoient toutes noires, ils apellérent un Chirurgien, qui ne connoissant pas la nature de la maladie, il sacrifia la tumeur qui survint à la gencive de cet enfant, ce qui lui ulcera toute la gencive & toute la joue. Cela obligea les parens d'apeller un Médecin qui trouva que cette tumeur étoit un cancer qui avoit commencé à la dent, qui avoit été irrité par l'âcreté des remédes qui y avoient fait un ulcére puant & horrible à voir. Le Médecin ordonna une diette humectante & rafraîchissante, parce que l'enfant avoit toujours une fiévre lente; il lui ordonna aussi quelques lotions dont on lui lavoit la bouche. Ce cancer s'étendit jusqu'au muscle crotaphite; enfin il survint des convulsions à cet enfant qui le firent mourir. Ce cancer qui n'avoit ses racines que dans une seule dent, s'étendit fort loin sans endommager les autres dents. Les os sont donc sujets aux cancers aussi-bien que les chairs.

Les hernies ſont des déplacemens des parties inteſtinales, qui arrivent tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre. Pour les guérir, il faut remettre les parties dans leur lieu naturel, & les y maintenir par des bandages.

Les os ſont ſujets à ces mêmes maladies : leurs déplacemens ou relaxations arrivent tantôt à une partie, & tantôt à une autre : pour les guérir, il les faut auſſi remettre dans leur lieu naturel, & les y maintenir par des bandages.

Les contuſions & les meurtriſſures arrivent aux chairs, & on eſt quelquefois obligé de faire ſupurer ces contuſions, pour ſéparer les chairs meurtries d'avec les ſaines.

Lorſque les os ont reçû quelques coups violens, leurs fibres s'affaiſſent & ſe dérangent ; ces affaiſemens & ces dérangemens ſont de véritables contuſions, qui les noirciſſent & les carient. Pour les guérir, on eſt ſouvent obligé de les faire exfolier, afin de ſéparer l'os altéré d'avec celui qui eſt ſain. Cette exfoliation peut être regardée comme une ſupuration des os.

Les chairs ſe colent enſemble, comme font les doigts & autres parties, après de grandes brûlures.

L'on ne ſçait que trop que les os ſe colent auſſi enſemble, comme il arrive par les anchiloſes, ou pour avoir laiſſé un membre trop

long-tems dans la même situation, sans lui faire faire de tems en tems la flexion & l'extension.

Les chairs sont attaquées par les érésipéles, c'est-à-dire par des tumeurs superficielles qui sont produites par un acide subtil & volatil, qui fait une effervescence fiévreuse avec le sel volatil de la masse du sang, & s'étend en un certain espace de la peau, où il coagule le sang dans les vaisseaux extérieurs & le dispose à faire un épanchement.

Pour guérir ces tumeurs, on se sert de diaphorétiques, d'esprits volatils de corne de cerf, des antimoines diaphorétiques qu'on prend intérieurement. On y aplique extérieurement la décoction de myrrhe, d'encens mâle faite dans du vin avec un peu de camphre; l'esprit de vin seul, ou avec un peu de camphre ou de safran pour bassiner l'érésipéle, & autres résolutifs.

Les exostoses qui sont des maladies assez ordinaires aux os, répondent aux érésipéles. Ce sont des os tumefiez & gonflez par le dépôt des humeurs qui enfilent les canaux des os, & s'insérent dans leur substance. Pour guérir ces maladies, on se sert des mêmes rémédes qu'aux érésipéles; car on fait prendre intérieurement des diaphorétiques, des esprits volatils, & on y aplique extérieurement des résolutifs.

Les chairs s'abcédent & se tuméfient.

Les os se gonflent & se tuméfient comme les chairs, comme nous verrons ci-après dans le Rachitis.

Les chairs se brisent & se rompent par les chûtes & par les coups. Pour les guérir on raproche les lévres des playes avec des bandes, ou bien on fait croître les chairs, s'il y a perte de substance.

Les os ne se brisent & ne se cassent que trop souvent. Pour les rétablir, on en raproche les bouts pour les faire recoler, & on les maintient en cet état avec des bandes à peu près comme on fait les lévres des playes; & s'il y a perte de substance, on donne le tems aux os de s'augmenter & de se rétablir, comme on voit qu'il arrive aux os de la tête après le trépan.

Lorsque les chairs ont reçû quelque coup, les lévres de la playe s'écartent quelquefois si fort les unes des autres, qu'il est difficile de les raprocher.

Les os souffrent aussi des écartemens, comme sont ceux qui arrivent au tibia d'avec le péroné, & au coude d'avec le rayon.

Les chairs s'enfoncent; on voit souvent le mammelon du sein des femmes se plonger si avant dans la mammelle, qu'elles ne sont plus propres à alaiter les enfans.

Les os s'enfoncent aussi; ce qui arrive principalement aux jeunes enfans, dont les os étant encore tendres & mols, ils s'enfon-

cent sans se casser. En voici quelques exemples tirez de Fabricius Hildanus.

Il dit dans son Observation 12. Centurie 3. qu'il a vû un enfant de dix ans qui se fit une grande enfonçûre sur l'occipital étant tombé dessus ; comme il n'y survint d'abord aucun accident dangereux, les parens négligérent de faire traiter cette playe ; cet enfant perdit peu à peu la mémoire & le jugement. Quoiqu'auparavant sa chûte il eût beaucoup d'esprit, il ne pût plus s'apliquer aux études ; il se trouva même hors d'état d'aprendre aucun métier : enfin il devint entiérement stupide à l'âge de 36 ans.

Le même Auteur raporte encore, qu'un enfant âgé de trois ans tomba sur le front, où il se fit une enfonçûre, dans laquelle on pouvoit introduire le bout du petit doigt. Pour tout reméde on mit sur la playe une compresse trempée dans l'esprit de vin, qu'on renouvelloit tous les jours : l'enfant guérit : & il ne lui resta aucune incommodité. Ces exemples font non-seulement voir que les os souffrent des enfoncemens comme les chairs ; mais encore que toutes les fonctions de l'ame ne se font pas dans toutes les parties du cerveau, puisque l'enfonçûre que ce jeune homme s'étoit faite à l'occipital, le rendit incapable des sciences & des arts, & même entiérement stupide ; & que l'enfonçûre que l'enfant s'étoit fait au front ne lui causa aucun accident.

Les chairs diminuent, & tout le corps s'amaigrit.

Les os s'amaigrissent aussi, & s'aminciſſent beaucoup : En voici un exemple fort surprenant. Un homme ayant une vérole consumée, ſes os devinrent ſi foibles & ſi amincez, qu'il ſe rompit un bras en levant un petit fardeau qui ne peſoit pas plus de cinq ou ſix livres. Quand on examine les os de ceux qui ſont morts de la vérole, on les trouve tout corrodez par dedans, & extrêmement minces. Ces exemples font voir que les os s'amaigriſſent auſſi-bien que les chairs.

Qu'on ſe donne, ſi l'on veut, le plaiſir d'examiner toutes les maladies qui ſurviennent aux chairs, on trouvera qu'elles arrivent aux os, & qu'elles ſe traitent à peu près de la même maniére.

Voilà ce que j'ai tiré des diſcours du Paralelle des maladies des chairs & des os qu'a fait Monſieur Arnaud dans l'Amphitéatre de ſaint Côme.

CHAPITRE IX.

De la Myologie ou Anatomie des muſcles du tronc, ou de la poitrine, du ventre & du dos.

Combien y a-t'il de muſcles à la poitrine, & quels ſont-ils ?

La poitrine a cinquante ſept muſcles : il y en a trente qui ſervent à la dilater, vingt-ſix

qui la resserrent, & le diaphragme qui participe à l'une & l'autre action.

Les trente muscles qui dilatent la poitrine sont également placez de chaque côté, où ils sont au nombre de quinze à chacun. Il y a le souclavier, le grand dentelé, les dentelez postérieurs, & onze intercostaux externes.

Les vingt-six qui resserrent la poitrine sont aussi placez également de chaque côté au nombre de treize, qui sont le triangulaire, le sacrolombaire, avec onze intercostaux internes.

Le souclavier occupe toute la place qui est entre la clavicule, & la premiere côte : son origine est à la partie interne & inférieure de la clavicule, & va s'insérer à la partie supérieure de la premiere côte.

Le grand dentelé est un muscle large qui a sept ou huit dentelures, son origine est à la base intérieure de l'omoplate, & ses dentelures vont s'insérer aux cinq vrayes côtes inférieures, & aux deux fosses côtes supérieures.

Le dentelé postérieur & supérieur prend son origine par une large aponevrose aux apophyses des trois vertébres inférieures du col, & de la premiere de celles du dos ; puis de-là passant sous le rhomboïde, il va s'insérer obliquement par quatre dentelures aux quatre côtes supérieures.

Le dentelé postérieur & inférieur a son origine par une large aponevrose aux apophyses

des trois vertébres inférieures du dos, à la premiere de celles des lombes, d'où il va s'inférer par quatre digitations aux quatre côtes inférieures.

Les onze muſcles intercoſtaux externes, ſont placez dans les eſpaces qui ſont entre les douze côtes, allant obliquement & extérieurement de derriere en devant. Ils prennent leur origine au-deſſous de la côte ſupérieure, & vont s'inférer au-deſſus de la côte inférieure.

Le triangulaire eſt le premier de ceux qui reſſerrent la poitrine : il occupe la partie extérieure du ſternum ; ſon origine eſt ſa partie inférieure, & va s'inférer en haut aux cartilages des deux côtes ſupérieures.

Le ſacrolombaire a ſon origine en la partie poſtérieure de l'os ſacrum, & aux vertébres des lombes, & va en montant s'inférer à la partie poſtérieure des côtes, à chacune deſquelles il donne deux tendons, dont l'un s'attache extérieurement, & l'autre intérieurement : ce muſcle eſt charnu par-dedans, & fibreux par-dehors.

Les onze intercoſtaux internes au contraire deux externes, ont leur origine au haut de chaque côte inférieure, & montent obliquement de derriere en devant, pour aller obliquement s'inférer à la lévre inférieure de chaque côte du deſſus : ces muſcles internes avec les externes forment ainſi par l'oppoſition de leurs fibres, ce qu'on apelle une croix bourguignone.

Le diaphragme passe pour le cinquante-septiéme muscle de la poitrine, qui sert tant à sa dilitation qu'à sa restriction. Il sépare la poitrine d'avec les bas-ventre; il est attaché circulairement à toutes les extrêmitez des fausses côtes, immédiatement sous le cartilage xyphoïde.

Les Anatomistes de ce tems ont trouvé que le diaphragme étoit composé de deux muscles, l'un supérieur, & l'autre inférieur. Le supérieur s'attache aux extrêmitez des fausses côtes; & se termine en un tendon pris pour sa partie nerveuse. L'inférieur commence par deux productions, dont la plus longue qui est au côté droit, sort des trois vertébres supérieures des lombes, & l'autre qui est à la gauche, vient des deux vertébres du dos, & va se perdre dans l'aponévrose du muscle supérieur.

Combien y a-t'il de muscles au dos & aux lombes, & quels sont-ils?

Il y en a trois de chaque côté: l'un est pour la fléxion, & les deux autres pour l'extension.

Le triangulaire est le fléchisseur. Son origine est en la partie postérieure de la côte de l'os ilion, & de la partie interne de l'os sacrum; d'où il s'infére à la derniere des fausses côtes, & aux productions transverses des vertébres des lombes.

Les extenseurs sont, le sacré & le demi

épineux ; ce ſont ceux qui font la taille droite : ils ſont tellement entre-laſſez le long de l'épine, qu'on diroit qu'il y a autant de paires de muſcles que de vertébres, leur donnant à toutes des tendons.

Le ſacré a ſon origine au-derriere de l'os ſacrum, & à l'extrêmité poſtérieure & ſupérieure de l'os ilion, & s'inſére aux épines des vertébres des lombes & du dos.

Le demi épineux a ſon principe aux épines de l'os ſacrum, & s'inſére à toutes les productions tranſverſes des vertébres du dos juſqu'au col. Il eſt juſtement ſitué entre le ſacré & le ſacrolombaire.

CHAPITRE X.

De la Myologie ou Anatomie des muſcles du bas-ventre.

Combien y a-t'il de muſcles au bas-ventre, & quels ſont-ils ?

Il y en a dix ; cinq de chaque côté, qui ſont deux obliques, l'un aſcendant, l'autre deſcendant ; un tranſverſe, un droit, deux pyramydaux, quelquefois un, & quelquefois point.

L'oblique deſcendant qui eſt le premier, a ſon origine par digitation à la ſixiéme & ſeptiéme des vrayes côtes, à toutes les fauſſes côtes, & aux apophyſes tranſverſes des vertebres des lombes, & tient au grand dentelé de la poitrine ; d'où il va à la côte externe de l'os

ilion, pour se terminer avec une large aponevrose à la ligne blanche, qui sépare les muscles qui sont de chaque côté de l'abdomen.

L'oblique ascendant a son origine en la partie supérieure de l'os pubis, & en la créte de l'os de la hanche ; il va s'attacher aux apophyses des vertebres des lombes aux extrémitez de toutes les côtes, & au cartilage Xyphoïde, & se termine à la ligne blanche par une large aponévrose.

Le muscle droit est situé entre les aponevroses des obliques. Il a son origine aux cartilages des côtes, au xyphoïde, & au sternum, & s'insere à l'os pubis : il a plusieurs nervures en travers pour l'affermir dans sa longueur.

Le transverse prend son origine des apophyses transverses des vertébres des lombes, & s'insére à la côte interne des os des iles, & au dedans des cartilages des côtes inférieures, & se termine par un large aponévrose à la ligne blanche, en passant pardessus le muscle droit : il est adhérant au péritoine.

Les obliques & le transverse sont troüez vers les aînes, pour donner passage aux vaisseaux spermatiques des hommes, & au ligament rond de la matrice dans les femmes. C'est aussi par ces mêmes endroits que se font les descentes ou hernies dans l'un & l'autre sexe, quoique les trous de ces trois muscles ne soient pas situez vis-à-vis l'un de l'autre.

Le pyramidal, ainsi nommé à cause de sa

figure, est situé sur le tendon inférieur du muscle droit : son origine est en la partie supérieure & externe de l'os pubis, il va se terminer à la ligne blanche, trois travers de doigts au-dessus du pubis, & quelquefois jusqu'au nombril. Ces muscles ne se rencontrent pas dans tous les corps, il y en a quelquefois un, quelquefois deux, quelquefois point.

L'usage des muscles du bas ventre est de comprimer toutes les parties contenuës, afin de les aider à chasser les excrémens.

Combien les testicules ont-ils de muscles ?

Ils en ont chacun un, apellé cremaster. Ce muscle prend son origine des ligamens de l'os pubis, & va par la distilation de son tendon, enveloper le testicule qu'il tire en haut.

Combien la verge a-t'elle de muscles ?

Elle en a deux paires, les érecteurs, & les dilatateurs. Les érecteurs naissent de la partie interne de l'os ischion au-dessous des principes des corps caverneux, où ils vont s'inférer & perdre leurs fibres dans leurs membranes : les dilatateurs prennent leur origine du sphincter de l'anus, & de-là se glissant obliquement sous l'urétre, ils vont s'inférer dans la membrane des corps nerveux.

Combien les clitoris ont-ils de muscles ?

Il a deux érecteurs qui naissent de l'éminence de l'os ischion, & s'intérent dans les corps nerveux du clitoris.

Il y en a encore deux autres qu'on croit

être ſes releveurs, qui naiſſent du ſphincter de l'anus, & ſe terminent au clitoris.

Combien l'anus a-t'il de muſcles ?

Il en a trois, qui ſont le ſphincter : il eſt large de deux travers de doigts pour ouvrir & fermer le rectum ; ce muſcle eſt double. Il eſt attaché par devant à la verge aux hommes, & au col de la matrice aux femmes, par derriere au coccyx, & latéralement aux ligamens de l'os ſacrum, & aux hanches.

Les deux releveurs naiſſent de la partie intérieure & latérale de l'os iſchion, & s'inſérent dans le ſphincter de l'anus pour le relever après la ſortie des excrémens.

La veſſie a un ſphincter pour ouvrir & fermer ſon orifice.

CHAPITRE XI.

Des muſcles de l'omoplate, des bras & des mains.

EN combien de manieres ſe meut l'omoplate ou l'épaule, & quels ſont ſes muſcles ?

L'omoplate ſe meut en haut, en bas, en avant & en derriere, par le moyen de quatre muſcles propres, qui ſont le trapeze, le rhomboïde, le releveur propre, & le petit pectoral, ou petit dentelé.

Le trapeze ou capuchon a ſon origine à la partie poſtérieure de l'occiput, aux épines des ſix vertébres inférieures du col, & des neuf ſupérieures du dos ; d'où il va s'inſérer à l'épine

pine de l'omoplate, & à la partie externe de la clavicule jusqu'à l'acromion : ce muscle fait plusieurs mouvemens, à cause de ses fibres différentes : il tire l'omoplate en haut obliquement, en bas, & en avant.

Le rhomboïde est situé sur le trapeze, son principe est aux apophises des trois vertébres inférieures du col, & des trois supérieures du dos d'où il va s'inférer à toute la base de l'omoplate qu'il tire en derriere.

Le releveur propre a son principe aux apophyses transverses des quatre premieres vertébres du col, par des sorties différentes, puis se réünit & s'insére à l'angle supérieur de l'omoplate qu'il tire en haut.

Le petit pectoral ou petit dentelé est situé sous le grand pectoral, son principe est par digitation ou dentelure à la deuxiéme, troisiéme & quatriéme des côtes supérieures, & va s'inférer à l'apophyse coracoïde de l'omoplate qu'il tire en devant.

Combien y a-t'il de mouvemens à l'humerus ou au bras, quels sont-ils & quels en sont les muscles ?

Le bras fait toutes sortes de mouvemens par le moyen de neuf muscles ; il est levé par le deltoïde & le sus-épineux ; il est abaissé par le très-large & le grand rond ; il est tiré en devant par le grand pectoral & le coracoïdien ; il est porté en arriére par le sous-épineux & le petit rond ; il est aproché des

côtes par le souscapulaire, & fait son mouvement en rond, lorsque tous ces muscles agissent ensemble successivement.

Le deltoïde ou triangulaire a son principe dans toute l'épine de l'omoplate, de l'acromion, & de la moitié de la clavicule ; & par sa pointe va s'attacher avec un fort tendon au milieu du bras.

Le sus-épineux a son principe dans la capacité qui est au-dessus de l'épine de l'omoplate qu'il remplit, passant par-dessus l'acromion, d'où il va s'attacher au col de l'os du bras qu'il ceint d'un large tendon.

Le très-large apellé anisalptor, couvre presque tout le dos : il vient par un principe large & nerveux de la troisiéme & quatriéme vertébre inférieure du dos, des cinq vertébres des lombes, de l'épine de l'os sacrum, de la partie postérieure de la lévre de l'os de la hanche, & de la partie extérieure des fausses côtes inférieures, d'où il va s'attacher à l'angle inférieur de l'omoplate, & à la partie supérieure & interne de l'humérus.

Le grand rond a son principe dans la cavité externe de l'angle inférieur de l'omoplate; il se confond avec le très-large, & s'attache avec lui par un même tendon à la partie supérieure & interne de l'humerus, un peu au-dessous de sa tête.

Le grand pectoral a son principe à la moitié de la clavicule du côté du sternum ; il cou-

vre la partie antérieure de la poitrine, & va s'attacher par un tendon court, large & nerveux, au haut & en dedans de l'os du bras, entre le biceps & le deltoïde.

Le coracoïdien prend son principe de l'apophyse coracoïde de l'omoplate, & va s'attacher au milieu du bras en dedans; il tire avec le pectoral le bras en devant.

Le sous-épineux remplit la cavité qui est au-dessous de l'épine de l'omoplate; son principe est à la côte inférieure de l'omoplate, d'où il passe entre l'épine & le petit rond, pour s'attacher au col de l'os du bras qu'il embrasse, & qu'il tire en arriere.

Le petit rond vient de la côte inférieure de l'omoplate, & s'attache au col de l'os du bras avec le sous-épineux, pour tirer pareillement en arriere.

Le sous-scapulaire est situé tout entier sous l'omoplate; il sort de la lévre interne de la base de l'omoplate, & se termine au col de l'os du bras qu'il fait serrer contre les côtes.

Combien y a-t'il de mouvemens au coude & à l'avant-bras, & quels en sont les muscles?

Le coude ou l'avant-bras a deux sortes de mouvemens, celui de fléxion, & celui d'extension: la fléxion se fait par le moyen de deux muscles, qui sont le biceps & le brachial interne; & l'extension par quatre autres, qui sont le long, le court, le brachial externe, & l'anconeus.

Le biceps eſt un muſcle à deux têtes ; l'une vient de l'apophiſe coracoïde, & l'autre du bord cartilagineux de la cavité glenoïde de l'omoplate : ces deux têtes deſcendent le long de la partie antérieure du bras, s'uniſſent dans un même corps, d'où il ſort un ligament qui va s'attacher à une tubéroſité qui eſt en la partie ſupérieure & antérieure du rayon.

Le brachial interne eſt un petit muſcle charnu, caché ſous le biceps ; il a ſon principe en la partie antérieure & ſupérieure de l'humerus, va s'attacher à la partie ſupérieure & intérieure du radius, pour fléchir l'avant-bras avec le biceps.

Le premier des quatre extenſeurs eſt le long : il a deux origines, l'une eſt à la cô inférieure de l'omoplate, proche ſon col ; l'autre deſcend à la partie poſtérieure du bras, d'où il va s'inſérer à l'olécrane par une forte aponévroſe qui lui eſt commune avec le court & le brachial externe.

Le court vient de la partie poſtérieure & antérieure de l'humerus, & va s'attacher à l'olécrane avec le long.

Le brachial externe eſt un muſcle charnu, qui ſort de la partie poſtérieure de l'humerus, & va s'attacher à l'olécrane avec le court & le long.

L'anconeus eſt ſitué derriére le pli du coude, il eſt le plus petit de tous : il naît de l'extrêmité de l'os du bras, à la fin du court & du

long, & va en descendant s'insérer entre le radius & le cubitus, trois ou quatre doigts au-dessous de l'olécrane.

Combien le radius ou rayon a-t'il de muscles, & quels sont ses mouvemens?

Le rayon a deux sortes de mouvemens, qu'il fait par le moyen de quatre muscles; le rond & le quarré font celui de pronation, le long & le court celui de supination.

Le rond vient de l'apophyse interne de l'os du bras par un principe fort charnu, & va se terminer obliquement par un tendon membraneux vers la partie moyenne & extérieure du rayon.

Le quarré vient du bas & du dedans du coude, & va s'insérer en la partie inférieure & extérieure du rayon, par une queuë aussi large que sa tête: ce muscle est caché sous les autres proche le poignet; c'est lui qui fait conjointement avec le rond, tourner le bras & la paume de la main en-dessous, qui est le mouvement de pronation.

Le long est le premier des supinateurs; son principe est trois ou quatre doigts au-dessus de l'apophyse extérieure de l'os du bras, d'où il se couche le long du rayon, pour s'attacher à la partie interne de son apophyse inférieure.

Le court est le second des supinateurs: il naît de la partie inférieure du condile inférieur & externe de l'humerus; il tourne tout

autour du rayon, & va de derriere en devant s'insérer en la partie supérieure & antérieure. Ce muscle, avec le long, tourne le bras & la paume de la main en dessous, & fait le mouvement de supination.

Combien le carpe ou le poignet fait-il de sortes de mouvemens, & quels sont les muscles?

Le carpe fait deux mouvemens; l'un est de flexion, & l'autre d'extension: il y a trois muscles pour la flexion, & trois pour l'extension.

Il faut remarquer qu'il y a ici un fort ligament apellé annulaire, qui maintient comme un brasselet serré, tous les tendons des muscles ensemble, & qui d'ailleurs sert à joindre les deux os de l'avant-bras.

Les trois muscles fléchisseurs du poignet sont le cubital interne, le radial interne, & le palmaire.

Le cubital interne prend son origine de la partie intérieure de l'os du bras; il passe par-dessous le ligament annulaire, & va s'attacher par un gros tendon ou petit os du carpe, qui est placé sur les autres.

Le radial interne sort du même endroit que le cubital, & va s'attacher au premier os du carpe qui soutient le pouce: il est couché le long du rayon, & va passer sous le ligament annulaire.

Le palmaire est mis au nombre des fléchisseurs du poignet, quoiqu'il soit situé dans la

paume de la main : il naît de la production intérieure de l'os du bras, & va s'attacher par un tendon large aux premieres phalanges des doigts, se gliſſant par-deſſus le ligament annulaire, & ſe colant ſous la peau de la paume de la main.

Les trois muſcles extenſeurs du poignet ſont le cubital externe, le radial externe, ou le long & le court.

Le cubital externe prend ſon origine de la partie poſtérieure du coude ; il paſſe ſous le ligament annulaire, & va s'attacher à la partie ſupérieure & externe de l'os du métacarpe qui ſoûtient le petit doigt.

Le radial externe ou le long a ſon origine au tranchant de la partie inférieure de l'os du bras, d'où ſe gliſſant extérieurement le long du rayon, il paſſe ſous le ligament annulaire, & va s'attacher à l'os du carpe qui ſoûtient le doigt index.

Le court naît de la partie plus baſſe du même tranchant, puis ſe coule le long du rayon, paſſe ſous le ligament annulaire, & va ſe terminer à l'os du carpe qui ſoûtient le doigt du milieu.

Il faut remarquer qu'outre ces ſix muſcles, il ſe trouve un morceau de chair quarré ſous le palmaire, qui ſemble naître du tenar, & qui va s'attacher au huitiéme os du carpe. On veut que ce ſoit cette chair muſculeuſe qui ſerve avec l'hypotenar du petit doigt, à

faire ce qu'on apelle la taſſe de Diogéne.

Combien y a-t'il de mouvemens aux doigts de la main, & quels ſont leurs muſcles ?

Les doigts de la main ſe fléchiſſent, s'étendent & ſe tournent de côté & d'autre par le moyen de vingt-trois muſcles, dont il y en a dix propres, & treize communs.

Les communs ſont ceux qui ſervent à tous les doigts, & les propres ſont ceux qui ſervent particuliérement à quelques doigts.

Les communs ſont le ſublime, le profond, l'extenſeur commun, les quatre lombricaux, & les ſix intéroſſeux.

Le ſublime ou le percé vient de la partie interne de la production inférieure de l'humerus : il ſe diviſe en quatre tendons, leſquels paſſent ſous le ligament annulaire du poignet & vont s'inſérer à la ſeconde phalange des os des quatre doigts, après s'être attachez en paſſant aux os de la premiere phalange, pour aider à le fléchir. On remarque que chacun de ces tendons a une petite fente dans ſa longueur, pour laiſſer paſſer les tendons du profond.

Le profond eſt ſous le ſublime, il prend ſon origine du haut du coude & du rayon : il rampe le long de ces deux os, & ſe diviſe en quatre tendons qui paſſent ſous le ligament annulaire, & ſe gliſſent dans les fentes des tendons du ſublime, pour s'attacher à la troiſiéme phalange des doigts qu'ils fléchiſſent

avec le ſublime : ces deux muſcles font enſemble la fléxion des doigts.

L'extenſeur commun ou grand extenſeur, eſt celui qui étend les quatre doigts : il naît de la production externe & inférieure de l'os du bras, & ſe diviſe en quatre tendons plats, qui paſſent ſous le ligament annulaire, & vont s'attacher à la deuxiéme & à la troiſiéme phalange des doigts.

Les quatre lombricaux ou vermiculaires ſont dans la paume de la main, pour faire aprocher les doigts du pouce. Ils viennent des tendons du profond & du ligament annulaire, s'étendent le long & à côté des doigts, & s'inſérent à leur ſeconde articulation pour faire l'adduction vers le pouce.

Les trois intéroſſeux internes & les trois externes ſont ſituez entre les quatre os du métacarpe, tant en dedans de la main, qu'en dehors. Ils viennent des interſtices des os du métacarpe, s'uniſſent avec les lombricaux, & s'inſérent à la derniere articulation des os des doigts, pour faire le mouvement d'abduction ou d'éloignement du pouce.

Le pouce ſe meut par cinq muſcles particuliers, dont il y en a un qui le fléchit, deux qui l'étendent, un qui l'éloigne des autres doigts, & un autre qui l'en aproche.

Le fléchiſſeur du pouce prend ſon origine de la partie ſupérieure & interne du rayon, paſſe ſous le ligament annulaire & ſous le te-

nar, & va s'attacher au premier & au second os de ce doigt pour le fléchir.

Les deux extenseurs du pouce sont le long & le court. Le long vient de la partie supérieure & extérieure du coude, monte par-dessus le rayon, & va s'attacher par un tendon fourchu au second os du pouce : le court a la même origine que le long, fait le même trajet que lui, passe sous le ligament annulaire, & va s'insérer au troisiéme os du pouce.

Le tenar fait éloigner le pouce des autres doigts : c'est lui qui naît du mont de Venus ; il naît du premier os du carpe & du ligament annulaire, & s'insére à son second os.

L'antitenar fait aprocher le pouce des autres doigts ; il naît de l'os du métacarpe qui soûtient le doigt du milieu, & va s'attacher au premier os du pouce.

Le muscle qui sert à étendre le doigt index, est apellé indicateur ; il vient de la partie moyenne & extérieure du coude, & s'insére par un double tendon en la seconde articulation de l'index au tendon du grand extenseur des doigts.

Celui qui fait aprocher le doigt index du pouce, est apellé adducteur. Il prend son origine de la partie antérieure du premier os du pouce, & va s'attacher aux os de l'index.

Celui qui éloigne l'index du pouce est apellé abducteur ; il naît de la partie externe &

moyenne de l'os du coude, & passant sous le ligament annulaire, va s'attacher à la partie latérale & externe des os du doigt index.

Le petit doigt ou l'auriculaire a deux muscles propres, un extenseur & un abducteur.

L'extenseur vient de la partie inférieure du condile de l'os du bras, & va par un double tendon s'insérer dans la seconde articulation du petit doigt, & dans le tendon de l'extenseur de tous les autres.

L'abducteur, s'apelle encore hypotenar: il vient du petit os du poignet qui est situé sur les autres, & va s'inserer extérieurement au premier os du petit doigt.

CHAPITRE XII.

Des muscles de la cuisse, de la jambe & des pieds.

Quels sont les mouvemens de la cuisse?

La cuisse fait cinq sortes de mouvemens: elle se fléchit, elle s'étend, elle se porte en dedans & en dehors, & se tourne en rond.

Tous ces mouvemens se font par le moyen de quatorze muscles: trois fléchisseurs, trois extenseurs, trois adducteurs, trois abducteurs, & de deux obturateurs pour le mouvemement en rond.

Les fléchisseurs de la cuisse sont le psoas, l'iliaque & le pectineus.

Le psoas ou lombaire est dans l'abdomen,

couché à côté des vertébres des lombes. Il naît des apophyſes tranſverſes des vertébres inférieures du dos, & des ſupérieures des lombes ; & ſe couchant ſur la face intérieure de l'os des iles, s'attache au petit trocanter.

L'iliaque naît de toutes les lévres de la cavité intérieure de l'os des iles ; puis après s'être joint par un tendon au lombaire, il va s'attacher avec lui au trocanter.

Le pectineus naît de la partie antérieure de l'os pubis, & vient s'inſérer par-devant à l'os de la cuiſſe, un peu audeſſous du petit trocanter.

Les extenſeurs de la cuiſſe ſont le grand, le moyen & le petit feſſier.

Le grand feſſier prend ſon origine de la partie latérale de l'os ſacrum, & de la partie poſtérieure & extérieure de l'os des iles & du coccix, & va s'inſérer à l'os de la cuiſſe, quatre travers de doigts au-deſſous du grand trocanter : c'eſt le plus épais de tous les muſcles du corps.

Le moyen feſſier vient de la partie poſtérieure & extérieure de l'os ilion, & va s'inſérer trois doigts au-deſſous du grand trocanter.

Le petit feſſier naît du fond de la cavité de l'os ilion, & va s'attacher à une petite foſſe du grand trocanter.

Les adducteurs de la cuiſſe ſont le triceps ſupérieur, le moyen & l'inférieur.

Le triceps supérieur prend son origine du haut de l'os pubis, & s'insére au haut d'une ligne qui est au-dedans de la cuisse.

Le triceps moyen naît du milieu de l'os pubis, & s'insére à l'os de la cuisse un peu plus bas que le triceps supérieur.

Le triceps inférieur sort du bas de l'os pubis, & s'insére à l'os de la cuisse un peu plus bas que le triceps moyen. Il y en a qui ne font qu'un muscle de ces trois, auxquels ils donnent trois origines & trois insertions. Ces muscles font aprocher les cuisses l'une contre l'autre.

Les abducteurs de la cuisse sont, le pyriforme, le quarré & les jumeaux.

Le pyriforme naît de la partie supérieure & latérale de l'os sacrum, & de l'os ilion, & va s'attacher au col du grand trocanter.

Le quarré sort du côté externe de l'éminence de l'os ischion, & s'attache à la partie extérieure du grand trocanter.

Les jumeaux naissent de deux petites bosses qui sont à la partie postérieure de l'ischion, & vont s'insérer à une petite cavité au col du grand trocanter.

Le mouvement circulaire de la cuisse se fait par le moyen de deux muscles apellez obturateurs internes & externes.

L'obturateur interne vient de la circonference intérieure du trou ovalaire de l'ischion: & son tendon passant entre les deux jumeaux, va s'insérer à une petite cavité à la racine du grand trocanter.

L'obturateur externe naît de la circonférence extérieure du trou de l'ischion, & va s'insérer à côté de l'autre proche du grand trocanter.

Quels sont les mouvemens de la jambe, & quels sont ses muscles ?

La jambe se meut en quatre façons ; elle se fléchit, elle s'étend, elle se porte en dedans & en dehors par le moyen d'onze muscles, trois fléchisseurs, quatre extenseurs, deux adducteurs & deux abducteurs.

Les trois fléchisseurs de la jambe sont, le biceps, le demi nerveux & le demi membraneux.

Le biceps a deux têtes, la plus longue sort du bras de l'éminence de l'ischion, & l'autre de la partie moyenne & extérieure du femur, & va s'attacher à la partie extérieure & supérieure de l'épiphyse du péroné.

Le demi-nerveux naît de l'éminence de l'ischion, & va s'inserer par derriere au haut de l'épiphyse du tibia. Ces trois muscles sont placez dans le derriere de la cuisse au-dessous des fesses.

Les quatre extenseurs de la jambe sont, le droit, le vaste interne, le vaste externe, & le crural.

Le droit prend sa naissance du devant & du bas de l'ilion ; & descendant en droite ligne, il envelope par son tendon commun avec les trois suivans, toute la rotule, & va s'atta-

cher au haut du tibia pardevant.

Le vaſte interne eſt ſitué au-dedans de la cuiſſe. Il prend ſon origine du haut du femur intérieurement, & un peu au-deſſous du petit trocanter, pour aller s'attacher au tibia par un large tendon commun avec le précédent.

Le vaſte externe eſt ſitué au-dehors de la cuiſſe ; il vient du haut & du devant du femur, & va s'inſérer par un même tendon avec les précédens.

Le crural ſort du haut & du devant de l'os de la cuiſſe entre les deux trocanters ; puis couvre tout l'os de la jambe avec les trois précédens, après avoir envelopé la rotule par leur tendon commun, qui ſert auſſi de ligament au genoüil.

Les deux adducteurs de la jambe ſont, le couturier & le grêle.

Le couturier ou le long porte la jambe au-dedans. Il prend ſon origine de l'épine ſupérieure de l'iſchion, & deſcend obliquement par le dedans de la cuiſſe, pour s'attacher en haut & au-dedans du tibia.

Le grêle prend ſa naiſſance du devant & du bas de l'os pubis, & va s'attacher intérieurement au haut du tibia.

Les deux abducteurs de la jambe ſont, le faſcia-lata, & le poplitée ou jarretier.

Le faſcia-lata ou le membraneux eſt comme une eſpéce de bande large qui couvre tous les muſcles de la cuiſſe. Il vient de la lévre

extérieure de l'os ilion, & va s'attacher par une membrane large en haut du péroné en dehors, & descend quelquefois jusqu'au bout du pied.

Le poplitée ou le jarretier naît du condile inférieur & externe de l'os de la cuisse, & va obliquement en dedans s'attacher à la partie supérieure & interne de l'os de la jambe sous le jarret.

Quels sont les mouvemens du pied, & ses muscles?

Le pied fait deux mouvemens par le moyen de neuf muscles: il se fléchit par deux, & s'étend par sept.

Les deux fléchisseurs sont, le jambier antérieur, & le péronier.

Le jambier antérieur ou tibial est placé le long du tibia, & prend son origine de sa partie antérieure & supérieure, d'où il va s'attacher par deux tendons au premier os apellé cuniforme, & à celui du métatarse qui soûtient le pouce, après avoir passé sous le ligament annulaire.

Le peronier antérieur vient de la partie moyenne & extérieure du peroné, & s'insinuant par la fente qui est sous la malleole externe, il va s'attacher pardevant à l'os du métatarse qui soutient le petit doigt.

Les sept extenseurs du pied sont, les deux jumeaux, le solaire, le plantaire, le jambier & les deux peroniers postérieurs.

Les jumeaux ſont, l'un intérieur, & l'autre extérieur. L'intérieur naît du condile externe & inférieur de l'os de la cuiſſe, d'où ils vont s'inſérer à l'os du talon par un tendon commun avec les deux ſuivans.

Le ſolaire prend ſa naiſſance du haut & du derriere de l'os de la jambe & de peroné, & confondant ſon tendon avec celui des jumeaux, il s'attache à l'os du talon.

Le plantaire qui eſt caché entre les jumeaux & le ſolaire, vient du condile extérieur de l'os de la cuiſſe ; puis uniſſant ſon tendon avec les précédens, il va s'attacher avec eux, & ce tendon commun s'apelle la corde d'Achilles.

Le jambier poſtérieur prend ſa naiſſance du derriere de l'os de la jambe ; d'où s'étendant juſqu'enbas, il paſſe par la fente qui eſt à la malléole interne, & va s'attacher à la partie inférieure de l'os ſcaphoïde.

Les peroniers poſtérieurs, autrement le long & le court, viennent l'un de la partie ſupérieure & preſqu'antérieure du peroné, & va s'attacher à la partie ſupérieure de l'os qui ſoûtient le pouce au métatarſe ; & l'autre de la partie plus baſſe du peroné ; & va s'attacher à l'os qui ſoutient le petit doigt.

Quels mouvemens ſont les doigts des pieds ou les orteils, combien ont-ils de muſcles, & quels ſont-ils ?

Les doigts des pieds ou les orteils ſe flé-

chiſſent & s'étendent, ſe portent en dedans & en dehors par le moyen de vingt-deux muſcles, dont il y en a ſeize communs, & ſix propres.

Les communs ſont deux fléchiſſeurs, deux extenſeurs, quatre lombricaux, huit entroſſeux.

Le premier fléchiſſeur eſt nommé le ſublime, & l'autre le profond.

Le ſublime naît de la partie baſſe & interne de l'os du talon, & s'attache par quatre tendons tendus qui vont s'inſérer à la partie ſupérieure des os de la premiere phalange des quatre orteils : il eſt ſitué ſous la plante des pieds.

Le profond prend ſa naiſſance en haut & derriere les os de la jambe & du peroné, ſe gliſſe ſous la malleole interne par le ſinus de l'éperon, fait quatre tendons qui paſſent par les fiſſures du tendon du ſublime, & vont s'attacher aux os de la derniere phalange des doigts pour le baiſſer.

Le premier extenſeur eſt nommé l'extenſeur commun, & l'autre le pédieux.

L'extenſeur commun, ou le long, prend ſon origine du haut & du devant du tibia, & à l'endroit de ſa jonction avec le péroné ſe partage en quatre tendons, leſquels après avoir paſſé ſous le ligament annulaire, va s'attacher aux articulations de chaque orteil.

Le pédieux ou le court eſt placé ſur le pied :

il vient du ligament annulaire, & de la partie basse du peroné, se partage en quatre tendons, qui s'attachent extérieurement à la premiere articulation des quatre doigts : ce muscle avec le long fait l'extension.

Les quatre lombricaux naissent des tendons du profond, & d'une masse de chair qui est à la plante des pieds ; ils se joignent par leurs tendons avec ceux des entrosseux internes, & vont s'attacher intérieurement & à côté des premiers os des quatre doigts, pour les porter vers le pouce.

Les abducteurs, ou ceux qui éloignent les doigts du pouce, sont les huit entrosseux, dont il y en a quatre externes, & quatre internes. Les externes viennent des espaces qui sont entre les os du métatarse, & vont s'attacher extérieurement & à côté des premiers os des orteils. Les internes sont dans le fond du pied, & occupent les espaces qui sont entre les cinq os du métatarse : ils naissent des os du tarse, & des entre-deux des os du métatarse, & vont s'attacher avec les quatre lombricaux intérieurement à la partie supérieure des os de la premiere phalange des quatre doigts.

De six muscles propres aux doigts des pieds, il y en a quatre destinez pour le gros orteil ou le pouce, lesquels lui font faire les mouvemens de flexion, d'extension, d'adduction & d'abduction : les deux autres sont l'abducteur du second doigt vers le pouce, & l'adducteur du

le ſecond doigt vers le pouce & l'abducteur du petit doigt apellé hypotenar.

Le fléchiſſeur propre du pouce naît du haut du peroné parderriere, & paſſant par la cheville interne à la plante du pied, il s'attache à l'os de la derniere phalange.

L'extenſeur propre du pouce prend ſon origine du milieu & du devant du péroné, paſſe pardeſſus le pied, & va s'attacher à la partie ſupérieure de l'os du gros orteil.

L'adducteur propre du pouce ou tenar prend naiſſance intérieurement & à côté de l'os du talon, des os ſcaphoïdes & ſans nom, s'étend ſur la partie extérieure de l'os du métatarſe qui ſoutient le pouce, & va s'inſérer au haut du deuxiéme os du pouce qu'il tire en dedans.

L'abducteur propre du pouce, ou antitenar, le tire vers les autres orteils, il naît de l'os du métatarſe qui ſoûtient le petit doigt: il ſe gliſſe obliquement ſur les autres os, & va s'attacher au premier os du pouce intérieurement.

L'adducteur propre du ſecond doigt prend ſa naiſſance au premier os du pouce en dedans, & s'attache aux os du ſecond orteil qu'il tire vers le pouce.

L'abducteur du petit doigt ou hipotenar vient de la partie externe de l'os du métatarſe qui ſoûtient le petit orteil, & va s'attacher au haut du petit doigt extérieurement, pour l'écarter des autres.

Dénombrement de tous les muſcles du corps humain.

Le front a deux muſcles.	2	Les cuiſſes,	30
L'occiput,	2	La tête,	14
Les paupieres,	4	Le col,	8
Les yeux,	12	Les omoplates ou les épaules,	8
Le nez,	7	Les bras,	18
Les oreilles en dehors,	3	Les coudes,	12
Les oreilles en dedans,	6	Les rayons,	8
Les lévres,	13	Les carpes,	12
La langue,	8	Les doigts,	48
La luette,	4	La poitrine, ou les parties de la reſpiration.	57
Le larinx,	13	Les lombes,	6
Le pharinx,	7	L'abdomen,	10
L'os hyoïde,	10	Les teſticules,	2
La machoire inférieure,	12	La veſſie,	1
La verge,	4	Les jambes,	22
Le clitoris,	4	Les pieds,	18
L'anus,	3	Les orteils,	44
		TOTAL,	432

Ceux qui auront la curioſité de voir la Myologie de l'oreille, pourront lire l'Oſteologie exacte & complete, ſecond Volume de ce Traité.

De l'Anatomie des nerfs, des artéres, & des veines en général.

Quelle eſt la ſtructure des nerfs?

Les nerfs ſont des corps ronds, blancs, enfermez dans une double membrane qui leur vient des deux meninges du cerveau : leur uſage eſt de porter les eſprits animaux dans toutes les parties.

Où eſt la racine & le principe de tous les nerfs?

Tous les nerfs prennent leur origine de la moële alongée & de celle de l'épine.

Comment eſt-ce que la diſtribution s'en fait par tout le corps?

Elle ſe fait d'abord par conjugaiſons ou paires, dont l'une va à droit & l'autre à gauche : il y en a neuf paires qui viennent de la moële alongée qui entre dans le crane, & une dixiéme qui ſort de la moële qui eſt entre l'occipital & la premiere vertebre du col : elle paſſe par le trou de la dure-mere, par où entre l'artére vertebrale, pour s'aller diſtribuer en pluſieurs parties.

A quel uſage ſont deſtinées les neuf paires de nerfs qui viennent de la baſe du cerveau?

Elles ſont principalement deſtinées pour les ſens, & encore pour le mouvement de leurs organes ; la plûpart des anciens n'en connoiſſent que ſept.

La premiere paire eſt apellée olfactoire : elle ſert pour l'odorat.

La ſeconde paire eſt l'optique pour la vûë.

La troiſiéme va aux muſcles moteurs des yeux : elle ſert à leur mouvement.

La quatriéme eſt la pathétique, elle fait connoître les paſſions de l'ame dans les yeux ; auſquels elle donne quelques filets auſſi-bien qu'aux lévres.

La cinquiéme eſt des guſtatifs : elle eſt pour le goût, parce qu'elle donne des rameaux particuliérement à la langue, leſquels elle porte encore au front, aux tempes, à la face, aux narines, aux dents, aux parties honteuſes, &c.

La ſixiéme eſt auſſi pour le goût : elle va au palais.

La ſeptiéme eſt le nerf auditif ; il entre dans l'os pierreux où il ſe diviſe en pluſieurs qui, après en être ſortis, ſe diſtribuent aux muſcles de la langue, aux lévres, à la bouche, au viſage, au front, aux paupiéres, &c.

La huitiéme eſt la vague, qui s'unit avec le nerf intercoſtal, avec les recurrans, les diaphragmatiques, les meſenteriques, &c.

La neuviéme, après avoir formé un tronc avec la huitiéme paire, jette des rameaux dont l'un ſe va joindre avec un rameau de la dixiéme, pour ſe diſtribuer enſemble dans le muſcle ſternoyoïdien, & dans la langue.

Le nerf intercoſtal & le ſpinal ne ſont pas des paires de nerfs, ce ne ſont propre-

ment que des branches des autres paires.

Quelle eſt la diſtribution & l'uſage des trente paires de nerfs qui ſortent de la moële de l'épine ?

Il y en a ſept qui ſortent des ſept vertébres du col, douze de celles du dos, cinq des lombes, ſix de l'os ſacrum, dont voici le progrès.

La premiere des ſept paires de nerfs du col, ſort d'entre l'os occipital & la premiere vertébre nommée atlas ; ſes filets ſe perdent dans les muſcles de l'occiput & du col.

La ſeconde paire ſort d'entre la premiere & la ſeconde vertébre du col ; ſes filets ſe perdent dans les muſcles de la tête, & dans la peau du viſage.

La troiſiéme paire ſort d'entre la ſeconde & la troiſiéme vertébre du col ; & ſes filets ſe perdent dans les muſcles fléchiſſeurs & extenſeurs du col.

La quatriéme paire, la cinquiéme, ſixiéme & ſeptiéme ſortent d'entre les vertébres, comme ci-devant, & leurs filets ſe perdent au col de l'omoplate, aux bras & au diaphragme.

On doit remarquer que les bras reçoivent des rameaux, non-ſeulement des quatre dernieres paires de nerfs du col, mais encore des deux premieres paires du dos, leſquelles s'étendent juſqu'au bout des doigts ; c'eſt d'où vient que dans la paralyſie des bras on apli-

que les remédes ſur les vertébres du col, &

que

que dans les saignées on doit se donner de garde de piquer le nerf qui accompagne la basilique au coude.

Les douze paires de nerfs qui sortent d'entre les vertebres du dos, se divisent chacune en deux rameaux, comme les autres; & leurs rameaux se distribuent aux muscles de la poitrine, à ceux du dos & de l'abdomen.

Les cinq paires qui sortent d'entre les vertébres des lombes, ont des rameaux plus gros que les autres, & la distribution s'en fait au muscle des lombes à l'hypogastre & à la cuisse.

Des six paires de nerfs qui sortent de l'os sacrum, les quatre d'enhaut avec les trois d'enbas des lombes, donnent les filets des nerfs à la cuisse, à la jambe & au pied; & les deux dernieres paires donnent des nerfs à l'anus, à la vessie, & aux parties honteuses.

Quelle est la structure des artéres ?

Les artéres sont des canaux longs & ronds, faits de quatre sortes de tuniques ou membranes, qui ont leur principe au ventricule gauche du cœur, où ils prennent le sang qu'ils portent à toutes les parties du corps pour leur nourriture.

Quelle est la construction de ces quatre tuniques ou membranes des artéres ?

La premiere est déliée & nerveuse en sa superficie extérieure, & par dedans c'est un lacis de venules, d'artérioles & de filets de

nerfs qui entrent dans les autres tuniques ſuivantes pour les nourrir.

La ſeconde eſt adhérente à la premiere, & toute remplie de glandules blanchâtres qui ſéparent les ſéroſitez du ſang.

La troiſiéme eſt toute muſculeuſe, & tiſſuë de fibres annulaires.

La quatriéme eſt très-déliée, & a ſes fibres toutes droites.

D'où vient le batement des artéres ?

Il vient du cœur, & répond parfaitement à ſon mouvement de diaſtole & de ſiſtole.

Comment s'apelle le premier tronc des artéres, & quelle eſt la ſuite de la diſtribution qui s'en fait à tout le corps ?

Le premier tronc des artéres s'apelle aorte ou groſſe artére, qui ſort immédiatement du ventricule gauche du cœur, auquel elle donne, avant que de ſortir du péricarde, un ou deux petits rameaux apellez corronaires : puis elle ſe diviſe en deux branches, dont l'une va en haut, & s'apelle l'artére aſcendante ; & l'autre va en bas, & s'apelle l'artére deſcendante.

L'artére aſcendante monte le long de la trachée artére juſqu'aux clavicules, & ſe diviſe-là en deux branches apellées artéres ſouclavieres : l'une va à droit, l'autre à gauche, & toutes les deux produiſent de chaque côté des rameaux qui prennent leurs noms des parties auſquelles ils ſe diſtribuent, comme ſont les

carotides ou ſoporales internes & externes qui vont à la tête, les médianiſtes, les intercoſtales, les axillaires & les autres.

L'artére deſcendante, avant que de ſortir de la poitrine, donne des rameaux au péricarde, au diaphragme, & aux côtes inférieures; après quoi elle perce le diaphrame, & fait ſept branches doubles. La premiere, eſt de celles qui ſont apellées céliaques, qui vont au foye & à la rate: la ſeconde, eſt des mezentériques: la troiſiéme, des émulgentes qui vont au reins: la quatriéme, eſt des ſpermatiques, qui vont aux parties de la génération: la cinquiéme, des mézenteriques inférieures: la ſixiéme, des lombaires; & la ſeptiéme, des muſculaires: & lorſque le gros tronc eſt parvenu à l'os ſacrum, il ſe partage en deux groſſes artéres nommées iliaques, qui ſe diſtribuent de chaque côté, & font chacune deux branches d'internes & d'externes, qui donnent des rameaux ou petites artéres à la veſſie, à l'anus, à la matrice, & aux autres parties voiſines; puis la maîtreſſe branche forme les artéres crurales au-dedans des cuiſſes, qui ſe communiquent en ſe multipliant juſqu'aux bouts des orteils, en paſſant ſur la cheville extérieure des pieds.

Quelle eſt la ſtructure des veines?

Les veines ſont des canaux longs & ronds, faits de quatre ſortes de tuniques ou membranes, leſquelles ſont deſtinées à prendre le

ſang qui reſte dans les parties après la nourriture priſe, & à le reporter au cœur pour y être revivifié.

Quelle eſt la forme des quatre tuniques qui forment les canaux des veines?

La premiere, eſt un tiſſu de fibres nerveuſes & droites.

La ſeconde, eſt un lacis de petits vaiſſeaux qui portent la nourriture.

La troiſiéme, eſt toute parſemée de glandules, par leſquelles ſe filtrent les ſéroſitez du ſang des vaiſſeaux de la ſeconde tunique.

La quatriéme, eſt un tiſſu de fibres annulaires & muſculeuſes ou charnuës.

Leſquelles des artéres ou des veines ſont en plus grand nombre?

Le nombre des veines ſurpaſſe celui des artéres, mais il n'y a preſque point d'artéres ſans veines qui les accompagnent.

Où eſt le principe & l'origine de toutes les veines?

Toutes les veines ont leurs racines dans le foye: & les trois gros troncs qui en ſortent s'apellent la veine-porte & la veine-cave aſcendante & deſcendante.

La veine-porte ſe diſtribuë à toutes les parties contenuës dans le bas-ventre, & ſe termine au fondement, où elle fait les veines hémoroïdales internes.

La veine-cave ſe diviſe d'abord en deux gros rameaux, dont l'un monte au ventricule

droit du cœur, & forme la veine cave ascendante ; l'autre descend jusqu'aux pieds, & forme la veine-cave descendante.

Quelle est la distribution de la veine-cave ascendante ?

Elle perce le diaphragme, elle va au cœur, & de-là elle monte jusqu'aux clavicules, après avoir donné au diaphragme, en passant, un petit rameau apellé phrénique, un ou deux au cœur, apellez coronaires, d'autres aux côtes supérieures ; & avoir fait encore le rameau nommé azigos du côté droit seulement. Le tronc de la veine-cave ascendante étant parvenu aux clavicules, il se partage en deux branches apellées sou-claviers ; l'une va à droit, & l'autre à gauche, & font des ramifications semblables à celle de la grosse artére ascendante, en produisant les cervicales, ou soporeuses, & les jugulaires internes & externes qui vont à la tête, & les auxillaires, qui vont aux bras & aux épaules, & qui forment la céphalique, la médiane & la basilique au-dedans du coude.

La veine-cave descendante accompagne pareillement les ramifications de l'aorte ou grosse artére descendante jusqu'à la quatriéme vertébre des lombes, où elle fait deux branches nommées iliaques, dont l'une va à droit, & l'autre à gauche intérieurement & extérieurement, en donnant des rameaux à toutes les parties contenuës dans le bas-ven-

tre jusqu'au fondement, où elle fait les vaines hémorrhoïdales externes; ensuite la branche externe de l'iliaque descend dans la cuisse pour faire la curale, & les autres jusqu'à la saphene, & à celles qui sont au bout des pieds.

CHAPITRE XIV.

De l'Anatomie du ventre inférieur, ou bas-ventre.

Quelle est la division du corps humain la plus claire & la plus suivie dans les Ecoles?

C'est celle qui en fait trois ventres, le supérieur, le moyen, & l'inférieur; qui sont la tête, la poitrine, & le bas-ventre, & les extrêmitez, qui sont les bras, & les jambes.

Qu'est-ce que le bas ventre?

C'est la cavité du corps qui contient les parties nourricieres, les reins, la vessie, & toutes celles qui sont destinées pour la génération dans l'un & l'autre sexe.

Qu'y a-t'il à considérer extérieurement au bas-ventre?

Ses différentes régions, & les différentes parties qu'elles contiennent.

Quelles sont ces régions?

Il y a la région épigastrique, ombilicale, & hypogastrique, qu'on apelle autrement épigastre, ombilic, & hypogastre.

Quelle est leur étenduë?

Elle est depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à l'os pubis, dont le partage en trois parties

égales, fait les trois différentes régions, l'épigaſtre étant la premiere par haut, l'ombilic la ſeconde au milieu, & l'hypograſte la troiſiéme au bas.

Quelles ſont les parties contenuës dans l'épigaſtre, & quelle place y occupent-elles?

Les parties contenuës dans l'épigaſtre ſont le foye, la rate, l'eſtomac & le pancreas qui eſt au-deſſous de l'eſtomac tient le milieu pardevant; le foye eſt placé pour la plus grande partie dans le côté droit, la rate dans le côté gauche, & ces deux côtez de la région épigaſtrique s'apellent hypocondres droit & gauche.

Quelles parties ſont contenuës dans la région ombilicale, & quelle eſt leur ſituation?

Ce ſont la plûpart des inteſtins grêles, ou menus boyaux; le duodenum, le jejunum, & l'ileon, leſquels réſident dans le milieu, où ils ſont entourez d'une portion des deux gros boyaux cæcum & colon, qui occupent les côtez, autrement dit les flancs. Les reins ſont auſſi dans cet endroit au-deſſous, & un peu vers le derriere.

Quelles parties ſont contenuës dans l'hypogaſtre, & quelle place tiennent-elles?

La plus grande partie des gros boyaux cæcum & colſon y eſt, avec le rectum tout entier: il y a auſſi une portion de l'ileon, lequel va ſe nicher dans les côtez, qui ſe nomment les iles ou les hanches, & dans le milieu ſous

l'os pubis ; la veſſie eſt ſituée ſur le rectum dans les hommes, & la matrice dans les femmes ſe trouve entre le rectum & la veſſie.

Comment ſe fait l'ouverture d'un cadavre dans une démonſtration publique ?

On commence par une inciſion cruciale ſur la peau, prenant depuis le deſſous de la gorge juſqu'en bas, & traverſant d'un côté à l'autre dans l'endroit du nombril ; puis on détache cette peau par les quatre angles, & d'abord on découvre le panicule adipeux : on trouve ſous cette graiſſe une membrane charnuë apellée panicule charnu ; après c'eſt la membrane commune de tous les muſcles du bas-ventre ; & voilà ce que les Anatomiſtes apellent les cinq tégumens, qui ſont la ſurpeau, ou épiderme, la peau ou le derme, le panicule adipeux, le panicule charnu, & la membrane commune des muſcles.

Les cinq tégumens ayant été levez, on trouve cinq muſcles de chaque côté, qui ſont l'oblique deſcendant, l'oblique aſcendant, le tranſverſal, le droit, & le pyramydal ; par le moyen deſquels le ventre s'étend & ſe reſerre.

Enſuite on trouve une membrane apellée péritoine, qui contient tous les boyaux, & qui tapiſſe intérieurement tout le bas-ventre : ce péritoine eſt fortement attaché à la premiere & troiſiéme des vertébres du dos.

Le creſpe graiſſeux qui eſt deſſous immé-

diatement, se nomme épiploon ou coëffe ; il flotte sur les boyaux, les tenant dans la souplesse nécessaire pour leur fonction ; il entretient encore la chaleur de l'estomac, & contribuë à la digestion.

Reste à examiner l'estomac, le pancreas, les boyaux, le mesentere, le foye, la rate, les reins, la vessie, avec les parties destinées pour la génération qui sont dans les hommes ; les vaisseaux spermatiques, les testicules ou les ovaires, & dans les femmes la matrice & son col, vagin ou guaine.

Qu'est-ce que l'estomac ?

C'est le receptacle des alimens qui y sont portez par l'œsophage, qui est un canal ou espéce de boyau droit, qui va depuis la gorge jusqu'à l'entrée de l'estomac. L'estomac est situé immédiatement au-dessous du diaphragme, entre le foye & la rate : il a deux orifices ; son entrée s'apelle orifice supérieur, son extrêmité d'enbas s'apelle orifice inférieur : sa figure est celle d'une corne-muse, la plus grande partie de son corps est au côté gauche, il est composé de trois membranes, d'une commune qu'il reçoit du péritoine, & de deux propres ; les deux de dessus sont polies, celle du dedans est toute ridée.

Qu'est-ce que le pancreas ?

C'est un corps graisseux composé de plusieurs glandes, envelopé d'une même tunique : il est situé sous l'orifice inférieur de l'e-

ſtomac, il aide à la digeſtion & à pluſieurs autres uſages; mais ſon principal uſage eſt de ſéparer les ſéroſitez du ſang, pour les porter enſuite dans le duodenum par un canal nommé pancréatique. Ce ſuc ſert à fermenter le chyle avec la bile pour en éloigner les parties groſſieres d'avec celles qui doivent entrer dans les vaiſſeaux lactez.

Combien diſtingue-t'on de ſortes de boyaux?

De deux ſortes, de grêles & de gros.

Combien y a-t'il de boyaux grêles ou menus boyaux?

Trois; ſçavoir, le duodenum, le jejunum, & l'ileon.

Combien y a-t'il de gros boyaux?

Trois, le cæcum, le colon, & le rectum.

Pourquoi apelle-t'on les uns boyaux grêles, & les autres gros boyaux?

Parce que les grêles ſont plus minces, n'étant deſtinez qu'à porter le chyle de l'eſtomac dans le reſervoir; au lieu que les gros ſont plus épais & plus forts, ſervant à charier les gros excrémens hors du ventre.

Les ſix boyaux ſont-ils de pareille longueur?

Non, le duodenum qui eſt le premier des grêles, n'a que douze travers de doigts de longueur. Le jejunum, qui eſt le ſecond s'apelle ainſi, parce qu'il eſt preſque toûjours vuide: il eſt de cinq pieds de long.

Le troiſiéme ſe nomme ileon, à cauſe de ſes grands contours qui le font aller juſqu'aux

os des iles où il cauſe la deſcente : il a près de vingt pieds de longueur.

Le premier des gros boyaux eſt apellé cæcum ; il eſt fort court, & n'eſt proprement qu'un apendice ou bourſe de la longueur d'un doigt : celui qui ſuit eſt le colon, il eſt le plus large de tous, il eſt plein de cellules qui ſe rempliſſent quelquefois de vents & d'autres matieres qui excitent des coliques : il environne les boyaux grêles, en faiſant le chemin du haut en bas du ventre par ſes grandes circonvolutions : il y a huit à neuf pieds de longueur. Enfin le dernier eſt le rectum, ainſi nommé, parce qu'il va tout droit au fondement ; il n'eſt pas plus long que la main ; il eſt charnu, & ſitué ſur l'os ſacré & le croupion.

Qu'eſt-ce que le mouvement periſtalique des boyaux ?

C'eſt le mouvement ſucceſſif & d'ondulation par lequel les boyaux pouſſent inſenſiblement de haut en bas les matieres qu'ils contiennent ; & on apelle mouvement antiperiſtalique celui qui ſe fait au contraire de bas en haut, comme il arrive dans le miſerere.

Qu'eſt-ce que le meſentere ?

C'eſt une eſpéce de frêze membraneuſe & un peu charnuë, qui eſt attachée à l'épine ; dans le fond & au milieu du ventre, & qui tient par ſa pliſſure tous les boyaux arrêtez

dans leur place : il eſt tout parſemé de veines rouges, de blanches & d'aqueuſes, c'eſt-à-dire, qui portent le ſang, le chyle & la lymphe, qui ſert à rendre ce dernier plus coulant, & à le fermenter. On y remarque auſſi trois glandes, dont la plus grande eſt au milieu, & ſe nomme pancréas d'Aſellius ; les deux autres plus petites ſe nomment glandes lombaires, étant ſituées auprès du rein gauche. De chacune de ces glandes ſort un petit rameau ; tous deux ſe joignent pour former enſemble la grande veine lactée, ou le canal torachique. Ce canal porte le chyle le long des vertebres du dos juſqu'à la veine ſouclaviere gauche, d'où il paſſe dans la veine cave aſcendante & deſcendante dans le ventricule droit du cœur, où il prend la forme de ſang : de-là il paſſe aux poumons par l'artére pulmonaire, puis il revient au cœur par la veine des poumons, & reſſort par le ventricule gauche du cœur, entre dans l'aorte ou la grande artére, pour être enſuite diſtribué à toutes les parties du corps. Voilà le chemin de la circulation du chyle & de la ſanguification du cœur.

Qu'eſt-ce que le foye ?

Le foye eſt le plus gros de tous les viſcéres : il eſt placé dans l'hipocondre droit, éloigné ſeulement d'un travers de doigt du diaphragme ; ſa figure reſſemble aſſez à un gros pied de bœuf : il eſt convexe par dehors, & conca-

ve par dedans ; ſa ſubſtance eſt douce & mollette, ſa couleur & ſa conſiſtance eſt comme un ſang caillé. Il eſt fendu par enbas, & produit deux lobes, un grand & un petit : ſon uſage eſt de purifier la maſſe du ſang par filtration. Il eſt attaché par deux forts ligamens ; le premier tient au diaphragme, & le ſecond au cartilage xyphoïde. Il a deux grandes veines, qui ſont la veine-porte & la veine cave, leſquelles font une infinité de rameaux, comme des racines, dans le corps du foye, la veſicule du fiel eſt dans ſa partie concave, elle ſe décharge de ſa bile dans le boyau duodenum, par des vaiſſeaux apellez meatcholydoque : cette bile n'eſt pas un pur excrément, mais elle eſt au contraire d'une grande utilité pour faire la fermentation du chyle & le perfectionner.

Qu'eſt-ce que la rate ?

La rate eſt un viſcere de la figure d'une langue de cerf : elle eſt ſituée dans l'hypocondre gauche, à l'opoſite du foye : ſa longueur eſt d'environ un demi pied, elle a trois travers de doigts de largeur ; ſa ſubſtance eſt mollaſſe comme celle du foye, & reſſemble à un ſang caillé brun : elle eſt attachée au péritoine, au rein gauche, au diaphragme, & par dedans à l'épiploon, elle tient encore à l'eſtomac par quelques veines apellées *vas breve*. Ces attaches ne l'empêchent pas d'errer dans le bas-ventre, où elle change de figure, &

cause mille fâcheux accidens par ses déréglemens & ses courses. Son usage est de subtiliser le sang en le décrassant.

Qu'est-ce que les reins ?

Les reins ou les roygnons sont des parties d'une consistance charnuë, plus dure & plus ferme que celles du foye & de la rate : ils sont deux, situez dans les côtez de la région ombilicale, sur le muscle psoas, entre les tuniques du péritoine ; le droit est plus bas que le gauche ; leur figure ressemble à une féve d'haricot. Ils reçoivent des nefs de l'estomac, d'où viennent les vomissemens dans les coliques néphretiques ; ils sont attachez au diaphragme, aux lombes, à la grosse artére par les artéres émulgentes ; à la vessie par les uretéres ; le rein droit est encore attaché au boyau cæcum, & le rein gauche au colon. Leur usage est de filtrer l'urine dans les bassinets qu'ils ont au milieu de leur corps intérieurement, & de-là faire couler par les vaisseaux nommez uretéres dans la vessie.

Au-dessus des reins immédiatement, il y a de chaque côté une glande plate & molle, de la grosseur d'une noix ; elles se nomment glandes rénales, ou capsules atrabilaires, parce qu'elles renferment une liqueur noirâtre, qu'on dit servir de levain au sang pour le fermenter.

Qu'est-ce que la vessie ?

C'est le bassin ou le réservoir des urines ;

elle eſt d'une ſubſtance membraneuſe comme l'eſtomac : elle eſt ſituée au milieu de la région hypogaſtique, ayant l'os ſacrum pour la couvrir par derriere, & l'os pubis par devant. On diſtingue en elle deux parties, ſon fond & ſon col : par ſon fond membraneux, elle eſt attachée au nombril, & ſuſpenduë par le moyen de l'ouraque & des deux artéres ombilicales, qui dégénerent en ligamens dans les adultes ; & par ſon col charnu, plus long & tortueux aux hommes, & plus court & droit aux femmes, elle eſt adherente à l'inteſtin rectum dans ceux-là, & au col de la matrice dans celle-ci. Son uſage enfin eſt de recevoir les urines, de les garder, & de s'en décharger de tems en tems.

Quelles ſont les parties deſtinées pour la génération dans l'homme ?

Ce ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules & la verge. Les vaiſſeaux ſpermatiques ſont une veine & une artere de chaque côté : les artéres viennent de l'aorte ou groſſe artére du cœur, & les veines ſont des branches de la veine cave du foye ; ces artéres & ces veines aboutiſſent dans le corps des teſticules, qui ſont deux en nombre, enfermez dans le ſcrotum.

L'uſage des teſticules eſt de filtrer la ſemence qui eſt portée de toutes les parties du corps par les vaiſſeaux ſpermatiques apellez préparans, & de la faire enſuite paſſer par les

vaisseaux déferans aux vésicules seminaires, d'où elle est poussée dans l'urerre par deux canaux forts courts.

La verge est une partie nerveuse & membraneuse, arrosée de veines & d'artéres, qui contient dans son milieu le canal de l'uretre : son extrêmité, qui est faite d'une chair très-délicate & spongieuse, se nomme, *balanus*, tête ou gland : la peau qui le couvre se nomme prépuce. C'est par le moyen de cette partie gonflée & roide par l'affluence des esprits & du sang, que l'homme porte sa semence dans la matrice pour produire son semblable.

Quelles sont les parties destinées pour la génération dans la femme ?

Ce sont les vaisseaux spermatiques, les ovaires ou les testicules, & la matrice. Les vaisseaux spermatiques sont une veine & une artére de chaque côté, comme aux hommes : les ovaires ou les testicules sont à côté du fond de la matrice, ils sont à peu près de la grandeur de ceux des hommes, mais d'une figure ronde & aplatie, & les vesicules qu'ils contiennent sont apellées des œufs par les Modernes. Les vaisseaux qui vont de ces testicules ou ovaires aux cornes de la matrice, se nomment déférans ou éjaculatoires.

La matrice est le principal instrument & le lieu où la génération se fait. Elle est de la figure d'une poire qui a la tête en haut, située

entre le boyau rectum & la veſſie : elle eſt d'une ſubſtance charnuë & membraneuſe, retenuë dans ſa place par quatre ligamens attachez à ſon fond, dont les deux ſupérieurs ſont les ligamens larges qui viennent des lombes, & les deux inférieurs ſont les ligamens ronds qui viennent des aînes, où ils ſont une eſpéce de patte d'oye, qui s'étend aux os pubis, & dans la partie plate des cuiſſes ; ce qui fait que les femmes ſont en danger d'avorter, lorſqu'elles tombent ſur les genoux.

Le col extérieur de la matrice eſt apellé vagin, guaîne ou fourreau de la matrice : il eſt fait à peu près comme un goſier, qui va juſqu'au bout des lévres de la partie honteuſe en dehors, & par dedans il aboutit à l'orifice interne de la matrice, qui reſſemble à un muſeau de petit chien. Le col extérieur eſt attaché à la veſſie & aux os pubis pardevant, & parderriere à l'os ſacrum. Entre les lévres de la partie honteuſe ſont les nymphes, qui ſont à l'extrêmité du canal de la veſſie pour conduire les urines ; & plus loin ſont quatre caroncules qui ſont à l'entrée de la guaîne : quand elles ſont jointes enſemble, c'eſt ce qu'on apelle pucelage.

CHAPITRE XV.

De l'Anatomie de la poitrine ou du ventre moyen.

Qu'est-ce que la poitrine ?

C'est la cavité dans laquelle sont enfermez principalement le cœur & le poumon.

Qu'y a-t'il à considérer extérieurement à la poitrine ?

Son étenduë, & la situation des parties qu'elle contient.

Quelle est son étenduë ?

Elle s'étend depuis les clavicules jusqu'au cartilage, xyphoïde par devant; elle est bornée par derriere à la douziéme des vertebres du dos, ayant toutes les côtes pour former sa circonférence, & le diaphragme par bas pour la terminer, en la séparant d'avec le bas ventre.

Quelle est la situation des parties contenuës dans la poitrine ?

Le poumon occupe la partie supérieure, remplit presque toute la capacité, & descend jusqu'à deux travers de doigts près du diaphragme. Le cœur est au milieu de la poitrine, & porte sa pointe un peu à gauche sous les lobes du poumon, lequel est partagé par le mediastin, qui le distingue en partie droite & en partie gauche.

Comment fait-on l'anatomie ou l'ouverture de la poitrine ?

Après avoir démontré les cinq tégumens,

& levé les muſcles comme au bas ventre, on leve le ſternum en le ſéparant des côtes, on le renverſe ſur le viſage, ou bien on l'ôte entiérement, pour mettre les parties intérieures de la poitrine plus à découvert; & on aperçoit alors le cœur & le poumon, le diaphagme & le mediaſtin, qui eſt adhérant au ſternum dans toute ſa longueur.

Qu'eſt-ce que le cœur?

C'eſt un muſcle creux qui reçoit le ſang des veines, & le pouſſe par les artéres dans toutes les parties du corps. C'eſt dans cet organe que ſe trouve la ſource de la vie, & le premier reſſort du mouvement de toutes les autres parties. Il eſt apellé le premier vivant & le dernier mourant, parce qu'il eſt le premier & le dernier en mouvement.

Quelles parties conſidére-t'on au cœur?

Sa ſubſtance charnuë, & toutes ſes fibres tournées en viz, ſa baſe, ſa pointe, ſes oreilles, ſes ventricules, ſes gros vaiſſeaux, ſon péricarde & ſes attaches. Sa baſe eſt ſa partie ſupérieure, & la plus large; ſa pointe eſt ſa partie inférieure & la plus étroite. Ses deux oreilles qui ſont de petits réſervoirs qui verſent le ſang dans le cœur par meſure, ſont ſituées à chaque côté au-deſſus des ventricules; ſes deux ventricules ſont des cavitez qu'il a à droite & à gauche. Ses grands vaiſſeaux ſont l'aorte ou la groſſe artére, la veine cave, l'artére & la veine du poumon. Le péricarde eſt

un sac rempli d'eau, dans lequel le cœur est gardé ; & il est attaché au médiastin par sa baze, & aux gros vaisseaux qui entrent & qui sortent de ses ventricules.

Comment s'apelle le battement continuel du cœur ?

Il se nomme diastole, & sistole, qui sont deux mouvemens, dont le premier est de dilatation, & le second de contraction, lesquels se communiquent à toutes les artéres qui ressentent le même battement.

A quoi sert l'eau contenuë dans le pericarde ?

Elle empêche que le cœur ne se dessêche par son mouvement perpetuel.

Qu'est ce que le poûmon ?

C'est un organe qui sert à la respiration. Il est d'une substance molle & spongieuse ; il est tout parsemé d'artéres, de veines, de nerfs, & de vaisseaux lymphatiques, tout pénétré de petits tuyaux cartilagineux, qui sont une continuité de la trachée artére, & qui s'apellent bronches ; sa couleur naturelle est d'un rouge pâle & marbré brun, le tout revêtu d'une membrane fine & polie qu'il reçoit de la plévre ; il est suspendu par la trachée artére, par son artére, & sa veine propre, par les attaches qu'il a au sternum, au médiastin, & souvent à la plévre même, il est divisé en partie droite, & en partie gauche par le médiastin ; il a quatre ou cinq lobes, ceux qui sont du côté gauche couvrent le cœur : son

mouvement continuel est une inspiration pour prendre l'air, & une expiration pour le chasser : le larinx qu'on apelle vulgairement morceau d'Adam, fait l'entrée de la trachée artére dans le poumon ; le pharinx fait l'entrée de l'œsophage au fond de la bouche pour aller dans l'estomac.

CHAPITRE XVI.

De l'Anatomie de la tête, ou du ventre supérieur.

Qu'est-ce que la tête ?

C'est une partie osseuse qui contient & renferme le cerveau dans sa capacité.

Qu'y a-t'il de considérable dans le dehors de la tête ?

Ce sont les artéres temporales, les muscles temporaux ou les crotaphites, & les sutures du crane.

Pourquoi ces choses sont-elles considérables ?

Les artéres des tempes sont considérables, parce qu'elles sont exposées au-dehors, étant à fleur de peau : les muscles crotaphites le sont aussi, parce qu'on ne les peut offenser sans danger de convulsion, à cause du péricrane dont ils sont couverts ; & les sutures le sont, parce que c'est par-là que les meninges du cerveau sortent pour former le péricrane.

Qu'est-ce que pericrane ?

C'est une grosse membrane qui est sous la

peau de la tête, qui couvre immédiatement le crane.

Qu'eſt-ce que meninges ?

Ce ſont deux membranes qui envelopent la ſubſtance du cerveau.

Qu'eſt-ce que ſuture ?

C'eſt une eſpéce de groſſe couture qui unit les os du crane, par le moyen des dentelures qui entrent les unes dans les autres.

Combien y a-t'il de ſortes de ſutures ?

Il y en a de deux ſortes, de vrayes & de fauſſes ou bâtardes.

Quelles ſont les vrayes ſutures ?

Il y en a trois, qui ſont la ſagittale, la coronale, & la lambdoïde.

Quelle eſt la diſpoſition ou la ſituation des vrayes ſutures ?

La ſagittale eſt droite ; elle commence au milieu du front, & quelquefois à la racine du nez, & va finir par derriere au milieu de la ſuture lambdoïde.

La coronale eſt faite en couronne, paſſant au milieu de la tête à l'endroit de la fontanelle, & deſcendant par les tempes pour achever ſon cercle à la racine du nez.

La lambdoïde eſt faite en compas ouvert, dont les jambes ſont écartées vers les épaules.

Quelles ſont les fauſſes ſutures ?

Ce ſont celles qu'on nomme ſquammeuſes ou écailleuſes.

Quelle eſt la diſpoſition ou la ſituation de ces fauſſes ſutures ?

Elles ſont ſituées aux deux côtez de la tête, & font un demi cercle de la grandeur des oreilles, autour des oreilles mêmes.

Quelle difference y a-t'il entre les vrayes & les fauſſes ſutures ?

C'eſt que les vrayes ne paſſent point les unes ſur les autres : & les fauſſes ou bâtardes, ſont celles qui reſſemblent à des écailles de poiſſons qui ſe joignent en paſſant l'une ſur l'autre.

Quel eſt l'uſage des ſutures ?

Les anciens nous ont dit qu'elles étoient faites pour empêcher que la fellure d'un os du crane ne paſſât à toute la tête : mais il y a plus de raiſon de penſer qu'elles ont les quatre uſages ſuivans ; 1. d'aider à la tranſpiration du cerveau ; 2. de donner paſſage aux vaiſſeaux qui vont au diploë ; 3. de retenir les meninges, & ſoutenir la maſſe du cerveau qu'elles envelopent ; 4. de paſſer les unes ſur les autres dans le tems de l'enfantement, afin de diminuer la groſſeur de la tête.

Comment nomme-t'on les os qui compoſent le crane ?

L'os de devant s'apelle *ſinciput*, le front, l'os frontal ou l'os coronal. L'os de derriere, qui eſt enclos dans la ſuture lamdoïde, s'apelle occipital ; & les deux os qui forment

le dessus, & qui sont distinguez par la future sagittale, s'apellent pariétaux ; il y en a un à droit, & un à gauche : ceux de derriere les oreilles s'apellent temporaux, squammeux, ou pétreux. Il y a le temporal droit & le temporal gauche : ils sont attachez au bas des pariétaux par une fausse future apellée squammeuse.

Qu'y a-t'il de remarquable dans l'épaisseur des os du crane ?

Le diploé qui n'est presqu'autre chose qu'un tissu de petits vaisseaux qui nourrissent les os, & qui font dans le milieu de leur épaisseur la distinction de la premiere & de la seconde table de l'os ; d'où il arrive quelquefois qu'un trépan exfoliatif, ou demi trépan suffit, lorsqu'il n'y a que la premiere de ces deux tables qui est cassée, l'autre se trouvant en son entier.

Le cerveau qui est conservé dans le crane est-il tout d'une piéce, ou d'une masse égale ?

Il est tout d'une piéce, mais il est distingué par le moyen des meninges, en grand & en petit cerveau ; le grand occupe presque toute la capacité du crane, & le petit est logé tout-à-fait sur le derriere où il ne fait qu'un corps ; au lieu que le grand est divisé encore en partie droite, & en partie gauche par meninge qui le coupe jusques dans son fond. On l'apelle la faux, parce qu'elle en a la figure.

Qu'y

Qu'y a-t'il de considérable dans la substance du cerveau ?

Ce sont les ventricules ou les cavitez qui s'y rencontrent avec un grand nombre de veines d'artéres, de vaisseaux lymphatiques, & de nefs : ceux-ci portent le sentiment à toutes les parties du corps, & les esprits pour leur mouvement.

Histoire exacte des trous du crane, & des vaisseaux qui y passent.

Pour avoir une exacte connoissance de tous les trous dont le dedans de la base du crane est percé, il faut les considérer ou par raport aux nerfs, ou par raport aux vaisseaux sanguins.

Il y a neuf paires de nerfs qui naissent de la moële alongée, & qui sortent hors du crane par plusieurs trous que nous allons nommer.

La premiére paire est celle des nerfs qui servent à l'odorat, lesquels se divisent au-dessous de l'os cribleux en divers petits filets, qui passant dans le nez par plusieurs trous dont cet os est percé, vont se distribuer à la tunique intérieure du nez.

La seconde paire est celle des nerfs optiques ou visuels, qui passent dans l'orbite par des trous particuliers creusez dans l'os sphœnoïde, immédiatement au-dessus des apophyses clinoïdes antérieurs.

Dans la portion de l'os sphœnoïde qui fait le fond de l'orbite, on voit une fente longue d'environ sept à huit lignes, laquelle par le bas, c'est-à-dire, au-dessous du trou par où passe le nerf optique, où elle est presque ronde, & plus large que par le haut, se termine en un angle fort long & fort aigu.

Il y a plusieurs paires de nerfs qui entrent dans l'orbite par cette fente. 1. La troisiéme paire est apellée les moteurs des yeux. 2. La quatriéme paire apellée par Willis patétique. 3. La sixiéme paire toute entiere, outre ces trois paires qui passent toutes entiéres par cette fente, il y passe encore la branche supérieure du cordon antérieur de la cinquiéme paire, c'est celle que Willis apelle la branche ophtalmique. Au de-là de la partie inférieure de cette fente, vers le derriere de la tête, on voit dans l'os sphœnoïde de chaque côté, un trou qui ne perce point la base du crane, mais qui fait une espéce de conduit long d'environ une ligne, qui s'ouvre derriére l'orbite au haut de l'espace qui est entre l'apophyse pterigoïde & le troisiéme os de la machoire : par ce conduit passe la branche inférieure du cordon antérieur de la cinquiéme paire.

Environ deux lignes au-delà de ces conduits, on trouve encore dans l'os sphœnoïde deux trous d'une figure oblongue, & tirans sur l'ovale, qui sont placez aux côtez posté-

rieurs de la selle de l'os sphœnoïde, & qui donnent passage au cordon postérieur de la cinquiéme paire.

Le trou par où passe le nerf auditif, qui fait la septiéme paire, est au milieu de la partie postérieure de l'os pierreux qui regarde le cervelet : ce trou qui est fort large, est l'entrée d'un conduit qui est creusé dans l'os pierreux, & qui s'enfonçant obliquement de devant en derriere, de la profondeur d'environ deux lignes, forme comme un cul de sac, dont le fond est terminé en partie par la base du limaçon, en partie par une portion de la bouche du vestibule. Au fond de ce conduit il y a plusieurs trous ; le plus considérable est celui de la partie supérieure par où passe la portion du nerf auditif ; c'est l'entrée d'un autre conduit qui est creusé dans l'os pierreux, & qui vient s'ouvrir entre l'apophyse mastoïde & la stiloïde ; les autres trous donnent passage aux branches de la portion molle du nerf auditif.

Au-dessous de ce conduit il y a un trou considérable formé par la rencontre de deux échancrures, dont la plus large est dans l'os occipital, & l'autre à la partie inférieure de l'apophyse pierreuse. Du milieu de la partie supérieure de ce trou, sort une petite avance ou pointe osseuse où s'attache une apendice de la dure-mere, ce qui partage le trou en deux. Par le trou antérieur sort le nerf de la

huitiéme paire, & celui qu'on apelle nerf spinal. Nous dirons dans la suite l'usage du trou postérieur.

Près du grand trou de l'os occipital, par où sort la moëlle allongée, on voit un trou presque rong & ablong, par lequel passe le nerf de la neuviéme paire: ce trou est entierement creusé dans l'os occipital, & faisant un peu de chemin dans l'os, il passe obliquement de derriere en devant. Par le dedans du crane ce trou est quelquefois double; mais ces deux entrées se réünissent à la partie externe du crane, & les deux branches qui forment l'origine de ce nerf, & qui passent par ces deux trous se réünissent aussi à leur sortie. Voilà les passages des neuf paires de nerfs qui sortent de la moëlle alongée. Il ne reste qu'à montrer les chemins par où sort le nerf intercostal, & celui de la dixiéme paire. L'intercostal sort hors du crane par le conduit qui donne entrée à la carotide interne. Pour ce qui est de la dixiéme paire, comme elle naît de la moëlle qui se trouve renfermée entre l'os occipital & la premiere vertébre, elle sort par le trou de la dure-mere, par où entre l'artére vertébrale.

Pour bien connoître les trous par où entrent & sortent les vaisseaux qui arrosent la tête intérieure, il faut les distinguer en ceux qui se distribuënt à la dure-mere, & en ceux qui sont destinez pour le cerveau.

Les vaiſſeaux de la dure-mere ſont des branches des carotides ou des vertébrales.

Dans l'os ſphœnoïde derriere le trou par où paſſe le cordon poſtérieur de la cinquiéme paire, eſt creuſé un autre petit trou preſque rond, qui donne entrée à une branche de la carotide externe, laquelle en entrant s'attache d'abord à la dure-mere, & forme pluſieurs ramifications pour arroſer toute la portion de cette membrane, qui couvre les côtez & le deſſus du cerveau.

Au fond & au haut de la partie latérale externe de l'orbite, au-deſſus de l'angle aigu de la fente de l'os ſphœnoïde, il y a un trou par où paſſe un artére, qui eſt un rameau de la branche de la carotide interne qui arroſe l'œil; elle ſe diſtribuë à preſque toute la portion de la dure-mere qui couvre la partie antérieure du cerveau.

L'artére vertébrale en entrant dans le crane, fournit de chaque côté un rameau conſidérable qui ſe diſtribuë à toute la portion de la dure-mere qui couvre le cervelet.

A l'égard des veines qui accompagnent ces artéres, elles ſortent preſque toutes hors du crane par les mêmes trous par où entrent les autres.

Il y a quatre groſſes artéres qui fourniſſent au cerveau la matiére dont il ſe nourrit, & celles dont ſe forment les eſprits; ſçavoir, les deux carotides internes, & les deux vertébrales.

Les carotides internes entrent dans le crane par un conduit particulier creusé dans l'os des tempes : l'entrée de ce conduit est de figure ovale, & est situé à la partie externe de la base du crane au-devant de la fosse de la jugulaire interne : ce conduit se porte obliquement de derriere en devant, & après avoir fait environ trois lignes de chemin, il finit vers la partie postérieure de la selle de l'os sphœnoïde : l'artére fait le contour de ce conduit, lequel est semblable à celui d'une S romaine : à la sortie de ce conduit elle coule sous la dure-mere le long des côtes de l'os sphœnoïde, jusqu'aux apophyses clinoïdes antérieures ; là elle se releve pour percer la dure-mere, & s'attacher à la base du cerveau. Ces vaisseaux depuis leur sortie du conduit de l'os des tempes, jusqu'à l'endroit où ils percent la dure-mere, font un second contour en forme d'une S romaine.

A l'endroit où les carotides percent la dure-mere, elles jettent une grosse branche qui entre dans l'orbite par la partie inférieure du trou par où passe le nerf optique.

Les artéres vertébrales sortant des trous des apophyses transverses de la premiere vertébre, se contournent en passant sous les apophises obliques supérieures des sept vertébres ; ensuite elles percent la dure-mere, & coulant sous la moëlle, elles entrent dans le crane par le trou occipital ; & s'inclinant l'u-

ne vers l'autre, elles se réünissent & ne forment plus qu'un tronc.

Les veines qui raportent le sang de la substance du cerveau, se vuident dans les sinus de la dure-mere, lesquels se déchargent tous dans ceux qu'on apelle latéraux, qui sortent hors du crane immédiatement au-dessous des nerfs de la huitiéme paire, par la partie postérieure du trou formé par la rencontre de l'os occipital & de l'apophise pierreuse. Ces sinus latéraux se vuident dans les jugulaires internes qui sont reçûës dans un enfoncement considérable, creusé de chaque côté à la partie externe de la base du crane, qu'on nomme la fosse de la jugulaire interne.

A la partie supérieure & postérieure du trou par où sortent les sinus latéraux, on voit une ouverture qui est à l'extrêmité d'un conduit dont l'entrée est derriere les condiles qui sont aux côtez du trou occipital : ce conduit fait environ deux lignes de chemin dans l'os ; le canal qui y est renfermé, s'ouvre immédiatement dans le sinus vertébral ; l'on peut dire qu'il en est comme la premiere origine. On voit par-là que le sang contenu dans les sinus latéraux se vuident par deux endroits : la plus grande portion descend dans les jugulaires du col, & l'autre dans les sinus vertébraux ; ces conduits ne se trouvent quelquefois que d'un côté ; d'autres fois ils sont fermez l'un & l'autre, & pour lors le sang contenu dans les si-

nus latéraux se vuide dans les jugulaires internes.

Derriére l'apophyse mastoïde il y a de chaque côté un trou considérable par où passe une grosse veine qui raporte une partie du sang qui a été distribué aux tégumens & aux muscles qui couvrent une partie du derriere de la tête : cette veine s'ouvre dans les sinus latéraux à l'endroit où ils commencent à se contourner ; dans quelques sujets ce trou ne se rencontre que d'un côté, quelquefois même il n'y en a point du tout ; & en ce cas le sang contenu dans ces vaisseaux, se vuide dans les jugulaires externes avec lesquelles les branches de cette veine se communiquent.

Dans chaque os pariétal à côté de la future sagittale, à peu de distance de la lambdoïde, on voit un trou par où passe une veine qui raporte le sang des tégumens de la tête, & qui se vuide dans le sinus longitudinal supérieur. Ces trous se trouvent quelquefois fermez d'un côté, & quelquefois de tous les deux ; pour lors le sang contenu dans les branches de cette veine se vuide dans la jugulaire externe.

Il y a au milieu de la selle de l'os sphœnoïde un ou deux petits trous, par lesquels quelques modernes ont crû que la lymhe contenuë dans la grande pituitaire, se vuidoit dans le sinus de la selle de l'os sphœnoïde ;

cependant il eſt conſtant que ces trous ne ſont remplis que par des vaiſſeaux ſanguins, qui portent & raportent le ſang des os & des membranes qui compoſent ces ſinus; d'ailleurs ces trous ſe trouvent rarement dans les adultes.

Entre l'épine du coronal & le *criſtalli*, eſt un trou qui ſert d'entrée à un conduit qui s'enfonce du haut en bas de la hauteur d'environ deux lignes, dans l'épaiſſeur de la table intérieure du coronal. La racine du ſinus longitudinal ſupérieur, eſt fortement engagée dans ce trou qui donne auſſi paſſage à quelques vaiſſeaux ſanguins, deſtinez pour la nourriture de cette table intérieure.

On voit pluſieurs autres petits trous creuſez en divers endroits de la baſe du cane: les principaux ſont ceux qu'on remarque ſur l'apophiſe pierreuſe, & qui donnent paſſage à pluſieurs vaiſſeaux qui ſervent à la nourriture de cette partie de l'os des tempes, qu'on apelle la caiſſe du tambour. Les autres ſont principalement deſtinez pour les vaiſſeaux qui ſervent à la nourriture de diverſes parties de la baſe du crane.

CHAPITRE XVII.

De la deſcription du cerveau.

COmme une perſonne qui ſouhaiteroit de connoître la cauſe des mouvemens

d'une montre ne sçauroit mieux se satisfaire qu'en démontant toutes les piéces de cette machine, après en avoir considéré le dehors : de même le Physicien qui cherche la cause des fonctions du cerveau, n'a qu'à demonter cette merveilleuse machine, & en considérer exactement les parties.

Ayant donc levé les tégumens communs, on en trouve trois qui sont particuliers à la tête, l'un charneux, l'autre membraneux, & le dernier osseux ; sçavoir, les muscles, le péricrane & le crane, qui sert comme de casque naturel, dont le cerveau est armé pour le défendre des injures de dehors, qui lui auroient été fort contraires à cause de la mollesse. Je ne m'arrêterai pas à remarquer que le crane se divise en deux tables, qui sont séparées par un espace spongieux ou caverneux qu'on nomme diploé ; que cette armure naturelle est faite de piéces raportées, distinguées par des jointures qu'on apelle sutures, qui sont comme des soupiraux par où les vapeurs du cerveau peuvent s'exhaler ; que la surface intérieure du crane est toute tapissée de la dure-mere, & sillonnée de plusieurs traces qui y ont été imprimées par le battement des artéres de la dure-mere, lorsque la substance de cet os étoit encore tendre ; ni enfin que la figure à peu près ronde lui a été donnée non-seulement afin qu'il pût contenir davantage, mais aussi afin qu'il fût plus solide. Car le cé-

lebre M. Boyle ayant mis deux vaisseaux de verre dans sa machine pneumatique, dont il avoit pompé l'air ; & ensuite lui ayant donné du vent, en ouvrant un peu l'entrée, il remarqua que l'un de ces vaisseaux qui étoit parfaitement rond, se conserva tout entier, pendant que l'autre qui étoit d'une figure irréguliére, fut cassé par l'air qui y entroit avec beaucoup d'impétuosité. Je passerai toutes ces considérations d'autant plus volontiers, qu'elles ne servent pas beaucoup à l'intelligence des actions animales, dont j'ai dessein de parler.

Après donc qu'on a ôté la calotte du crane, on commence à découvrir le cerveau environné de la dure-mere & de la pie-mere, qui sont parsemées d'une infinité de veines & d'artéres, du battement desquels dépend la systole & la diastole du cerveau.

La dure-mere, outre un grand nombre de petits ruisseaux qui l'arrosent, en a quatre principaux, à qui l'on a donné le nom de sinus, qui battent contre les artéres, & raportent le sang comme les veines.

Quelques-uns ont crû que c'étoit-là que s'engendroient les esprits animaux ; d'autres les destinent à rafraîchir le sang qui sort des artéres. Mais leur véritable usage est de former un bain-marie, dont la chaleur douce & humide sert à la distilation des esprits dans la substance cendrée du cerveau, & de ra-

porter dans les veines jugulaires le sang qui n'a pû s'employer dans le cerveau. Toutes les veines de cette partie sont comme autant de ruisseaux qui se viennent décharger dans ces quatre rivieres.

Le sinus qui s'étend le long de la faux, & répond à la suture sagittale, est le plus grand de tous. Les deux latéraux qui suivent la suture lambdoïde, sont plus larges que le quatriéme, qui se nomme le pressoir. Celui-ci se forme par la rencontre des trois premiers, & s'enfonce dans les entrailles du cerveau. Etant arrivé à la glande pinéale, qui est fort adhérente par quantité de vaisseaux, il fait une fourche dont une corne va dans le ventricule droit, & l'autre dans le gauche, pour y former les deux lassis choroïdes, en se joignant à deux artéres qui montent des carotides par les côtez de la moële alongée: c'est pourquoi ces lassis ne manquent pas de suivre le pressoir, quand on le tire en derriere.

Ils sont aussi tissus de quantité de vaisseaux lymphatiques, & composez de beaucoup de glandes insensibles, qui nous font croire qu'il se fait là une filtration d'une partie de la serosité qui coule dans les ventricules. Il y a pourtant aparence que ce n'est pas le principal usage de ces lassis, mais qu'ils servent plûtôt à faire comme un bain-marie, dont la chaleur conserve le mouvement dans les esprits & dans le corps calleux qui est immédiatement

au-dessus d'eux, & qui autrement seroit assez froid, n'ayant que peu de vaisseaux qui le réchauffent. La chaleur de ces lassis entretient encore la liquidité de la sérosité dans les ventricules, qui pourroient épaissir par leur froideur, s'ils n'étoient échauffez par ces grands nombres de vaisseaux ; pour empêcher par ce moyen les apoplexies ou les paralisies, que le croupissement de ces humeurs épaisses, ou l'obstruction qu'elles feroient dans l'entonnoir, pourroient causer.

Comme les riviéres séparent les païs, aussi ces sinus sont comme autant de fleuves qui partagent le cerveau comme en trois Provinces. Les latéraux font la séparation du cervelet & du cerveau. Celui-ci est divisé en deux hemisphéres par le longitudinal, qui arrête l'impétuosité du torrent, qui y passe par quantité de ligamens, qui se peuvent justement comparer à ces chaînes qu'on tend dans les ruës, afin que le peuple n'y passe pas si facilement. Ces ligamens servent encore à retenir les côtez des sinus à une certaine distance, de peur que le lit de ces fleuves ne s'élargisse trop par les innondations extraordinaires. Ce sont aussi peut être comme des brides, qui ralentissent ou qui hâtent la circulation du sang, par leur contraction ou par leur relâchement. Car le sang qui est raporté par les veines dans les sinus, ayant perdu presque tout ce qu'il avoit de spiritueux dans la partie

cendrée du cerveau, & ayant laissé dans les glandes des meninges une partie de la sérosité qui le rendoit plus liquide, ne peut être que grossier ; & de peur qu'il ne croupit dans les sinus, il y a des artéres qui s'y venant inférer, l'animent par le sang spiritueux, & le rendent plus propre à la circulation en augmentant le mouvement.

Les veines qui se rendent à ces sinus, tendent de devant en derriere aux bêtes qui ont la tête penchante, de peur que la déterminaison du mouvement que la situation contraire donneroit au sang, ne le précipitât vers les narines, où il est assez porté par sa propre pesanteur, & par le penchant où il se trouve dans les bêtes qui ont la tête basse ; au lieu que dans l'homme les veines tendent dans les sinus de derriere en devant, ce qui le rend plus sujet au saignement du nez que les bêtes, la déterminaison qu'une telle situation donne au mouvement du sang, le portant à grands flots vers les narines.

Et parce que les sinus latéraux des bêtes pourroient être trop pressez par le cervelet, qui ont la tête penchante, & surtout de celles qui sont destinées à des mouvemens rapides, comme des chiens, ou à de grands combats, comme les lions, &c. ce qui arrêteroit la circulation dans le cerveau; la nature a mis entre le cervelet & ces sinus, un os de figure triangulaire pour empêcher ce pressement. Autre-

ment le cervelet pesant ainsi sur le cerveau, auroit comprimé ses conduits, & ôte la liberté du mouvement à ses esprits; ce qui auroit causé des assoupissemens continuels à ces animaux.

C'est à l'endroit des sinus principalement que la dure-mere est attachée au crane par sa surface convexe, servant par ce moyen à suspendre le cerveau, & par sa surface concave, elle est adhérante à la pie-mere par quantité de vaisseaux.

Celle-ci est parsemée d'un grand nombre d'artéres, dont les plus petites n'ont qu'une tunique, & d'autant de veines qui forment plusieurs labyrintes admirables; elle rend au cerveau tous les bons offices qu'une tendre mere peut rendre à son enfant; elle le tient chaudement dans son sein, parce qu'il n'a pas assez de fermeté pour se soutenir lui-même; elle le conserve en le mettant à couvert des injures de dehors. Enfin, elle le nourrit en lui tendant ses vaisseaux, comme autant de mamelons dont elle l'alaite. La dure-mere lui rend à peu près les mêmes offices, après cela il ne faut pas demander pourquoi on a donné le nom de meres à ces deux membranes du cerveau. Quelques-uns prétendent pourtant qu'on les apelle ainsi, parce qu'elles sont l'origine de toutes les membranes du corps.

Quoique la pie-mere ne soit qu'une mem-

brane fort délié, elle ne laisse pas d'être parsemée d'un grand nombre de petites glandes, qui ne paroissent qu'avec le microscope, ou bien après qu'elle a long-tems trempé dans l'eau tiéde dont elles se gonflent, comme elles font dans l'hydrocephale; car alors étant pleines de sérosité, elles sont plus remarquables. Ce fut aussi dans une tête hydropique que M. Willis le découvrit la premiere fois; & l'on ne peut pas dire qu'elles fussent plûtôt des productions de cette maladie que de la nature, puisqu'on les trouve constamment dans la tête de tous les annimaux.

Toutes ces glandes étant fort petites, n'empêchent point que la pie-mere qui en est chargée, ne s'insinuë dans les plus étroites & dans les plus profondes enfractuositez de la substance cendrée du cerveau, s'arrêtant au bord de la substance calleuse, à laquelle elle donne quelques petits vaisseaux, quoique M. Willis n'y en ait remarqué aucun.

Le cerveau étant entiérement dépoüillé de ces deux membranes, on voit à nud sa surface grisâtre. Cette couleur n'est pas si superficielle, qu'elle ne pénétre au fond des sinuositez, dont la surface du cerveau est toute sillonnée jusqu'à la partie moëlleuse, qui est blanche comme la neige.

Il y a grande aparence que la différente couleur de ces deux parties, ne vient que de la diverse disposition de leur surface; & que l'une

eſt blanche, parce qu'elle réfléchit plus de lumiere vers nos yeux, & l'autre brune, parce qu'elle en réfléchit moins, en émouſſant une partie dans ſes pores.

Mais on peut donner une cauſe plus particuliere de cette couleur cendrée, en l'attribuant à un ſel armoniac qui abonde dans le cerveau, & qui par ſa volatilité s'eſt ſublimé à la partie ſupérieure, ne pouvant paſſer plus avant à cauſe du crane qui l'arrête. L'odeur du cerveau, ſur tout quand il commence à ſe corrompre, & ſa diſtilation, font aſſez voir qu'il eſt rempli du ſel dont nous venons de parler. Enfin la couleur griſâtre de la ſubſtance intérieure du rein, qui eſt pleine d'un ſel urineux ou armoniac, fait bien voir que ce ſel eſt capable de donner cette couleur aux ſujets dans leſquels il abonde, comme dans la partie cendrée du cerveau.

Cette partie eſt diſtinguée par quantité de ſillons dont les Anciens n'ont guéres connu l'uſage. Ariſtote veut qu'ils ne ſervent qu'à rendre le cerveau plus leger; mais pour lui donner cette legéreté, la nature n'avoit qu'à le faire plus petit. Eraſiſtrate y a logé l'entendement, fondé peut-être ſur la variété de ces anfractuoſitez, qui répondoit aſſez bien à la variété de ſes penſées: mais ce fondement étant plus moral que phyſique, je ne voudrois pas m'en ſervir en cette occaſion. Il y a plus d'aparence qu'ils ſervent à l'intro-

duction des vaisseaux dans le cerveau par le moyen de la pie-mere, qui descend jusqu'au fond de ces sillons.

Et parce que ce sont comme autant de pores par où la matiére des esprits entre dans le cerveau, les animaux qui ont plus de ces anfractuositez, doivent former beaucoup plus d'esprits, & avoir par conséquent plus de sagacité, puisqu'elle dépend principalement de cette liqueur subtile. Aussi les observations de l'illustre M. Willis s'accordent-elles avec ce raisonnement. Et comme les fonctions animales de l'homme demandent beaucoup plus d'esprits que celles des bêtes, nous pouvons dire à plus forte raison que ceux qui ont moins de ces anfractuositez, ont beaucoup moins d'esprit, puisqu'ils n'exercent pas si bien les principales fonctions de l'ame que ceux qui ont plus de ces sillons. C'est pourquoi les petites têtes qui n'en peuvent avoir que fort peu, & sur tout les têtes pointuës qui en contiennent encore moins, parce que leur partie cendrée est fort petite, étant fort pressée par cette figure qui va se rétressissant en haut, sont sujettes à la folie; ce qui a donné lieu à ce Proverbe latin: *Cilones in insaniam proclives sunt.* Et le Prince des Poëtes Grecs remarque que Therfite qui n'avoit pas l'esprit mieux fait que le corps, avoit la tête pointuë, le désignant en ces termes: φῶξας ἀμαρτέτινα.

Nous nous sommes arrêtez assez long-tems à la surface du cerveau. Si nous entrons un peu plus avant, & que nous examinions de près cette substance cendrée, nous trouverons qu'elle n'est autre chose qu'un assemblage d'une infinité de petites glandes rangées les unes près des autres, qui se voyent mieux dans un cerveau demi cuit, que quand il est crud ou tout-à-fait cuit. Et comme toutes les glandes qui servent à la filtration ont un vaisseau particulier, dans lequel elles se déchargent de la liqueur qu'elles ont filtrée, aussi ces glandes du cerveau ont chacune leur tuyeau particulier, par lequel coule l'esprit animal qu'elles ont filtré.

Tous ces tuyaux s'unissans en un grand faisceau, font le corps calleux qui est immédiatement au-dessous de la substance grisâtre; ils forment aussi la moëlle de l'épine, & la moëlle alongée qui est située au-dessous du corps calleux; de sorte qu'on pourroit justement comparer le cerveau à une grape de raisin : les glandes de la substance cendrée en sont les grains, les tuyaux moëlleux qui partent de ces glandes, en sont comme les pédicules; la moëlle allongée est comme la queuë du raisin : aussi les tuyaux qui partent de ces glandes, sont plus gros au corps calleux qui est immédiatement au-dessous d'elles, que dans la moëlle alongée qui en est plus éloignée. Ainsi, il ne faut pas trouver étrange

qu'elle ne soit pas si grande que le corps calleux, quoique ce soit le même assemblage de tuyaux qui compose l'un & l'autre.

Si nous suivons ces tuyaux ou ces conduits moëlleux, ils nous meneront dans ses cavitez, qu'on apelle les ventricules du cerveau, & qui semblent avoir été formez par la rencontre de deux grandes branches, qui s'élevant du tronc de la moëlle allongée ou de la base du cerveau, ont fait par dessus une espéce de berceau. Leur figure qui ressemble assez à un croissant, avoit peut-être fait croire à quelques Anciens que la Lune dominoit beaucoup sur le cerveau. Les sérositez dont ils se trouvent ordinairement remplis, la situation de l'entonnoir au milieu des ventricules, auxquels il sert comme d'égout, & celle de la glande pituitaire qui se trouve directement au-dessous pour les recevoir, semblent prouver assez clairement qu'ils sont plûtôt des réceptacles des humiditez superfluës du cerveau, que le lieu de la naissance de l'esprit animal, lequel s'il s'y étoit formé ou contenu, est sans doute trop subtil pour ne pas s'échaper par les arcades de la voûte, par l'entonnoir ou par le trou qui est à la racine de l'apophyse osseuse, qu'on apelle la crête de cocq.

Ces deux ventricules sont séparez par une cloison moyenne, que les Latins ont apellée *Septum lucidum*, à cause de sa transparence. Cette cloison est attachée par le haut à la voû-

te des ventricules, & par le bas à la moëlle alongée entre deux éminences qu'on apelle les corps canelez, à cauſe des cannelures qui y ſont beaucoup de ſillons.

Et comme toutes les voûtes ont beſoin d'apui ou de piliers pour les ſoutenir, auſſi celle du cerveau en a trois, dont l'un s'apelle la baſe de la voûte, qui eſt ſituée entre les couches optiques & les corps cannelez; les deux autres ſe nommeut les bras de la voûte, parce qu'ils embraſſent en effet les cuiſſes de la moëlle alongée. Ils ſeroient encore mieux nommez les arcades de la voûte; car ces bras ſe courbant vers les côtez de la moëlle alongée, forment un pont à deux arches & à trois piliers, qui ſont la baſe de la voûte, & les deux extrêmitez de ſes bras, qui s'apuyent ſur la moëlle alongée.

Les deux branches de cette moëlle portent le nom de cuiſſes, non-ſeulement parce qu'elles reſſemblent aſſez bien à des cuiſſes, mais encore parce qu'elles paroiſſent immédiatement après deux éminences qui ſont fort ſemblables aux feſſes, au-deſſous deſquelles ſont les cuiſſes. Entre ces deux parties ſe trouve le trou auquel on a donné le nom de *vulva*, parce qu'il eſt figuré & ſitué à peu près comme cette partie: celui qu'on nomme *anus* a auſſi pris ſon nom de ſa figure & de ſa ſituation, car il eſt placé préciſément entre les feſſes, à l'entrée du troiſiéme ventricule.

Les cuisses de la moële allongée ne se joignent pas si bien, qu'elles ne laissent entre-deux un autre trou qu'on nomme l'entonnoir, qui aboutit à la selle du Turc, sur la glande pituitaire qui est enchassée comme dans une niche, & toute entrelassée d'une infinité de petites artéres qui viennent des carotides; car c'est par-là qu'elles entrent dans le cerveau. Leurs rameaux se joignans avec autant de petites veines, y composent ce lassis qui porte justement le nom d'admirable. La glande pituitaire est là comme une éponge qui boit la sérosité superfluë qui est contenuë dans les artéres de ce lassis, dont l'homme n'a pas eu besoin, ayant le sang moins aqueux que les bêtes.

Les veines du lassis admirable, qui aboutissent aussi à la glande pituitaire, se chargent des humiditez que l'entonnoir y verse continuellement, & de celles qu'elle reçoit des artéres qui la percent de tous côtez, & les portent dans les veines jugulaires, pour y rendre plus coulant le sang que la perte des esprits avoit rendu grossier; c'est aussi la raison pour laquelle le tronc des vaisseaux lymphatiques va verser sa lymphe dans les veines axillaires, qui sont des ramifications des veines jugulaires. Les injections colorées qu'on fait par l'entonnoir, & qui paroissent dans les jugulaires, ne nous permettent pas de douter que les sérositez du cerveau ne s'y aillent rendre.

Car il ne faut pas croire que l'eau qui coule par l'entonnoir, pénétre l'os sphœnoïde, & s'aille rendre dans la bouche par le palais; quoique l'eau que M. Willis versa dans la selle du Turc, après en avoir ôté la dure-mere qui le tapisse, la glande pituitaire, & tous les vaisseaux de ce lassis admirable, dont quelques-uns rempliſſent les trous de l'os sphœnoïde, distila dans la bouche; parce qu'il lui avoit lui-même fait un passage, en ôtant les vaisseaux qui rempliſſent les trous du sphœnoïde, au lieu que dans un animal vivant, cet os se trouvant tapissé de la dure-mere, & ses trous remplis de vaisseaux, il est impossible qu'aucune liqueur y passe, comme il paroît par l'expérience que chacun peut facilement faire. Versez de l'eau ou quelque liqueur plus subtile, comme de l'esprit de vin sur la selle du Turc, vous n'en verrez pas passer la moindre goute dans la bouche.

Pour bien voir la glande pituitaire, & le lassis admirable, il faut détacher la dure-mere, qui tapisse le bas du crane, commençant à l'entrée de la moëlle de l'épine, & continuant jusqu'à la selle du Turc. Cela ne se peut faire facilement que dans la tête d'un veau; parce que dans les autres animaux qui ont la tête moins tendre & moins humide, la dure-mere est attachée trop fortement au crane.

La glande pituitaire n'est pas seulement abreuvée par les sérosités des ventricules an-

térieurs, mais encore par celles qui viennent du cervelet par le quatriéme ventricule, ou de celles qui coulent des testicules & des fesses par le troisiéme. C'est ce qu'on ne sçauroit presque nier, si on fait réflexion que depuis le quatriéme ventricule jusqu'à l'entonnoir, il y a une valée continuë dans laquelle coule un ruisseau de sérositez, qui ayant passé sous cette partie qu'on nomme le pont de Varolle, situé sous la glande pinéale, se va jetter dans l'entonnoir, & de là dans la glande pituitaire.

Mais de peur que ce ruisseau venant à se déborder, ne passât par-dessus les apophyses latérales, qui bordent son canal à droit & à gauche, & qui sont situées entre le cerveau & le cervelet, il y a une toile tenduë par-dessus qui empêche ces innondations. Au reste cette toile ne peut aucunement faire office de valvule, puisqu'elle n'empêche ni le vent ni une liqueur de passer du troisiéme au quatriéme ventricule, ni du quatriéme au troisiéme, comme il paroîtra à tous ceux qui se donneront la peine d'y soufler ou d'y faire des injections; outre qu'elle est attachée par les deux bouts à la voûte de ces ventricules, sçavoir du côté du cervelet à la tête du ver, & du côté des fesses au bord des testicules; au lieu que pour faire office de valvule, elle devroit être attachée par le bas.

Pour être pleinement convaincu de cette vérité.

vérité, on n'a qu'à passer adroitement un stilet par-dessous, & à voir en le découvrant s'il s'est fait un passage lui-même en déchirant cette substance molle, ou s'il a suivi un chemin que la nature eût tracé; & si vous l'y avez introduit comme il faut, vous trouverez qu'il est passé sans faire aucune bréche.

Tout ce que je viens de dire, me persuade que le troisiéme & le quatriéme ventricule, de même que les deux antérieurs, ne servent qu'à recevoir les sérositez des parties qui sont au-dessus d'eux; bien loin de croire avec Bartolin, que le quatriéme soit le lieu on s'engendre l'esprit animal.

Le troisiéme ventricule résulte de la jonction des deux éminences rondes par leur surface concave. Ces deux demi-boules, aussi-bien que leurs apophises qui ont la figure & le nom de testicules, ne sont que des productions de la moëlle alongée.

En passant de ces éminences au cervelet, on rencontre trois sortes d'apophises, sçavoir deux latérales couchées le long de la moële sur ses bords; celles-ci sont jointes par une apophyse moyenne, d'où les nerfs pathétiques tirent leur origine. Toutes ces apophyses se trouvent sur la moële alongée, au-dessous de laquelle on trouve les apophyses pyramidales & les annulaires, qui ayant pris leur origine du cervelet, embrassent en forme d'anneau la moëlle alongée.

Les apophyſes latérales ſervent à entretenir le commerce du cerveau avec le cervelet, en conduiſant les eſprits de l'un à l'autre ; peut-être même que l'une conduit du cervelet au cerveau, & l'autre du cerveau au cervelet, de peur que deux mouvemens contraires qui ſe feroient en même-tems ne s'entredétruiſent l'un l'autre ; & c'eſt la raiſon de leur duplicité.

L'Apophyſe moyenne communique aux nerfs patétiques, qui en tirent leur origine, les ondulations que les paſſions impriment aux eſprits, & qui paſſent du cervelet au cerveau par les apophyſes latérales. Ces ondulations d'eſprits étant portées aux muſcles des yeux, leur font faire certains mouvemens, qui ſont propres à ſignifier la paſſion qui les a cauſées : comme chacun les peut remarquer en ſoi ou en autrui, lorſqu'il en eſt agité. De-là vient que les nerfs de la quatriéme paire, qui portent ordinairement ces ondulations aux yeux, ſont communément apellez pathétiques.

Les apophyſes pyramidales, ſont le réſervoir des eſprits qui doivent couler dans la huitiéme paire de nerfs, qui ne faiſant que des mouvemens continuels, comme ſont ceux du poûmon & du diaphragme, avoit beſoin d'une grande quantité d'eſprits, qui ſont gardez dans ces apophyſes.

Enfin les apophiſes annulaires ſervent à en-

tretenir le commerce du cœur avec le cerveau. Desorte que toutes les ondulations pathétiques qui s'élevent dans les esprits du cœur, étant portées au cercelet, principalement par les nerfs de la cinquiéme & sixiéme paires, passent par cette apophyse à laquelle ces deux paires de nerfs viennent aboutir. C'est pourquoi les animaux les plus sujets aux passions, ont ces apophyses plus grosses que les autres; parce que les esprits les ont dilatées en y repassant souvent.

Le cervelet auquel ces apophises aboutissent, a été formé par deux branches, qui partant des côtez du tronc de la moële alongée, font un espéce de berceau par-dessus en se rencontrant au milieu, & laissant entre-deux une cavité, ou le quatriéme ventricule, qui du côté de l'épine, se termine en une pointe semblable à celle d'une plume taillée pour écrire.

Ces branches s'étant un peu éloignées du tronc, se séparent en plusieurs rameaux, qui font comme un petit bois dans la substance du cervelet, dont les cotez se divisent facilement en plusieurs piéces, semblables à certains champignons qu'on apelle des morilles. Cette séparation se fait par le moyen de quelques grandes anfractuositez, qui y sont en petit nombre: les petites y sont plus nombreuses & plus régulieres que celles du cerveau, & sont de la substance corticale, comme au-

tant de boyaux, dont la calleuſe eſt comme le mézantére.

Les plus profondes anfractuoſitez ſe trouvent dans cette apophyſe du milieu, à laquelle ſa figure a fait donner le nom de ver. C'eſt comme un anneau qui environne le petit cerveau, ou comme un ver qui ſe plieroit pour mordre ſa queuë.

On obſerve que le cervelet eſt tout-à-fait ſemblable dans les hommes & dans les bêtes; parce que les actions vitales & les naturelles qui en dépendent, ſe font de même dans les bêtes que dans les hommes, au lieu qu'il y a une différence très-conſidérable entre le cerveau de l'homme & celui de la bête, parce que les fonctions en ſont très-différentes dans la bête & dans l'homme.

Je trouve un peu trop métaphyſique la penſée de ceux qui diſent que les ſillons du cervelet doivent être réguliers; parce que ſes fonctions ſe font fort régulièrement & toûjours de même maniére, & que ceux du cerveau doivent être irréguliers, parce qu'on remarque une grande variété dans l'exercice de ſes fonctions.

Ce cervelet & ce cerveau que nous venons de décrire, ſont tous couchez & apuyez ſur la moële alongée, ou plûtôt ils ne ſont que les principales branches de ce grand tronc, dont les nerfs ne ſont que les rameaux les moins conſidérables.

Les nerfs de l'odorat naiſſent de ſon extrêmité antérieure, ou de ſes deux premieres éminences, qui portent le nom de corps cannelez.

Les nerfs optiques partent de ces deux éminences, qui ſe trouvent dans les ventricules antérieurs entre les corps cannelez & les feſſes, & que pour cette raiſon on apelle couches ou optiques, ou *thalami optici*.

Les moteurs de l'œil naiſſent de cet endroit de la moële alongée, qui eſt entre ces dernieres éminences & les feſſes du cerveau.

Les pathétiques viennent de l'apophyſe moyenne, qui joint les deux latérales, & qui eſt ſituée derriere les teſticules du cerveau.

La cinquiéme & la ſixiéme paire, ſortent des apophyſes annulaires; la ſeptiéme & la huitiéme paire, de la moële alongée ſous le cervelet.

La neuviéme, la dixiéme & l'onziéme tirent leur origine de l'extrêmité de la moële alongée au-delà du cervelet.

Enfin, tous les autres nerfs qui ſont en grand nombre, naiſſent de la même moële emboëtées dans le tuyau de l'épine du dos, qui eſt comme un jeu d'orgues compoſé d'un gros tuyau & de pluſieurs petits. Le gros tuyau, c'eſt la moële de l'épine, les petits ſont les nerfs qui en partent; l'eſprit animal, qui y gliſſe, eſt comme l'air qui remplit ces orgues; & l'ame eſt comme l'Organiſte qui les fait

jouer, en déterminant les esprits à entrer tantôt dans un nerf, & tantôt dans un autre ; quoique bien souvent elle n'y ait aucune part, les objets extérieurs faisant alors la fonction d'Organiste, en déterminent diversement les esprits.

Bien que tous les nerfs partent du cerveau, on peut dire néanmoins qu'il n'en a aucun, puisque pas un ne s'y insére, & que sa propre substance est privée du sentiment.

CHAPITRE XVIII.

De la Méthode de disséquer le cerveau.

POur voir parfaitement toutes ces parties dont nous venons de parler, je ne suis pas d'avis qu'on fasse deux profondes incisions au cerveau pour entrer dans ses ventricules, comme fait Sylvius ; ni qu'on les fasse par dessous aux côtez de la moële alongée, comme l'enseigne Bartolin, ni qu'on coupe le cerveau en tranches orizontales, comme font encore aujourd'hui la plûpart des Chirurgiens. Enfin, quoique la Méthode de M. Willis soit excellente, je ne voudrois pas couper, comme lui, les deux parois latéraux des ventricules antérieurs avec la base de la voûte, & le *septum lucidum*, qui ne se démonte point en suivant sa Méthode, ni tailler d'abord le cerveler par le milieu pour la raison que je dirai ci-après.

Je suis persuadé que tant qu'on peut développer une partie, sans couper sa propre substance, on voit toûjours mieux sa structure naturelle, qui le plus souvent est extrêmement changée par les incisions qu'on y fait. Je consens pourtant qu'après qu'on aura développé exactement toutes les parties, sans entamer leur propre substance, pour voir les dehors de la nature, on fasse les incisions qu'on voudra pour en contempler le dedans. L'un sert à découvrir la forme de la partie, & l'autre à en connoître parfaitement la nature. Comme un homme qui voudroit connoître l'artifice d'une machine, qu'on pourroit démonter, ne sçauroit suivre une meilleure méthode, que de parcourir les jointures, & les séparations que l'ouvrier a laissées entre ses parties; de même l'Anatomiste qui doit démonter la machine naturelle du corps de l'animal, ne sçauroit mieux s'y prendre, que de suivre les séparations que la nature a faites. C'est aussi la méthode que j'ai suivie pour démonter la machine particuliére du cerveau; voici comme je m'y prens.

Après avoir scié proprement le crane tout à l'entour sans couper les méninges, & découvert le cerveau par ce moyen, je fais une incision avec la pointe d'un canif, ou d'un scalpel, pour entrer dans les sinus à l'endroit de leurs concours, c'est-à-dire au bout postérieur de la faulx; parce qu'ils sont plus larges

en cet endroit. Puis introduisant un stilet dans chaque sinus, j'ouvre les trois supérieurs en coupant le long du stilet la membrane qui les joint; je suis le longitudinal jusqu'à la crête de coq, & les latéraux jusqu'aux veines jugulaires, dans lesquelles ils se déchargent du sang qu'ils portent.

Par ce moyen on voit que les veines jugulaires se dilatant considérablement à l'issuë de la tête font chacune comme un golphe, où le sang arrête son cours précipité par la descente, de peur que s'il descendoit avec trop de rapidité, le cerveau n'en fût que trop-tôt privé, ou le cœur subitement suffoqué par la trop grande abondance.

Ensuite je fends la dure-mere depuis cette apophise de l'os ethmoïde, qu'il nomme la crête de coq, jusques au commencement de la moëlle de l'épine à droit & à gauche, & je coupe les faulx latérales cachées dans cette valée qui sépare le cerveau du cervelet, afin de pouvoir renverser tout le cerveau en arriere.

Pour cet effet ayant ainsi bien coupé la dure-mere qui fait comme une bride par-devant, & qui empêche ce renversement, je sépare le plus délicatement que je puis, les apophises mamillaires des nefs olfactoires qui sont couchez au-dessous. Cette séparation se fait commodément avec la queuë d'un canif aplatie par le bout en forme de spatule, ou en coupant avec la pointe d'un canif fort fin les petits ligamens

qui tiennent ces corps attachez enſemble.

Après cela je fais une inciſion ſur les nerfs olfactoires, pour y découvrir une cavité conſidérable, qui eſt ordinairement pleine de ſéroſitez dans les bêtes qui paiſſent; parce que leur nourriture étant plus humide que celle des autres animaux, leur cerveau l'eſt auſſi à proportion. Cette eau ſert à adoucir l'odeur trop forte de quelques herbes qui pourroit bleſſer la ſubſtance délicate du cerveau: comme les humeurs des yeux empêchent que le mouvement violent des rayons du Soleil ne bleſſe la rétine.

Quoique la cavité des nerfs olfactoires ne ſoit pas fort ſenſible dans l'homme, néanmoins l'eau jaune que M. Willis a vû couler pluſieurs fois du nez d'une femme épileptique qui en avoit les ventricules du cerveau tous pleins, nous fait conjecturer qu'il y a un ou pluſieurs chemins inſenſibles qui menent aux narrines une partie des humiditez du cerveau, leſquelles contribuent à fournir la matiére de la morve.

Cela fait, j'acheve de couper les nerfs olfactoires que je continuë de ſéparer doucement de la baſe du cerveau juſqu'à leur origine. Alors le cerveau commence à ſe renverſer de lui-même par ſa propre peſanteur, pourvû qu'on le faſſe pencher un peu en arriere, & fait voir les nerfs optiques qu'il faut dépoüiller les deux meninges, pour voir leur union

à l'endroit où ils entrent dans la cavité du crane, leur séparation un peu au-dessus, & la distinction des fibres qui composent ces deux nerfs. Enfin je les suis jusqu'aux éminences optiques, c'est-à-dire, jusqu'à leur origine.

Je fais la même chose aux autres nerfs, & coupant toutes ces cordes qui tiennent le cerveau attaché au crane, je le tire entiérement de sa place. Cette méthode d'ôter le cerveau hors du crane, est courte & bonne; mais en voici une autre qui est beaucoup meilleure, quoiqu'un peu plus longue.

Ayant découvert l'artére du col d'un animal & ayant fait une incision suffisante pour recevoir le bout d'une seringue, j'y fais plusieurs injections avec une liqueur noire, ou plûtôt avec de la cire fonduë & mêlée avec l'huile & la térebentine, selon la méthode de M. Swammerdam. Cet habile Anatomiste a trouvé depuis peu le moyen de les faire avec le vif argent, qui fait beaucoup mieux que la cire, parce que les vaisseaux qui en sont pleins, ne se cassent pas si facilement, que quand ils sont remplis de cire. Je continuë les injections jusqu'à ce que je voye que les veines jugulaires, que j'ai aussi découvertes en soient teintes. Alors je lie les veines, pour arrêter cette liqueur dans le cerveau, & pour contempler plus commodement la belle ramification qui se fait des artéres carotides, des vertebrales & des veines jugulaires, & la communication

que ces trois sortes de vaisseaux ont entr'eux.

Pour voir la distribution de cette liqueur dans les vaisseaux du cerveau, je scie proprement le crane à l'entour, & l'ayant séparé de la dure-mere qui le tapisse, j'ôte cette calotte qui couvre le cerveau. Après quoi je parcours à la trace de l'injection colorée, la distribution merveilleuse des vaisseaux; & par ce moyen je trouve que les veines qui se viennent rendre au sinus longitudinal, s'insérent de devant en derriere dans les bêtes, & de derriere en devant dans les hommes.

Ou bien pour distinguer plus facilement, & en un clin d'œil, les artéres d'avec les veines, je commence les injections par la veine jugulaire, l'ayant premierement vuidée de ce sang en la piquant avec une lancette, après avoir lié les carotides, & seringuant un peu fort, pour enfoncer les valvules qui pourroient empêcher sa distribution.

Je lie premierement les carotides, parce que j'aurois beau tirer le sang, qui est dans la jugulaire, si je n'empêchois par cette ligature, qu'il n'en vint toûjours de nouveau par les carotides. Je vuide la veine de sang, afin que l'injection y entre plus aisément, & donne mieux sa teinture. Enfin, je commence les injections par la veine plûtôt que par l'artére, parce que la liqueur pouvant passer de l'artére dans la veine, elles seroient toutes pleines de la même liqueur, si je commençois l'injection

par l'artére ; au lieu que la liqueur ne pouvant pas passer de la veine dans l'artére, la veine se trouvera pleine de la liqueur seringuée, sans qu'il y en ait une goute dans l'artére ; & même quand on feroit des injections de différente couleur pour distinguer l'artére de la veine, il n'en entrera pas une goute dans la veine, quoiqu'elle soit destinée à recevoir le sang de l'artére ; parce que nous la supposons pleine des premiéres injections.

Et sur tout si on les a faites avec de la cire, qui s'endurcit incontinent pour éviter qu'elle ne se fige avant qu'on ait fait l'injection, il faut bien chauffer la seringue de M. Svammerdam (car les communes ne sont point propres à cette opération) & seringuer promptement auprès d'un grand feu, pendant que l'animal est encore en vie ; afin que la chaleur naturelle de la partie lui tienne lieu de celle qu'on est obligé de lui procurer par artifice, quand on fait les injections dans quelqu'autre partie, qu'on peut tremper dans l'eau chaude, pour en échauffer les vaisseaux ; au lieu que le crane qu'on n'a pas encore enlevé, ne permet pas de fomenter ainsi le cerveau. C'est pourquoi il vaudroit mieux l'ôter du crane, si cela se pouvoit faire, sans rompre les vaisseaux de la dure-mere, qui lui est fort adhérante : car alors on pourroit échauffer ces vaisseaux avec de l'eau chaude qui empêcheroit la cire de se figer sitôt.

Ainſi les artéres & les veines ſe diſtinguent facilement par leur différente couleur, & on verra de quel ſens les veines ſe viennent inſérer dans le ſinus. On verra à même tems qu'une carotide a communication avec l'autre, & qu'elles en ont toutes deux avec les artéres vertébrales; puiſque l'injection qu'on fera dans une carotide, tiendra non-ſeulement l'autre carotide, mais encore les artéres vertebrales.

Suivant cette méthode, il faut bien ſe donner de garde de couper la dure-mere, comme nous l'avons dit ci-devant, qu'on n'ait ôté le cerveau du crane, & qu'on n'ait examiné tous les vaiſſeaux, dont les meninges ſont parſemées: parce que cette inciſion ne ſe ſçauroit faire, ſans couper quelqu'un de ces vaiſſeaux, qui répandant toute la liqueur, rendroit les injections inutiles. Mais il faut détacher avec ſoin la dure-mere des autres os, comme nous l'avons détachée de la partie du crane que nous avons enlevée.

Quand en faiſant cette ſéparation, on ſera parvenu à la ſelle du Turc, & aux artéres carotides, il faut les lier de peur qu'elles ne répandent la liqueur qu'elles contiennent, & que les autres artéres ne ſe déſempliſſent par-là. Il faudra en faire autant aux veines jugulaires, & aux artéres vertébrales, quand on les aura rencontrées, en continuant l'opération juſqu'à ce qu'on ait ſéparé la dure-mere des os qu'elle

rapisse, & qu'ayant coupé tous les nerfs, on puisse ôter le cerveau de son lieu.

Alors on peut voir toutes les veines & toutes les artéres qui arrosent le dessus & le dessous du cerveau, & les parcourir avec soin. Après cela, je fends la dure-mere par-dessous la moëlle alongée depuis les nerfs olfactoires, jusqu'au commencement de la moëlle de l'épine; & la sépare doucement de la pie-mere, à laquelle elle est attachée par quantité de petits vaisseaux, la retroussant vers les côtez du cerveau, & par-dessus jusqu'à la faulx, qu'il faut détacher du cerveau avec soin sans rien déchirer. Pour cet effet il faut dilater doucement le grand pli dans lequel elle est cachée, en tirant d'un côté & d'autre, & en coupant en même-tems tous les petits filets qui y tiennent la faulx attachée, ou qui joignent ensemble les deux côtez du pli. Il faut continuer ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la voûte du cerveau, & alors il sera facile de renverser la faulx par derriere avec la dure-mere, qui couvre le devant du cerveau jusqu'au pressoir: car il faut bien se garder de tirer en cet endroit, parce qu'on arracheroit ce quatriéme sinus.

Le cerveau étant ainsi dépoüillé, je fais la même chose au cervelet, retroussant la dure-mere qui le couvre, jusqu'au concours des quatre sinus, & détachant avec le même soin tant les faulx latérales que la longitudinale, je

leve cette membrane à droit & à gauche, par devant & par derriere, la raſſemblant toute à l'endroit du preſſoir que je ſépare entiérement de tous les corps qui l'environnent.

Alors on voit le cerveau à nud, mais on ne voit que le dehors de cette maiſon de notre ame. Pour en contempler le dedans, pour parcourir ſes quatre chambres, & voir ce qu'elles contiennent, il faut renverſer peu à peu le deſſus du cerveau ou la voute en devant, après l'avoir bien ſéparé du cervelet. Par ce moyen on découvre premiérement cette partie de la moële alongée qui eſt entre le cerveau & le cervelet, embraſſée par les apophyſes annulaires, ſur les bords de laquelle ſont couchées les deux apophyſes latérales, jointes par l'apophyſe moyenne.

Si l'on renverſe un peu plus le cerveau, ayant toûjours ſoin de couper les petits vaiſſeaux, qui attachent la partie ſupérieure avec l'inférieure, on verra les teſticules & les feſſes du cerveau. En continuant à le renverſer, on parvient inſenſiblement aux bords des ventricules antérieures. Là on voit deux arches d'un pont formé par les bras de la voûte, & ſoutenu par trois piliers, dont il y en a deux à côté & un au milieu; celui-ci s'apelle la baſe de la voûte, & les deux autres ſont les extrêmitez de ſes deux bras, qui s'apuyent ſur la moële alongée. Sous ce pont coulent des ſérositez, qui venant du troiſiéme

& du quatriéme ventricule, se vont jetter dans l'entonnoir, passant premierement sous celui de varolle, qui se trouve à l'issuë du ventricule, en venant de derriere en devant.

Ensuite je souffle avec un tuyau par-dessous les bras de la voûte, & les ventricules antérieurs s'enflent beaucoup. J'introduits cependant deux stilets par-dessous les arcades de la voûte, pour les soulever d'un côté & d'autre. Par ce moyen on voit fort bien le dedans des ventricules, les deux lassis coroïdes, qui sont situez entre les corps cannelez, & les éminences optiques, laissant les corps cannelez en devant vers l'extrêmité antérieure des ventricules, & les éminences optiques en derriere vers l'extrêmité postérieure. On voit aussi la cloison transparente, dans laquelle une incision délicate découvre une petite cavité, que quelques-uns prennent pour la demeure de l'ame. Il y a des Anatomistes qui font cette incision sur les côtez de cette cloison, mais je la fais sur la voûte en descendant jusqu'à ce qu'on ait trouvé cette cavité; ou bien je souffle doucement avec un tuyau par l'ouverture que j'ai faite.

En passant ainsi du cervelet aux ventricules antérieurs, je suis le quatriéme sinus ou le pressoir, & je trouve qu'il fait un lassis sur la glande pinéale, à laquelle il est fort adhérant, & que se fourchant en deux, il va former en partie les lassis coroïdes.

Puis revenant à la glande pinéale, je la détache avec la moëlle alongée, à laquelle elle n'eſt que contiguë, comme on verra, ſi on prend la peine de couper tous les petits liens qui l'y tiennent attachée.

Cette glande eſt à l'entrée du troiſiéme ventricule, dans lequel j'introduis un ſtilet par le trou qu'on nomme *anus*, & par-deſſus le pont de varolle, ou bien par le trou qu'on apelle *vulva*; & par-deſſus ce même pont (car ce ſont comme deux portes par leſquelles on peut entrer dans le troiſiénre ventricule) le ſtilet qu'on a introduit va ſortir au-delà du cervelet ſur la moëlle alongée, ſans entamer la ſubſtance du cerveau, comme il paroît aſſez, ſi on ouvre le troiſiéme & le quatriéme ventricule, pour voir ſi le ſtilet ne s'eſt pas fait un chemin lui-même, en faiſant bréche dans cette ſubſtance molaſſe.

Mais on peut s'aſſurer de la communication du troiſiéme ventricule avec le quatriéme ſans les ouvrir, & ſans y introduire aucun ſtilet, ſoufflant avec un tuyau par l'anus; & alors on verra une toile qui couvre la moëlle alongée entre le cerveau & le cervelet, s'enfler conſidérablement, & vous ſentirez le ſouffle au-delà du cervelet, ſi vous y mettez la main, parce que cette toile dont nous venons de parler, l'a empêché de ſortir entre les teſticules & le cervelet. Si la ſubtilité du ſouffle vous eſt ſuſpecte, comme ſe pouvant faire des rou-

tes, quand la nature ne lui en auroit pas tracées, faites des injections avec une séringue, & vous verrez que la liqueur ne sortira qu'au-delà du cervelet sur la moëlle alongée.

Si vous soufflez derriere le cervelet, ou si vous y faites des injections en poussant vers le troisiéme ventricule, vous verrez enfler la même toile, & vous sentirez le vent, si vous mettez la main devant l'*anus* ou devant le *vulva*; ou bien vous verrez couler par ces deux trous, la liqueur avec laquelle vous avez fait ces injections.

Ensuite, pour mieux connoître l'étenduë de cette tente, & voir à même-tems le dedans du cervelet, je la sépare bien de la moëlle alongée, en coupant tous les vaisseaux ou les petites fibres qui l'y tiennent attachée par-dessous. Alors en renversant le cervelet en avant, je vois parfaitement le quatriéme ventricule figuré comme une plume taillée pour écrire, dont le bec se termine en derriere.

Je découvre en même tems les deux bouts du ver, la tête & la queuë, qui se cachent sous le cervelet; un peu au-delà du bout antérieur, je vois l'endroit où cette tente est attachée à la voûte du cervelet. On pourroit bien voir aussi l'origine de cette tente, en coupant un des piliers du cervelet, & en le renversant à côté. Mais tant qu'on peut voir les parties sans faire aucune incision, je croi qu'on fait bien de s'en passer.

Les deux piliers de la voûte du cervelet, la régularité de ſes ſillons, & le demi-cercle ſupérieur du ver, ſe voyent ſans aucune opération, dès qu'on a ôté la dure-mere qui couvroit le cervelet. Mais pour voir la profondeur de ces anfractuoſitez, il ne faut que les dilater avec la queuë d'un canif aplati en forme de ſpatule, & couper en même-tems les filets qui tiennent attachez les deux côtez de ces plis; & vous trouverez qu'ils pénétrent juſqu'à la ſubſtance calleuſe, de même que dans le cerveau, auquel il faut faire la même opération pour faire ſes ſillons.

Tous les dehors de la moële alongée ſe voyent, ſans aucune autre opération que celles que nous avons faites.

Voilà comme je démonte la machine du cerveau pour en voir la forme: enſuite pour en connoître mieux la matiére, je le mets boüillir quelque tems dans un pot plein d'eau, avec la moële de l'épine que j'ai dégainée du canal des vertébres, juſqu'à ce que l'un & l'autre ſoient demi cuits. Alors les ayant tirez du feu, & laiſſé refroidir, je commence à ſéparer les filets de la moëlle de l'épine, qui n'eſt autre choſe qu'un gros faiſſeau de petits nerfs qu'on peut ſuivre, pourvû qu'on travaille délicatement, juſqu'au cerveau, & même juſqu'à ſa partie griſâtre, où ils ſe terminent tous.

Au bout de chacun de ces filets ou de ces

tuyaux nerveux, il y a une petite glande hachée ; celle-ci forme l'esprit animal, en séparant par la filtration ce qu'il y a de plus subtil dans le sang ; & ce petit tuyau a été mis au-dessous d'elle pour recevoir cet esprit & pour le distribuer. Entre ces petits filets dont tout le cerveau est composé, on trouve une substance plus mollasse & plus moëleuse, comme il paroit principalement dans les corps cannelez.

De ces filets qui composent le faisseau de la moële de l'épine, les uns se terminent au cerveau, & les autres au cervelet. Ceux de dessus aboutissent au cervelet, & ceux de dessous & du milieu se vont rendre au cerveau. Quand on aura achevé de diviser la moële de l'épine, la moële alongée & le corps calleux, on verra que ces trois corps ne sont autre chose qu'un assemblage de ces filets, aussi-bien dans le cervelet que dans le cerveau. Et parce qu'ils sont plus gros dans le corps calleux que dans la moële alongée, & que les interstices qui les séparent, y sont plus larges & plus pleins de substance moëleuse, il ne faut pas s'étonner que la moële alongée soit moins grosse que le corps calleux, quoique l'une & l'autre ne soit qu'un assemblage des mêmes filets.

Je suis fort porté à croire, pour le dire en passant, que c'est par cette substance moëleuse que se filtre la sérosité qui coule dans les ventricules : car il n'est pas vrai-semblable,

comme nous l'avons touché ci-devant, qu'il n'y ait qu'un même filtre dans le cerveau pour l'esprit & pour le phlegme, puisque la rectification de l'esprit ne consiste que dans la séparation de ces deux substances.

Enfin, en poursuivant ces filets jusqu'à leur insertion dans les glandes de la partie cendrée, on remarquera la ramification merveilleuse qu'ils forment dans le cervelet. On le verra encore mieux & plûtôt, si on coupe le cervelet par le milieu de devant en derriere avec un rasoir bien tranchant. Il ne faut pas faire cette incision avant que d'avoir examiné la toile qui couvre la moëlle alongée, entre le cerveau & le cervelet, parce qu'étant attachée à la voute de celui-ci, elle se déchire toute, & on ne peut pas voir son origine.

Quand on aura conduit ces filets jusqu'aux corps cannellez, on les y trouvera plus gros & séparez par de plus grands interstices moëleux, qui forment ces cannelures dont ils ont pris leur nom. On découvrira mieux & plûtôt ces cannelures, en faisant une incision fort superficielle sur une de ces éminences, & en raclant avec le dos du canif la partie cendrée qui les cache. Je ne m'arrêterai pas à refuter le sentiment de ceux qui disent que ces cannelures sont artificielles, parce que si on ne fait pas l'incision d'une certaine maniére, elles ne paroissent pas : car cette raison prouveroit que la structure de presque toutes les parties

ſeroit artificielle, parce qu'elle ne paroît pas ſi l'on ne s'y prend d'un certain ſens pour la découvrir.

Après avoir ſuivi le filets nerveux juſqu'à la ſubſtance cendrée du cerveau, on verra qu'elle n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'un grand nombre de petites glandes rangées les unes près des autres.

Voilà la méthode dont je me ſers pour découvrir la forme & la matiére du cerveau. Elle eſt un peu longue à la vérité, & demande beaucoup de ſoin; mais elle eſt auſſi fort bonne, & donne beaucoup de ſatisfaction.

Après avoir admiré la divine ſtructure du Créateur, je ſuis aſſuré que vous ne ſerez pas du ſentiment de ce Philoſophe, qui ne lui donnoit point d'autre uſage que de rafraîchir le cœur. Car outre que la grande diſtance qui l'en ſépare, le rendroit incapable de lui faire cet offre (ſur-tout dans le ſentiment de ce Philoſophe, qui ne connoiſſoit pas la circulation) le ſang le plus ſubtil qui s'éleve vers la tête, les ſels volatils qui s'y ſubliment en abondance, comme vers le chapiteau d'un alambic naturel, le grand nombre de vaiſſeaux dont il eſt réchauffé, comme par un bain-marie continuel, & la grande quantité d'eſprits dont il eſt plein, me perſuadent que le cerveau eſt plus chaud que froid.

Il y a aparence qu'il eſt le principal organe des actions animales, quoiqu'une femme

de Paris, ait senti remuer vigoureusement dans son ventre un enfant qui vint au monde sans cerveau; car il y a grande aparence qu'il faisoit ces mouvemens avant que son cerveau eût été dissout, par quelque humeur corrosive qui avoit cauterisé & noirci toute la surface interne du crane, & avant qu'il se fût écoulé par un grand trou qu'on lui trouva à l'occiput, que ce violent caustique avoit aparemment percé, y ayant laissé une tache noire dans son passage.

TRAITE'

DES LACS, DES BANDES, des bandages, des compresses, des ateles, des fanons, de la charpie, des tentes, des vésicatoires, des setons, des cauteres, des sangsuës, des ventouses, & de la saignée.

CHAPITRE XIX.

Des lacs, des bandes, des bandages, des compresses, des fanons, de la charpie & des tentes.

Qu'est-ce qu'un lac ?

C'est un lien dont on se sert pour faire les extensions des membres dans la réduction des fractures & des luxations, ou bien pour attacher les malades, lorsqu'il est nécessaire de les assujettir pour la sûreté de quelque opération douloureuse : on leur donne différens noms suivant leurs usages, & souvent ils portent celui de leur inventeur.

Quelle est la matiere des lacs ?

On en peut faire de plusieurs sortes ; mais ils se font ordinairement de soïe, de laine ou de cuir.

Qu'est-ce qu'une bande ?

C'est un lien long & large qui sert à envelopper & contenir les parties & les apareils.

De

De quelle maniere fait-on les bandes?

On les fait presentement de linge ; au tems d'Hypocrate on les faisoit de cuir ou de serge.

Combien y a-t'il de sortes de bandes en général?

De deux sortes ; de simples, & de composées. Les simples sont celles qui sont unies & à deux bouts seulement, & les composées sont celles qui sont garnies de laine, de coton ou de feutre, ou qui sont à plusieurs chefs, c'est-à-dire, à plusieurs bouts attachez ou découpez en plusieurs endroits, suivant les différens besoins.

Quelles sont les conditions nécessaires au linge dont on fait les bandes?

Il faut que le linge soit net, demi usé, sans ourlets & sans lisiére.

Quels sont les noms des différens bandages?

Il y en a une infinité, mais la plûpart prennent leur nom de leur figure, comme les longues, les étroites, les triangulaires, & celles qui sont à plusieurs chefs, ou qui sont garnies.

Qu'est-ce qu'un bandage?

C'est la bande apliquée sur la partie.

Combien y a-t'il de sortes de bandages?

Il y en a autant que de différentes parties à bander : ainsi il y en a de simples, il y en a de composez. Les simples sont ceux qui se font avec une bande uniforme, comme les bandages apellez le doloire, le mousse, le rempant, le renversé. Les composez sont ceux

qui se font de plusieurs bandes mises les unes sur les autres, ou cousuës ensemble, ou bien de celles qui sont à plusieurs chefs : on leur donne encore des noms particuliers qu'ils tirent de leur auteur ou de leur effet, comme les bandages expulsifs pour repousser, attractifs pour attirer, contentifs pour contenir, retentifs pour arrêter, divulsifs pour écarter, agglutinatifs pour rejoindre, &c.

Il y en a d'autres qui ont des noms particuliers, & qui sont destinez pour certaines choses, comme les chevêtres pour la machoire inférieure ; les frondes pour le menton, le derriere de la tête, l'épaule & le périnée ; les scapulaires pour le corps, les brayers pour les décentes ; les champignons qui sont les suspenseurs pour les bourses ; les étriers qui sont pour les saignées du pied, & autres nécessitez.

Enfin il s'en trouve une infinité qui s'aprennent par la pratique, en voyant travailler les bons maîtres, qui en inventent tous les jours à leur mode, & dont on ne peut prendre que les premieres idées dans la lecture des Auteurs qui en ont écrit.

Quelles sont les conditions générales à observer dans les bandages ?

Il y en a plusieurs. 1. On doit prendre gardes que les bandes soient roulées fermes, & qu'elles ne soient ni trop roulées ni trop lâches. 2. Il faut les défaire de tems en tems dans les fractures ; il faut les lever de trois ou

quatre jours l'un pour les rafermir. 3. Qu'elles soient roulées proprement & commodément, afin de ne pas inquiéter le malade.

Qu'y a-t'il à observer pour les compresses ?

C'est de les faire égales, douces, & proportionnées à la grandeur de la partie & du mal ; de les rendre plus garnies dans les endroits inégaux, pour mieux rouler les bandages par-dessus, & de les humecter toûjours de quelque liqueur propre à la maladie, aussi-bien que les bandes.

En traitant chaque maladie, nous enseignerons la maniere de faire le bandage qui lui est convenable.

TRAITÉ DES MALADIES CHIRURGICALES.

CHAPITRE PREMIER.

Des tumeurs en général, apostêmes, abscès, exitures, postules & tubercules.

Qu'est-ce que tumeur?

La tumeur est une éminence ou un boursouflement qui se forme sur quelque partie du corps par un dépôt d'humeurs.

Comment le dépôt d'humeurs se fait-il?

En deux manieres; par fluxion, & par congestion.

Qu'est-ce que le dépôt par fluxion?

C'est celui qui forme la tumeur tout-à-coup, ou en très-peu de tems, par la fluidité de la matiere.

Qu'est-ce que le dépôt par congestion?

C'est celui qui produit la tumeur peu à peu & presqu'insensiblement, par la lenteur & la grossiereté de la matiere.

Quelles ſont les plus fâcheuſes des tumeurs, ou celles qui ſe font par voye de fluxion, ou bien celles qui ſe font par voye de congeſtion?

Ce ſont celles qui ſe font par voye de congeſtion, parce que leur matiére épaiſſe & groſſiere les rend toûjours plus rebelles aux remédes.

D'où ſe tirent les différences des tumeurs?

Elles ſe tirent premiérement des humeurs naturelles, ſimples, mélangées & altérées; ſimples, comme le phlegmon qui ſe fait du ſang, & l'éréſypele de la bile; mélangées comme le phlegmon éréſypelateux qui ſe fait du ſang mêlé avec une portion de bile, ou l'éréſypele phlegmoneux qui ſe fait de la bile mêlée avec une portion de ſang; altérée comme le méliceris qui eſt fait de pluſieurs humeurs qui ne ſe diſtinguent plus à cauſe de leur trop grande altération. Secondement, la différence des tumeurs ſe tire de la reſſemblance, comme le clou, le charbon, la taupe. Troiſiémement, des parties ſur leſquelles elles ſont ſituées, comme l'ophtalmie aux yeux, l'eſquinancie à la gorge. Quatriémement, de la maladie qui les cauſe, comme les bubons vénériens & peſtilentiels. Cinquiémement, de certaines choſes qui ſe rencontrent aux unes & non aux autres, comme les tumeurs enkiſtées, qui ont leur matiére enfermée dans des kiſtes ou des membranes, & ainſi de pluſieurs autres.

Combien y a-t'il de genres ou de sortes de tumeurs qui comprennent à la fois toutes les espéces particuliéres ?

Il z en a quatre, qui sont les tumeurs naturelles, les tumeurs enkistées, les tumeurs critiques, & les tumeurs malignes.

Qu'est-ce que tumeurs naturelles ?

Ce sont celles qui se font de l'une des quatre humeurs contenuës dans la masse du sang, ou bien de plusieurs à la fois mêlées ensemble.

Quelles sons les quatre humeurs contenuës dans la masse du sang ?

C'est le sang, la bile, la pituite & la mélancolie, lesquelles produisent en particulier leur espéce particuliére de tumeur; ainsi le sang produit le phlegmon; la bile, l'érésypele; la pituite, l'œdeme; la mélancolie, le schirre: & leur mélange produit encore le phlegmon érésypelateux, le phlegmon œdemateux, ou l'érésypele phlegmoneux, l'œdeme phlegmoneux; suivant la qualité des humeurs qui prédominent, elles font porter leur nom à la tumeur.

Qu'est-ce que tumeurs enkistées ?

Ce sont celles dont les matiéres se trouvent contenuës dans des kistes ou des sacs membraneux, comme les méliceris ou les écroüelles.

Qu'est-ce que tumeurs critiques ?

Ce sont celles qui paroissent tout-à-coup dans les grandes maladies, & qui les terminent à bien ou à mal, comme les parotides.

Qu'eſt-ce que tumeurs malignes ?

Ce ſont celles qui ſe trouvent toûjours accompagnées de ſymptômes extraordinaires & fâcheux, & dont les ſuites ſont auſſi très-dangereuſes, comme eſt le charbon dans la peſte.

Qu'eſt ce qu'apoſtéme, abcès, exitures & puſtules ?

On peut dire que toutes ces eſpéces de tumeurs ne différent preſque entr'elles que du plus ou du moins. Cependant à parler proprement, par les noms d'apoſtéme & d'abcès, on entend de groſſes tumeurs ſupurables & réſolubles ; par les noms d'exitures & de puſtules, on entend de ſimples pointes ou de petites tumeurs qui paroiſſent en grand nombre, leſquelles ſouvent ne ſupurent pas, les unes étant faites de très-peu d'humeurs, & les autres étant faites de matiere ſéche.

Quelle différence y a-t'il entre tumeur & apoſtéme ou abſcès ?

C'eſt que toutes les tumeurs ne ſont pas des apoſtémes ni des abſcès ; mais il n'y a point d'apoſtéme ni d'abſcès qui ne ſoit une tumeur: comme par exemple, les poraux & les ganglions ſont des tumeurs, & ne ſont pas des abſcès ni des apoſtémes ; au-lieu que les abſcès & les apoſtémes ſont toûjours des tumeurs, parce qu'ils font des boſſes & des élévations.

CHAPITRE II.

De la conduite générale qu'il faut garder dans le panſement des tumeurs.

QU'eſt-ce que le Chirurgien doit principalement obſerver dans les tumeurs, avant d'en entreprendre le panſement ?

Il doit obſerver : Premiérement, la nature de la tumeur : ſecondement, le tems de ſa formation : troiſiémement, ſa ſituation. La nature de la tumeur, parce qu'on traite autrement celle qui eſt ordinaire, que celle qui eſt enkiſtée, critique ou maligne. Le tems de ſa formation : on en obſerve quatre, le commencement, l'augmentation, l'état, & le déclin, dans leſquels il faut des remédes tout différens. Sa ſituation, parce qu'il doit être juſte dans le panſement & dans l'ouverture qu'il en peut faire pour éviter la rencontre d'un artére ou d'un tendon voiſin.

En combien de façons ſe terminent toutes les tumeurs qu'on guérit ?

Elles ſe terminent en deux maniéres, par réſolution, ou ſupuration.

La deliteſcence ou l'endurciſſement, & l'eſthioméne ou la gangrene, ne ſont-ce pas encore deux façons dont les apoſtémes ſe terminent quelquefois, & par leſquelles elles ſe guériſſent ;

Oui, mais c'eſt imparfaitement, d'autant

qu'on ne peut pas bien dire qu'une tumeur ou qu'un apoſtéme eſt abſolument guéri, tandis qu'il reſte quelque choſe du premier mal, comme il ſe fait dans la déliteſcence, où les matiéres ſe trouvent endurcies par une réſolution imparfaite, ou lorſque l'apoſtéme eſt dégénéré en un autre mal, comme il arrive dans l'eſthiomene ou la gangréne qui lui ſuccéde.

Quelle eſt la voye la plus avantageuſe pour guérir les apoſtêmes, ou celle de la réſolution, ou bien celle de la ſupuration?

C'eſt ſans doute celle de la réſolution qui eſt la plus heureuſe; c'eſt auſſi elle qu'il faut prendre tant qu'on peut. Il en faut néanmoins excepter les cas, dans leſquels les tumeurs ou les abſcès ſont critiques ou malins; car pour lors non-ſeulement la voye de ſupuration eſt préférable, mais il faut encore la procurer par toutes ſortes de moyens, même par l'ouverture, laquelle doit être faite en cette occaſion, ſans attendre la parfaite maturité.

Quelles ſont les circonſtances avec leſquelles le Chirurgien doit faire les ouvertures des tumeurs?

Il doit prendre garde de couper les fibres des muſcles, & de vuider tout le pus à la fois dans les grands abſcès, de crainte de voir tomber ſon malade en défaillance.

L'ouverture des tumeurs doit-elle être toûjours faite longitudinairement, & ſuivant la droiture des fibres?

Non, il est quelquefois nécessaire de les ouvrir par une incision cruciale, lorsqu'elles sont grandes, & qu'il y a un kiste à extirper.

Combien y a-t'il de sortes de matiéres qui sortent dans la supuration des tumeurs ?

Il y en a de quatre sortes, qui sont le pus, la bouë, la sanie, & le virus.

Qu'est-ce que le pus ?

C'est une matiére épaisse & blanche comme du lait.

Qu'est-ce que la bouë ?

C'est une matiére épaisse comme le pus, mais qui est de diverses couleurs.

Qu'est-ce que sanie ?

C'est une matiére aqueuse qui suinte des ulcéres, à peuprès comme la séve des arbres.

Qu'est-ce que le virus ?

C'est une matiére aqueuse, blanchâtre, jaunâtre & verdâtre en même-tems, laquelle sort des ulcéres toute puante, avec des qualitez de corrosion & de malignitez.

Combien fait-on de causes générales des tumeurs ?

On en fait trois, la primitive, l'antécedente & la conjointe. La primitive est celle qui donne occasion à la tumeur, comme par exemple, une chute ou bien un coup reçû. L'antécedente est celle qui fournit la matiére à la tumeur, comme est la masse du sang qui grossit & entretient le phlegmon. La conjointe est le sang,

ou la matiere épanchée qui forme immédiatement la tumeur ou le phlegmon.

Quel égard faut-il avoir pour ces trois sortes de causes dans le pansement ?

On peut pourvoir à la cause primitive en évitant les chocs, les chutes & les coups : on remédie à la cause antécédente en diminuant la plénitude du sang, & en rafraîchissant toute la masse par la saignée : on enléve la cause conjointe qui est le sang épanché, en le dissipant par la résolution, ou bien en le vuidant par la résolution.

Qu'est-ce que crise ?

C'est un dépôt soudain d'humeurs qui se fait dans les maladies, & qui en décide ordinairement.

Comment ces dépôts critiques se font-ils ?

Par la vigueur de la nature qui chasse les humeurs par le ventre, ou qui les porte à l'habitude du corps : par le ventre elle fait les flux humoraux, les flux d'urine & les flux de sang ; & par l'habitude du corps, elle produit des sueurs, des tumeurs, & la gangréne même.

En quels endroits les tumeurs critiques arrivent-elles ordinairement ?

Aux glandes, que les Anciens apelloient émonctoirs du cerveau, du cœur & du foye, ils apelloient émonctoirs du cerveau, les grosses glandes qui sont au-dessous des oreilles ; émonctoirs du cœur celles qui sont aux

aiſſelles, & émonctoirs du foye celles qui ſont aux aines. Les tumeurs malignes peuvent arriver en tous les endroits, mais les vénériennes arrivent ordinairement aux aines.

CHAPITRE III.

Des tumeurs naturelles.

ARTICLE PREMIER.

Du phlegmon & de ſes dépendances.

QU'eſt-ce que phlegmon?

C'eſt une tumeur rouge, faite d'un ſang épanché dans une partie à laquelle il cauſe de la tenſion, de la douleur & de la chaleur avec battement.

Les anévriſmes & les varices qui ſont des tumeurs faites de ſang, ſont-ce des flegmons?

Non, parce que le ſang qui forme les anévriſmes, & les varices, n'eſt pas un ſang extravaſé ni accompagné d'inflammations; mais ſeulement une tumeur de ſang faite par la dilatation des artéres & des veines.

Les échymoſes ou contuſions qui ſe font d'un ſang extravaſé, ſont elles des phlegmons?

Non, parce qu'il ne ſuffit pas que le ſang ſoit extravaſé pour conduire un phlegmon, il faut encore qu'il faſſe de la douleur, de la chaleur, & un battement avec inflammation, ce qui ne ſe trouve pas dans les échymoſes, ſi ce n'eſt dans les grandes, après qu'elles ont

été négligées, & dans lesquelles on doit d'abord donner issuë au sang meurtri, pour en empêcher l'inflammation, la suppuration abondante, & plusieurs autres suites fâcheuses.

Le phlegmon est il toûjours fait de pur sang?

Non, il arrive souvent qu'il participe de la bile, de la pituite ou de la mélancolie; ce qui fait qu'on le nomme phlegmon érésipélateux, œdemateux, ou schireux, conservant néanmoins toujours le nom de l'humeur prédominante qui est le sang, & ainsi des autres.

REMEDES.

Quels sont les remédes du phlegmon?

Il y en a de deux sortes, les généraux & les particuliers. Les généraux regardent la cause antécédente; les particuliers regardent la cause conjointe. La saignée, le régime de vivre, & quelquefois les purgatifs, guérissent le phlegmon dans sa cause antécédente, en diminuant la plénitude, la chaleur & l'altération du sang. Les fomentations, les cataplasmes & les emplâtres le guérissent dans sa cause conjointe, en procurant la résolution ou la suppuration.

En quel tems faut-il saigner?

Dans le commencement & dans l'augmentation.

Quels sont les remédes qu'on doit employer d'abord sur la tumeur?

Ce sont les résolutifs & anodins, tels que

ſont ceux qu'on prépare avec du cerfeüil boüilli dans du petit lait, auquel on ajoute un peu de ſafran, pour en laver la tumeur, & en abreuver des linges qu'on aplique deſſus, qu'on renouvelle ſouvent, & qu'on peut mettre avec le cerfeüil.

Ou bien on prend de l'urine d'un homme ſain, dans laquelle on fait boüillir une once de ſouffre pour un verre, dont on baſſine la tumeur.

On ſe ſert encore utilement du ſperme de grenoüilles ſeul, ou de l'eau de chaux & de ſavon mêlées enſemble, ou bien des feüilles de chêne & de plantain broyées & apliquées, ſe gardant ſur tout des remédes froids, des huiles & des graiſſes qui ſont pernicieuſes dans les grandes inflammations.

Dans l'augmentation de la tumeur & de la douleur, que faut-il faire?

Il faut adoucir en amoliſſant & en réſoudant. On compoſe pour cet effet un cataplaſme avec des feüilles de ſureau, d'hieble, de mauve, de violiers, de camomille & de melilot, auſquels on ajoûte des ſemences de lin battuës, faiſant boüillir le tout dans du petit lait; & ſur une livre ou environ on y met un jaune d'œuf, vingt grains de ſafran, un quarteron de miel, & de la mie de pain juſqu'à la conſiſtance néceſſaire: ou bien on prend de la fiente de vache, au lieu des herbes ci-deſſus, & on y met tout le reſte pour en

faire un cataplasme qu'on doit renouveller au moins de douze en douze heures.

Dans l'état que doit-on faire ?

Si la tumeur n'a pû être portée à la résolution, on en procurera la supuration, en mettant dans les cataplasmes des aulx, des oignons de lys cuits sous la cendre, du lait & du basilicon.

Ou bien on prendra simplement un verre de lait, dans lequel on fera fondre une once de savon, pour y moüiller des linges qu'on apliquera sur la tumeur, & on réitérera souvent. Ou bien on employera l'oseille cuite avec du beure frais & un peu de vin.

L'emplâtre diasulphuris est très-excellent tout seul : on le mêle, si on veut, avec le diachylon & le basilicon.

Dans le déclin après la supuration, que faut-il faire ?

On dessèchera l'ulcére doucement d'abord avec l'emplâtre diasulphuris, ou le diachylon ; puis on employera l'emplâtre de diapalme & de ceruse.

Si durant la grande inflammation il y avoit disposition à la gangréne, que faudroit-il faire ?

Il faudroit se servir de bon vinaigre, & sur une once y dissoudre une dragme de vitriol blanc avec autant de sel armoniac pour en bassiner la tumeur ; ou bien prendre la teinture de myrrhe & d'aloës avec un peu d'ægyptiac,

& faire ensuite un digestif de térébentine, de jaune d'œuf & de miel, y mêlant un peu d'esprit de vin ou d'eau-de-vie, s'il y étoit resté quelque pourriture.

Remèdes pour les anévrismes & les varices.

Que fait-on pour un anévrisme?

Lorsqu'il est petit, comme celui qui arrive après une saignée mal faite, il suffit de mettre dessus une petite lame de plomb, ou bien une piece de monnoye, un jetton, qu'on enferme dans une compresse, laquelle on tient bien bandée: un morceau de papier maché vaut encore mieux.

Si l'anévrisme est considérable, on se sert d'un emplâtre astringent, tel qu'est celui-ci.

Prenez du bol, du sang de dragon, de l'encens, de l'aloës & de l'hypocistis, de chacun une dragme: mêlez le tout avec deux œufs battus, & ajoûtez-y de la cire pour donner la consistance d'emplâtre, que vous apliquerez seul, ou bien que vous mêlerez avec égale partie de l'emplâtre *contra rupturam*, y faisant toûjours un petit bandage pour contenir.

L'emplâtre de ciguë y est aussi merveilleux.

Lorsque l'anévrisme est excessif, il faut en venir absolument à l'opération: on la trouvera dans le Traité des grandes opérations.

Qu'y a-t'il à faire pour les varices?

Les varices pour l'ordinaire ne sont pas fâ-

cheuſes, & ſont même utiles pour la ſanté : néanmoins ſi elles incommodent par leur groſſeur & par les douleurs qu'elles donnent, on les adoucit avec le reméde ſuivant.

Prenez des mucilages de ſemences de pſyllium & de lin, de chacune deux onces, du populeum deux onces, de l'huile de vers & de millepertuis, de chacune une once : ajoutez de la cire pour donner la conſiſtance d'emplâtre. Il faut en étendre une partie ſur un linge ou ſur un cuir, l'apliquer ſur la varice, & l'y contenir avec une petite bande.

Si le ſang eſt trop abondant, on peut décharger la varice par l'aplication des ſangſuës, ou bien par une ponction faite avec la lancette ; après quoi on met deſſus une lame de plomp couſuë dans un linge, qu'on contient avec un bandage propre : ſinon on ſe ſert d'un aſtringent comme celui-ci.

Prenez une grenade, coupez-la par morceaux, faites-la boüillir avec une pincée de ſel dans un demi-ſeptier de fort vinaigre; apliquez-la ſur la varice, liez, bandez, & continuez durant un mois.

Remedes pour les échymoſes, contuſions ou meurtriſſures.

Comment faut-il traiter les échymoſes ?

On doit, autant qu'on peut, travailler à les réſoudre, en mettant des tranches de chair de bœuf, & les renouvellant ſouvent, ou bien en

apliquant des linges trempez dans l'esprit de vin nourri de safran.

On les résout encore avec des racines de brione ou couleuvrée rapées & apliquées dessus, ou bien avec du plâtre nouveau, de la suye de cheminée, de l'huile d'olives, & du vin, dont on fait un mélange qu'on met entre deux linges sur le mal.

Si l'échymose est sur une partie nerveuse, on se sert du baume du Perou, ou bien à son défaut, des huiles de vers, & de millepertuis avec du vin tiéde, dont on abreuve des compresses pour mettre dessus.

Lorsque l'échymose est grande, & qu'il y a beaucoup de sang épanché entre le cuir & la chair, le plus sûr est d'en faire l'ouverture pour le faire sortir, dans la crainte qu'il y a d'une supuration abondante & fâcheuse, ou de la gangrene: il faut néanmoins y aller avec grande circonspection au visage, qu'on doit toujours ménager pour les incisions.

Des tumeurs ou apostemes phlegmoneux, & des remédes qui leur conviennent.

Quelles sont les tumeurs ou apostemes qui tiennent du phlegmon ?

Ce sont le bubon, l'anthrax, le charbon, le clou, ou le furoncle, le phyma, le phygeton, le panaris, la brûlure, la gangrene, les engelures, ou les mules aux talons.

Qu'est-ce que le bubon ?

Le bubon est une tumeur qui vient aux ai-

nes, laquelle eſt accompagnée de chaleur, de douleur, de dureté, & quelquefois de fiévre.

Qu'eſt-ce que le charbon?

Le charbon eſt une tumeur dure, rouge & brûlante, inſéparable de la fiévre; elle eſt couverte d'une croute noire, qui tombe par la ſuite avec la ſupuration, & laiſſe un ulcére profond & fâcheux, & qui quelquefois ne ſupure point du tout.

Qu'eſt ce qu'anthrax?

L'anthrax eſt à peu près la même choſe que le charbon; il y a ſeulement cette différence que le charbon paroît toûjours aux endroits des glandes, & l'anthrax partout ailleurs.

Qu'eſt-ce que le clou ou furoncle?

Le clou eſt une eſpéce de charbon benin & mitigé, qui reſſemble à la tête d'un clou, & cauſe des douleurs ſemblables à celle d'un clou qui auroit été fiché dans une partie.

Qu'eſt ce que phigeton?

Le phigeton eſt une petite extuberance rouge & enflamée, ſituée ſur les glandes milliaires de la peau, où elle fait une douleur piquante ſans ſupuration.

Qu'eſt-ce que le phyma?

Le phyma paroît de la même maniere que le phygeton, & ſupure.

Quels ſont les remédes propres pour toutes ces ſortes de tumeurs & apoſtêmes phlegmoneux?

Ce ſont les cataplaſmes & les emplâtres

anodins, émoliens, résolutifs & supuratifs, qu'on employe à proportion comme on fait aux phlegmons.

Qu'est-ce que gangréne ?

La gangréne & la sphacelle signifient la même chose : on les distingue pourtant, la gangréne étant une mortification commencée, & la sphacelle une mortification entiére, qu'on nomme encore nécrose & sydération. Estiomene est une disposition à la mortification, laquelle est marquée par la mollesse de la partie, & sa couleur livide.

On définit la gangréne une mortification de partie, laquelle arrive par l'interception des esprits, & par la privation de la chaleur naturelle.

Quelles sont en général les causes de la gangréne ?

C'est tout ce qui peut empêcher la chaleur naturelle de reluire dans la partie où elle paroît, comme les fortes ligatures, les remédes astringens, ou les résolutifs employez mal-à-propos dans les grandes inflammations, les épuisemens arrivez par émorragie ou par vieillesse, les morsures de chiens enragez, le froid excessif, & le reste.

Par quels signes connoît-on la gangréne ?

On la connoît par la couleur livide de la peau qui quitte les chairs, par la mollesse, la froideur & l'insensibilité de la partie, & quelquefois par sa séchereſſe & sa noirceur, d'où

il exhale une puanteur cadavéreuſe avec la ſanie qui en découle après les ponctions & les ſcarifications faites. Enfin, on s'aperçoit de la gangréne par les ſueurs froides, les défaillances, les ſyncopes & les rêveries qui arrivent au malade, qui ſont tous des ſignes avant-coureurs de la mort prochaine.

La gangréne n'arrive-t elle qu'aux chairs & aux parties molles?

Elle arrive aux os, & celle-là ſe nomme carie.

Comment connoît-on cette gangréne des os, lorſqu'elle eſt encore cachée ſous les chairs?

On la connoît par la couleur noire des chairs voiſines, par la puanteur de la ſanie qui en ſort, par les douleurs profondes qu'on y reſſent, leſquelles ſont fixes & continuelles avant que les apoſtêmes & l'ulcére ſe faſſent, & lorſque l'ulcére eſt fait, on s'aperçoit d'une aſpérité à l'os.

REMEDES.

Quels ſont les remédes qui conviennent à la gangréne?

Ce ſont ceux qui ôtent les parties mortifiées & corrompuës, & qui rapellent la chaleur naturelle. On remplit parfaitement ces deux indications, en faiſant avec le fer l'extirpation de ce qui eſt gâté, & en rapellant la chaleur naturelle par les remédes ſuivans.

Prenez une once de bon vinaigre, mettez-y une dragme de vitriol blanc, avec autant de sel armoniac; servez-vous-en pour bassiner la partie, & apliquez-y encore des plumaceaux imbibez de la même liqueur: ce remède convient dans la premiere disposition à la gangrene. On peut encore se servir de l'eau jaune, laquelle se fait avec le sublime corrosif & de l'eau de chaux: on prend, par exemple, une demi-dragme de sublimé corrosif, qu'on jette sur une livre d'eau de chaux.

On employe avec plus d'efficacité la teinture de myrrhe & d'aloës, dans laquelle on délaye l'onguent Ægyptiac; ou bien on aplique l'eau de chaux, dans laquelle on a fait boüillir deux onces de soufre, avec deux dragmes de mercure doux, & on y ajoute quatre onces d'esprit de vin pour en faire une eau phagedenique admirable; on en bassine la partie, & on en abreuve des plumaceaux qu'on met dessus.

Si la gangrene passe jusqu'à l'os, il faut d'abord nettoyer l'ulcére avec l'eau-de-vie, & mettre ensuite l'euphorbe, en prendre sur des plumaceaux, s'abstenant de toute sorte d'huiles ou graisses.

Si ces remédes sont inutiles, on aura recours au feu, au fer, ou à l'amputation. Nous allons donner ci-après la maniére de la faire.

Qu'est-ce que les mules au talon, ou engelures?

Ce sont des tumeurs douloureuses, les-

quelles ſont ſouvent accompagnées d'inflammation : elles arrivent particuliérement aux parties nerveuſes & extérieures, comme au talon, & ſont d'autant plus ſenſibles, que l'air & le froid ſont plus rigoureux.

De quoi ſe ſert-on pour guérir les mules au talon, ou les engelures ?

On lave & on fait tremper le talon dans du vin boüilli avec de l'alun & du ſel, dont enſuite on compoſe un cataplaſme, ajoutant la farine de ſeigle, le miel & le ſoufre. Le jus de rave chaud apliqué avec l'onguent roſat, y eſt encore très-bon, ou le *petroleum* ſeul.

Qu'eſt-ce que panaris ?

Le panaris ou la paronichie eſt une tumeur qui vient ordinairement à l'extrêmité des doigts, à la racine des ongles : elle eſt rouge, accompagnée de douleurs très-profondes & ſi ſenſibles, que le bras entier s'en reſſent : la fiévre même y ſurvient quelquefois, & la gangrene, l'humeur, étant enfermée entre l'os & le périoſte, qui eſt cette petite membrane qui le revêt immédiatement.

Quels remedes employe-t'on pour guérir les panaris ?

On ſe ſert d'abord de cataplaſmes anodins, c'eſt-à-dire, qui apaiſent la douleur exceſſive, comme celui qu'on peut compoſer avec du lait, des ſemences de lin battuës, des figues graſſes, un jaune d'œuf, du ſaffran, du miel & de l'huile de vers, avec une mie de

pain. Ensuite on tentera la résolution, y apliquant l'huile d'amandes, le sucre de Saturne, l'ordure des oreilles, ou bien le baume de soufre. L'emplâtre du mucilage, & celui de soufre dissous dans le vin, est encore un très-bon résolutif & anodin.

S'il faut en venir à la supuration, on ajoutera au cataplasme précédent les oignons de lys cuits sous la cendre; ou bien on fera un nouveau cataplasme avec l'oseille cuite, le beure frais & un peu de levain.

Qu'est-ce que brûlure ?

La brûlure est une impression de feu faite sur une partie, dans laquelle il reste beaucoup d'ardeur avec des empoules remplies de sérositez, ou bien des croutes, selon que le feu a fait plus ou moins d'action.

Quels sont les remedes pour la brûlure ?

La brûlure se guérit par l'aplication prompte de la bouë fraîche, réitérée plusieurs fois de suite, par celle des oignons pilez, de l'onguent rosat, & de populeum mêlez avec un jaune d'œuf & de la chaux vive, des écrevisses pilées toutes vives dans un mortier de plomb, & d'une infinité d'autres.

Si la brûlure est au visage, on se sert particulierement des mucilages de semences de coings & de psyllium, & du sperme de grenouilles, dont on prend parties égales; & sur quatre onces, on y ajoute vingt grains de sucre de Saturne, on étend ce remède avec une plume

plume, & on met par-dessus un fin papier gris : cette recette est merveilleuse.

Si la brûlure a fait une escare ou une croûte, on la fait tomber avec du beure frais étendu sur une feüille de chou qu'on aplique chaudement.

Si la croûte est trop dure & ne tombe pas, il faut l'ouvrir pour donner issuë au pus, dont le séjour feroit un ulcére profond par dessous : on observe la même conduite pour les ampoules ou les pustules, deux jours après qu'elles sont élevées, & on y aplique l'onguent de chaux vive, d'huile rosat & de jaunes d'œufs.

ARTICLE II.

De l'Eréſipéle & de ſes dépendances.

Qu'eſt ce que l'Ereſipéle ?

L'éréſipéle est une petite élévation produite par un dépôt de bile répanduë & courante entre cuir & chair, laquelle se fait connoître par la couleur jaunâtre, la grande chaleur, & les picotemens qu'elle donne.

REMEDES.

Quels ſont les remédes de l'éréſipéle ?

L'éréſipéle qui vient à la tête & à la poitrine n'est pas sans danger, & il doit être traité sérieusement par les remédes tant intérieurs qu'extérieurs : on use intérieurement de diaphoretique minéral, d'yeux d'écrevisses, de coquilles d'œufs, de poudre de vipere, & au-

tres. On employe les potions qui ont pareilles vertus, comme par exemple celle-ci; prenez quatre onces d'eau de fleurs de sureau, jettez-y un scrupule de sel volatil de viperes ou de corne de cerf, avec une once de sirop de pavot rouge.

La saignée n'a pas ici de lieu, si ce n'est qu'il y ait grande plénitude; mais on ne doit pas mépriser les lavemens fréquens composez de petit lait, de cerfeüil, de chicorée, de violiers, ajoûtant une dragme de cristal minéral en dissolution avec deux onces de miel violat.

Extérieurement on aplique sur l'érésypéle des linges moüillez dans l'esprit de vin nourri de camphre & de safran, & on les renouvelle à mesure qu'ils sont séchez.

On se sert aussi de craye & de myrrhe en poudre en égale quantité, qu'on met sur un papier broüillard enduit de miel, & on l'aplique sur le mal.

Si la chaleur & la douleur sont excessives, on prend une demi-dragme de sucre de Saturne, vingt grains de camphre, autant d'opium, avec deux dragmes de myrrhe rouge qu'on met dans un demi-septier de vin blanc, & on s'en sert ensuite en y trempant des linges qu'on aplique sur l'érésipéle, & qu'on renouvelle souvent.

Et pour racommoder le visage, on prend du linge de chanvre qu'on moüille dans un reméde préparé avec demi-septier de petit

lait, deux jaunes d'œufs, & une dragme de safran.

Il est bon parmi tous ces remédes d'établir aussi un bon régime de vivre, & de donner pour boisson ordinaire la tisane faite avec les rapures de cornichon, les sommitez de petite centaurée, les pommes de reynettes coupées par morceaux avec leur peau, & la réglisse. On peut même accorder un peu de bon vin, suivant l'avis du Médecin qui prend soin du malade.

Des tumeurs ou apostêmes érésipélateux, & de leurs remédes.

Quelles sont les tumeurs ou apostêmes, qui tiennent de la nature de l'érésypele?

Il y a de la herpe séche & de la herpe humide : la herpe séche est ce qu'on apelle dartres, & la herpe humide sont des espéces de vessies ou pustules jaunâtres qui donnent de la démangeaison, & font à la peau de petits ulcéres rongeans : on peut ajoûter à celle-ci plusieurs espéces de gales ou gratelles.

Pour l'une & pour l'autre on peut employer les remédes prescrits pour l'érésypele, comme sont les lotions faites avec de l'eau de chaux, la décoction d'absinte, & le sel armoniac, au poids d'une demie dragme sur quatre onces de liqueurs ; ou bien prendre demi dragme de sel de Saturne, & la mettre dans un verre de décoction de fumeterre ou de cerfeüil. On se sert encore d'huile de tartre par

défaillance, dont on fait un liniment seul ou mêlé avec les décoctions ci-dessus.

Article III.

De l'Oedéme.

Qu'est-ce que l'Oedéme?

L'œdéme est une tumeur pâle, molle & très-peu sensible, qui est faite par un dépôt d'humeurs pituiteuses.

Quels sont les remédes de l'Oedéme?

Ce sont les fomentations, les cataplâmes, les linimens & les emplâtres.

Les fomentations se font avec les hiébles mises par paquets dans le four chaud après que le pain est cuit. On les arrose de vin, on les tire toute fumantes, on coupe les liens, on les ouvre, & on en envelope la partie, mettant par-dessus un linge chaud; on réïtére, & on fait aussi transpirer l'humeur par la sueur.

Les cataplâmes se composent avec la camomille, le mélilot, le mille-pertuis, la sauge, les hiébles, la pariétaire, la racine de bryone, les oignons; le tout boüilli dans du vin blanc avec du miel, & on y ajoûte si on veut un peu de semence de cumin, ou de fenoüil battu.

On fait aussi des cataplâmes avec des crotes de cheval & des semences de cumin battuës, qu'on fait boüillir dans de fort vinaigre, & on y mêle la farine d'orge jusqu'à la consistance de boüillie.

Les emplâtres se préparent avec une once

de diapalme, depuis once de martiatum, une livre d'huile de lys, une demi-once de semences de cumin en poudre; une demi dragme de sel armoniac, & une once de cire jaune pour donner du corps.

S'il y a de la dureté on prend l'emplâtre de mucilages, ou celui qu'on fait avec les gommes de bdellium, ammoniac & galbanum dissoutes dans le vinaigre.

Il ne faut pas oublier les purgatifs de jalap au poids d'une dragme dans un verre de vin blanc, ou demi-once de tablettes de citro ou de diacarthami, lesquels épuisent heureusement le fond des humeurs pituiteuses & séreuses qui nourrissent les œdémes.

Des tumeurs ou apostémes œdemateux.

Quelles sont les espéces de tumeurs qui tiennent de la nature de l'œdéme?

Ce sont les phlictaines, l'emphyséme, le batracos ou ranuncule, la loupe, la taupe, le broncocele, le ganglion, le fungus ou champignon, la teigne, les écroüelles, & toutes les espéces d'hydropysies générales & particulieres.

Qu'est ce que phlictaines?

Ce sont des postules ou vessies remplies d'eau blanche, & un peu jaunâtre.

Qu'est-ce qu'emphyséme?

C'est une tumeur dans laquelle il y a des flatuositez ou des vents enfermez avec un peu de pituite glaireuse.

Qu'eſt ce que batracos ou ranuncule ?

C'eſt une veſſie remplie d'eau glaireure qui vient ſous la langue à l'endroit du filet ; elle s'apelle encore la grenoüillette.

Qu'eſt ce que la loupe ?

C'eſt une tumeur formée d'une pituite épaiſſe & pâtreuſe, qu'on met au nombre des tumeurs enkiſtées.

Qu'eſt-ce que taupe ?

C'eſt une tumeur molle & aſſez large, qui vient ordinairement à la tête & au viſage, & qui contient un pus blanc, épais & pituiteux.

Qu'eſt-ce que broncocele ?

C'eſt une tumeur qui vient au nœud de la gorge, & qui la groſſit extrêmement, étant faite d'une pituite épaiſſe, mêlée d'un peu de ſang ; elle s'apelle encore goëtre, & ſe met au nombre des tumeurs enkiſtées.

Qu'eſt-ce que ganglion ?

C'eſt une tumeur aſſez dure, indolente, & vacillante, produite d'une pituite épaiſſie ; elle ſe trouve toûjours ſur quelque nerf ou tendon.

Qu'eſt-ce que fungus ou champignon ?

C'eſt une tumeur ſpongieuſe qui vient ſur les tendons froiſſez & affoiblis par quelque achopement.

Qu'eſt-ce que teigne ?

C'eſt une tumeur blanchâtre & écailleuſe qui ſe forme à la peau de la tête par une pituite viſqueuſe & mélangée, & qui a des racines dans le fond du cuir.

Qu'eſt-ce qu'écroüelles ?

Ce ſont des tumeurs qui viennent ordinairement aux glandes du col, & par-tout où il y en a; elles ſe font d'une pituite viſqueuſe, ſéreuſe & maligne, & dont on dit que la ſource eſt aux glandes du méſentere : elles ſont auſſi du nombre des tumeurs enkiſtées.

Qu'eſt-ce qu'hydropiſie ?

C'eſt une tumeur molle, faite par un dépôt abondant de ſérositez dans les parties où elle paroît.

Combien y a-t'il de ſortes d'hydropiſies ?

Il y en a trois eſpéces générales qu'on nomme aſcite, tympanite, & leucophlegmatique.

Qu'eſt-ce qu'hydropiſie aſcite ?

C'eſt celle qui forme la tumeur ou l'enflure du bas-ventre par un amas d'eaux.

Qu'eſt-ce qu'hydropiſie timpanite ?

C'eſt celle qui fait pareillement la tumeur ou l'enflure du bas-ventre, avec cette différence qu'il s'y rencontre beaucoup de vents mêlez avec les eaux, ce qui rend la tumeur tranſparente & raiſonnante comme un tambour d'où elle a pris ſon nom.

Qu'eſt-ce que l'hydropiſie apellée leucophlegmatique ?

C'eſt une tumeur, ou pour mieux dire, une enflure générale de toutes les parties du corps, auſſi-bien que du bas-ventre : elle ſe fait d'une pituite glaireuſe & mucilagineuſe; d'où vient que l'impreſſion des doigts reſte aux endroits qu'on a preſſez.

Quelles ſont les eſpéces particuliéres d'hydropiſie ?

Ce ſont celles qui arrivent à différentes parties, dont elles portent les noms : ainſi il y a l'hydrocéphale, qui eſt l'hydropiſie de la tête ; l'exomphale, du nombril ; l'hydrocelle, des bourſes. Enfin il y a celle de la poitrine & celle de la matrice.

Quels ſont les remédes propres à toutes ces ſortes de tumeurs ou d'hydropiſies ?

Ce ſont en général tous ceux qui conviennent à l'œdéme, leſquels on employe diverſement, comme ſont les linimens, les fomentations, les cataplâmes, les emplâtres, & on doit compter beaucoup ſur les remédes internes, qui ſont les diaphorétiques, les ſudorifiques & les purgatifs, lorſqu'ils ſont ſoûtenus par le bon régime de vivre.

La décoction de racine de bryone avec de la canelle & de la régliſſe fait beaucoup piſſer, auſſi bien que la décoction de raves & de carottes, l'infuſion de ſauge dans du vin blanc.

ARTICLE IV.

Du ſchirre, & des remédes qui lui ſont propres.

Qu'eſt-ce que ſchirre ?

C'eſt une tumeur dure, immobile, preſque indolente, de couleur livide & brune, laquelle eſt formée d'une humeur mélancolique, qui ſuccéde ſouvent à des phlegmons & à des œdémes mal panſez.

Comment guérit-on le ſchirre ?

En l'amoliſſant & en le réſoudant, & rarement en le faiſant ſupurer.

On l'amolit par l'aplication d'un cataplâme compoſé de feüilles de violiers, de mauves, de guimauves, poirées, de ſureau, de ruë & d'abſinthe, avec des fleurs de camomille, de la fiente de cheval & de vache, & des oignons de lys ; on fait boüillir le tout enſemble dans du vin, puis on y ajoûte du miel & de la graiſſe de porc, pour en faire un cataplâme avec de la mie de pain.

On le réſout avec les emplâtres compoſez de diachilon, de mélilot, & de mucilages, auſquels on ajoûte l'huile de vers & les fleurs de ſoufre ; & pour rendre le reméde plus efficace, on y mêle encore l'huile de tabac, & la gomme ammoniac diſſoute dans le vinaigre.

Il faut d'ailleurs accompagner ces remédes topiques ou extérieurs, de ceux qui ſe donnent extérieurement, & qui ſervent à préparer les humeurs aux évacuations convenables ; comme ſont les yeux d'écreviſſes, les machoires de brochet, les décoctions de ſalſe-pareille, l'uſage du bon vin, & des nourritures légeres & de facile digeſtion.

Des tumeurs ſchirreuſes, & de leurs remédes.

Quelles ſont les tumeurs qui participent du ſchirre ?

Ce ſont le polype, le carcinome, le ſar-

come, le nacte, fic ou desir, & le cancer.

Qu'est-ce que polype ?

C'est une excrescence de chair fongueuse qui vient dans les narines. Hipocrate confond le carcinome & le sarcome avec le polipe, dont il dit qu'ils sont des espéces.

Qu'est-ce que le nacte, fic ou desir ?

C'est une tumeur ou excrescence de chair qui vient aux fesses, aux épaules, aux cuisses, au visage & par-tout ailleurs, dont les figures & les ressemblances différentes, lui font donner des noms différens; car tantôt c'est une groseille, tantôt une meure, & tantôt un melon ou une cerise; quelquefois ce sont des poissons & des arbres, comme j'en ai vû, & quelquefois ce sont des oiseaux ou d'autres espéces d'animaux, selon les desirs empressez qu'ont eû les meres dans leur grossesse, pour des choses dont elles n'ont pas joui quand elles l'ont souhaité.

Quels sont les remédes du polype, & des autres espéces d'excroissances de cette nature ?

Le polype peut être traité & guéri dans son commencement; mais il est à craindre qu'il ne dégénére en un cancer incurable, lorsqu'il a été négligé ou mal pansé.

Outre les remédes généraux, qui sont les petites saignées & les purgatifs réitérez, avec un régime de vivre exact, il y a des remédes particuliers, qui sont ceux qui dessèchent & consument insensiblement l'excrescence,

comme la décoction de bistorte, de plantain, & d'écorce de grenade dans le vin rouge, qu'on fait attirer par le nez plusieurs fois le jour, & dont on abreuve de petites tentes qu'on y porte, & qu'on rafraîchit souvent, y ajoûtant même un peu d'alun & de miel.

On fait aussi tenir dans sa bouche, tantôt une feüille de sauge, tantôt un morceau de racine de piretre, & tantôt du tabac, ou autre chose de cette nature qui fasse saliver. Si le mal dure trop, & ne céde point aux remédes ci-dessus, il faut en venir à l'opération qui est l'extirpation, laquelle se fait très-communément aujourd'hui à Paris, & très-seurement.

A l'égard des nactes ou des desirs, il vaut mieux, n'y pas toucher. On efface souvent les taches qu'on aporte en naissant par l'aplication qu'on fait aux enfans de leur arriere-faix encore tout chaud dans le tems de l'accouchement.

Qu'est ce que le cancer?

C'est une tumeur dure, sensible & ulcéreuse produite d'une humeur brûlée, dont la malignité n'est presque pas surmontable par les remédes.

Combien y a-t'il de sortes de cancers?

De deux sortes, il y a le cancer primitif, & le cancer dégénéré : le cancer primitif est celui qui vient de soi, & qui paroît d'abord de la grosseur d'un pois ou d'une fève, qui ne laisse pas de faire une douleur intérieure, conti-

nuelle, ſourde & poignante par intervalles; durant ce tems le cancer ſe nomme cancer occulte, & lorſqu'il a groſſi, & qu'il eſt ouvert, il ſe nomme cancer ulceré, lequel eſt d'autant moins capable de ſecours, qu'il eſt accompagné d'horribles ſymptômes ou circonſtances.

Le cancer dégénéré c'eſt celui qui ſuccéde à une tumeur ou apoſtême opiniâtre & mal panſé, qui ſans avoir pris la nature du cancer aveugle, devient un cancer ulcéré.

Quels remédes faut-il faire à un cancer primitif, aveugle ou occulte?

Comme on ne le connoît qu'avec peine dans cet état, il eſt ſouvent négligé; il eſt cependant de conſéquence d'en prévenir les ſuites, & de ſe précautionner ſur tout par un bon régime de vivre, & par les remédes généraux qui vont à rectifier doucement l'intempérie des entrailles; après quoi on peut donner les demi-bains, & faire uſer de petit lait, ou du lait d'aneſſe, & employer généralement les ſpécifiques, comme les poudres d'yeux d'écreviſſes, de viperes, de cloportes & les autres. Quant aux remédes topiques, il n'en faut faire aucuns, ſi ce n'eſt qu'on veüille apliquer deſſus la tumeur une lame de plomb frotté de vif-argent, tout le reſte ne ſervant qu'à attendrir la peau, & à la faire ouvrir. On peut auſſi prendre pour boiſſon, l'eau de ſcorſonere & de cornichon, avec des fleurs de bourache & de bugloſſe, & la régliſſe, ou

bien de l'eau de vif-argent seul, en faisant boüillir une once dans deux pintes d'eau chaquefois, le vif-argent restant toûjours au fond du vaisseau.

Quels sont les remédes du cancer ulcéré ?

Outre ceux qui regardent le général, qui sont les mêmes que ceux du cancer occulte, il y a les topiques qui peuvent ici avoir lieu. Les poudres de crapaux, de taupes, de grenouilles & d'écrevisses calcinées mises dessus, les nettoyent parfaitement ; on prend le boüillon des vipéres & des écrevisses pour les laver, & on les prend encore intérieurement. Les détersifs faits avec l'eau de chaux ou le petit lait purifié & boüilli avec du cerfeüil, sont très-bons ; on y ajoute si l'on veut du camphre, ou du sucre de Saturne.

Si les douleurs sont violentes, on a recours au *laudanum*, dont on donne un ou deux grains dans un peu de conserve de roses. L'extirpation s'en peut aussi faire avec succès, lorsque le cancer est dans les glandes ou des chairs.

Pour le traitement des cancers dégénérez, il faut toujours avoir égard à l'espèce de la tumeur d'où il a pris naissance.

CHAPITRE IV.

Des tumeurs bâtardes ou enkistées.

QU'est-ce que tumeur ou apostéme enkisté ou bâtard ?

C'est celui qui est fait par un dépôt d'hu-

meurs mélangées & corrompuës, dont les matieres sont contenuës dans des kistes ou poches membraneuses.

Quels sont les espéces de ces tumeurs ?

Il y a le stéatome, l'atherome, le meliceris, la loupe, le bronchocele ou le goëtre, & les scrofules ou les écroüelles.

Comment connoît-on la différence de ces tumeurs ?

On connoît le stéatome par sa matiere qui ressemble à du suif, l'atherome par la sienne qui ressemble à de la boüillie, & le meliceris parce qu'elle ressemble à du miel : ces trois sortes de tumeurs ne se distinguent pas bien à l'extérieur, en ce qu'elles ne changent pas la couleur naturelle de la peau, qui conserve également dans ces trois, l'impression des doigts qui les pressent. Le bronchocele ou le goëtre se connoît par le lieu & la partie qu'il occupe, qui est le gosier, & par sa consistance un peu durâtre sans altération de la peau. On connoît les écroüelles par la dureté inégale ; & leur situation sur des glandes, soit au col, soit aux aisselles, soit ailleurs, sans aucune altération de la peau.

REMEDES.

Quelle est la méthode qu'on observe pour guérir ces sortes de tumeurs ?

Il faut tendre d'abord à la résolution comme en toutes les autres ; néanmoins le plus

sûr est de les faire suputer & d'extirper le kiste, qui est sujet à se remplir après la résolution de l'humeur.

Quels sont les remédes propres à résoudre?

Ce sont tous ceux dont on peut se servir pour les œdémes, & pour les schirres; mais en voici de spécifiques ou particuliers.

Prenez du romarin, de la sauge, de l'absinthe, du sureau, de la grande chelidoine, de la camomille, du melilot, du mille-pertuis & du tabac; faites-les boüillir dans du vin blanc avec de la suye de cheminée & du miel mercurial, ajoûtez-y des semences de cumin battuës, & de l'huile de vers, pour en composer un cataplasme, que vous renouvellerez deux fois le jour; après cela, si la tumeur ne se dissipe pas, vous apliquerez l'emplâtre ci-après, qui est merveilleux.

Prenez partie égale de l'emplâtre diachylon de devigo, quadruple de mercure, & divin; faites-les fondre ensemble, puis mêlez-y du safran & de l'huile de tabac, pour faire un emplâtre du tout, que vous étendrez sur un petit cuir, & que vous apliquerez sur la tumeur, sans le laver que de huit en huit jours une fois pour le rafraîchir, & le réapliquer après avoir lavé & bassiné la tumeur avec de l'urine chaude ou de la saumeure.

Il faut toûjours se souvenir que les remédes extérieurs ne produisent qu'imparfaitement leurs effets, s'ils ne sont secondez des remédes

internes, tels que sont ici les purgatifs réiterez & joints au régime de vivre.

Quels sont les remédes propres à faire supurer?

On peut employer ceux dont on se sert pour les autres espéces de tumeurs.

Quant à l'extirpation du kiste, elle se fait en partageant la tumeur en quatre, en procurant la supuration, & en consumant le kiste peu à peu: il n'y a que le bronchocele ou le goëtre qui ne peut souffrir l'extirpation, à cause du grand nombre de nerfs, de veines & d'artéres voisines, parmi lesquelles la tumeur se trouve embarassée; on fait pourtant la bronchotomie, qui est l'opération pour cette tumeur.

CHAPITRE V.

Des tumeurs & apostémes critiques, malins, pestilentiels, & vénériens.

Quelle différence y a-t'il entre les tumeurs ou les apostémes critiques, malins, pestilentiels, & vénériens?

C'est que les tumeurs ou les apostémes critiques sont indifféremment toutes les tumeurs qui se forment à la fin des maladies, en quelqu'endroit qu'elles soient.

Les apostémes ou les tumeurs malignes sont celles qui sont rebelles aux remédes, & qui ne laissent vaincre que difficilement.

Les apostêmes ou tumeurs pestilentielles sont celles qui sont accompagnées de fièvre, de défaillance, de maux de tête, qui viennent principalement en tems de peste, & qui sont contagieuses.

Les apostêmes ou les tumeurs vénériennes sont celles qui paroissent au bas des aînes, & qui sont la suite d'un coït impur.

Partant l'apostême critique peut être malin, pestilentiel & vénerien. L'apostême malin peut n'être ni critique, ni pestilentil, ni vénérien ; mais l'apostême pestilentil & le vénérien sont toujours malins.

Quelles sont les espéces ordinaires d'apostêmes ou tumeurs critiques ?

Ce sont des anthrax, des cloux, des phlegmons, & des parotides.

Quelles sont les espéces de tumeurs ou apostêmes malins ?

Ce sont le cancer, & les écroüelles, & autres semblables.

Quelles sont les espéces de tumeurs ou apostêmes pestilentiels ?

Ce sont les charbons qui viennent par-tout; les anthrax qui se font sous les aisselles, & les bubons qui se forment aux aînes.

Quelles sont les espéces de tumeurs ou apostêmes vénériens ?

Ce sont les poulains ou les bubons, les chancres qui viennent à la verge, les poreaux ou les condilomes qui paroissent au fondement.

Comment distingue-t'on un bubon pestilentiel d'un vénérien ?

Par leur situation & leurs accidens, le bubon pestilentiel étant plus haut, & le vénérien plus bas : d'ailleurs la fiévre, les maux de cœur, l'abattement universel sont les accidens ordinaires du bubon pestilentiel ; au lieu que le bubon vénérien est toûjours la suite d'un coït impur, & n'a point d'autres accidens que ceux des tumeurs ordinaires, qui sont la douleur, la chaleur, les élancemens, & le reste.

Quant aux remédes, on peut les aller prendre parmi ceux que nous avons prescrits pour les tumeurs.

CHAPITRE VI.

Du Scorbut.

CEtte maladie se connoît aux ulcéres de la bouche, qui sont fort puantes, à une salivation assez abondante : on a de grandes douleurs de têtes, des vertiges, des épilepsies, des apoplexies, des paralysies : le visage est d'un rouge pâle & obscur, il est quelquefois bouffi, enflammé, & semé de pustules ; les dents branlent & font de la douleur ; les gencives sont enflées, elles demangent, elles pourrissent, elles s'ulcérent, elles deviennent chancreuses, & la machoire presqu'immobile ; les membres se courbent & ne se peu-

vent étendre, les malades deviennent ſtupides & endormis, ils reſpirent difficilement, ils ont des palpitations de cœur, & la toux, ils tombent en défaillance. Les ulcéres font quelquefois tant de déſordre, que les malades ont les jouës toutes mangées, & qu'on leur voit les dents. Ils ont des envies de vomir, des cours de ventre, des tranchées; leurs inteſtins ſe gonflent, ils ont des puſtules rouges & livides ſur le ventre & aux parties naturelles, qui font quelquefois des ulcéres, tout le corps ſe deſſéche, &c.

Dans le commencement cette maladie eſt aiſée à guérir; mais lorſqu'elle eſt ancienne & qu'elle attaque les viſcéres, elle devient incurable, auſſi-bien que lorſque c'eſt une maladie du Païs, ou que les malades ſont vieux.

Pour la guérir, il faut commencer par un bon régime de vivre; & pour adoucir le ſang, on prendra des boüillons de volailles, on mangera des poulets & des œufs frais: on mettra dans les boüillons, les plantes antiſcorbutiques, comme ſont le creſſon, les épinards, les racines de perſil, les aſperges, l'ache, la ſcorſonnette, cochlearia, &c. On ne mangera rien qui ne ſoit de haut goût ou acide: on boira de bon vin rouge ſans artifice; on prendra un exercice & un repos moderé; on ſe tiendra l'eſprit gai & exempt de toute paſſion violente.

Les remédes qui ſuivent, pris intérieure-

ment, sont fort bons pour le scorbut. La teinture de caillou depuis 10 grains jusqu'à 30. l'antimoine diaphorétique, depuis 6 grains jusqu'à 30, le sublimé doux depuis six grains jusqu'à 30, le mars diaphorétique depuis 10 grains jusqu'à 20, le safran de Mars apéritif depuis 10 grains jusqu'à deux scrupules, le corail préparé depuis 10 grains jusqu'à une dragme, l'esprit volatil de sel armoniac depuis 6 goutes jusqu'à 20, l'eau de cresson depuis 15 goutes jusqu'à une dragme ; l'esprit de cochearia depuis 10 goutes jusqu'à une dragme, la teinture d'antimoine depuis 4 goutes jusqu'à 20, le sel volatil huileux armoniac depuis 4 grains jusqu'à 15, l'esprit de gayac depuis demi dragme jusqu'à une dragme & demie, le tartre vitriolé depuis 10 grains jusqu'à 30, les sels volatils de tartre, d'urine, de vipére, de corne de cerf, depuis 6 grains jusqu'à 15 de chacune, l'esprit de gomme ammoniac depuis 8 goutes jusqu'à 16, le précipité de mercure de couleur de rose pâle depuis 4 jusqu'à 10 grains, la panacée mercurielle depuis 6 grains jusqu'à deux scrupules. Nous donnerons la maniere de la faire dans notre Traité des maladies vénériennes.

On fera prendre au malade des lavemens émoliens & déterfifs en se couchant. On se tiendra toûjours le ventre libre avec des tisanes; ensuite on prendra les sudorifiques doux, qui seront faits des décoctions de fumeterre,

de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de ſcolopendre, de ſcabieuſe, de petit ſedum, de camédris, de bouroche, de la racine de ſcorſornaire, de polipode, de perſil, de fenoüil, des fleurs de genet, de ſureau, de ſouci. En voici de plus forts pour les tempéramens froids.

Les décoctions de cochlearia, de lepidium, de perſicaria, de la petite chelidoiné, de l'abſynthe, de petit ſedum, de trifolium fibrinum, d'angélique, de grains de geniévre, &c.

Les décoctions pour laver la bouche ſe feront avec la ſauge, le romarin, l'hyſope, les feüilles de chêne, de cochlearia, le creſſon, la nicotiane, la racine de biſtorde, l'ariſtoloche, la tormentille, l'iris, les balauſtes, les roſes rouges, l'eſprit de vin camphré eſt excellent.

Pour raffermir les gencives, on fait des gargariſmes avec les plantes antiſcorbutiques, comme l'eſprit de cochlearia, deux dragmes, un ſcrupule de l'eſprit de vitriol, un ſcrupule de ſel commun, quatre onces d'eau roſe & d'eau de plantin.

Si les gencives ſont pourries, on les frotera avec du miel roſat, & avec quelques goutes d'eſprit de ſel.

Pour apaiſer les douleurs des membres, on fera prendre les bains & des fomentations; la décoction de ſaſſafras priſe intérieurement avec quelques grains de laudanum, calme les douleurs.

Pour apaiſer les tranchées, on donnera des lavemens avec du petit lait, du ſucre, des jaunes d'œufs, du ſyrop de pavot, & des huiles de vers de terre, de cochlearia, de camomille, &c.

Contre l'hydropiſie on prendra l'eſſence de trifolium fibrinum & d'enula, depuis vingt-quatre goutes juſqu'à trente, & on continuëra.

Le lait pris intérieurement empêche le vomiſſement.

Le boüillon d'écreviſſe adoucit le ſang.

Le flux de ventre s'arrête avec l'eſſence d'abſynthe & l'eſprit de maſtic.

La fiévre s'arrête avec les fébrifuges & les antiſcorbutiques.

Les taches ſe fomentent avec les décoctions d'herbes aromatiques & antiſcorbutiques, avec du nitre & avec l'onguent de ſtirax.

Pour les ulcéres des jambes, on pulveriſera du ſucre de Saturne, du ſafran de Mars, de la Myrrhe, du mercure doux parties égales, dont on chargera les plumaceaux pour les mettre ſur les ulcéres.

Voici un bon reméde pour adoucir les acides des humeurs. Prenez une demie once d'eſprit de cochlearia, deux dragmes d'eſprit ammoniac tartariſé, une dragme de teinture de vers de terre du mois de Mai. On prend trois fois le jour 15 ou 20 goutes de cette liqueur dans une décoction faite des ſommitez de ſapin.

Contre les turbercules, prenez deux poignées de fleurs de camomille & de sureau, trois dragmes de racine de brione, une poignée de mie de pain ; & mettez boüillir le tout avec du lait, & en faites des cataplasmes.

Pour apaiser les douleurs de tête, on prendra vingt-cinq ou trente goutes de teinture de succin dans les esprits, ou dans les eaux antiscorbutiques.

On facilite la respiration en prenant deux dragmes d'eau antiscorbutique, deux dragmes d'essence d'enula campana, avec une demie dragme d'esprit de gomme ammoniac, on en prendra trois ou quatre cuillerées plusieurs fois le jour.

Pour empêcher la pourriture des gencives, vous prendrez une dragme de teinture de gomme lacque, trois dragmes d'esprit de cochlearia, avec quinze ou vingt goutes d'huile de tartre faite par défaillance, & en frottez les gencives plusieurs fois le jour. L'eau de vie camphrée ou l'esprit de vin est un très-bon remède. Toutes les lotions faites avec les eaux ou décoctions des plantes antiscorbutiques y sont fort bonnes.

Pour la maigreur on prendra le lait de chévre avec l'esprit de cochlearia, & les autres eaux tirées des plantes antiscorbustiques. Les apozémes d'endive, de chicorée, d'oseille, de becabunga, & l'eau de limaces y sont fort bons.

L'on ſe ſert de l'onguent ſtirax dans l'Hôtel-Dieu, qu'on met ſur les taches & duretez qui viennent aux jambes.

TRAITE'

DES PLAYES, DES ULCERES, & des Sutures.

CHAPITRE I.

Des Sutures.

LEs ſutures ne ſe font qu'aux playes récentes & encore ſanglantes, lorſque le bandage ne les peut réünir, comme ſont les tranſverſales; qu'il n'y a point de contuſion, de perte de ſubſtance, ni de grandes hémorragies; qu'elles ne ſont point faites par la morſure des bêtes venimeuſes; qu'il n'y a point de grandes inflammations, & que les os ne ſont point découverts; parce qu'ordinairement il faut les faire exfolier, on n'en fait point auſſi à la poitrine, à cauſe de ſon mouvement.

Les inſtrumens pour faire les ſutures ſont les aiguilles droites & courbes, le fil ciré, & les doigts.

La ſuture entrecoupée pour les playes tranſverſales, l'entortillée pour le bec de liévre, la

la séche pour les playes superficielles, & celle du pelletier pour coudre les intestins & les bourses, sont les futures utiles.

La future entrecoupée est celle qui se fait à points séparez. Après avoir ôté tous les corps étrangers de la playe, un serviteur en aprochera les bords, on passera l'aiguille garnie d'un fil ciré, dans le milieu de la playe du dehors en dedans; on fera des points à proportion de sa longueur. Il faut percer assez avant le bord de la playe, & pénétrer jusqu'au fond, parce qu'il resteroit du sang dans l'espace, qui en empêcheroit la réünion.

Si la playe a des angles, on commencera à coudre par les angles. Avant que de faire le nœud, l'on aprochera les lévres de la playe bien justes l'une auprès de l'autre. Il faut commencer les nœuds par celui du milieu; on en fait d'abord un simple du côté opposé à l'écoulement de la matiere : on met si l'on veut, sur ce nœud une petite compresse de linge ciré, sur laquelle on fait un nœud coulant, afin qu'on le puisse dénoüer, s'il arrivoit des accidens. Si l'on met un emplâtre sur la playe après la future, il faut mettre une petite compresse sur les nœuds, afin qu'ils ne s'attachent pas à l'emplâtre. S'il arrive une inflammation à la playe, on lâchera les nœuds; quand les accidens sont passez, on les serre : mais si l'inflammation continuë, il faut couper les fils en passant une sonde par-dessous. Quand la playe est réünie,

on coupe les fils en passant aussi une sonde par-dessous. Pour les tirer on apuye le doigt proche le nœud, de peur de r'ouvrir la playe.

Pour faire la suture entortillée au bec de liévre, on passe une petite aiguille droite, dans les bords de la playe, & on entortille le fil à l'entour de l'aiguille, en le croisant par dessus à chaque tour.

Pour faire la suture séche aux playes fort superficielles, on prend un morceau de toile neuve, à laquelle on fait des digitations ou plusieurs angles; la lisiére doit être du côté des angles ou des digitations, de peur qu'elle ne s'éfile, & on attache un cordonnet à chaque angle. On trempe cette toile dans la colle forte, & on l'aplique à un travers de doigt des bords de la playe; il faut mettre un morceau de cette toile de chaque côté de la playe; on nouë les cordonnets ensemble pour raprocher les lévres de la playe.

Pour faire la suture du pelletier, on aproche les lévres de la playe qu'on tient entre les deux doigts, on passe l'aiguille au-dessous des lévres, & on coud par-dessus tout au long, comme font les pelletiers.

CHAPITRE II.

Des playes en général.

Qu'eſt-ce que la playe ?

La playe eſt une rupture récente & encore ſanglante de l'union naturelle des parties molles, faites par un inſtrument poignant, coupant ou froiſſant.

Que doit-on obſerver avant toutes choſes dans le traitement des playes ?

Il faut remarquer les différences auſſi bien que les inſtrumens qui les ont faites, afin d'en tirer des conſéquences pour l'aplication des remédes.

D'où ſe tirent les differences des playes, & quelles ſont-elles ?

Elles ſe tirent ou de leur figure, ou de leur ſituation : eu égard à la figure, elles s'apellent longues, larges, triangulaires, grandes, petites, ſuperficielles, profondes : eu égard à la ſituation, elles ſont apellées ſimples, compliquées, dangereuſes, ou mortelles.

Qu'eſt-ce que la playe ſimple, ou la playe compliquée ?

La playe ſimple eſt celle qui ouvre ſimplement les chairs, & qui n'a aucun accident : la playe compliquée au contraire eſt celle qui ſe trouve accompagnée d'accidens, comme d'hémorragie, de fracture d'os, de diſlocation, d'eſtropiement, & autres ſemblables.

Qu'eſt-ce que la playe dangereuſe & mortelle ?

La playe dangereuſe eſt celle qui eſt compliquée, dont les accidens ſont fâcheux, comme quand il y a une artére ouverte ou piquée, un nerf ou un tendon coupé, qu'elle eſt proche d'un article, & qu'elle ſe trouve avec une diſlocation ou fracture. La playe mortelle eſt celle qui eſt ordinairement ſuivie de la mort, comme eſt celle qui eſt ſituée profondement dans une partie principale & néceſſaire à la vie.

Quelles ſont les parties dans leſquelles les playes ſont mortelles ?

Ce ſont le cerveau, le cœur, le poumon, l'œſophage, le diaphragme, le foye, l'eſtomac, la rate, les petits boyaux, la veſſie, la matrice, & généralement tous les grands vaiſſeaux.

En quoi conſiſte la guériſon des playes ?

A aider la nature à faire promptement la réünion des parties qui ont été diviſées, après en avoir ôté ou apaiſé tout ce qui peut y faire obſtacle.

Quelles ſont les choſes qui ſont obſtacle à la prompte réünion des parties ?

Ce ſont les corps étrangers qui s'y rencontrent, comme des balles, de la bourre, du bois, de la pierre ; quelquefois ce ſont les accidens qui les accompagnent, comme l'hémorragie, l'inflammation, l'eſthioméne, ou la

mortification, l'hyperſarcoſe, ou l'excroiſſance de chair, la diſlocation, la fracture d'un os, d'un eſquille, & quelquefois un air contraire.

REMEDES.

Quels ſont les remédes pour arrêter l'hémorragie dans une playe?

Le remède commun, c'eſt une eſpéce de cataplâme, qu'on fait avec des poudres d'aloës, de ſang de dragon, de bol d'Arménie & des blancs d'œufs, qu'on mêle enſemble, & qu'on met ſur la playe; mais en voici un excellent.

Prenez deux onces de vinaigre, une dragme de colcothar, deux dragmes de ſafran de Mars aſtringent; battez le tout enſemble, trempez-y de la mouſſe de chêne ou du charpy, puis jettez deſſus la poudre de champignon ou de veſſe de loup: apliquez ce remède, & vous arrêterez l'hémorragie, obſervant bien de bander la partie, ſans quoi les aſtringens ne font pas bien leur effet.

On ſe ſert auſſi de toile d'araignée, de la farine folle des moulins, & de la poudre de chêne vermoulu; ou bien on prend de la ſuïe de four, qu'on mêle avec le ſuc de la fiente d'âne ou de bœuf, & on y ajoûte ſimplement un blanc d'œuf.

Il y a le cautére actuel & potentiel, ou bien les ligatures toutes ſeules.

Le cautére actuel n'eſt pas toûjours ſûr,

parce que l'escare fait par le feu venant à se détacher, l'hémorragie recommence comme auparavant; au lieu que le cautére potentiel a presque toûjours un succès heureux comme est celui-ci.

Prenez environ une partie égale de vitriol & de poudre de champignon apellé vesse de loup; apliquez-les sur un peu de charpi à l'endroit d'où vient le sang, & vous verrez à l'instant le sang des vaisseaux arrêté; mais il faut prendre garde de toucher le nerf ou tendon, parce que le vitriol est capable d'exciter des convulsions.

Comment ôte-t'on l'inflammation & l'estiomène d'une playe?

Si l'inflammation vient de la presence d'un corps étranger, il faut l'ôter au plûtôt avec des pincettes. Si elle vient de la quantité du pus, il faut lui donner issuë.

Si l'inflammation se fait à cause des grandes douleurs, il faut les calmer avec des cataplasmes & des linimens anodins, tels que sont ceux qui ont été proposez dans la cure du phlegmon, ou bien on bassinera la partie avec l'esprit de vin camphré, mêlé avec autant d'eau: le sucre de saturne dans l'eau de chaux fait le même effet: l'eau des écrevisses seule fait des merveilles.

Contre l'estiomene ou la mortification, on se sert du vin boüilli avec l'absinthe, le millepertuis, le romarin & l'aloës; ou bien on

prend la teinture d'aloës & de myrrhe, ou le ſeul eſprit de vin nourri de camphre & de ſafran.

Que doit-on faire à la convulſion qui ſurvient à une playe à cauſe d'un nerf ou d'un tendon bleſſé ?

Si la convulſion eſt faite par la preſence d'un corps étranger qui les froiſſe, il faut l'ôter.

Si la convulſion vient de la bleſſure du nerf, il faut verſer dans la playe quelques goutes d'huile de lavande diſtilée, dont on fait ici un cas particulier ; cette huile ſe prend même pardedans avec une liqueur apropriée, telle que peut être la décoction d'abſinthe, & des ſommitez de la petite centaurée.

Le baume du Perou s'employe de la même façon : c'eſt un excellent remède.

Il y a encore des huiles de vers, de limaçons, de millepertuis, de térébentine, qui s'apliquent heureuſement.

Si la convulſion vient de la morſure de quelque bête venimeuſe, il faut au plûtôt apliquer des ventouſes & des ſangſuës, & mettre dans la playe de la thériaque avec de l'eſprit de vin ou le feu même, laiſſant au Médecin la conduite des autres remédes vulneraires à prendre intérieurement.

Qu'eſt-ce qu'on fait pour tirer les corps étrangers hors d'une playe ?

Lorſqu'on ne peut les ôter avec les doigts

ou les pincettes, on fait reprendre au malade la situation dans laquelle il étoit lors de la blessure, pour avoir plus de jour à les trouver; ou bien on se sert d'emplâtres qui ont la vertu de les attirer au dehors, telle que celle-ci.

Prenez une once de thériaque, une demi-dragme de gomme ammoniac, une dragme de bdellium, deux dragmes de graisse de sanglier, un demi-quarteron de cire, dont vous ferez un emplâtre.

On dit que la graisse de liévre toute seule fait le même effet, & passe pour un secret chez les Chirurgiens, on la mêle si on veut, avec l'onguent de bétoine.

Les bales de plomb peuvent quelquefois rester toute la vie sans faire de mal.

Que fait-on pour emporter les excroissances?

On se sert de la poudre d'alum, de l'ægyptiac, ou de la pierre infernale.

Après avoir éloigné tout ce qui fait obstacle à la réünion des lévres de la playe, que faut-il faire pour y parvenir?

La réünion dans les playes est proprement l'ouvrage de la nature; mais on peut la procurer en y mettant un peu de baume du Perou, & raprochant avec les doigts les lévres de la playe, qu'il faut maintenir par un bandage, par un emplâtre glutineux, ou bien par une couture séche, pourvû que la playe ne soit que superficielle, empêchant l'air d'y entrer.

Au défaut du baume du Perou, on en fait un excellent avec les fleurs ci-après décrites.

Prenez des fleurs de jusquiame, de millepertuis & de consoude ; faites-les digérer au soleil durant un Eté dans l'huile de chenevi : plus cette huile est vieille, meilleure elle est, en l'exposant tous les Etez au soleil, & tenant le vaisseau bien fermé. Il y a encore le baume des baumes, qui est le baume samech de Paracelse.

Et pour ne pas exposer les playes à l'air, il est bon de les couvrir par dessus l'apareil, de quelque emplâtre, qui s'apelle ordinairement l'emplâtre du Chirurgien, tel qu'est celui-ci qui résout, qui fortifie, qui apaise la douleur & l'inflammation.

Prenez du mucilage de racines de grande consoude & de fenugrec, une demi-livre de ceruse, deux dragmes d'opium crud, une dragme de camphre, autant de safran, deux dragmes de sandarac, une dragme d'huile de laurier, une demi-livre de résine, autant de térebenthine & de cire ; faites cuire toutes ces choses dans une suffisante quantité d'huile de lin, puis faites un emplâtre selon l'art.

Dans les grandes playes il est bon de mettre par-dessus l'apareil, un cataplâme comme celui-ci.

Prenez des feuilles & des fleurs de camomille & de melilot, des sommitez d'absinthe, des mauves, des guimauves, des semences de

lin & de cumin en poudre ; faites boüillir le tout enſemble dans du vin, ajoûtez-y de la farine d'orge pour y donner une juſte conſiſtance. S'il y avoit lieu d'apréhender la gangréne, il faudroit y mêler le ſafran, la myrrhe & l'aloës avec l'eſprit de vin.

Eſt-il néceſſaire en toutes les playes de mettre des tentes, de ſe ſervir de digeſtif & de ſupuratif ?

Non : il ſuffit de faire la réunion ſimplement avec les baumes dans les petites playes, parce qu'il ne s'y doit pas faire de ſupuration ; mais il faut employer les digeſtifs & les ſupuratifs ſeulement dans les grandes playes & dans les playes qui ſont avec contuſion ; évitant la mauvaiſe méthode des Chirurgiens de campagne, qui garniſſent trop les playes de tentes & de bourdonnets ; mais on doit ſe contenter de ſimples plumaceaux ou de bourdonnets plats, leſquels on abreuvera de digeſtif ordinaire, compoſé de térébenthine & de jaunes d'œufs, avec un peu d'eau-de-vie, ou bien de la teinture de myrrhe & d'aloës.

On aidera auſſi la ſupuration, en mondifiant & en vivifiant la playe, ſi on met des plumaceaux trempez dans la compoſition ſuivante.

Prenez une demie-once d'aloës & de myrrhe en poudre, deux dragmes de ſel de Saturne, vingts grains de ſel a moniac, autant de cloux de girofle battus, une dragme d'eau

de la Reine de Hongrie, & demi-once de basilicon; mêlez le tout.

Enfin, tout le secret consiste à bien nettoyer les playes, soit avec du linge, soit avec des injections de teinture de myrrhe & d'aloës, soit avec de simples décoctions d'absinthe, de scordium, de bugle, de sanicle, de marrube dans le vin blanc, & de faire user intérieurement de décoctions vulneraires, de poudre d'yeux d'écrevisses, & de sucre de Saturne, pour absorber l'acide qui fait un obstacle très-grand à la prompte guérison des playes.

Quelles sont les plantes vulneraires dont la décoction se prend intérieurement?

Ce sont l'achymilla ou pied de lion, le lierre terrestre, la veronique, l'hypericon, l'absinthe, la centaurée, le bugle, la sanicle, le cerfeuil & autres. On donne encore le bouillon d'écrevisses qui est excellent, & qui tient lieu de potion vulneraire.

Les sutures sont quelquefois d'un grand secours pour la réunion des playes, quand le bandage ne les peut réunir.

CHAPITRE III.

Des playes particulieres à la tête.

QUe doit-on considérer d'abord dans une playe de tête?

Deux choses; la blessure, & l'instrument qui l'a faite. Par la considération de la blessure

on connoît si elle est superficielle ou profonde, & par la considération de l'instrument, on est porté à faire un jugement plus juste de la même blessure.

Qu'est-ce qu'on apelle playe superficielle à la tête, & playe profonde?

On apelle playe superficielle à la tête, celle qui est à la peau seulement; & on apelle playe profonde, celle qui va jusqu'au péricrane, au crane, ou à la substance du cerveau.

Qu'y a-t'il à faire à une playe superficielle?

Il la faut guérir avec un peu d'eau de la Reine d'Hongrie, ou bien avec un peu de baume, mettant par-dessus l'emplâtre de betoine, ou l'emplâtre du Chirurgien : si la playe ou la déchirure est grande, il faut faire une couture.

Qu'y a-t'il à faire à une playe profonde?

Si elle est au péricrane, il faut tenir la playe ouverte, & attendre la supur[illegible]n.

Si elle va jusqu'au crane, il faut examiner s'il y a contusion seulement, ou fracture : dans la contusion il faut attendre la supuration & la chute de l'esquille, & tenir la playe ouverte; dans la fracture on doit examiner si elle est à la premiere table seulement, ou si elle est aux deux. On connoît qu'elle n'est qu'à la premiere, par la rugine & par l'encre des Imprimeurs, & parce que le blessé n'a point d'accidens : on connoît qu'elle est aux deux tables, lorsque les signes paroissent, & qu'on

est assuré de la fracture par l'incision cruciale des chairs, & la découverte de la fissure.

Quels sont les signes de la fracture des deux tables du crane, & de l'épanchement du sang sur les membranes du cerveau?

Ce sont la perte du jugement au moment de la blessure; l'hémorragie par le nez, la bouche ou les oreilles; l'assoupissement & la pesanteur de tête, & surtout le vomissement bilieux; d'où on conclud la nécessité d'en venir au trépan.

Quelles conséquences peut-on tirer de la connoissance de l'instrument qui a fait la blessure?

C'est que cet instrument est ou tranchant, ou poignant, ou contondant. S'il est tranchant, la playe est superficielle, & n'est point sujette à une grande supuration; s'il est poignant, la playe est plus profonde, mais elle est de petite conséquence; s'il est contondant, la playe est accompagnée de meurtrissure, & cause une grande supuration, outre l'ébranlement & la commotion qui en sont inséparables, & qui amènent souvent de fort grands accidens.

On tire encore des inductions de la personne qui a blessé, car un homme robuste apuye mieux son coup qu'un foible: la colere même fait encore une augmentation de violence. Toutes ces choses ne sont pas à mépriser, & donnent lieu à d'utiles conjectures.

Qu'y a-t'il de particulier à ſçavoir dans le traitement des playes du viſage ?

C'eſt qu'il doit être plus mignard qu'ailleurs, les inciſions y devant être épargnées, auſſi-bien que les remédes qui ne doivent pas être de mauvaiſe odeur ; & c'eſt ici principalement qu'on doit employer les baumes, & qu'on doit éloigner la ſupuration, pour empêcher les cicatrices & les difformitez.

CHAPITRE IV.

Des playes particulieres de la poitrine.

Qu'y a-t'il à obſerver dans les playes de la poitrine ?

Deux choſes ; ſçavoir, ſi elles pénétrent dans la capacité, ou non ; ce qui ſe reconnoît par la ſonde, & par une bougie allumée & apliquée à l'entrée de la bleſſure, en faiſant reprendre au bleſſé la poſture dans laquelle il a reçû le coup, & lui faiſant fermer le nez & la bouche ; car pour lors on s'aperçoit que la flamme eſt vacillante, & que l'endroit de l'ouverture eſt plein de bulles, & enfin par la ſortie du ſang.

Lorſqu'on eſt aſſuré que la playe pénétre dans la capacité de la poitrine, que faut-il faire ?

Il faut examiner quelle partie peut être bleſſée, en conſidérant la ſituation de la playe & ſes accidens : ſi le poumon eſt percé, il y a

un crachement de sang écumeux & vermeil, une difficulté de respirer & une toux : s'il y a de grands vaisseaux ouvers, on sent de la pesanteur au bas de la poitrine, on a des sueurs froides, on respire avec peine, on vomit du sang, & il en sort de la playe : si le diaphragme est coupé dans sa partie tendineuse, on tombe en convulsion tout en riant ; si le cœur est blessé à sa base ou dans ces ventricules, on tombe en défaillance, & on meurt.

Si la sonde n'entre pas, & s'il ne paroît aucun des accidens dont nous venons de parler, on doit être certain que la blessure n'est pas d'une grande conséquence.

Lorsque la playe pénétre, & qu'il n'y a point de parties offensées, mais seulement un épanchement de sang sur le diaphragme, que faut-il faire ?

Il est nécessaire de faire l'empyéme, car autrement le sang épanché venant à se corrompre, causeroit l'inflammation, la gangréne, & la mort inévitablement.

Qu'est-ce qu'empyéme ?

C'est une opération par laquelle on donne issuë aux matiéres qui sont répanduës sur le diaphragme, en faisant une ouverture à la poitrine.

CHAPITRE V.

Des playes particuliéres du bas-ventre.

QUe faut-il faire pour connoître la qualité d'une playe faite dans le bas-ventre ?

Il faut employer la ſonde ; obſerver la ſituation de la bleſſure, & en rechercher tous les accidens ; par la ſonde on découvre ſi elle pénétre dans la capacité ou non, en faiſant reprendre au bleſſé la poſture dans laquelle il étoit au moment qu'il a reçû le coup : par la ſituation on préſume & conjecture qu'une telle partie peut être atteinte ; & par l'examen des accidens on eſt entiérement convaincu de la nature du mal : Par exemple on connoît qu'il y a un gros boyau ouvert, lorſque le coup ſe trouve dans l'hypogaſtre, & que les excrémens ſortent par la playe ; au lieu qu'on eſt aſſuré que c'eſt l'un des boyaux grêles qui eſt percé, lorſque le coup ſe trouve vers le nombril, & que le chyle en ſort, & ainſi du reſte.

Quelle eſt la conduite qu'on doit garder dans le traitement des playes du bas-ventre ?

C'eſt de n'y pas laiſſer entrer l'air, de les dilater pour recoudre un boyau percé, & le remettre enſuite à ſa place ; de lier l'épiploon qui eſt ſorti par l'ouverture, & de le couper, de crainte que venant à ſe corrompre, il ne gâte les parties voiſines : on lave ces parties avec du gros vin, dans lequel on a fait boüil-

lir des fleurs de camomilles & de roſes, avec l'abſinthe; on jette deſſus, la poudre d'aloës, de mirrhe & d'encens, & on recoud la playe pour la panſer extérieurement, en faiſant obſerver un bon régime de vivre; il faut dans ces occaſions s'abſtenir des lavemens, ſur tout lorſque l'un des gros boyaux eſt bleſſé, ſe ſervant plûtôt de ſupoſitoires ou de tiſane laxative pour éviter la dilatation.

CHAPITRE VI.

Des playes d'Arquebuſades, ou d'armes à feu.

CEs playes ſont toûjours meurtries, déchirées, avec perte de ſubſtance, & ordinairement avec fracas & briſement d'os: elles ſont rouges, noires, livides & enflammées: elles ne ſont point pour l'ordinaire accompagnées d'hémorragie, elles ſont ordinairement rondes & plus étroites à l'entrée qu'à leur ſortie, à moins qu'elles n'ayent été faites avec des bales ramées on en quartier.

Du pronoſtique des playes d'Arquebuſade.

Lorſque ces playes pénétrent dans la ſubſtance du cerveau, dans la moëlle de l'épine, au cœur, au péricarde, aux grands vaiſſeaux, & aux autres parties nobles, la mort eſt toujours infaillible, & ſouvent elle arrive à l'heure même. Mais on peut entreprendre la guériſon de celles qui ſont ſuperficielles, qui ar-

rivent au cou, aux épaules, aux bras, & en tous les autres endroits du corps.

Du traitement des playes d'armes à feu.

Pour les bien traiter, on s'informera de la qualité de l'arme qui a fait la blessure; car un mousquet est plus dangereux qu'un pistolet, un canon l'est encore davantage qu'un mousquet. On examinera leur situation, les accidens qui les accompagnent; car plus elles sont compliquées, & plus elles sont dangereuses. On tâchera de faire mettre le malade dans la même situation qu'il étoit lorsqu'il a reçû le coup, afin de pouvoir connoître la direction de la playe par la sonde, avec laquelle on cherchera si la bale, ou quelqu'autres corps étrangers, comme du bois, de la bourre, du linge, de l'étoffe ne sont point dans la playe; on tâchera de les tirer par la même ouverture qu'ils y sont entrez, & on prendra garde de faire des dilacérations en les tirant. Si l'opérateur a travaillé inutilement pour les corps étrangers, il fera une contre-ouverture à la partie opposée, sur l'endroit où il sentira quelque dureté, sans toucher aux vaisseaux: l'incision étant faite, il les tirera avec les doigts, ou avec quelque instrument.

Si la bale étoit si avant dans un os, qu'on ne la pût tirer sans l'éclater, il vaudroit mieux la laisser, s'il y a un grand fracas d'os aux jambes ou aux bras, il en faut faire l'amputation. On apaisera la douleur & l'inflam-

nation par la saignée, par les topiques anodins, & par des lavemens rafraîchissans, & par les purgations; si l'on avoit perdu beaucoup de sang, il ne faudroit point saigner.

Les lavemens se feront avec les décoctions de mauves, de mercuriale, de bettes, une poignée d'orge, & le miel rosat.

Il y a des praticiens qui veulent qu'on purge le blessé de deux jours l'un, & le même jour qu'il a été blessé, si ses forces le permettent. Il faut purger avec des remédes fort doux, comme la casse, la manne, les tamarins, le sirop violat, & celui de roses pâles.

L'on fera des anodins pour apaiser la douleur, comme sont les cataplasmes faits avec la mie de pain, le lait, le safran, un jaune d'œuf, & huile rosat chaude, qui toute seule est un fort bon reméde.

Pour apaiser les grandes inflammations, on mettra sur les parties voisines l'huile rosat, un blanc d'œuf, & le vinaigre; le tout battu ensemble.

On mettra d'abord sur la playe des remédes spiritueux; les plumaceaux trempez dans l'eau-de-vie camphrée & apliquez sur la partie, sont admirables; mais si le sang donnoit, il faudroit apliquer des eaux stiptiques, ou autres remédes astringens: tous ces remédes doivent être apliquez chauds.

Pour avancer la supuration de ces playes conteuses, on fera un digestif avec l'huile ro-

fat, le jaune d'œuf, & la térebenthine de Veniſe.

Si la playe étoit ſur des nerfs, des tendons ou autres parties nerveuſes, il faudroit ſe ſervir des remédes ſpiritueux & deſſéchans, & jamais des onguens, ils ne manqueroient pas de pourrir ces parties; on peut faire un cataplâme avec la farine d'orge, d'orobe, de lupins & de lentilles que l'on fait cuire avec du vin rouge, & on y ajoûte l'huile d'hypericum.

Le baume du Perou, l'huile de térebenthine diſtilée, l'huile de cire, l'huile diſtilée de lavende, l'huile des Philoſophes, l'huile de laurier diſtilée, le baume de millepertuis, l'eſprit de vin, la gomme elemi ſont des remédes admirables pour les nerfs, ou bien,

Prenez quatre onces d'onguent d'althea, une dragme & demie de laurier diſtilé, mêlez le tout, & en apliquez; ou bien,

Prenez une once d'huile diſtilée de térébenthine, une dragme d'eſprit de vin, demi once de camphre; mêlez le tout, & en faites dégouter dans la playe, ou bien,

Prenez un ſcrupule d'euphorbe, demi-once de réſine de térebenthine, & un peu de cire mêlez & apliquez tout chaud ſur les parties nerveuſes.

Si les playes ſont profondes, on fera des injections avec l'eau vulnéraire ſuivante; elle eſt fort bonne pour toutes ſortes de contuſions, pour la gangréne & pour les ulcéres.

Prenez la petite ſauge, la grande conſoulde, & l'armoiſe, de chacune quatre poignées; le plantin, la nicotiane, la reine des prez, la betoine, l'aigremoine, la verveine, le millefeuis & l'abſinthe, de chacun trois poignées; le fenoüil, la ſcrophulaire, la bugle, la ſanicle, la piloſelle, la petite centaurée, & la toute-bonne, de chacune trois poignées, trois onces d'ariſtoloche ronde, & deux onces de la longue: on laiſſera le tout en digeſtion pendant trente heures, dans huit pintes de bon vin blanc, puis on diſtile au bain-marie juſqu'à la conſomption de la troiſiéme partie.

Si la gangréne arrive à la partie, on y metra l'eſprit de matricaire: il ſe fait avec deux dragmes de maſtic, de myrrhe, d'oliban, & de ſuccin, & une pinte de vin rectifié; on diſtile le tout.

Voici une bonne fomentation; prenez parties égales de vin camphré & d'eau de chaux, avec trois dragmes de camphre; apliquez cette fomentation toute chaude.

Voici encore un fort bon cataplâme. Prenez une chopine de laiſſive, & autant d'eſprit de vin, une demie poignée de ruë, de ſauge, de ſcordium, & d'abſynthe, une dragme de chacune des racines des deux ariſtoloches, avec deux dragmes de ſel ammoniac; faites cuire le tout juſqu'à la diminution d'un tiers; ajoûtez-y une demi-dragme de myrrhe & d'aloës, un peu d'eau-de-vie.

De la brûlure faite avec la poudre à canon.

Si la brûlure eſt récente, & que la peau ne ſoit point ulcérée, il faut d'abord y apliquer l'eſprit de vin ou l'eau-de-vie, ou bien,

On fera un onguent avec l'huile d'olive ou d'amendes amères, du ſel, le jus d'oignon, & le verjus liquide.

Si la peau eſt ulcérée, qu'il y ait des veſſies, on fera un onguent avec la ſeconde écorce de ſureau qu'on met cuire dans l'huile d'olive, après l'avoir paſſé on y ajoute deux parties de ceruſe, & un partie de plomb brûlé avec autant de litarge, qu'on agitera dans un mortier de plomb pour en faire un liliment.

Il ne faut pas tirer les grains de poudre qui ſont reſtez dans la peau, parce qu'ils ſe rompent & s'y embaraſſent encore davantage; il les faut laiſſer venir dans la ſupuration.

Quand la bleſſure eſt ſuperficielle, & que la peau eſt encore entiere, les oignons pilez avec le miel commun ſont un bon remède. Mais ſi la peau eſt déchirée, il ne s'en faut point ſervir, la douleur ſeroit trop grande; l'huile de tartre faite par défaillance eſt un fort bon réméde, &c.

Si la fiévre ſuit la brûlure, vous l'apaiſerez avec le nitre fixe; le nitre préparé avec l'antimoine & la poudre à canon, pris intérieurement, ſont très-bons. Les préparations des yeux d'écreviſſe, & même ſans préparation, ſont d'excélens remédes.

Pour les remédes externes, lorſque la brûure n'eſt que ſuperficielle, vous prendrez les ignons, la chaux vive éteinte, avec la décotion de raves, vous apliquerez cette eau toue chaude avec des compreſſes doubles tremées dedans. Ou bien prenez ce qu'il vous laira de chaux vive bien lavée, battez-la xactement dans un mortier de plomb avec du eure du mois de May ſans ſel, pour faire un nguent que vous apliquerez tout liquide ſur a partie brûlée, ou bien,

Prenez deux pincées de chaux vive, de la rême de lait, du miel écumé, une pincée de hacun; mêlez le tout juſqu'à la conſiſtance l'onguent, & l'apliquerez, c'eſt un excellent eméde.

Voici un grand reméde. Prenez de la chaux ive & la jettez dans l'eau commune, deſore que l'eau ſurnage de quatre ou cinq doigts près l'efferveſcence, verſez-y de l'huile roat, le tout ſe congelera en forme de beure, & l'apliquerez.

On fait encore une bonne lotion avec le ſuc d'ail & d'oignon dans les brûlures recentes; ou bien faites cet onguent: Prenez une once & demie d'oignons cruds, du ſel, du ſavon de Veniſe, demi-once de chacun; melez le tout dans un mortier, verſez deſſus une quantité ſuffiſante d'huile roſat pour en faire un très-bon onguent; ou bien,

Faites diſſoudre du minium ou de la litarge

dans du vinaigre, filtrez cette dissolution, & y ajoutez de l'huile de raves récemment tirée, suffisamment pour donner une consistance de liniment liquide, & agitez le tout dans un mortier de plomb jusqu'à ce qu'il devienne gris, & le gardez au besoin, c'est un excellent liniment; ou bien,

Pilez des écrevisses toutes vives dans un mortier pour en avoir le suc, & fomentez la partie à chaud, c'est un bon remède; ou bien,

Mêlez les écrevisses pilées avec du beure de May sans sel, & les faites boüillir & écumer jusqu'à ce qu'il se fasse un onguent roux que vous coulerez.

Enfin tous les onguens & autres médicamens où entrent les écrevisses, sont les véritables spécifiques contre les brûlures faites avec la poudre à canon.

Les mucilages de semence de psylium, & encore mieux de semence de coings préparez avec le fraïe de grenouille, & un peu de sucre de Saturne étendus avec une plume sur la partie malade, sont merveilleux pour la brûlure.

Le remède composé d'une partie d'huile d'olive, & de deux parties de blanc d'œuf bien battus & mêlez ensemble, sont un remède fort simple & fort singulier; ou bien,

Prenez demi-once d'huile de lin, lavez dans l'eau rose quatre jaunes d'œuf, battez & appliquez le tout à chaud sur la partie brûlée.

Si la brûlure est assez forte, & qu'il y ait

des

les puſtules, Ettmuler veut qu'on les ouvre & qu'on y aplique ſur le champ l'onguent compoſé de fiente de poule cuite avec du beure frais ; ou bien,

Prenez une poignée de feüilles de ſauge fraîche, deux poignées de plantain, ſix onces de beure frais ſans ſel, trois onces de fiente de poule récente, & la plus blanche qu'on peut trouver, & quelque poignée de la fiente d'oye ; fricaſſez le tout pendant un quart d'heure, exprimez & le gardez ; ou bien,

Prenez deux onces de pommes douces cuites ſous les cendres, la farine d'orge & du fenugrec, demi-once de chacune, demi ſcrupule de ſafran : mêlez le tout pour faire un liniment, ou cataplâme mol, il apaiſe les douleurs & rend la peau douce.

Si la bleſſure eſt encore plus grande, & qu'il y ait une croûte, ouvrez toutes les puſtules, travaillez les deux premiers jours à faire tomber l'eſcare, en y faiſant un liniment avec le mucilage de ſemence de coing, extrait dans la ſemence de grenoüille avec du beure frais & de l'huile de lys blanc & un jaune d'œuf ; ou bien,

Faites un liniment avec du beure frais bien battu dans un mortier de plomb, avec de la décoction de mauves, étendu ſur des feüilles de chou toutes chaudes, & apliquez ſur l'eſcare, il tombera.

Si l'eſcare eſt trop dur & trop opiniâtre, il

y faut faire des incisions pour donner issuë à sa sanie, de peur qu'elle n'engendre un ulcére profond & putride ; quand l'humeur sera évacuée, vous y apliquerez les ramolissans dont nous venons de parler, jusqu'à la séparation de l'escarre ; puis consolidez l'ulcére avec les digestifs & les mondificatifs, qui seront l'onguent de chaux vive avec l'huile rosat & les jaunes d'œufs. L'onguent blanc camphré & l'onguent d'albâtre y sont bons.

Si la gangréne survient, il faudra prendre intérieurement les sudorifiques, comme sont l'esprit thérical camphré, l'essence & l'esprit de baïe de sureau, l'esprit de corne de cerf avec son propre sel, la thériaque bûë avec l'esprit de vin camphré, l'eau de scorpion, de corne de cerf, de citron avec le camphre, &c.

Pour les remédes extérieurs dans le commencement de la gangréne, l'esprit de vin apliqué chaud est excellent ; si on y mêle de l'aloës, de l'encens & de la myrrhe, il vaudra encore mieux. Il faut toûjours mêler le camphre dans les topiques pour guérir la gangréne.

La décoction de chaux vive, dans laquelle on aura fait cuire du souffre avec un mercure doux & de l'esprit de vin, est un excellent remède.

Dans une gangréne considérable, après avoir fait des scarifications profondes, on fera cuire de la fiente de cheval dans du vin,

pour apliquer en forme de cataplâme : ce remède est éprouvé.

Que si le sphacéle commence, sacrifiez la partie, & mettez-y abondamment de l'onguent ægyptiac, & par-dessus les onguents & les cataplâmes que nous avons déja décrits.

Lorsque la gangréne est dégénérée en sphacéle, il faut séparer tout ce qui est mort.

CHAPITRE V.

Des Ulcéres en général.

Qu'est ce qu'ulcére ?

L'ulcére est une rupture de l'union naturelle des parties, faite depuis un long-tems, laquelle s'entretient par la sanie qui en découle : ou bien, l'ulcére vient d'une playe qui n'a pû être guérie dans son tems, à cause de la mauvaise qualité de son pus.

Quelle différence y a-t'il entre la playe & l'ulcére ?

C'est que la playe se fait toûjours par une cause extérieure, & l'ulcére se fait par une cause intérieure, comme sont les humeurs qui se jettent sur une partie ; ou bien la playe, en vieillissant, dégénére en ulcére.

D'où se tire la différence des ulcéres ?

Elle se tire des causes qui les produisent, & des accidens qui les accompagnent ; par leurs causes ils sont apellez benins ou malins,

grands, petits, dangereux ou mortels; & par leurs accidens ils sont apellez pourris, corrosifs, caverneux, fistuleux, chancreux.

Les ulcéres viennent ils toûjours des causes externes, ou d'une playe intérieure dégénerée?

Non, ils viennent aussi quelquefois des causes internes, comme de l'acreté des humeurs, de leur malignité, de la retenuë d'une esquille & d'autres choses semblables: ces ulcéres s'apellent primitifs, & les autres dégénérez.

Qu'est-ce qu'un ulcére pourri, corrosif, caverneux, fistuleux & chancreux?

L'ulcére pourri est celui dans lequel les chairs sont molles & croûteuse, & le pus ou la bouë visqueuse, puante, & d'odeur cadavéreuse.

L'ulcére corrosif est celui qui par l'acreté & la malignité de la sanie, ronge, cave, creuse, gaste les chairs & les mortifie.

L'ulcére caverneux est celui dont l'entrée est étroite & le fond large, dans lequel il y a plusieurs trous sans dureté ni callosité dans ses bords, remplis d'une sanie maligne.

L'ulcére fistuleux est celui qui a des trous longs, étroits & profonds, avec beaucoup de dureté dans ses bords, & dont la sanie est tantôt virulente, & quelquefois ne l'est pas.

L'ulcére chancreux est large, les lévres sont bourfouflées, dures & noüeuses, de couleur brune, avec de grosses veines tout à l'entour, remplies d'un sang livide & noirâtre, dont le

fond eſt rempli de cavitez rondes & puantes extraordinairement, à cauſe de la mauvaiſe qualité de la ſanie qui en découle.

N'y a-t'il point d'autres eſpéces d'ulcére?

Il y a encore les ulcéres vermineux, chironiens, celephiens, véroliques, ſcorbutiques & autres, leſquels ont beaucoup de reſſemblance, & peuvent être raportez aux cinq eſpéces énoncées.

Quels traitemens demandent les ulcéres?

Les ulcéres veulent être mondifiez, deſſéchez & cicatriſez; mais à raiſon des cauſes & des accidens qui les rendent opiniâtres & rebelles, il eſt néceſſaire d'emploier intérieurement les remédes qui les corrigent & qui les détruiſent; ils ont des bords calleux, il faut les ſcarifier pour les faire tomber en ſuppuration; s'il y a des excroiſſances, il faut les faire manger par des poudres, comme celle d'alun, ou par le cautére infernal.

Quels ſont les remédes propres à mondifier & à deſſécher les ulcéres?

On ſe ſert d'eaux, de poudres & d'emplâtres: les eaux ſe font de racines de brione, de grande chelidoine, de chaux: l'eau jaune, la teinture de myrrhe, d'aloës & de ſafran, & le petit lait, dans lequel on ajoûte le ſucre de Saturne, dont on lave les ulcéres, & dont on fait des injections, y ſont fort bonnes.

Les poudres ſont celles de farine, de chêne vermoulu; celles d'alun & de cinabre; uſant

de ces dernieres en les faisant brûler pour en faire porter la fumée à l'ulcére par un entonnoir. Les gens de la campagne se servent heureusement de terre à potier, avec laquelle ils déchessent leurs ulcéres; mais il ne faut pas qu'ils soient malins.

Les emplâtres sont le débetonica, le diasulphuris, le desficativum rubrum, & autres. Les onguens, comme sont ceux-ci sont bons.

Prenez trois jaunes d'œufs, une demie-once de miel, & un verre de vin; faites-en un onguent pour modifier; ou bien,

Prenez de la chaux lavée & desséchée plusieurs fois; mêlez-la avec de l'huile de lin & du bol, faites un onguent pour mondifier & dessécher: on y mêle, si on veut, un peu de précipité pour dessécher davantage: on peut ajoûter le mercure doux dans les injections.

Pour les ulcéres des jambes & les ulcéres chancreux, prenez de l'eau de plantain & d'alun, ou bien de l'esprit de vin, de l'ægyptiac & de la thériaque, ou bien l'extrait de racines d'aristoloche ronde fait dans l'esprit de vin. La poudre à canon seule dissoute dans le vin pour en laver les ulcéres, & y apliquer ensuite des linges moüillez, est très excellente: mais voici deux remédes particuliers & spécifiques pour adoucir les chancres.

Prenez du sucre de Saturne, de camphre & de la suïe; incorporez-les avec le suc de l'aiteron & de plantain dans un mortier de

plomb, faites-en un liniment, & couvrez la partie le plus legerement que vous pourrez, comme avec un simple linge de chanvre, ou bien avec une feüille de papier broüillard; ou bien,

Prenez l'eau distilée de pommes pourries, mêlez-la avec l'extrait de racines d'aristoloche ronde fait dans l'esprit de vin, lavez en la partie, & en faites des injections.

CHAPITRE VIII.

DES MALADIES VE'NE'RIENNES.

De la Chaude-pisse.

LEs signes de cette maladie sont, une tention douloureuse de la verge, une douleur cuisante en urinant: les urines sont pâles, blanchâtres & remplies de plusieurs filamens: quelquefois les testicules sont enflez aussi-bien que le gland & le prépuce, il y a quelquefois un écoulement d'une matiere jaune, verdâtre, &c.

S'il y a une grande inflammation à la verge, il faut tâcher de l'apaiser par une saignée: on fera ensuite prendre au malade une tisanne rafraîchissante & diurétique, & des émulsions faites avec les semences froides dans le petit lait. Une fort bonne tisanne qui se peut faire en tous lieux & sans embarras, est de mettre un gros de salpêtre sur chacune pinte d'eau, dont le malade boira le plus souvent

qu'il pourra : cette tisane est fort rafraîchissante & diuretique ; il continuëra jusqu'à ce que l'inflammation soit apaisée. Il purgera ensuite son malade avec des remédes doux dans le commencement, qui feront une once de casse, autant de manne dans deux verres de petit lait pris une heure ou deux l'un après l'autre.

Il faut ensuite purger plusieurs fois avec 12. grains de scamonée, 15. grains de mercure doux, & continuër les purgations jusqu'à ce qu'on voye que les écoulemens ne soient plus jaunâtres ni verdâtres, ni d'aucune autre mauvaise couleur. Quand elles seront blanches & qu'elles fileront, il faudra les arrêter avec les astringens, l'ambre & l'os de séche mis en poudre 18. grains de chacun, avec un grain de laudanum, le tout pris dans la conserve de rose, y sont fort bons : Le crocus de Mars astringent, ou bien son extrait pris depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme, sont aussi astringens. Quand la chaude-pisse sera arrêtée, pour être certain d'une parfaite guérison, on fera prendre un gros de panacée mercurielle, quinze ou vingt grains à chaque fois dans de la conserve de rose : s'il arrivoit un petit crachotement, il faudroit le laisser aller, on l'arrêtera quand on voudra par les purgations. Quand on travaille à arrêter la gonorée, il ne faut plus donner de mercure, c'est un fondant qui n'est bon que lorsque les glan-

des des aînes ou les testicules se tuméfient, ou bien qu'on veut faire couler la chaude-pisse, lorsqu'elle s'arrête trop tôt. Dans le tems qu'on prend les astringens par la bouche, on fera des injections dans la verge avec la pierre médicamenteuse, dont on mettra une dragme sur huit onces d'eau de plantin : tous les astringens qui ne sont point caustiques, sont bons pour seringuer.

Des Chancres.

Ce sont des ulcéres ronds & caves dans le milieu, qui viennent sur le gland & sur le prépuce. Pour les guérir il faut les toucher avec la pierre infernale, les faire supurer avec le précipité rouge, mêlé avec l'onguent d'André de la Croix. L'huile de mercure mise sur un plumaceau, est fort bonne pour ouvrir les chancres & consumer les chairs. On purgera bien le malade avec le mercure doux & la scamonée, 12 ou 15 grains de chacun pris avec la conserve de roses; quand il aura été bien purgé, on lui fera prendre les panacées mercurielles; c'est un excellent remède pour toutes les véroles non-consommées.

Des Poulains.

Les poulains sont de grosses tumeurs ou abcès qui viennent dans les aînes; il ne faut pas attendre leur parfaite maturité pour les ouvrir, parce qu'il y auroit à craindre que les

matieres qui y sejourneroient trop long-temps, ne fussent portées dans le sang par la circulation, & qu'elles donnassent la vérole : il les faut donc ouvrir de bonne heure avec la lancette, ou bien avec une traînée de cautéres potentiels, s'ils sont trop durs. On les fera long-tems supurer ; on aura soin de bien purger le malade avec la scamonée & le mercure doux, & on lui fera prendre les panacées mercurielles.

De la Vérole.

La vérole commence quelquefois par une gonorée virulente ; on sent une lassitude dans tous les membres. Elle est accompagnée d'une salivation, de douleurs de tête qui augmentent pendant la nuit ; on sent des douleurs poignantes aux bras & aux jambes : on a quelquefois le palais ulcéré ; si la vérole est ancienne, les os se carient ; on a des taches & des pustules seiches, rondes & rouges sur la peau ; les cartilages du nez sont quelquefois rongez ; on a des exostoses. Lorsque la vérole est à son dernier degré, le poil tombe, les gencives sont ulcérées, les dents branlent & tombent ; tout le corps se desséche, les yeux sont livides ; on entend des tintemens d'oreilles, le nez devient puant, les amigdales s'enflent, la luette est lâche, il arrive des ulcéres aux parties naturelles ; les bubons viennent aux aines, des vérues au gland & au prépuce, des condilômes à l'anus.

Lorſque la vérole ne fait que commencer, il eſt facile de la guérir : mais ſi elle eſt vieille, que le malade ſoit d'une mauvaiſe conſtitution, la voix enroüée, qu'il y ait des ulcéres, des caries & des exoſtoſes, elle eſt de difficile guériſon.

Le Printems & l'Eté ſont des ſaiſons propres pour entreprendre la guériſon de cette maladie. L'on commencera par un bon régime de vivre, on ſe tiendra dans un lieu chaud : on prendra des alimens d'un bon ſuc, comme ſont les conſommez faits avec la volaille ; on boira des décoctions ſudorifiques faites avec le bois de gayac, l'eſquine, la ſalſepareille, & on ne mangera rien qui ſoit de haut goût : on prendra des lavemens pour tenir le ventre libre, on fera quelques ſaignées, & on purgera avec demi gros de jalap & quinze grains de mercure doux ; on réïtérera les purgations autant qu'on le jugera à propos ; on fera enſuite baigner le malade pendant neuf ou dix jours, ſoir & matin ; pendant les bains on lui fera prendre le ſel volatil de vipére ; la doſe eſt depuis ſix juſqu'à ſeize grains, ou bien la graiſſe de vipere depuis une demi-dragme juſqu'à une dragme dans la conſerve de roſes.

On donnera enſuite le flux de bouche avec les frictions, qui ſe feront avec l'onguent de mercure : il ſe fait avec le mercure crud, mêlé dans un mortier avec la térebenthine ; & puis on mêle le tout avec la graiſſe de porc,

on met ordinairement une partie du mercure sur trois parties de graisse de porc, on commence à frotter par la plante des pieds, on monte aux jambes & au-dedans des cuisses: il ne faut point frotter l'épine du dos: quand les personnes sont délicates, une seule friction suffit quelquefois: on frottera le malade au feu après qu'il aura pris un boüillon: je ne voudrois pas le frotter avec plus d'un ou deux gros de mercure à chaque fois, sans compter la graisse. On frotte le malade avec la main, de-sorte qu'il ne paroisse plus de graisse sur le malade. On donnera des calleçons ou un pantalon de linge au malade; on le mettra dans son lit. On regardera de tems en tems dans la bouche du malade, pour voir si le mercure agit, ce qui se connoît aisément, parce que la langue, les gencives & la luette s'enflent & s'épaississent, le malade a mal à la tête, l'haleine forte, le visage rouge, il a de la peine à avaler sa salive, ou bien il commence à saliver.

S'il ne paroît aucun de ces signes, on recommencera à le frotter le lendemain matin & le soir, si l'on n'aperçoit point la salivation; car on donne quelquefois quatre ou cinq frictions, & un peu de panacée mercurielle intérieurement pour avancer la salivation. Pendant les frictions on nourrira le malade d'œufs, de boüillons, & de consommez, qu'il prendra pour le moins de deux heures en deux heures. Le malade gardera le lit dans une

chambre chaude, & ne se lévera que lorsqu'on voudra arrêter la salivation qui dure vingt ou vingt-cinq jours, ou pour mieux faire jusqu'à ce qu'elle soit belle, c'est-à-dire, qu'elle ne soit plus puante ni colorée, mais claire & fluide.

Si pendant la salivation il arrivoit un cours de ventre, elle cesseroit; pour la faire recommencer on arrêtera le cours de ventre avec des lavemens faits avec le lait & les jaunes d'œufs, & si elle ne recommençoit pas, il la faudroit exciter avec une legere friction; si elle étoit trop abondante, on la diminuëroit avec quelque douce purgation, ou bien avec quatre ou cinq grains d'or fulminant pris dans la conserve de rose.

On salive ordinairement trois ou quatre livres par jour dans un bassin fait exprès, que le malade tient dans son lit, à côté de sa bouche, dans lequel la salive coule. Il faut de tems à autre passer un petit bâton entouré d'un linge entre les dents & les joues, de peur qu'elles ne se colent aux dents, ce qui arrive assez souvent, si l'on ne prend cette précaution.

Si le flux de bouche ne s'arrêtoit de lui-même dans le tems nécessaire, on purgeroit le malade pour l'arrêter. S'il reste des ulcéres dans la bouche du malade, pour les dessécher on les gargarisera souvent avec l'eau d'orge, le miel rosat ou le vin tiédé.

Les porreaux se guérissent en les liant, si

la ligature eſt poſſible, ou bien on les conſomme avec quelques cauſtiques ; comme ſont la poudre de Sabine, ou les eaux fortes, en ménageant les parties voiſines ; quelquefois on les coupe, on les laiſſe ſaigner, & on les lave avec du vin chaud.

Quand le malade ſera levé, on le changera de linge, de lit, & de chambre, & on le purgera ; après cela il reprendra des forces avec de bons alimens & de bon vin.

Si le malade étoit trop affoibli, il prendroit le lait de vache avec le ſucre roſat.

Si la vérole n'étoit pas invétérée, on exciteroit le flux de bouche par la panacée ſeule, ſans donner les frictions. Après la ſaignée, les purgations & le bain, on lui fera prendre dix grains de panacée mercurielle le matin, & autant le ſoir ; le lendemain on en donnera quinze grains le matin, & autant le ſoir : le troiſiéme jour on en donnera vingt grains le matin, & autant le ſoir : le quatriéme jour vingt-cinq grains le matin, & autant le ſoir : le cinquiéme jour trente grains le matin, & autant le ſoir. On continuëra ainſi à augmenter la doſe juſqu'à ce que le flux de bouche vienne abondamment, & on l'entretiendra en donnant de deux en deux, ou de trois en trois jours douze grains de panacée ; on continuëra juſqu'à ce que la ſalivation ſoit belle, & que les accidens diſparoiſſent. Voici comme on fait.

La Panacée mercurielle.

Pour la faire il faut prendre du mercure révivifié du cinabre, parce qu'il est plus pur que le mercure qui vient immédiatement de la mine. Voici comme on révivifie le mercure du cinabre. On prend une livre de cinabre artificiel pulverisé & mêlé exactement avec trois livres de chaux vive aussi en poudre : on met ce mélange dans une cornuë de grez ou de verre luttée, de laquelle le tiers pour le moins demeure vuide ; on la place au fourneau de réverbere, & après y avoir adapté un récipient rempli d'eau, on laisse le tout en repos pendant vingt-quatre heures au moins ; puis on donne le feu par degré, & sur la fin on l'augmente très-fort ; le mercure coulera goute à goute dans le récipient, continuez le feu jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien : l'opération est pour l'ordinaire achevée en 6 ou 7 heures : vous jetterez l'eau du récipient, & ayant lavé le mercure pour le nettoyer de quelque petite quantité de terre, on le fait sécher avec des linges, ou bien avec de la miette de pain ; il se doit tirer treize onces de mercure coulant de chaque livre de cinabre artificiel.

La panacée se fait de sublimé doux, & celui-ci se fait du suplimé corrosif. Pour faire le sublimé corrosif, mettez 16 onces de mercure révivifié du cinabre, dans un matras, versez dessus 18 onces d'esprit de nitre ; placez votre matras sur le sable un peu chaud,

& l'y laissez jusqu'à ce que la dissolution soit faite : renversez votre dissolution qui sera claire comme de l'eau dans un vaisseau de terre ou dans une terrine de grez, & faites-en évaporer doucement l'humidité au feu de sable, jusqu'à ce qu'il vous reste une masse blanche, laquelle vous pulvériserez dans un mortier de verre, & vous la mêlerez avec 16 onces de vitriol calciné à blancheur, & autant de sel décrepité : mettez ce mêlange dans un matras, duquel les deux tiers demeurera vuide, & dont on ait coupé le col au milieu de sa hauteur : placez votre matras sur le sable, & commencez à lui donner un petit feu, que vous continuerez pendant trois heures ; puis après vous l'augmenterez avec du charbon assez violemment, il se fera un sublimé au haut du matras, l'opération doit être achevée en 6 ou 7 heures ; laissez refroidir le matras, puis le cassez, évitant une farine ou poudre legere qui s'envole dans l'air, lorsqu'on remuë cette matiére : vous aurez 19 onces de très-bon sublimé corrosif. Les scories rouges qui se trouveront au fond, seront rejettées comme inutiles. Ce sublimé est un puissant escarotique, il mange les chairs baveuses, & il nettoye fort bien les vieux ulcéres : si l'on dissout demi-dragme dans une livre d'eau de chaux, il la jaunit, & c'est ce qu'on apelle eau phagedenique.

Le sublimé doux dont se fait immédiate-

ment la panacée, se fait avec 16. onces de sublimé corrosif pulvérisé dans un mortier de marbre ou de verre : on y mêle peu à peu 12. once de mercure révivifié du cinabre : agitez ce mélange avec un pilon de bois, jusqu'à ce que le vif-argent soit imperceptible : mettez alors cette poudre qui sera grise, dans plusieurs phioles, ou dans un matras, duquel les deux tiers demeureront vuides : placez votre vaisseau sur le sable, & donnez un petit feu au commencement, puis l'augmentez jusqu'au troisiéme degré : continuez-le en cet état jusqu'à ce que votre sublimé soit fait ; il s'achéve d'ordinaire en 4 ou 5 heures : cassez votre phiole, & jettez comme inutile un peu de terre legere qui sera au fond : séparez aussi ce qui sera attaché au col des phioles ou du matras, & le gardez pour les onguens contre la gratelle, mais ramassez avec exactitude la matiere du milieu, qui sera blanche, & l'ayant mise en poudre, faites-la sublimer dans des phioles ou dans un matras comme devant : séparez encore la matiere du milieu, comme nous avons dit, & la remettez sublimer dans d'autres phioles pour la troisiéme fois : séparez enfin la partie terrestre qui est au fond, & la fuliginosité du col des phioles, & gardez le sublimé du milieu qui sera fort bien dulcifié ; vous en aurez vingt-cinq onces & demie, il est bon pour toutes les maladies vénériennes ; il est désobstructif, & il tuë les vers. Il pur-

ge doucement par les selles, étant pris depuis six grains jusqu'à trente en pilules.

De la Panacée mercurielle.

Prenez la quantité qu'il vous plaira de sublimé doux, réduisez-le en poudre dans un mortier de marbre ou de verre, & le mettez dans un matras, dont les trois quarts demeurent vuides, & duquel vous aurez coupé le col au milieu de sa hauteur : placez ce matras dans un fourneau au bain de sable, & faites dessous un petit feu pendant une heure pour échauffer doucement la matiere : augmentez-le peu à peu jusqu'au troisiéme degré, & le continuez en cet état environ cinq heures, la matiere se sublimera pendant ce tems-là : laissez refroidir le vaisseau & le cassez ; rejettez comme inutile un peu de terre legere de couleur rougeâtre qui se trouve au fond, & séparez du verre tout votre sublimé : remettez-le en poudre, & le sublimez dans un matras comme devant : réïtérez les sublimations sept fois changeant de matras à chaque fois, & rejettant la terre legere : réduisez votre sublimé en poudre impalpable sur le porphire ou marbre, & le mettez dans une cucurbite de verre ; versez-y de l'esprit de vin alkoolisé jusqu'à la hauteur de quatre doigts, couvrez la cucurbite de son chapiteau, & laissez la matiere en infusion pendant quinze jours, l'agitant de tems en tems avec une espatule

l'yvoire : placez enſuite votre cucurbite au bain-marie ou au bain de vapeur ; adaptez un récipient au bec de l'alambic : luttés les jointures exactement avec de la veſſie moüillée, & par un feu moderé vous ferez diſtiler tout l'eſprit de vin : laiſſez refroidir les vaiſſeaux & les délutés, vous trouverez votre panacée au fond de la cucurbite, ſi elle n'eſt pas aſſez ſéche, vous la ferez ſécher par un petit feu de ſable en remuant avec une eſpatule d'yvoire ou de bois dans la cucurbite même, juſqu'à ce qu'elle ſoit en poudre : il la faut garder dans un vaiſſeau de terre. C'eſt un grand reméde pour toutes les maladies vénériennes, les obſtructions, le ſcorbut, les ſcrophules, les écroüelles, les dartres, la galle, la teigne, les vers, les aſcarides, les vieux ulcéres. La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à deux ſcrupules dans la conſerve de roſes.

TRAITÉ DES MALADIES DES OS.

CHAPITRE PREMIER.

De la dislocation des Os.

Quelles sont les maladies des os?

Il y a en cinq, la dislocation, la fracture, la carie ou l'ulcére, l'exostose, & le nodus.

Qu'est ce que la dislocation ou luxation?

C'est la sortie de la tête d'un os hors de la cavité d'un autre os, avec interdiction du mouvement propre à la partie; ou bien c'est la disjonction de deux os unis ensemble pour le mouvement d'une partie.

Combien y a-t'il de causes de dislocation en général?

Deux, une violente, & une douce: la dislocation se fait violemment dans les chûtes, dans les efforts, par des heurts & par des coups, & elle se fait doucement & avec lenteur dans les fluxions, & par des amas insensibles d'humeurs entre les jointures & sur les

amens, dont le relâchement donne lieu en-
te à la tête de l'os de sortir de son lieu ; d'où
peut tirer cette conséquence, que la disloc-
ion violente dépend ordinairement de cau-
externe ; & la dislocation douce, de cause
terne.

*En combien de manieres la dislocation se fait-
e ?*

En deux manieres ; la premiere se nomme
mplete, totale & parfaite ; & la seconde
complete, partiale & imparfaite : l'une &
utre peuvent se faire en devant, en der-
ere, en dedans & en dehors, & peuvent
re, ou simples, ou compliquées.

*Quels sont les signes d'une dislocation par-
ite, totale & complete ?*

C'est lorsqu'on s'aperçoit d'une tumeur
ire auprès d'une fosse à l'endroit de l'article ;
u'on ressent une grande douleur, & que le
ouvement ne s'y trouve plus.

*Quels sont les signes d'une dislocation impar-
ite, partiale & incomplete ?*

C'est lorsque le mouvement est gêné & plus
ible qu'à l'ordinaire ; qu'on ressent quelque
ouleur dans l'article, & qu'on y aperçoit de
difformité dans la comparaison qu'on fait de
partie blessée, avec son opposite qui est sai-
e : cette dislocation s'apelle autrement en-
orse, lorsqu'elle est faite de cause externe,
u bien elle s'apelle relaxation, lorsqu'elle
ient de cause interne.

Qu'eſt-ce que diſlocation ou luxation ſimple, & diſlocation compliquée ?

La diſlocation eſt apellée ſimple, lorſqu'elle eſt ſans aucun accident, & elle eſt compliquée lorſqu'il y a quelque accident qui l'accompagne, comme ſont les enflûres, inflammations, les playes, les fractures, & autres.

Qu'y a-t'il à faire à une diſlocation ſimple ?

Une prompte & ſimple réduction, laquelle s'accomplit en alongeant le membre diſloqué ou luxé, & en repouſſant la tête de l'os dans ſa place naturelle, après quoi on fortifie l'article avec une fomentation faite de roſes de provins, de feüilles d'abſinthe, de romarin, de camomilles, de mille pertuis, & de mouſſe de chêne boüillis dans du gros vin & de l'eau de forge, en tenant la partie bandée, & ſoutenuë dans une ſituation commode; s'il y a quelque conſéquence à craindre, on met l'emplâtre oxycroceum, ou le diapalme diſſous dans le vin.

Qu'y a-t'il à faire à une diſlocation compliquée ?

Il faut apaiſer les accidens, après quoi on fait la réduction, qu'il eſt impoſſible de faire rautement, étant même dangereux de la tenter auparavant, à cauſe de la trop grande violence qui ameneroit infailliblement la convulſion ou la gangrene.

Si la diſlocation eſt avec playe, faut-il guérir la playe avant de travailler à la réduction ?

Non, mais il faut apaiſer les accidens de la
aye qui empêchent la réduction, comme
nflûre, l'inflammation & le reſte, après
oi la réduction ſe fait, & on traite la playe
'ordinaire.

*Si la diſlocation ſe trouve compliquée avec la
acture, que faut-il faire?*

On doit commencer par la réduction de la
ſlocation, & faire enſuite celle de la fractu-
à ca uſe de l'extenſion qu'il faut faire pour
duire la diſlocation, laquelle gâteroit abſo-
ment la réduction de la fracture.

*Comment apaiſe-t'on l'inflammation & l'en-
re?*

Avec des linges trempez dans l'eau-de-vie
l'eau commune qu'on renouvelle ſouvent,
i bien avec des ſommitez d'abſinthe & de ca-
omille, la ſauge, le romarin boüillis dans
gros vin, dans lequel on trempe des com-
reſſes & des bandes. Il faut éviter tous les
épercuſſifs & les aſtringens.

*Comment connoît-on que la réduction eſt bien
aite?*

Par le rétabliſſement de la partie dans ſon
tat naturel, par ſon indolence, ſon bon mou-
ement, & par la conformité avec ſon oppoſite
ui eſt ſaine.

*Quelles ſont les diſlocations des parties les
lus difficiles à réduire?*

Ce ſont celles de la cuiſſe avec la hanche,
aquelle ne ſe réduit preſque jamais: celle des

premieres vertébres eſt très-difficile, celle de la machoire inférieure, & de la plante des pieds, dont les diſlocations ſont mortelles.

La réduction des diſlocations eſt plus facile dans les enfans que dans les perſonnes avancées en âge, mais elle devient la plus difficile, lorſquelle eſt différée de pluſieurs jours, à cauſe de l'abondance de la lymphe & du ſuc nourricier.

Si l'inflammation arrivoit avant que le membre fut remis, il ne faudroit rien faire qu'elle ne fut apaiſée, comme nous avons dit; mais pour la prévenir & l'apaiſer, on baſſinera l'article remis, & les parties voiſines avec du vin tiéde, dans lequel vous aurez fait boüillir des ſommitez de mille-pertuis, de camomille, de bouillon blanc, & du romarin, du ſtæcas Arabique, & autres ſemblables; vous tremperez auſſi vos bandes dans cette même liqueur.

S'il ſe fait une tumeur œdemateuſe au membre luxé, après que l'article a été remis; on prendra les ſudorifiques internes, & on fera des linimens avec de l'huile diſtilée de tartre & d'os humains qu'on rectifiera avec de la corne de cerf brûlée, ou quelqu'autre partie des animaux pour ôter la puanteur de cette huile; ou bien faites un emplâtre de cire jaune & de réſine très-blanche; fondez le tout, & y mettez du ſuccin blanc & de la gomme élemi, une quantité ſuffiſante de chacun pour

en

en faire une masse que vous incorporerez avec le baume du Perou, dont vous ferez un emplâtre pour apliquer sur le membre démis ; il ne faut pas que l'emplâtre croise, de peur qu'il ne contraigne la partie. On oindra tout le membre avec l'huile de millepertuis, ou bien avec l'huile distilée de térebenthine, & encore mieux avec la décoction seule des plantes nerveuses faite dans le vin.

Si l'os est jetté hors de sa place par une matiere coagulée en forme de plâtre, on se servira des résolutifs & attenuans, comme sont l'esprit de tartre volatil préparé avec la lie de vin ; l'esprit de tartre volatil, poussé par le nitre dans une retorte à long col, ou l'esprit de tartre préparé par la fermentation avec le tartre & son propre alkali ; celui-ci est le meilleur de tous, il en faut continuer l'usage. L'esprit de sel volatil d'os humain est très-salutaire ; mais il faut faire précéder les remédes laxatifs & les sudorifiques apropriez suivant les circonstances : Vous pourrez encore apliquer extérieurement l'esprit de vers de terre ; on le prépare par la fermentation, & on en enduit souvent la partie, ou seul, ou avec l'esprit de sel armoniac.

Si l'on n'a pas remis de bonne heure l'os disloqué, il se forme dans la cavité un coagulum qui empêche de le remettre ; on pourra fondre ce coagulum avec l'huile suivante avant de remettre l'os. Prenez une partie d'huile

distilée d'os humain, deux parties d'huile de tartre fœtide ; mêlez le tout, & mettez pardessus de la chaux vive pour distiler par une rétorte, & fomentez les parties avec cette huile.

Si la dislocation est arrivée par le relâchement des ligamens, on aura recours aux sudorifiques internes universels, avec les remédes remplis d'un sel huileux & volatil, les huiles aromatiques & l'esprit de sel armoniac. L'on apliquera extérieurement les aromatiques & résolutifs, & les astringens temperez.

CHAPITRE II.

De la fracture des os.

Qu'est-ce que fracture d'os ?

C'est une division de la continuité de ses parties.

En combien de façons l'os peut-il être rompu ?

En quatre, sçavoir en travers, en biais, en long, & peut être rompu en plusieurs pieces.

En combien de façons l'os peut-il être fracturé ?

En trois sortes ; par des instrumens contundans, incisans ou coupans, & des tordans ; c'est-à-dire, que l'os peut être divisé dans la continuité de ses propres parties, ou par contusion, ou par incision, ou par torsion.

Comment connoît-on la fracture d'un os ?

Par la mauvaise figure de la partie qui devient plus courte, par son défaut de mouvement, par son ployement ailleurs que dans ses articulations, par l'inégalité qui se trouve dans sa continuité, par le craquement qu'on entend, & quelquefois par la sortie de l'un de ses bouts à travers les chairs qu'il a ouvertes, & enfin, par la comparaison qu'on en fait avec la partie saine qui est de l'autre côté, comme du bras droit avec le gauche.

Quelle est l'espéce de fracture la plus difficile à connoître ?

C'est la fracture en long, qu'on apelle autrement fente ou fissure, laquelle cause de grands accidens lorsqu'elle est ignorée : on la connoît par la douleur & par la tumeur qu'on voit au bas de la fente de l'os, en le touchant, outre les conjectures qu'on en a par le recit de la personne qui a fait une chûte, & qui peut avoir entendu le craquement de l'os.

Quelle est l'espece de fracture la plus fâcheuse à guérir ?

C'est le fracas, à cause du grand nombre d'esquilles, qui font tous le jours des douleurs & des supurations nouvelles.

Qu'est-ce que fracture simple & fracture compliquée ?

La fracture simple, c'est celle dans laquelle l'os est rompu sans autre accident : La fracture compliquée est accompagnée de quelque

accident, comme celle dans laquelle il y a fracas d'os, ou dans laquelle l'os eſt rompu en deux endroits, ou bien la fracture eſt jointe à une luxation, à une playe, ou bien qu'il y a inflammation, & le reſte.

Qui ſont ceux qui ſont plus ſujets aux fractures des os, ou des vieillards, ou des enfans?

Ce ſont les vieillards, parce que leurs os ſont plus ſecs; au lieu que ceux des enfans ſont preſque cartilagineux, & obéiſſent aux violences qui peuvent leur être faites; d'où viennent les enfonçûres & les ouvertures qui leur arrivent au crane & ailleurs, auſquelles on remédie avec des emplâtres, des âtelles & des bandages accommodez à la figure des parties; c'eſt pour la même raiſon encore que les os ſe caſſent plus facilement l'Hyver que l'Eté.

En quels endroits les fractures ſont-elles plus dangereuſes?

Ce ſont celles qui arrivent au crane & aux jointures; au crane à cauſe du cerveau, & aux jointures à cauſe des parties nerveuſes.

Que doit faire le Chirurgien qui eſt apellé pour traiter une fracture?

Trois choſes, travailler inceſſamment à la réduction, afin de donner à la nature plus de facilité dans la réunion qu'elle doit faire des parties de l'os, & pour avoir moins de peine à raprocher ſes extrêmitez, avant que l'enflure, l'inflammation, ou la gangréne ſurviennent à la partie: retenir les parties dans

leur figure & leur situation naturelle, & empêcher les accidens.

Comment se fait la réduction d'un os rompu?

Lorsque la fracture est en travers, la reduction se doit faire par extension & contr'extension; & lorsqu'elle est en long, il n'y a que la coaptation ou le raprochement à faire.

Qu'y a-t'il à faire pour une fracture compliquée avec playe?

On doit commencer par la réduction, & aporter les autres secours comme dans la fracture simple.

Quand est-ce qu'on connoît que la reduction de la fracture est bien faite?

C'est lorsque la douleur cesse, que la partie a repris sa figure naturelle, qu'on n'y aperçoit plus d'inégalité, & qu'elle se trouve conforme à la partie saine qui est de l'autre côté.

Quels sont les signes qui font connoître qu'il y a des esquilles restées dans la fracture, après la reduction faite?

Ce sont les fourmillemens secrets & continuels qu'on sent par intervalle dans la partie, avec de grandes douleurs qui sont les signes d'un abcès qui s'y forme; & lorsqu'il y a eu playe jointe à la fracture, les lévres de la playe se bouffissent, deviennent plus molles & plus pâles, & le pus est plus abondant qu'à l'ordinaire.

Lorsque les esquilles paroissent, doit-on les arracher?

Non, il s'en faut bien garder; mais on doit attendre patiemment leur sortie avec le pus, ou tout au plus les aider à sortir par l'usage des injections de teinture de myrrhe & d'aloës, par l'aplication de l'emplâtre d'André de la Croix, & par les pincettes.

Quel apareil y a-t'il à mettre sur une fracture simple, après la réduction faite?

Il faut fortifier & consolider les parties par des linimens d'huile de vers, ou de mille-pertuis mêlée avec le vin ou de l'eau-de-vie, par des fomentations de roses rouges, de romarin & de mille-pertuis boüillis dans le vin, par l'emplâtre *contra rupturam* ou de *betonica*, observant d'en envelopper le membre rompu, mais desorte que les deux extrêmitez ne croisent pas l'une sur l'autre, & qu'il reste un petit intervale libre entre les deux; après quoi on aplique les âteles & les bandes, prenant garde de ne les pas trop serrer, & de les lever de trois jours en trois jours pour les rafermir, empêcher les demangeaisons importunes, & donner de l'air à la partie, évitant par ces moyens la gangréne qui pourroit y venir par la suffocation de la chaleur naturelle.

Si c'est la cuisse ou la jambe qui ont été rompuës, on se sert de fanons pour les maintenir & les arrêter dans le lit.

Quel tems faut-il pour guérir une fracture d'os?

Il faut plus ou moins de tems selon les

arties, & les différentes groſſeurs des os: inſi pour former le calus de la machoire caſſée, il faut vingt jours.

Pour celui de la clavicule, ou de l'épaule, vingt-quatre.

Pour celui des os de l'avant-bras, trente.

Pour celui du bras, quarante.

Pour celui des os du carpe & des doigts de la main, vingt.

Pour celui des côtes, vingt.

Pour celui de la cuiſſe, cinquante.

Pour celui de la jambe, quarante.

Pour celui du tarſe & des doigts des pieds, vingt.

Qu'y a t'il de particulier à faire pour aider la formation du calus ?

On frotte l'endroit fracturé avec de l'huile de vers, & de l'eſprit de vin chaud mêlez enſemble; on fait uſer de décoction d'aigremoine, de ſabine & de ſaxifrage. Il y a la pierre oſteocole qui eſt ſpécifique; elle ſe donne dans de l'eau de grande conſoude, ou dans la décoction de pervenche faite dans du vin, & ſe réïtére pluſieurs fois.

CHAPITRE III.

Des fractures particulieres du crane.

Qu'eſt-ce qu'une fracture du crane ?

C'eſt une playe de tête compliquée avec fracture au crane.

En combien de manieres le crane peut-il être fracturé ?

En trois ; par contusion, par incision, & par piqueure.

Quelle est la plus fâcheuse de ces fractures ?

C'est celle qui se fait par contusion, parce que l'ébranlement ou la commotion est plus grande.

Toutes les fractures du crane obligent-elles au trépan ?

Non, il faut qu'elles soient profondes : car celles qui sont superficielles se guérissent par exfoliation simplement.

Quelle est la fracture profonde du crane qui oblige au trépan ?

C'est celle qui se fait des deux tables du crane, & qui pénétre jusqu'aux meninges, sur lesquelles il y a pour lors du sang épanché, qu'il faut ôter par l'opération du trépan.

Comment connoît-on que les deux tables du crane sont cassées ?

Par les yeux & par le raisonnement.

Les yeux ne suffisent-ils pas seuls, & ne sont-ils pas plus certains que le raisonnement ?

Oüi, mais comme les choses ne se voyent pas toujours, on a souvent besoin du raisonnement, qui suplée à ce que les yeux ne découvrent pas.

Quand est-ce que les yeux seuls découvrent la fracture ?

C'est lorsque la playe est assez grande &

ſſez ouverte pour la laiſſer voir d'abord.

Quand eſt ce que le raiſonnement ſuplée au deffaut des yeux ?

C'eſt lorſque la playe eſt petite, que l'os n'eſt pas découvert, & qu'il n'y a que les accidens qui paroiſſent.

Quels ſont les accidens ou les ſignes de la fracture du crane ?

Ce ſont l'ébloüiſſement & la perte du jugement qui arrivent au moment du coup ou de la chûte, avec le vomiſſement bilieux qui ſuit peu de tems après ; ces ſignent s'apellent univoques. Il y en a d'autres qui s'apellent équivoques, qui ſont pour confirmer les premiers ; comme la perte de ſang par le nez, par les yeux, par les oreilles ; la rougeur des yeux, la peſanteur de teſte, la bouffiſure du viſage ; & dans la ſuite l'aſſoupiſſement, les friſſonnemens de tout le corps, la fiévre, les rêveries, les convulſions.

Faut-il que tous ces ſignes paroiſſent pour juger de la néceſſité du trépan ?

Non, il ſuffit d'avoir les ſignes univoques, pour faire l'inciſion cruciale à l'endroit de la bleſſure, & découvrir l'os pour y reconnoître la fracture, laquelle eſt quelquefois ſi déliée, qu'on eſt obligé de ſe ſervir de l'encre des Imprimeurs, qui s'inſinuë dans le fente, & de la rugine, avec laquelle on ne peut emporter la ligne noire qui a pénétré juſqu'au fond quand la fracture eſt complete, au lieu qu'on

n'a pas de peine à l'effacer, lorsque la fracture est seulement superficielle.

Quels tems faut-il aux accidens pour paroître?

En Eté ils paroissent dans trois ou quatre jours, & au plus tard dans sept; en hyver ils sont plus tardifs, & ne viennent quelquefois qu'au quatorziéme; mais à la fin de ce terme on peut dire que le trépan est souvent sans fruit.

Que faut il faire dans cette occasion douteuse, ou apliquer le trépan, ou s'en abstenir?

Il faut consulter là-dessus la conscience qui nous doit servir de régle, & qui veut que nous agissions toûjours selon les connoissances que l'Art nous donne; ensorte qu'après avoir examiné les accidens avec toutes les circonstances de la bleſſure, si on ne trouve pas de quoi se bien fonder dans l'entreprise de l'opération, il faut s'en désister, & dans ce cas avoir plus de defférence pour les avis de ses confréres que pour les siens propres, afin d'être toûjours à couvert de tous reproches.

Le trépan s'aplique-t'il sur la fracture?

Non, mais à côté, & toûjours sur un endroit stable.

Lorsque la fracture se rencontre sur la future sagittale ou lambdoïde, que faut-il faire?

Il faut faire un double trépan, & l'apliquer à côté de la future de part & d'autre, à cause de l'épanchement du sang qui peut s'y être fait.

Quelle eſt la conduite qu'on doit garder dans les playes de tête, & dans les fractures du crane?

Dans les ſimples playes de tête, il faut ſe ſervir ſeulement de baumes, & mettre par-deſſus l'emplâtre de *betonica*.

Quand il y a contuſion, ſoit au pericrane, ſoit au crane, il faut entretenir la playe juſqu'après la ſupuration ou l'exfoliation.

Quand il n'y a qu'une boſſe ſans playe & ſans accidens, il faut la réſoudre promptement avec du plâtre, de la ſuie de cheminée, de l'huile d'olives & du vin, qu'on aplique entre deux linges; ou bien avec de la ſuie de cheminée, de l'eſprit de vin, & de l'huile de mille-pertuis, dont on imbibe des compreſſes, qu'on aplique pareillement avec un bandeau.

Les playes avec fracture demandent abſolument le trépan, dans lequel on doit ſe ſervir d'huile de térebenthine, pour diſtiler ſur la membrane du cerveau, ou bien de l'eſprit de vin mêlé avec de l'huile d'amandes, & non l'huile ou le ſyrop roſat; & travailler à rendre la ſupuration extérieure abondante.

D'ailleurs il ne faut pas négliger de ſaigner le bleſſé devant & après l'opération, s'il a de la fiévre ou de la plénitude; & ſur tout on ſe ſouviendra de faire vuider le ventre au moins de deux jours l'un par des lavemens, & de faire obſerver un régime de vivre, exempt de toutes les agitations de corps & d'eſprit, s'abſtenant même de manger juſqu'au quator-

zième jour ; & on défendra le coït qui est mortel en ce tems, durant quarante jours, à compter du jour de l'opération ; comme il l'est aussi dans toutes les playes considérables.

CHAPITRE IV.

De la carie ou de l'ulcére des os, des exostoses & des nodus.

Qu'est-ce que la carie ?

C'est la pourriture de la substance de l'os, ou bien l'ulcére & la gangrene de l'os.

Comment se fait la carie de l'os ?

Elle se fait de cause interne & externe ; la cause interne est celle qui a été premierement conçûë dans la substance de l'os ; & la cause externe est celle qui vient d'un ulcére vilain dans les chairs, lequel a communiqué sa malignité jusqu'à la substance de l'os qu'il a gâté.

Comment connoît-on la carie qui vient de cause interne ?

Par les douleurs continuelles & profondes qui précédent & durent long-tems, sans diminution, & ensuite par l'altération des chairs qui couvrent l'os, lesquelles deviennent molles, spongieuses, & livides.

Comment connoît-on la carie qui vient de cause externe ?

Par la qualité du pus qui sort de l'ulcére des chairs, lequel est noirâtre, huileux, &

uant extraordinairement, & encore par la onde, qui font aperçevoir des aſpéritez à l'os ui eſt à découvert.

Quand on connoît cette carie provenante de auſe externe, que faut-il faire?

On employe la poudre d'iris, laquelle ſuf- it lorſque la carie eſt ſuperficielle, mais on rend l'huile de gayac, dont on abreuve des blumaceaux, qu'on porte ſur l'ulcére, lorſ- qu'il eſt profond, ou bien on ſe ſert d'eau de vie, dans laquelle on fait infuſer la racine d'iris, la canelle & des cloux de girofle: en- fin on y aplique le cautére actuel qui eſt le feu.

Quand la carie vient de cauſe interne, que faut il faire?

Il faut ouvrir les chairs pour donner iſſuë à la ſanie qui découle de l'os ulcéré, afin d'en procurer enſuite l'exfoliation; & ſi l'ulcére n'a pas encore ouvert l'os à l'extérieur, on y doit apliquer le trépan, & traiter enſuite l'ulcére ou la carie comme nous venons de dire.

Qu'eſt-ce qu'exoſtoſe?

C'eſt un renflement de l'os, fait par le dé- pôt d'une humeur infiltrée dans ſa propre ſubſtance.

Qu'eſt-ce que nodus?

C'eſt une eſpéce de tumeur gommeuſe & vacillante, qui ſe fait par un dépôt d'humeur groſſiere entre l'os & le périoſte.

Les exostoſes & les nodus ſont-ce des tumeurs ſupurables ?

Oui, parce qu'elles cauſent quelquefois des ulcéres & des gangrénes à l'os qu'on apelle carie provenante de cauſe interne; néanmoins on le réſoud pour l'ordinaire par des frictions d'onguent gris, ou par l'aplication des emplâtres de tabac, ou de *vigo quadruplicato mercurio*; employant encore dans ces mêmes vûës, les remédes diaphorétiques & ſudorifiques internes, avec les purgatifs convenables.

On a donné à la fin de l'Oſtéologie complette qui eſt le ſecond Tome de ce Livre, un fort beau Traité des maladies des os, que l'on attribuë vulgairement au célébre M. du Verney anatomiſte au Jardin du Roi.

CHAPITRE V.

Des cautéres, des véſicatoires, des ſetons, des ſang-ſuës, & de la ſaignée.

Qu'eſt-ce que véſicatoire ?

On apelle véſicatoire tout ce qui eſt capable d'exciter des empoules ou des veſſies à la peau; néanmoins en Chirurgie, véſicatoire s'entend d'un médicament préparé avec les mouches cantarides qu'on deſſéche, qu'on met en poudre, qu'on mêle avec de la térebenthine, des emplâtres, du levain & autre choſe.

En quels endroits s'apliquent les véſicatoires, pourquoi, & comment ?

On les aplique par tout, selon le besoin qu'on a d'attirer & de décharger quelque partie dans les fluxions sur les yeux, ou sur les dents; on les met au col & aux tempes; dans l'apoplexie, derriere les oreilles, & le reste, observant toûjours de faire des frictions sur les endroits où l'aplication doit s'en faire, afin d'en voir l'effet plus prompt.

Combien de tems faut-il laisser les véficatoires?

Il ne faut pas plus de cinq ou six heures aux véficatoires pour faire lever des ampoules: cela dépend pourtant de la délicatesse plus ou moins grande de la peau, & de la force du véficatoire; & lorsque les empoules ou les vessies paroissent, on attend deux ou trois jours pour les ouvrir, afin de donner le tems à la nature de produire une nouvelle surpeau, qui épargne la douleur qu'on ressentiroit si la peau étoit exposée à l'air.

Qu'est-ce que cautére?

C'est une composition qu'on fait de plusieurs choses, qui ronge, brûle & fait escart à la partie sur laquelle on l'aplique.

Combien y a-t'il de sortes de cautéres en général?

De deux sortes, des actuels & des potentiels: les cautéres actuels sont ceux qui font leur effet à l'instant, comme le feu, ou le fer rougi au feu; les potentiels sont ceux qui ont un même effet, mais avec plus de tems, com-

me sont les cautéres ordinaires, composez de médicamens caustiques.

Quels sont les plus sûrs, ou des cautéres potentiels, ou des cautéres actuels?

Il faut distinguer dans l'opération les cautéres actuels sont les plus sûrs, parce qu'on les aplique où on veut, si long-tems qu'on veut, & pour l'effet qu'on veut; au lieu que les potentiels ne se gouvernent pas de même. Mais dans les hémorragies les cautéres potentiels sont plus sûrs, parce que l'escare qu'ils font n'étant pas si prompt, ils ferment mieux les vaisseaux, lesquels ne sont pas si sujets à se r'ouvrir lorsqu'il tombe, comme il se voit souvent dans la chute de l'escare par le feu.

En quels endroits aplique-t'on les cautéres?

Partout où on veut faire attraction, corriger l'intempérie, ou arrêter le cours des humeurs, en faisant l'escare à la partie. Les endroits néanmoins sur lesquels on les place ordinairement, sont la fontaine de la tête, la nucque du col, entre la premiere & la seconde vertébre, à la partie intérieure du bras, dans un petit creux qui est entre le muscle deltoïde & le biceps; au-dessus de la cuisse, entre le muscle couturier & le vaste interne; au-dedans du genoüil, au-dessus des fléchisseurs de la jambe, observant partout que le cautére soit mis toûjours proche des grands vaisseaux, afin qu'il tire & qu'il purge plus abondamment.

Quelle eſt la compoſition des cautéres potentiels ?

On les compoſe avec de la chaux vive, du ſavon noir & de la ſuye de cheminée ; ou bien,

On prend une once de ſel armoniac, deux onces de vitriol romain brûlé, trois onces de chaux vive, & autant de tartre calciné : on mêle le tout enſemble dans la leſcive de cendres de gouſſes de groſſes féves, qu'on fait évaporer doucement juſqu'à conſiſtance ; & on garde cette pâte pour l'uſage, la conſervant en lieu ſec & dans un vaiſſeau bien bouché : ou bien l'on prépare le cautére d'argent, qu'on apelle pierre infernale, de la maniere qui ſuit.

Prenez de l'argent ce qu'il vous plaira, faites-le diſſoudre avec trois fois autant d'eſprit de nitre dans une phiole, mettez la phiole ſur le feu de ſable pour évaporer les deux tiers de l'humidité, verſez le reſte tout chaud dans un bon creuſet, placez-le ſur un petit feu ; & l'ébulition faite, vous augmenterez le feu juſqu'à ce que la matiere s'abaiſſe au fond laquelle deviendra comme de l'huile : vous la verſerez alors dans une lingotiere un peu graſſe & chaude, & elle ſe coagulera, après quoi vous la garderez pour l'uſage dans une phiole bien bouchée. Ce cautére eſt le meilleur, & d'une once d'argent vous retirerés une once cinq dragmes de pierre infernale.

Qu'eſt-ce que ſeton ?

Le ſeton eſt une méche de coton qu'on enfile dans une aiguille d'emballeur, avec laquelle on perce une partie de part en part pour y faire un ulcére, qui fait à peu près le même effet qu'un cautére.

Qu'y a-t'il à obſerver dans l'aplication du ſeton ?

Il eſt néceſſaire d'obſerver que la méche ſoit abreuvée d'huile roſat, & d'en faire toujours un bout plus long que l'autre, afin que l'écoulement des humeurs ſe faſſe.

En quelles parties aplique-t'on le ſeton ?

C'eſt ordinairement à la nucque, quoiqu'on le puiſſe faire partout où il eſt néceſſaire. Il arrive aſſez ſouvent qu'on eſt obligé de s'en ſervir dans les coups d'épée & d'arquebuſade qui paſſent de part en part ; pour lors on abreuve la méche des onguens & des médicamens convenables, & à chaque fois qu'on léve l'apareil, on coupe la partie qui eſt abreuvée de pus, qu'on tire hors l'ulcére toutes les fois qu'on léve l'apareil.

Qu'eſt-ce que ventouſe ?

La ventouſe eſt un vaiſſeau de verre dont le fond eſt un peu plus large que l'entrée, lequel s'aplique ſur la peau pour y faire attraction. Il y a deux ſortes de ventouſes, des ſéches & des humides : on apelle ventouſes ſéches, celles qui s'apliquent ſans ouvrir la peau : on apelle ventouſes humides, celles

qui s'apliquent avec scarification.

Pour quelles maladies employe-t'on les ventouses ?

On les employe pour toutes les maladies dans lesquelles on veut faire quelque attraction ; mais on s'en sert principalement dans les apoplexies, dans les vapeurs des femmes, dans les paralysies, & autres semblables. Les aplications qu'on en fait sont toutes différentes : dans les apoplexies on les aplique sur les épaules ou sur le croupion ; pour les vapeurs des femmes, sur le plat des cuisses ; pour les paralysies, sur les parties même paralitiques.

Qu'est-ce que sang suë ?

La sang-suë est un animal semblable à un petit vers, qui succe le sang : on l'aplique ordinairement sur les enfans & les personnes foibles, pour tenir lieu de la saignée ; on s'en sert encore pour détourner les parties accablées de fluxion, pour les hémorroïdes trop pleines, pour des varices, & aux différentes parties du visage.

Quel est le choix qu'on doit faire des sang-suës ?

Il faut prendre celles qui ont le dos verdâtre & le ventre rouge, les pêcher dans une eau pure, coulante, & en plein midi, & rejetter celles qui sont noires & veluës.

Lisez ce que M. Poupart de l'Académie Royale des Sciences a donné sur les sang-suës

dans le Mercure de l'année 1697. vous y trouverez une structure digne de votre curiosité.

CHAPITRE VI.

De la saignée.

Qu'est-ce que la saignée ?

C'est une évacuation de sang procurée par l'incision artificielle d'une veine ou d'une artére, dans l'intention de donner la santé.

Quels sont les vaisseaux qu'on ouvre dans la saignée ?

Ce sont la veine préparate au front, les ranules sous la langue, les veines & les artéres jugulaires au col, les artéres temporales aux tempes ; les veines cephalique, médiane & basilique au-dedans du coude, la salvatelle entre le doigt annulaire & le petit doigt ; la poplitique au jaret, la saphene sur la malléole interne, & l'ischiatique sur l'externe.

Quelles sont les conditions requises pour bien faire la saignée ?

C'est de bien choisir son vaisseau, de ne point piquer au hazard, de ne pas faire la saignée sans nécessité & sans l'avis du Médecin, qui doit sçavoir les tems propres, comme celui de l'intermission dans les fiévres intermittentes, celui de la fraîcheur dans l'Eté, & celui du plein jour dans l'Hyver, & de faire

faire les lévées différentes ; car en Eté elles doivent être plus petites, & en Hyver plus grandes.

Quels sont les accidens de la saignée ?

Ce sont l'apostéme, le thrombus, l'échymose, l'anévrisme, la lipothymie, la défaillance ou la foiblesse, & la convulsion.

Qu'est-ce que le Thrombus ;

C'est une petite tumeur de sang qui vient à l'endroit de la saignée, pour avoir fait l'ouverture trop petite, ou pour l'avoir faite plus grande que la capacité du vaisseau. On guérit le thrombus en mettant dessus une compresse moüillée dans l'eau fraîche, entre les redoubles de laquelle il doit y avoir un peu de sel, qui résout & empêche la supuration.

Comment s'aperçoit-on qu'on a piqué & ouvert une artére en saignant ?

La piqueure de l'artére qui ne l'ouvre pas entiérement, cause l'anévrisme, & l'ouverture cause la perte du sang vermeil qui sort en abondance & par saillie.

Les saillies que le sang fait en sortant, sont-ce des signes certains que ce sang vient d'une artére ?

Non, parce qu'il peut arriver que la basilique se trouvera couchée directement sur l'artére, dont le battement fera sortir le sang de la basilique en sautelant ; ainsi il faut joindre ces trois circonstances, de couleur vermeille, d'abondance, & de saillie, pour assûrer que le sang vient d'une artére.

Comment connoît-on qu'on a offensé le tendon, ou pour mieux dire son aponévrose, en saignant?

C'est lorsqu'ayant ouvert la médiane, on a trouvé quelque résistance au bout de sa lancette, que le malade a ressenti une grande douleur, que le sang vient avec abondance, & qu'ensuite on voit que le bras enfle. Le remède à cet accident, c'est qu'après avoir achevé la saignée, il faut mettre sur le vaisseau une compresse trempée dans l'oxicrat, faire un bandage propre, & tenir le bras en écharpe : s'il arrive que l'inflammation qui survient soit suivie de supuration, il faut l'entretenir avec une petite tente : si la supuration est grande, on doit dilater la playe, se servir d'huile d'œuf & d'eau-de-vie, ou du baume d'Arceus avec un bon digestif, mettre pardessus un emplâtre de cerat, faire l'embrocation sur le bras avec l'huile rosat, & tremper des compresses dans l'oxicrat pour couvrir le tout.

Ne doit-on pas craindre de blesser quelque nerf dans la saignée?

Non, ils sont trop enfoncez pour les pouvoir toucher.

Sous quelle veine est l'artère du bras?

Elle est ordinairement sous la basilique.

Que faut-il faire pour éviter de piquer l'artère en saignant?

Il faut la sentir au tact avant de faire la ligature, & bien observer si elle est profonde

ou superficielles ; car lorsqu'elle est superficielle, on l'évite aisément en piquant la veine plus haut ou plus bas.

Que faut-il faire quand on a ouvert l'artére ?

Si elle est bien ouverte, il faut laisser sortir le sang jusqu'à ce que la personne tombe en syncope, & par ce moyen on a plus de facilité pour arrêter le sang dans la suite : il n'y a qu'à faire un bon bandage avec plusieurs compresses, dans la premiere desquelles on met simplement un jetton ou un double ; un morceau de papier maché vaut encore mieux, avec des compresses graduées par-dessus.

Si les artéres font tant de peine, lorsqu'elles sont ouvertes par accident, d'où vient qu'on ouvre exprès celles des tempes pour soulager les grandes douleurs de têtes ?

C'est parce qu'en cet endroit les artéres sont situées sur les os qui les compriment par derriere, ce qui facilite beaucoup leur réunion.

Les artéres des vieillards sont-elles plus difficiles à reprendre que celles des enfans ?

Oui.

N'y a-t'il pas d'accidens à craindre dans les saignées du pied ?

Il y en a beaucoup moins qu'au bras, parce que les veines des malleoles ne sont accompagnées ni d'artéres, ni de tendons ; d'où vient qu'on dit qu'il ne faut donner son bras qu'à un Maître, pour être saigné, mais qu'on peut donner son pied à un Aprentif.

TRAITE'
DES OPERATIONS
DE LA CHIRURGIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opération du trépan.

ON fait cette opération, quand on juge par les signes que nous avons déja donnez, qu'il y a de la matiere répanduë sur la dure-mere. On ne trépane point sur les sinus sourciliers, à cause de leur cavité ; sur les sutures, à cause des vaisseaux qui y passent ; sur l'os des tempes, sans grande nécessité, principalement sur la partie qui se joint avec l'os pariétal, parce que l'extrêmité de cet os quitteroit, à cause qu'il n'est apliqué que sur le pariétal ; sur le milieu du coronal & de l'occipital, à cause d'une éminence intérieure, à laquelle s'attache la dure-mere ; sur le passage des sinus latéraux, qui sont situez au côté de l'occipital.

Si la fente est trop petite, on pourra apliquer le trépan dessus ; mais il vaut mieux trépaner à côté de la fente à la partie inférieure : on n'aplique point le trépan sur les enfonçures

enfonçûres. Si les os se détachent, il ne faut point faire d'autre trépan que de les ôter avec l'élévatoire.

On commencera d'abord par l'incision. Elle se fait en croix, si la playe est éloignée des futures, & qu'il n'y ait point de muscles à couper, en T ou en 7, si elle se fait auprès des futures : le pied du 7 ou du T. doit être paralelle à la future, & le haut de la lettre descendra vers les tempes ; elle se fait encore au milieu du front. S'il suffit de faire une incision longitudinale au front, on suivra les rides, la cicatrice en sera moins difforme : on ne l'y fait jamais en croix, & on ne coupe point les lévres de la partie. Si l'on fait l'incision sur le muscle crotaphire, & sur ceux du derriere de la tête, on la fait en forme d'V, dont la pointe se trouvera au bas des muscles : il faut encore mieux y faire l'incision longitudinale, l'on coupe moins de fibres : il faut toûjours commencer à les faire par la partie inférieure, afin que le sang n'incommode point. On fera les incisions avec le bistouri hardiment, s'il n'y a point d'enfonçûres ; s'il y en a, il ne faut point trop peser dessus. L'incision étant faite, on sépare les lévres du crane avec les doigts, ou avec quelqu'autre instrument propre. Si rien ne presse d'apliquer le trépan, on différe jusqu'au lendemain : on remplit la playe de bourdonnets, de plumaceaux, un emplâtre, une compresse, & on fait le grand

couvre-chef, que nous enseignerons après l'opération.

On commence par le perforatif pour faire un petit trou, afin d'assurer la pyramide qui est dans la couronne ; après cela on aplique la couronne : on tient l'arbre du trépan de la main gauche, on tourne avec l'autre main assez vîte dans le commencement. Lorsque le chemin de la couronne est fait, on la léve pour ôter la pyramide, afin que cette pointe ne pique pas la dure-mere. On léve de tems en tems la couronne, pour nettoyer avec des brosses la scieure qui s'y est attachée : on remet la couronne, & on recommence à tourner. Quand on aperçoit le sang, il faut aller doucement, afin que la premiere table du morceau d'os qu'on léve, ne quitte pas la seconde.

Quand on aproche de la dure-mere, il faut aller doucement, & sonder avec la pointe d'une plume tout-autour de l'os, pour voir si l'on est dans le crane. Il faut souvent lever le trépan pour sonder le trou, pour le nettoyer, & de peur qu'il s'échauffe. Toutes les fois qu'on léve le trépan, il faut sonder avec une plume, pour voir si l'os est coupé également : s'il n'est pas coupé également, il faut apuyer davantage du côté qu'il est moins coupé. Si on veut se servir du tire fond, il faut faire son trou dès le commencement pendant que l'os est encore ferme. Quand la piéce commence à

branler, on met le tire-fond bien doucement dans son trou, sans presser l'os, pour le tirer, ou bien on le leve avec la feüille de myrthe. Quand on a levé la piéce, on coupe les inégalitez qui sont restées au bas du trou, avec le couteau lenticulaire. S'il y a des enfonçûres, on les releve avec l'élevatoire. On presse un peu la dure-mere avec le lenticulaire, pour faciliter la sortie du sang; on fait pancher la tête au blessé, on lui fait fermer le nez & la bouche; & on lui fait retenir son haleine pour faire écouler les matiéres, & on essuye la dure-mere avec de fausses tentes. Si l'on aperçoit qu'il y ait du pus sous la dure-mere, il faut la percer avec une lancette qu'on enferme dans la fausse tente, afin que les assistans ne s'en aperçoivent pas. On met un sindon ou petit morceau de linge trempé dans un médicament entre la dure-mere & le crane; on l'attache à un fil pour le retirer, on remplit le trou de petits plumaceaux trempez dans des médicamens convenables. On garnit la playe de bourdonnets, de plumaceaux, un emplâtre, une compresse avec le couvre-chef.

Il faut bien boucher le trou avec des plumaceaux, parce que la dure-mere s'enflâme quelquefois si fort qu'elle sort. S'il s'engendre des excroissances sur la dure-mere, & qu'elles sortent, si elles ont la racine menuë, on la lie & on la coupe; si elle est large, il faut la comprimer avec de petites compresses

trempées dans des remédes spiritueux.

Il faut aller plus doucement en trépanant les enfans que les adultes ; leurs os sont plus tendres.

Il ne faut point se servir de médicamens huileux, mais de spiritueux : l'exfoliation se fait tantôt plûtôt, tantôt plus tard.

Le cal ferme ordinairement l'ouverture du crane en quarante ou cinquante jours, s'il n'arrive point d'accident.

Dans les grandes fractures où les os n'ont plus de liaison ensemble, on les emporte.

Le bandage du trépan,

Est le grand couvre-chef ; il se fait avec une grande serviette qu'on plie en deux, de maniere pourtant que le côté qui touche la tête passe de quatre doigts celui qui ne la touche pas : on l'aplique sur la tête par le milieu ; un serviteur doit tenir l'apareil avec la main : on fait tenir les bouts supérieurs de la serviette sous le menton. Le Chirurgien prend les deux bouts inférieurs, & les tire tout droit par les côtez ; de maniere que les quatre doigts de la serviette qui étoient plus grands, soient relevez sur le front : on croise les deux bouts de la serviette derriere la tête, & on les attache où ils finissent, avec des épingles, sans faire de plis qui puissent blesser ; les bouts de la serviette qui tombent sur les épaules, se relevent sur la tête à côté, proche le petit angle des

yeux. Les deux bouts qu'on tient sous le menton, s'y attachent avec des épingles, ou bien on les noue.

CHAPITRE II.

De l'opération de la fistule lacrymale.

CEtte opération se fait, lorsqu'il y a un ulcére fistuleux au grand angle de l'œil. On met le malade dans une situation commode; on lui bande l'œil sain pour lui ôter la vûë des instrumens; on lui assujettit l'œil avec une compresse que l'on tient avec une cuillier: on fait une incision avec la lancette en forme de croissant sur la tumeur, en évitant de couper les paupieres, & le petit cartilage qui sert de poulie au grand oblique; & si l'os est carié, on y passe legerement un petit cautére actuel: on se sert pour cela d'un petit entonnoir, par le canal duquel on introduit le cautére sur l'os. On pourroit se passer de percer l'os unguis, parce qu'il s'exfolie tout entier à cause de sa mincité: ainsi le trou se fait sans percer.

L'apareil & le bandage de la fistule.

On remplit la playe de petits bourdonnets secs, un petit plumaceau dessus, un emplâtre, & sur le tout une compresse. Le bandage se fait avec un mouchoir qu'on plie en triangle, dont les bouts se vont attacher derriere

la tête. Si les chairs croissent trop abondamment, on les consume avec la pierre infernale ; & s'il est besoin de dilater la playe pour faciliter l'exfoliation, on le fera avec de petits morceaux d'éponges préparées avec la cire qu'on mettra dedans. Ensuite on se servira de caustiques pour consumer les callositez, qu'on mêlera avec des remédes huileux pour en affoiblir l'action, en prenant garde qu'ils n'intéressent l'œil. Si l'os est carié, on y mettra un peu d'euphorbe, ou bien de petits bourdonnets trempez dans la teinture de myrrhe & d'aloës : on traitera ensuite l'ulcére comme tous les autres.

CHAPITRE III.

De l'opération de la cataracte.

ON fait cette opération, quand il y a un petit corps dans l'œil qui se met au-devant de la prunelle, qui empêche que la lumiere y puisse entrer. On ne fait point cette opération à la cataracte jaune, noire ou plombée : c'est pour l'ordinaire ce qu'on apelle glocoma, c'est-à-dire, le cristalin de l'œil, réellement endurci ou gâté, que la lumiére ne peut plus passer au travers, pour faire son impression sur la rétine. On la fait aux cataractes bleuës, vertes, de couleur de perle, ou de fer bruni. Pour sçavoir si la cataracte est en état d'être abattuë, on fait frotter l'œil au malade :

si la cataracte demeure immobile, il faut l'abattre : si elle change de place, il faut attendre qu'elle soit plus solide. Le Printems & l'Automne sont les saisons plus propres pour faire cette opération.

Pour cela on fait asseoir le malade les yeux tournez du côté de la lumiere, après qu'on lui aura bandé l'œil sain : le Chirurgien s'assiera sur un siége plus haut que celui du malade, un serviteur lui tiendra la tête. On lui fera tourner l'œil du côté du nez : on assujettira le globe de l'œil avec le *speculum oculi* ; c'est une petite machine de fer faite comme une cuillier, percée dans le milieu : on fait passer l'œil par ce trou. Le Chirurgien prend une aiguille d'acier ronde ou plate, suivant qu'il le juge à propos. Il perce la conjonctive au bord de la cornée, du côté du petit angle de l'œil : il pousse hardiment son aiguille jusques sur le milieu de la cataracte ; il pousse la cataracte en haut, pour la détacher avec la pointe de l'aiguille ; il la pousse ensuite en bas, il la tient quelque tems avec son aiguille au-dessous de la prunelle : si elle remonte après qu'il l'a laissée aller, il faut encore l'abaisser. L'opération est faite, quand elle reste dans le lieu où il l'a poussée. On ne retire point l'aiguille que la cataracte ne soit tout-à-fait abattuë, & qu'elle ne reste dans le lieu qu'on l'a poussée. En retirant l'aiguille, on abaisse les paupiéres, & on les comprime un peu sur l'œil.

L'apareil & le bandage.

Est de fermer les yeux au malade, & les bander tous deux : on lui fait garder le lit pendant sept ou huit heures : on met sur l'œil quelque défensif, pour empêcher l'inflammation.

Des autres opérations que l'on fait aux yeux.

Il y a quelquefois du pus sous la cornée ; pour le tirer, on assujettit l'œil avec le *speculum oculi*, & on fait une petite lancette fine, & on comprime un peu l'œil pour faire sortir le pus ; s'il est trop épais, on le tirera en le suçant doucement avec un petit tuyau qui aura dans son milieu une petite phiole, dans laquelle le pus tombera en le suçant.

Il vient quelquefois une petite tumeur dans l'œil : on lie cette tumeur par sa racine avec un nœud coulant, pour serrer de tems en tems la tumeur, & la faire tomber. Si la tumeur est sur le trou de la prunelle, il ne faut pas faire cette opération ; la cicatrice empêcheroit le passage de la lumiere. Il se forme quelquefois au grand angle de l'œil une membrane un peu dure : on l'apelle l'ongle. Si cette tumeur n'est adhérente qu'au grand angle, il la faut couper à sa racine en la liant : cela se fait avec une aiguille enfilée qu'on passe sous cette membrane, & puis on la lie.

Si les paupieres sont colées ensemble, on prendra une aiguille courbe sans pointe & en-

filée d'un fil : on passera cette aiguille par-dessous les paupiéres, on tirera les bouts du fil pour lever les paupiéres, & on les séparera avec une lancette.

Si les cilles ou poils piquent l'œil, il faut les arracher un à un avec des pinces.

S'il y a de petites tumeurs dures ou transparentes aux paupiéres, il faut les ouvrir & faire sortir le pus.

CHAPITRE IV.

De l'Opération du Polipe.

L'On fait cette opération, quand il y a des excroissances de chairs dans les narines. Si les polipes ou excroissances sont livides, puans, durs, douloureux, fort adhérens, il n'y faut point toucher : ce sont des cancers. S'ils sont blanchâtres, rouges, pendans & sans douleur, on fera l'opération avec des pinces : on prend les polipes le plus près de leur racine que l'on peut : on tourne les pinces de côté & d'autre, afin de détacher le polipe. Si le polipe descend dans la gorge, on le tire par la bouche avec des pinces courbes. Si après l'opération il arrive une hémorragie, on l'arrêtera, en introduisant dans les narines des tentes trempées dans quelque liqueur stiptique, ou bien on y en séringuera.

CHAPITRE V.

De l'opération du bec-de-liévre.

L'On fait cette opération, lorſque la lévre ſupérieure eſt fenduë. S'il y a grande perte de ſubſtance, on ne fera point l'opération : on ne la fait point aux vieillards ni aux ſcorbutiques ; on ne la fait auſſi guéres aux petits enfans, parce que leurs cris perpétuels empêchent la réunion. Si on veut faire cette opération, il faut les empêcher long-tems de dormir, afin qu'ils s'endorment après l'opération.

Pour la faire, ſi la lévre eſt collée à la gencive, il faut la détacher avec un biſtouri ſans intéreſſer la gencive. On coupera un peu les bords du bec-de-liévre avec des ciſeaux, afin qu'il puiſſe ſe réunir : on tient pour cela les bords du bec-de-liévre avec des pinces. Le ſerviteur qui tient la tête du malade, lui preſſera les joüës en devant, afin d'aprocher les bords du bec-de-liévre. On paſſera l'aiguille enfilée d'un fil ciré dans deux bords de la playe du dehors en dedans, à une ligne de diſtance des bords. Il faut prendre garde que les deux lévres du bec-de-liévre ſoient bien ajuſtées & bien égales : on entortille le fil autour de l'aiguille, en croiſant par-deſſus.

L'apareil & le bandage.

On lavera les lévres de la playe avec du vin

chaud, on coupe la pointe des aiguilles, on met de petites compresses sous leurs bouts, on met sur la playe un petit plumaceau couvert de quelque bon baume, on met entre la lévre & la gencive un linge trempé en quelque liqueur dessicative, de peur que la lévre ne se colle à la gencive, s'il a été nécessaire de l'en séparer. On met sur le tout un emplâtre agglutinatif, qu'on soutient avec le bandage unissant, qui est une petite bande percée dans son milieu. On la passe par-derriere la tête, on la fait venir par-devant, on passe un de ses bouts par son trou, qu'on aplique sur la maladie, & on passe les deux bouts de la bande où on l'attache : on met un nombre d'aiguilles à proportion que la playe est longue.

On panse le malade trois jours après : il ne faut pour la premiere fois détortiller que la moitié de l'aiguille du milieu, s'il y en a trois: il faut pour cela qu'un serviteur pousse un peu les joues en devant. Le huitiéme jour on ôtera l'aiguille du milieu, si c'est un jeune enfant. Il ne faut pourtant point ôter les aiguilles qu'on ne voye les bords bien repris : il ne faut pas aussi les laisser trop long-tems, les trous auroient de la peine à se fermer.

CHAPITRE VI.

De l'opération de la Broncotomie.

L'On fait cette opération, lorſque l'inflammation qui arrive au larinx, empêche la reſpiration.

On ouvre la trachée artére entre le troiſiéme & quatrieme anneau, ou bien au milieu de la trachée artére. En ſéparant les muſcles ſternohioïdiens, il faut prendre garde de couper les nerfs recurrens, on perdroit la voix, ni les glandes tiroïdes. On ouvrira l'entre-deux des anneaux avec une lancette étroite, aſſujettie avec une bandelette : on fait une inciſion tranſverſe entre les anneaux. Avant que de retirer la lancette, on introduit un filet dans l'ouverture, ſur lequel on paſſe une petite canule courte & plate, un peu courbée par le bout, qu'on n'enfermera pas trop avant, de peur de cauſer la toux. La canulle aura deux petits anneaux, pour y attacher des rubans qu'on liera autour du col. On laiſſe la canule dans la playe juſqu'à ce que les accidens ſoient paſſez. Après cela on la retire, & on raproche les lévres avec le bandage uniſſant que nous avons décrit ci-deſſus, & on panſe la playe.

CHAPITRE VII.

De l'opération de la luette.

LOrsque la luette est enflée de façon qu'elle empêche la respiration ou la déglutition, ou bien qu'elle est gangrenée, on en fait l'extirpation. On abaisse la langue avec le *speculum oris*, on la tient avec des pinces, & on la coupe avec des ciseaux, ou bien on en fait la ligature, & on gargarise la bouche avec des liqueurs astringentes.

CHAPITRE VIII.

De l'opération du cancer de la mammelle.

AU commencement le cancer n'est pas plus gros qu'un pois: c'est une petite tumeur dure, noirâtre, quelquefois livide, & importune par ses picottemens. Quand elle a pris son accroissement, la tumeur paroît dure, plombée & livide, causant une douleur supportable dans le commencement, & insupportable dans l'augmentation. Lorsqu'il est prêt d'ulcérer, la chaleur est grande, & la pulsation piquante: les veines d'alentour sont gonflées & remplies d'un sang noir; elles s'étendent comme des jambes d'écrevisses, jusqu'à ce que la mort survienne. Quand le cancer n'est point ulcéré, on l'apelle occulte, & cancer manifeste quand il est ulcéré.

Pour remédier paliativement au cancer occulte, & pour l'empêcher de s'ulcérer, on y aplique le cataplâme de ciguë tout frais fait. Toutes les espéces de chicorée, la décoction de solanum, les sucs de ces plantes, celui de scabieuse, de *geranium* ou herbe à Robert, de *herniaria*, de plantain, &c. sont fort bons dans le commencement. Les écrevisses de riviere pilées dans un mortier de plomb, & leur suc battu dans un semblable mortier, est excellent. Les matieres fécales humaines, ou l'urine distilée & apliquée sur le cancer occulte, est fort bonne. Voici un bon reméde.

Prenez une once de Saturne calciné, deux onces d'huile rosat, six dragmes de safran : battez le tout dans un mortier & avec un pilon de plomb à chaud, & apliquez. L'amalgame de mercure avec le saturne, est très-bon.

On purgera le malade avec l'ellebore noir & le mercure doux.

On prendra intérieurement depuis un scrupule jusqu'à demi-dragme de poudre de cloportes, qu'on donnera à boire avec la moitié d'yeux d'écrevisses. Donnez-vous bien de garde d'y apliquer les maturatifs ou des ramolissans, ils feroient ulcérer la tumeur.

Lorsque le cancer est ulcéré, on se sert heureusement de l'esprit de suye de cheminée : l'huile des écrevisses de mer versée toute chaude dans l'ulcére, est un bon reméde. Enfin,

si on veut emporter le cancer, voici comme on s'y prendra.

On couchera le malade sur son lit, on lui prendra le bras du côté du cancer, qu'on lui levera en haut & en arriére, afin de donner plus de relief à la tumeur. On passera une aiguille enfilée d'un filet bien fort dans la base de la mamelle: on coupera le fil pour ôter l'aiguille, on repassera l'aiguille dans la mamelle pour y faire croiser les fils. On lie ces quatre bouts de fil ensemble; l'on en fait une ance pour lever la tumeur, qu'on coupe tout-autour jusqu'aux côtes, avec un bon rasoir bien tranchant. On commence à couper la partie inférieure pour finir aux vaisseaux proche l'aisselle, où on laisse un petit lambeau pour arrêter plus facilement le sang. On met sur les vaisseaux un bouton de vitriol, ou des plumaceaux trempez dans l'eau stiptique; on comprime avec les mains les bords de la mamelle, pour en faire sortir le sang & les humeurs.

Apareil.

On garnit la playe de plumaceaux couverts de poudres astringentes, un emplâtre, une compresse, la serviette autour de la poitrine, & le scapulaire pour la soûtenir.

Au lieu de passer des fils en croix pour faire une ance avec laquelle on tire la mamelle, il vaut mieux avoir des tenettes tournées par les deux bouts en croissant, ensorte que les bouts

des deux croissans passent l'un sur l'autre, quand les tenettes sont fermées. On prend & on tire la mammelle avec ces tenettes, & on la coupe d'un seul coup avec un couteau fort plat & bien tranchant. On commence à couper par la partie inférieure, afin de ne couper les vaisseaux mammaires que les derniers, de peur que l'hémorragie n'embarrasse l'Opérateur.

Il ne faut point se servir de cautére actuel pour arrêter l'hémorragie, parce qu'elle recommence quand l'escare est tombée.

Lorsque la tumeur n'est pas encore ulcérée, on fait une incision cruciale à la peau, sans entrer dans le corps glanduleux : on sépare les quatre lambeaux des glandes ; l'on embarasse la tumeur chancreuse avec la tenette, & on la coupe.

S'il y a des vaisseaux enflez, on les liera avant que d'emporter la tumeur. Si la tumeur est adhérente aux côtes, on n'en entreprend pas ordinairement l'opération.

CHAPITRE IX.

De l'Opération de l'empiême.

ON fait cette opération, lorsqu'on juge qu'il y a du pus répandu dans la poitrine, qui se connoît par une pésanteur que le malade sent en respirant : il sent le flotement du pus, lorsqu'il se remuë d'un côté ou d'un autre.

Si la tumeur paroît au-dehors, on ouvre seulement l'abscès entre les côtes; mais si l'on n'aperçoit point de signes extérieurs, le Chirurgien choisira l'endroit le plus commode, pour faire son ouverture. On fait asseoir le malade sur son lit, on le fait soutenir: on fait l'ouverture entre la deuxiéme & la troisiéme des fausses côtes, à quatre doigts de l'épine & de l'angle inférieur de l'omoplate. Pour la faire, on pince la peau en travers pour la couper en long; le Chirurgien la tient d'un côté, & le serviteur de l'autre: on fait l'incision avec un bistouri droit; elle aura deux ou trois travers de doigts de long: on coupe en travers les fibres du grand dorsal, afin qu'elles ne bouchent pas l'ouverture. On met le doigt indice de la main gauche dans l'incision pour écarter les fibres, & l'on coupe les muscles intercaustaux, & on conduit la pointe du bistouri avec le doigt pour percer la plévre, de crainte de blesser les poumons qui lui sont quelquefois attachez. L'ouverture étant faite, si le pus coule bien, il faut le laisser venir; mais s'il ne coule pas, il faut mettre le doigt indice dans la playe, pour rompre les adhérences des poumons attachez à la plévre; ce qui se fait en tournant le doigt en rond entre la plévre & les poumons.

Pour faire sortir le pus, on fait pancher le malade: on lui fait fermer la bouche & le nez, & on le fait pousser comme pour le faire

souffler ; si c'est du sang, on tirera davantage que si c'étoit du pus, parce que la sortie du pus affoiblit davantage que si c'étoit du sang.

Quand on fait l'incision, il faut couper les muscles intercostaux en travers pour ne point découvrir le bord des côtes, la playe n'en deviendra pas si-tôt fistuleuse.

Si l'on juge qu'il y ait du pus des deux côtez de la poitrine, il y faut faire l'opération ; car on sçait qu'elle est séparée en deux par le médiastin : en ce cas il ne faut pas laisser les deux ouvertures ouvertes tout à la fois, de crainte de suffoquer le malade.

Le bandage & l'apareil.

Il se fait avec une tente de linge chargée de quelque baume, elle sera molette & émoussée par le bout, & n'entrera qu'entre les côtes de peur de blesser les poumons. Un bon bourdonnet de charpi vaut mieux qu'une tente de linge. Il faut mettre un fil à la tente de peur qu'elle ne tombe dans la poitrine.

On met des plumaceaux dans la playe, un emplâtre, & une bonne compresse sur le tout. On soutient cet apareil avec une serviette qu'on attache autour de la poitrine avec des épingles, & on la soutient avec un scapulaire ; c'est une bande large de six doigts, percée dans le milieu pour y passer la tête, un des bouts tombe derriere & l'autre devant ; on les attache à la serviette. On met le malade dans son lit à moitié assis : si les poumons empêchent la

sortie du pus, on se sert d'une canule. On panse ensuite la playe.

CHAPITRE X.

De l'opération de la Paracentèse du ventre inférieur.

Elle se fait lorsqu'il y a des eaux dans la capacité du ventre, ou bien entre les tegumens. Cette maladie est manifeste par la grande tumeur. Cette opération se fait avec le trocart; les anciens la faisoient avec la lancette. On soutient le malade assis dans son lit, ou bien dans un fauteüil, afin que les eaux descendent. Un serviteur doit presser le ventre avec les mains, afin de faire faire une tumeur au ventre. On perce le ventre trois ou quatre doigts au-dessous du nombril, & l'on fait la piqueure à côté pour éviter la ligne blanche. Avant que de piquer, il est bon de relever un peu la peau. Le poinçon est accompagné de sa canule, laquelle reste dans le ventre après la ponction. L'on ôte le poinçon pour laisser sortir l'eau, & l'on en tire suivant les forces du malade. Les meilleurs Opérateurs la tirent toute entiere presentement. Le poinçon ou trocart fait une si petite ouverture, qu'on ne doit pas craindre que les eaux puissent sortir, ce qui peut arriver quand on se sert de la lancette, parce qu'il faut une plus grosse canule. Lorsqu'on fait une nouvelle

piqueure, on la fait au-dessous de la premiere. Si les eaux font avancer le nombril en dehors, on y peut faire la ponction.

Le bandage & l'apareil,

Se font avec une grande compresse en quatre doubles, qu'on soutient avec une serviette pliée en trois ou quatre. On soutient la serviette avec le scapulaire.

L'opération de la Paracentèse du scrotum,

Se fait lorsque les bourses se trouvent pleines d'eau. On fait tenir le malade debout, ou assis : on prend les bourses d'une main, on les serre un peu pour leur faire faire une tumeur dure, dans laquelle on pique avec le trocart, comme à la paracentèse du ventre. Aux hydrocelles des petits enfans, on peut faire la ponction avec la lancette, pour en tirer l'eau tout d'un coup ; mais dans les hommes, lorsqu'il y a beaucoup d'eau, il vaut mieux la faire avec le trocart. Il faut retirer les testicules, de peur de les blesser avec la pointe de l'instrument. Si l'on juge que l'hydrocelle soit enkistée, il faut consumer avec les cautéres, la membrane dans laquelle l'eau est contenuë.

Pour le faire, on en met une traînée sur l'endroit où l'on veut faire l'incision, on ouvre ensuite l'escare avec la lancette.

Quand on fait la ponction, il faut que ce soit à la partie supérieure du scrotum, elle est moins douloureuse que l'inférieure, & moins sujette à l'inflammation.

CHAPITRE XI.

L'opération de la Gastroraphie.

ON fait cette opération, lorsqu'il y a une playe au ventre assez grande pour laisser sortir les intestins. S'il y a une grande playe à l'intestin, on y fera la couture du Pelletier: nous avons montré ci-dessus comme elle se fait. Si l'épiploon est mortifié, on coupera ce qui est altéré; pour cela on prend une aiguille enfilée d'un fil ciré, on la passe dans la partie saine au travers de l'épiploon, sans piquer les vaisseaux: on lie l'épiploon des deux côtez, avec chacun des fils qu'on avoit passez en double. On coupe un pouce au-dessous de la ligature: les fils sortiront par la playe, pour les ôter après la supuration. Il faut ensuite remettre les intestins dans le ventre, en les poussant alternativement avec le bout des doigts. Si on a de la peine à les remettre, on y fera des fomentations spiritueuses, avec une poignée de fleur de camomille & de melilot, une once d'anis avec autant de fenoüil & de semences de cumins, une demi-once de clou de girofle & de muscade, faites cuire le tout dans du lait, & y ajoûtez une once d'esprit de vin camphré, deux dragmes de sucre de Saturne, avec deux scrupules d'huile d'anis, & bassinez les intestins avec cette fomentation toute chaude, ou bien,

On apliquera sur les intestins, des animaux tous vifs & ouverts ; ou bien,

On fera boüillir dans du lait des échevaux de lin cru, & l'on fomentera les intestins de cette décoction toute chaude.

Avant que de faire la suture des intestins, on les fomentera avec l'esprit de vin, dans lequel on aura fait dissoudre un peu de camphre ; mais si les intestins sont mortifiez, il ne les faut point recoudre, il les faudra fomenter avec des liqueurs spiritueuses. On ne donnera point de lavemens au malade, de peur de gonfler l'intestin ; mais on introduira un supositoire, ou bien on lui donnera une tisanne laxative, s'il est nécessaire de lui vuider le ventre. Le malade sera fort sobre pendant toute sa guérison, il ne prendra que des consommez & de la gêlée.

Si on ne peut remettre les intestins, on dilatera la playe en s'éloignant de la ligne blanche, & par en bas plûtôt qu'en haut, si elle est supérieure. Pour dilater, on range les intestins au côté de la playe, & on met dessus une compresse trempée dans le vin chaud qu'on fait tenir par quelqu'un. On introduit une sonde canelée dans le ventre, & on prend bien garde d'engager l'intestin entre la sonde & le péritoine, on s'en assure en tirant un peu l'intestin ; on tient la sonde de la main gauche pour couler un bistouri courbe dans sa canelure, & on coupe les tégumens également par

ehors & par dedans. On repouſſe les intes-
ins dans la playe avec les doigts indices, les
ouſſant alternativement dans la playe.

La ſuture ſera entrecoupée : elle ſe fait avec
eux aiguilles courbes enfilées à chaque bout
'un même fil. On met le doigt indice de la
ain gauche dans le ventre pour retenir le pé-
itoine, les muſcles & la peau au bord de la
laye. On paſſe l'éguille dans le ventre avec
autre main dont on conduit la pointe avec le
oigt indice, & l'on percera aſſez avant ; on
aſſe l'autre aiguille à l'autre lévre de la playe
ar dedans le ventre, obſervant la même cho-
e qu'à la premiere, & ſans retirer ſes doigts
u ventre : s'il y a pluſieurs points à faire, on
es fait de la même maniere ; & ſans retirer les
oigts du ventre : un ſerviteur aproche les
ords de la playe & on fait les nœuds. On
anſera la playe, & on ſoutiendra l'apareil
vec la ſerviette & le ſcapulaire. On fera cou-
her le malade ſur le ventre les premiers jours
our cicatriſer la playe du ventre ou des inte-
ins.

Si l'inteſtin étoit entiérement coupé, il
audroit le coudre tout autour de la playe, de
maniere qu'il reſtât toujours ouvert ; ſi le ma-
ade en réchapoit, il rendroit les excrémens
par cette playe ; nous en avons l'exemple d'un
Soldat des Invalides qui a vécu fort long-
tems en cet état, & tout récemment à l'Hô-
tel-Dieu de Paris.

CHAPITRE XII.

De l'Opération de l'Exomphale.

ON fait cette opération, lorsque les intestins ont fait une hernie dans l'ombilic. On couche le malade sur le dos, on fait une incision sur la tumeur jusqu'à la graisse, en pinçant la peau si l'on peut ; sinon on la fera jusqu'à la graisse sur la tumeur sans la pincer.

On déchire ensuite les membranes avec un déchaussoir, pour découvrir le péritoine, de peur de couper l'intestin. Quand on aperçoit le péritoine, on le tire en haut avec les ongles, pour y faire une petite ouverture avec quelque tranchant. On mettra le doigt indice de la main gauche dans le ventre, pour conduire la pointe des ciseaux avec lesquels on aggrandira l'incision. On remettra l'intestin dans le ventre, & si l'épiploon est adhérent à la tumeur, on le détachera : si les intestins sont attachez à l'épiploon, il le faut séparer en coupant un peu de l'épiploon, plûtôt que de toucher à l'intestin. L'intestin étant réduit, un serviteur comprimera le ventre au bord de la playe ; si on trouve une masse de chair à l'épiploon, qui sera formée par l'adhérence de l'épiploon avec les muscles & le péritoine, l'on détachera toute cette masse charnuë, & puis on y fait une ligature pour l'emporter avec l'épiploon, comme nous avons fait dans la gastroraphie

roraphie, & on panſera la playe: on obſerve-a les mêmes précautions que nous avons remarquées à la gaſtroraphie. On ſoûtient a apareil avec la ſerviette & le ſcapulaire.

CHAPITRE XIII.

De l'Opération du Bubonocelle, & de la Hernie complete.

LOrſque les parties inteſtinales ſont tombées dans l'aîne ou dans le ſcrotum, on fait l'opération du bubonocelle ; pour cela on couche le malade ſur le dos, les feſſes un peu hautes, on pince la peau en travers ſur la tumeur, le Chirurgien tient la peau par un côté, & un ſerviteur par l'autre ; il fait une inciſion en ſuivant le pli de l'aîne : quand la graiſſe eſt découverte, on déchire avec un déchauſſoir, ou avec les ongles, tout ce qui ſe trouve juſqu'à ce que l'on ait découvert l'inteſtin, qu'il faut un peu tirer pour voir s'il n'eſt point attaché aux anneaux des muſcles. Il faut doucement manier l'inteſtin pour diſſoudre les excrémens : on remet enſuite, ſi l'on peut, les parties inteſtinales dans le ventre avec les deux doigts indices, en les pouſſant alternativement : ſi on ne peut les réduire, il faut dilater la playe par en haut, en introduiſant une ſonde canelée dans le ventre pour couler les ciſeaux dans ſa canelure. Si la ſonde ne peut entrer, il faudra un peu tirer

l'intestin en mettant le doigt dessus auprès de l'anneau, & on fera une petite sacrification à l'anneau avec un bistouri droit qu'on conduira avec le doigt pour introduire la sonde, sur laquelle on coulera un bistouri courbe pour couper l'anneau, c'est-à-dire, pour dilater la playe par dedans : il ne faut pas aller trop avant, de peur de couper une branche d'artéres; ensuite on remet les parties dans le ventre. Si l'épiploon avoit causé la hernie, il faudroit lier & couper ce qu'on trouveroit d'altéré ; on scarifiera l'anneau par-dedans pour faire une bonne cicatrice.

L'apareil & le bandage,

Se fera avec une tente de linge molette & mousse, assez grosse & assez longue, pour empêcher que les intestins par leur impulsion ne rentrent entre les anneaux, & on l'attachera à un fil pour la retirer : on mettra dans la playe des plumaceaux chargez d'un bon digestif, comme est la térebenthine avec le jaune d'œuf, un emplâtre & une compresse de figure triangulaire, & on fera le bandage spica ; il se fait comme celui que nous avons enseigné pour la fracture de la clavicule.

De la Hernie complete.

Elle se fait, lorsque les parties intestinales tombent jusques dans le scrotum des hommes, & aux femmes jusques dans le bas des lévres de la matrice. Pour faire cette opération, on couche le malade sur le dos comme au bubo-

nocelle, & l'on fait l'incision de la même maniere ; celle-ci se fait jusques dans le scrotum ; on déchire les membranes jusqu'à l'intestin. On examine si les parties sont adhérentes au testicule ; si c'est l'épiploon, il le faut détacher & en laisser un petit morceau au testicule ; mais si c'est l'intestin, & qu'on ne puisse le séparer sans offencer l'un ou l'autre, il vaut mieux interresser le testicule que l'intestin, on coupera l'épiploon jusques dans la partie saine s'il est alteré. On remplit la playe de bourdonnets & de plumaceux, & le spica comme au bubonocelle.

CHAPITRE XIV.

L'Opération de la Castration.

LA mortification ou le sarcocelle des testicules, donne occasion à cette opération. Pour la faire, on met le malade sur le dos, les fesses plus hautes que la tête : on lui fait ouvrir & tenir les jambes ; on pince la peau du scrotum, dont on fait tenir un bout à un serviteur, & le Chirurgien tient l'autre : on y fait une incision longitudinale, c'est-à dire, de haut en bas ; on détache la carnosité du dartos qui envelope le testicule ; on lie les vaisseaux entre les anneaux & la tumeur, & on les coupe un travers de doigt au-dessous de la ligature ; il ne faut pas lier trop fort les vaisseaux spermatiques, de crainte de convulsion : on

laisse sortir un bout de fil hors de la playe. Si l'excroissance de chair est adhérante au testicule, & qu'on la sente mobile, il faut la détacher adroitement, en laissant un petit morceau de cette chair au testicule. S'il paroissoit des vaisseaux considérables à la tumeur, il faudroit les lier ayant que de la couper.

L'apareil & le bandage,

Se fait avec des bourdonnets & des plumaceaux dont on remplit le scrotum. Le bandage sera le suspensoir du scrotum, on l'apelle la poche, c'est un bandage à quatre chefs, les supérieurs servent de ceinture, & les inférieurs passent entre les cuisses, & on les artache par derriere à la ceinture.

Il y a un autre bandage du scrotum à quatre chefs, les supérieurs servent de ceinture; il est fendu par le bas, on n'y fait point de coûture, les chefs inférieurs croisent l'un sur l'autre pour passer entre les cuisses, & s'aller attacher à la ceinture: l'un & l'autre sont percez pour laisser passer la verge.

CHAPITRE XV.

L'Opération de la pierre dans l'urétre.

SI la pierre est arrêtée au sphincter de la vessie, on la repoussera avec la sonde. Si elle est au bout du gland on le pressera pour la faire sortir. Si elle ne peut pas sortir, on fera une petite incision à l'ouverture du gland à ses côtez.

Si la pierre est loin du gland, on fera une incision à l'urétre. Pour cela on tirera la peau en haut : on prend la verge entre les deux doigts, on fait cette incision en long au côté de la verge sur la pierre ; on la presse entre les doigts pour la faire sortir, ou bien on la tire avec une curette. Si l'incision étoit fort petite, il ne faudroit que laisser aller la peau, elle se guérira d'elle-même : mais si elle étoit fort grande, il faudroit mettre dans l'urétre une petite canule de plomb, de peur que la cicatrice ne fermât l'urétre ; il faut enduire la canule de quelque desiccatif, & panser la plaïe avec un baume : on fera ensuite un petit sac ou fourreau de linge, dans lequel on mettra la verge, pour tenir l'apareil ; il sera percé par le bout pour uriner, il aura deux bandes à l'autre bout, qu'on attachera autour de la ceinture.

CHAPITRE XVI.

De l'Opération de la taille.

ON fait cette opération quand on est bien assuré qu'il y a une pierre dans la vessie : pour en être certain on introduit le doigt dans l'anus en l'aprochant du pubis ; on sent quelquefois la pierre s'il y en a une. On met le doigt dans le vagin des femmes, aux petites filles on le met dans l'anus ; mais il vaut mieux se servir de la sonde, qu'il faut oindre avec quelque graisse : il faut pour cela coucher le

malade sur le dos ; on tient la verge droite en haut, le gland découvert entre le pouce & l'index. On tient la sonde de la main droite du côté des anneaux, on l'introduit dans la verge, quand elle y est entrée, on tourne son manche vers le pubis en tirant un peu la verge, afin que le canal de l'urétre soit tout droit. Si l'on s'aperçoit que la sonde ne soit pas dans la vessie, on met le doigt dans l'anus pour la conduire dedans. Pour sçavoir s'il y a une pierre dans la vessie, on donne de petites secousses avec le dos de la sonde à droit & à gauche dans la vessie, si l'on entend un petit bruit, on est assuré qu'il y a une pierre. Si l'on jugeoit que la pierre nageât dans la vessie, ce qui empêcheroit qu'on pût sentir la pierre, il faudroit faire uriner le malade avec la sonde creuse. Voici une autre façon de sonder.

On élevera la verge en haut, en l'inclinant un peu du côté du ventre : on tournera les anneaux de la sonde sur le ventre, & le bec du côté de l'anus, & puis on introduira la sonde, à laquelle on donnera de petites secousses pour sentir la pierre.

Pour faire l'opération on met le malade sur une table de la hauteur convenable, pour que le Chirurgien puisse travailler debout. Le malade aura le dos apuyé sur le dos d'une chaise qui sera renversée, & garnie de linge de peur de le blesser ; il aura les jambes écartées, & la plante des pieds sur le bord de la table : il y

aura un homme monté derriere lui sur la table pour retenir le malade par les épaules; ses bras seront atachez avec ses jambes par des liens ou bandes, des serviteurs lui écarteront les jambes. On introduira dans la vessie une sonde canelée; le serviteur qui sera monté sur la table, & placé au côté de la chaise, tiendra entre ses deux doigts indices le dos de la sonde à l'endroit du périné, où l'on doit faire l'incision, qui se fera entre ses deux doigts avec un bistouri tranchant des deux côtez; elle sera de trois ou quatre travers de doigts, & au côté gauche du raphé : on ne la fera que de deux travers de doigts aux enfans. Si l'incision étoit trop petite, pour donner passage à la pierre, il faudroit mieux l'agrandir, que de forcer la playe par des dilatateurs. Quand la partie convexe, où est la canelure de la sonde, sera bien à nud, on glissera des conducteurs dans la canelure de la sonde; entre lesquels on conduit les tenettes, aïant auparavant retiré la sonde. Il y en a qui se servent d'un gorgeret, en conduisant son bec dans la canelure de la sonde. On retire la sonde pour introduire les tenettes dans la vessie; aussitôt qu'elles y soñt, il faut retirer les conducteurs ou le gorgeret. On cherche la pierre, & on la prend en la tenant bien, & on la tire de la vessie. Si la pierre étoit longue, & qu'on la tint par les deux bouts, il faudroit tâcher de la reprendre par son milieu, pour éviter le grand écartement

qu'elle feroit au passage. Les pierres sont quelquefois si grosses, qu'on est obligé de les laisser dans la vessie. Si la pierre étoit fort adhérente à la vessie, il faudroit en différer l'extraction, peut-être qu'elle se détacheroit dans la suppuration. Après qu'on a tiré la pierre, on introduit une curette dans la vessie pour en tirer le sable, les fragmens, & les grumeaux de sang. Après l'opération on porte le malade dans son lit, ayant auparavant couvert la playe d'une bonne compresse. S'il y a hémoragie, on arrête le sang avec des astringens. Il faut mettre une tente dans la playe quand on croit qu'il peut y avoir encore quelque pierre ou des sables dans la vessie : mais si on est assuré qu'il n'y en a point, on pansera la playe avec des plumaceaux, un emplâtre, une compresse d'une figure convenable à la partie soutenuë par un scapulaire, ou bien on se sert du double T. dont nous avons donné l'aplication ailleurs. On fait aprocher les cuisses l'une de l'autre au malade, & on les attache avec une petite bande de peur qu'il ne les écarte.

On fait l'opération de la taille aux femmes par le petit apareil, qui se fait en mettant le doigt indice & celui du milieu dans le vagin, ou dans le rectum aux petites filles, pour attirer la pierre au col de la vessie, & pour l'assujettir, & l'on tire la pierre avec un crochet.

On fait aussi cette opération aux femmes à peu près comme on la fait aux hommes. Après

avoir situé la malade comme on fait les hommes, on introduit dans l'urétre des conducteurs, entre lesquels on fait entrer les tenettes, avec lesquelles on tire la pierre : si elle est trop grosse, on fait une petite incision à droit & à gauche de l'urétre.

Le petit apareil se faisoit autrefois aux hommes; on mettoit le doigt dans l'anus pour aprocher la pierre du periné ; on faisoit une incision sur la pierre au côté du raphé, & on la tiroit avec un crochet.

CHAPITRE XVII.

De l'Opération de la ponction du periné.

ON fait cette opération dans une supression d'urine, ou l'inflammation est si grande qu'on ne peut introduire la sonde. On fait une incision avec le bistouri ou avec la lancette au même endroit qu'on fait la lithotomie, & on met une canule dans la vessie jusqu'à tant que l'inflammation soit passée.

CHAPITRE XVIII.

De l'Opération de la fistule à l'anus.

LEs fistules sont des ulcéres calleux. Si la fistule est ouverte au dehors, le malade étant couché sur le ventre sur le bord du lit, les jambes écartées, le Chirurgien fera une petite incision avec un bistouri à l'orifice de la

fistule, afin d'y passer un petit bistouri courbe & mince, au bout duquel il y a un petit stilet pointu, & une petite chape d'argent qui le recouvre, afin qu'il entre sans faire douleur. On introduira ce bistouri dans la fistule, ayant le doigt indice de la main gauche dans l'anus, & on retira sa chape; on tiendra le manche du bistouri d'une main, & le stilet qui perce l'anus de l'autre : on tire l'instrument pour couper tout d'un coup la fistule.

Si la fistule s'ouvre dans l'intestin, on fera une incision par dehors sur le fond de la fistule pour l'ouvrir, dans le lieu où il paroît ordinairement une petite tumeur ou inflammation, ou bien dans le lieu que le malade sent de la douleur, quand on lui touche. Si la tumeur est éloignée de l'anus, on la pourra ouvrir avec le cautére potentiel pour ne pas tant faire de mal. Après avoir ouvert le fond du sac, on y passe le bistouri à stilet avec la chape; on tire le bout du stilet par l'anus, & on coupe tout d'un coup les chairs. Si la fistule étoit trop avant dans l'anus, il ne faudroit pas couper tout le sphincter de l'anus, car on ne pourroit retenir les excrémens.

Après qu'on a ouvert la fistule, on ouvrira toutes les sinuositez qu'on y trouvera avec des ciseaux. On remplit la playe de gros bourdonnets trempez en quelque anodin, des plumaceaux, un emplâtre, une compresse triangulaire; le tout sera soutenu par le bandage qu'on apelle T.

CHAPITRE XIX.

De la future du Tendon.

ON fait cette opération, quand les tendons sont coupez, & qu'ils sont assez gros. Si la playe est guérie, le Chirurgien la rouvrira pour découvrir le tendon : on fera plier la partie, pour raprocher les bouts du tendon : on prend une aiguille plate, droite & déliée, enfilée d'un fil double & ciré : on la passe dans une petite compresse, & on fait un nœud au bout du fil pour l'arrêter sur la compresse : on percera le tendon du dehors en dedans assez avant, de peur que le fil ne coupe : on passera l'aiguille par-dessous l'autre bout du tendon, sur lequel on mettra une petite compresse pour nouer le fil dessus : on fera un peu passer les bouts des tendons l'un sur l'autre, en faisant courber la partie. On panse la playe avec quelques baumes ; il ne faut jamais mettre d'onguent sur les tendons, il les pourrit : on y mettra donc des médicamens spiritueux. Il faut assujettir la partie, de peur qu'en s'étendant, elle ne sépare les bouts des tendons.

CHAPITRE XX.

De l'Opération Céſarienne.

QUand une femme ne peut accoucher par les voyes ordinaires, on a quelquefois fait cette opération. On fera coucher la femme ſur le dos; on fait une inciſion longitudinale au-deſſous de l'ombilic à côté de la ligne blanche, juſqu'à ce que l'on aperçoive la matrice, qu'on ouvrira en prenant garde de bleſſer l'enfant: on ouvrira enſuite les membranes dont il eſt envelopé; on détachera l'arriere faix de la matrice, & on tirera l'enfant: on lavera la playe avec du vin chaud, & l'on fera la gaſtroraphie au ventre ſans coudre la matrice. Après l'opération on fera des injections dans la matrice pour en faire ſortir le ſang, & on introduira dans ſon col un peſſaire percé.

CHAPITRE XXI.

L'Opération de l'amputation, avec ſon apareil & ſon bandage.

LA jambe ſe coupe à la jarretiere: on coupe la cuiſſe le plus près du genoüil que l'on peut. Le bras ſe coupe le plus près du poignet qu'il eſt poſſible. On ne coupe jamais dans l'article, à moins que ce ne ſoient les doigts des mains ou des pieds.

Pour couper la jambe on fait asseoir le malade sur le bord de son lit, ou dans une chaise: on le fait soutenir par des serviteurs ; il y en aura un qui tiendra la jambe par le bas, & un autre tirera la peau en haut au-dessus du genoüil, afin que les chairs recouvrent l'os après l'opération. On met une compresse assez épaisse sous le jaret, sur laquelle on fait deux ligatures ; la premiere au-dessus de genoüil pour arrêter le sang en la serrant avec le tourniquet; la seconde se fait au-dessous du genouil pour affermir les chairs au couteau. Avant que de serrer la ligature avec le tourniquet, il faut mettre dessous un petit carton, de peur de pincer la peau. La jambe étant bien affermie, le Chirurgien se mettra entre les jambes du malade, pour faire l'incision avec un couteau courbe, en tournant circulairement jusqu'à l'os, ayant une main sur le dos du couteau qui sera sans biseau : on ratisse ensuite le perioste avec un bistouri : & puis on coupe les chairs & les vaisseaux qui sont entre les deux os. Les chairs étant coupées, on mettra dessus une bande fenduë, dont on croisera les chefs pour tirer les chairs en haut, afin de couper les os plus avant, & qu'elles puissent les couvrir après l'amputation, & aussi pour faciliter le passage de la scie. Le Chirurgien prendra la jambe de la main gauche, & la scie de la droite, qu'il apuyera sur les deux os pour les couper en même-tems, en commençant par

le peroné, & finissant par le tibia ; il faut incliner la scie, & aller doucement au commencement pour en faire le chemin, après l'on ira plus vîte. La jambe étant coupée, on défait la ligature qui est au-dessous du genouil, on lâche le tourniquet pour laisser couler un peu de sang, & pour voir plus facilement les vaisseaux. On resserre encore le tourniquet, pour arrêter le sang ; les uns l'arrêtent en mettant des boutons de vitriol sur l'ouverture des artéres, & des poudres astringentes sur un grand gâteau de coton ou d'étoupes qu'on aplique au bout du moignon. Si on en use ainsi, il faut que quelqu'un tienne pendant vingt-quatre heures tout l'apareil avec la main : cette coutume est reçûë dans l'Hôtel-Dieu de Paris.

Les autres font la ligature des vaisseaux, on en prend le bout avec des pinces à ressort, ou avec le valet à patin ; ce sont des pinces qui se ferment avec un petit anneau qu'on abbaisse au bas des branches : on fait tenir les pinces par un serviteur, on passe une aiguille enfilée d'un fil ciré dans les chairs au-dessous du vaisseau, on la repasse encore, & avec les deux bouts de fil, on fait une bonne ligature sur le vaisseau : on défait le tourniquet & la bande, on fait un peu plier le moignon, on abbaisse les chairs pour couvrir l'os.

L'apareil & le bandage.

On met de petites compresses sur les vais-

eaux, & des plumaceaux secs sur les deux os, & plusieurs autres plumaceaux chargez de poudres astringentes, & par-dessus un autre grand plumaceau de coton ou d'étoupes couvert de poudres astringentes : on enveloppe le tout avec un emplâtre & une compresse en croix de Malte. L'on a trois ou quatre compresses longitudinales, & une circulaire.

On commence à apliquer la croix de Malte & la compresse sous le jaret, on croise les chefs ou les bouts sur le moignon, on les fait tenir par un serviteur qui soutient la partie, on croise de même les autres chefs : on met les deux compresses longitudinales, qui se croisent au centre du moignon, & une troisiéme longitudinale qu'on fait circuler autour du moignon, pour arrêter les deux premieres ; on leur donne trois doigts de large, on les fait assez longues pour passer sur le moignon. L'on fait ensuite

Le bandage de la capeline,

Avec une bande de quatre aunes de long, & trois doigts de large, roulée à un globe ; on fait trois circulaires au bord de la partie coupée ; on monte en-haut par les doloires, on passe obliquement la bande au-dessus du genoüil, on descend encore sur les premiers tours. Si l'on veut faire la capeline de la même bande, on descend sur le milieu de la partie coupée, on monte sur le genoüil, & l'on fait

plusieurs renversées qu'on arrête avec des circulaires, jusqu'à ce que le moignon soit entiérement couvert, & l'on recouvre le tout par des doloires. La capeline a deux chefs se fait avec une bande de la même largeur & un peu plus longue. On commence d'apliquer la bande sur le milieu de la partie coupée ou de la playe; on conduit les chefs au-dessus du genoüil, on renverse un des bouts de la bande pour la descendre & passer sur le bout du moignon : à chaque renversé qui se fait au-dessus & au-dessous du genoüil, on fait une circulaire de l'autre bout de la bande, pour affermir les renverses, on continuë à descendre & à monter jusqu'à ce que tout le moignon soit couvert : on fait des doloires autour du moignon, & on arrête la bande au-dessus du genoüil, on fait supurer, on déterge, & on cicatrise.

CHAPITRE XXII.

De l'Opération de l'anévrisme.

L'On fait cette opération, lorsque le Chirurgien a piqué l'artére, ou bien qu'il y a une tumeur à l'artére.

Pour cela l'on fait asseoir le malade dans une chaise : un serviteur tiendra le bras dans une situation convenable pour l'opération. Il faut mettre une compresse en quatre doubles, qui suive le progrès de l'artére, afin que la

igature comprime mieux le vaisseau : on peut ntourer le bras d'une autre compresse simple, sur laquelle on fait la ligature, que l'on erre avec un tourniquet, pourvû que le bras ne soit point trop enflé ; car en cette occasion l faudroit différer l'opération, de peur de la angréne. L'artére étant bien arrêtée, le Chirurgien prendra le bras d'une main audessous de la tumeur, & de l'autre main il fera une incision avec la lancette, & en commençant au bas de la tumeur, & finissant au haut, tout le long du progrès de l'artére tumefié. La tumeur étant ouverte, on dégorge le sang caillé avec le doigt. S'il il y a quelques brides dans le fond, on les coupe avec des ciseaux courbes, afin d'ôter plus facilement tous les grumeaux de sang, & les autres corps étrangers qui se forment quelquefois dans les anévrismes, lorsqu'ils sont fort anciens. On fait un peu lâcher le tourniquet, pour découvrir plus facilement l'ouverture de l'artére. On sépare l'artére des membranes avec un déchaussoir ; car il y auroit à craindre de le couper avec le bistouri droit. On soutient l'artére avec une erthine, pour le séparer du nerf & des membranes ; & pour être assuré du lieu de l'ouverture de l'artére, on fait un peu lâcher le tourniquet, ensuite on le serre. On donne l'herrhine à tenir à un serviteur, pour passer sous l'artére une aiguille courbe enfilée d'un cordonnet ciré ; on coupe le fil, & l'on

retire l'aiguille. On commence à faire la ligature au-dessus de l'ouverture de l'artére. On fait d'abord un simple nœud, sur lequel on met si l'on veut, une petite compresse, que l'on affermit par deux autres nœuds. On fait encore une autre ligature à la partie inférieure de l'artére, parce que les artérioles latérales pourroient donner du sang.

Il ne faut point couper l'artére entre les deux ligatures, parce que la premiere ligature quitteroit par l'impulsion du sang, il faut laisser tomber le fil, il pourrira par la suppuration.

On remplit la playe de bourdonnets, de plumaceaux couverts de poudres astringentes, un emplâtre avec une compresse dans le plis du coude.

Le bandage,

Se fait avec une bande de six aunes de long & d'un pouce de large, roulée par un bout. On commence d'apliquer la bande par quelques circulaires au-dessous du coude, médiocrement serrez : on fait plusieurs tours de bande, on met une compresse sur la tumeur, comme on fait au bandage de la saignée, épaisse & étroite tout au long de l'artére jusque sous l'aisselle : on entoure le bras & la compresse avec la bande, en montant par de petites doloires jusques sous l'aisselle, on l'arrête par des circulaires tout-autour de la poitrine.

On couche le malade dans son lit, le bras un peu plié sur un oreiller, la main un peu plus haute que le coude.

CHAPITRE XXIII.

De l'Opération de la saignée.

ON prend la lancette avec le pouce & le doigt index, on apuye les trois autres doigts sur le bras du malade, on pousse la pointe de la lancette dans le vaisseau, & on leve la pointe en haut, pour faire la saignée plus grande. S'il y avoit un tendon, qui se connoît à sa dureté, ou bien une artére qui se connoît à la pulsation, au-delà de la veine & fort proche d'elle, il faudroit seulement plonger sa lancette assez avant dans la veine en coupant, & retirer sa lancette toute droite sans faire de levée, parce qu'on ne manqueroit pas de couper l'artére ou le tendon avec la pointe. Si l'artére ou le tendon étoit immédiatement sous la veine, il la faudroit piquer un peu au-dessus; & tenant sa lancette inclinée; & l'avancer fort peu avant: la pointe achevera l'ouverture en la levant.

Si l'artére étoit trop collé contre la veine, il faudroit piquer plus haut ou plus bas qu'on a accoutumé de piquer. Si la veine étoit superficielle & collée sur un muscle dur, il ne faut pas enfoncer la lancette toute droite dans la veine, mais il la faut incliner, & prendre

le vaisseau par dessous, parce qu'on piqueroit le muscle & sa membrane, ce qui feroit beaucoup de douleur, & attireroit peut-être une grande inflammation. Tout le monde sçait que l'on saigne le bras droit avec la main droite, & le gauche avec la main gauche.

Le bandage

Se fait ainsi : on aplique la compresse sur la saignée, on la tient avec deux doigts, on prend la bande de l'autre main, on tient un bout de la bande avec le doigt du milieu, l'index & le pouce ; on l'aplique sur la compresse, on fait du plus long bout de la bande plusieurs kis dans le pli du bras, l'on fait un renversé avec le petit bout de bande qu'on tient entre les trois doigts, & on nouë les deux bouts de la bande au-dessous du coude.

S'il arrive quelqu'inflammation après la saignée, on imbibera les compresses d'oxicrat. Si la saignée avoit été si petite qu'elle eût fait un rhombus, il faudroit comprimer plusieurs fois la playe avec les deux doigts, & tremper à l'heure même la compresse dans l'oxicrat.

CHAPITRE XXIV.

De l'Opération des tumeurs enkistées.

SI les tumeurs sont petites & pendantes, & qu'elles ayent la base étroite, on y fait une ligature avec un fil fort, que l'on serre un

peu chaque jour : cela les fait tomber d'elles-mêmes après quelque tems, ou bien on les coupe au-dessus de la ligature.

Si la tumeur ou loupe est grosse, & que la base soit large, on fera une incision cruciale à la peau sans endommager le kiste : l'incision étant faite, il faut détacher le sac avec les ongles ou avec le manche d'un scalpel, & quelquefois on est obligé de le disséquer. S'il y a des vaisseaux considérables à la racine, on les lie, ou bien on les coupe ; & on arrête le sang avec les astringens. S'il est resté quelques parties du kiste, on les consume avec des corrosifs. On raproche les lambeaux de la playe sans y faire de couture : on se contente d'un emplâtre agglutinatif : si la tumeur est fort adhérente au péricrane, il n'y faut pas toucher.

Des ganglions.

Les ganglions sont des tumeurs qui sont sur les tendons & sur les parties nerveuses, ils se guérissent en les pressant fortement, & en y faisant un bandage assez serré : pourvû qu'elles soient assez recentes, elles guériront : il y faut apliquer un emplâtre résolutif.

CHAPITRE XXV.

De l'Opération de l'hydrocephale.

CEtte opération se fait pour évacuer les eaux de la tête. Si les eaux sont sous la peau, on y fait une ouverture assez grande

avec une lancette, on peut laisser une canule dans l'ouverture, pour laisser suinter les eaux. En cette maladie les cautéres & les scarifications peuvent être utiles.

Si les eaux sont entre le cerveau & la dure-mere, il la faut percer avec une lancette, après qu'on aura fait le trépan, comme nous l'avons enseigné.

CHAPITRE XXVI.

L'Opération du filet.

LOrsque le ligament de la langue des enfans s'étend jusqu'à son extrêmité, ils ne tetent que très-difficilement; & quand ils sont grands, ils ne parlent qu'en grasseyant.

On coupe ce ligament avec de petits ciseaux : on met le pouce de la main gauche sur la gencive de la machoire inférieure, pour lui faire ouvrir la bouche, & l'index de la même main levera la langue de l'enfant; on passera les ciseaux entre les deux doigts, pour couper le filet le plus près de la langue qu'on pourra, en évitant les vaisseaux; s'il se fait quelque hémorragie, on aura recours aux eaux stiptiques : la nourrice aura soin de lui passer souvent le doigt sous la langue, pour empêcher la réunion.

CHAPITRE XXVII.

L'opération de l'ouverture des conduits bouchez.

S'Il n'y a qu'une membrane qui ferme l'entrée du vagin, on y fait une incision; on met dedans une canule de plomb qui aura des anneaux, pour l'attacher à la ceinture, afin d'empêcher la réünion de la playe.

Si les lévres de la vulve sont collées ensemble, on fera mettre la malade sur le dos, les genoux levez en haut, pour faire une incision avec le bistouri courbe, en commençant en haut, & on mettra une canule de plomb dans l'ouverture.

Si le vagin est rempli d'une carnosité, on y fera une incision jusqu'à ce qu'elle soit toute percée, on y mettra la canule de plomb.

Si le conduit de l'urine, tant aux garçons qu'aux filles, est bouché, on y fait une incision avec une lancette fort étroite; si on y peut introduire une petite canule de plomb, on le fera: mais cela n'est pas nécessaire, parce que les enfans pissent presque toujours, ce qui en empêchera la réünion.

Si le conduit de l'oreille se trouve bouché par une membrane, il la faut percer. Il ne faut pas aller trop avant, on perceroit la membrane du tambour: on mettra dans l'ouverture une petite canule de plomb.

S'il y a une carnosité qui sorte hors de l'o-

reille, on y fera la ligature, ou bien on la coupera avec les ciseaux pour la faire tomber, & l'on consumera le reste de la carnosité qui est dans le conduit de l'oreille, avec des caustiques qu'on y portera par le moyen d'une petite canule: il faut bien prendre garde qu'ils ne cautérisent le tambour.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Opération du phimosis & paraphimosis.

LOrsque le prépuce est si retressi que l'on ne peut plus découvrir le gland, cette maladie s'apelle phimosis. Si le prépuce est renversé au-dessus du gland, de maniere qu'il ne le puisse plus recouvrir, c'est un paraphimosis. Si dans le phimosis le prépuce est fort adhérent autour du gland, il vaut mieux n'y point toucher; mais si en maniant le gland on sent qu'il soit mobile, ou bien qu'il y ait seulement quelques adhérences, on fera asseoir le malade, un serviteur retiendra la peau à la racine de la verge, afin que l'incision se trouve directement au bas du gland; le Chirurgien tirera le bas du prépuce, il introduira un petit instrument fort pointu & sur son plat, au bout duquel il y aura un petit bouton de cire; il percera le prépuce au bas du gland, à côté du filet; il achevera l'incision en tirant l'instrument à soi.

Le paraphimosis se guérit en faisant des fomen-

fomentations sur la partie pour en apaiser l'inflammation s'il y en a, & on le tire en bas avec les doigts. Si on n'en peut venir à bout par les médicamens, on fera des scarifications tout-autour du prépuce qui fait le bourlet; on y apliquera ensuite les médicamens qui apaisent l'inflammation, & empêchent la mortification; on attirera ensuite le prépuce sur le gland.

CHAPITRE XXIX.

L'Opération de la varice.

POur la faire, on coupe la peau pour découvrir la veine dilatée, on sépare la veine des membranes, on passe par-dessous une aiguille courbe, enfilée d'un fil double & ciré; on fait une ligature au-dessus & au-dessous de la dilatation de la veine, l'on ouvre la dilatation avec la lancette, pour en faire sortir le sang. On fait un bandage convenable à la partie. Mais sans faire cette opération, on peut ouvrir la veine avec la lancette, pour en tirer une quantité suffisante de sang, après quoi on comprime la varice avec un bandage un peu serré.

CHAPITRE XXX.

De l'opération du Panaris.

LE panaris est un abscès qui vient au bout du doigt. Il y en a de superficiels, & d'autres qui vont jusques sous le périoste : de quelque maniere qu'il soit, il le faut ouvrir par le côté du doigt, pour ne pas intéresser les tendons. Si l'abscès est jusques sous le périoste, on fera l'ouverture par le côté, & on avancera la lancette jusqu'à l'os : on fera sortir le pus, qui pourroit les tendons, s'il séjournoit trop long-tems dessus.

L'apareil & le bandage.

Se fait avec un emplâtre coupé en croix de Malte, qu'on aplique par le milieu sur le bout du doigt, en faisant croiser les chefs tout autour. La compresse sera aussi coupée en croix de Malte, ou bien en croix seulement. La bande sera large d'un doigt, & assez longue pour entourer tout l'apareil : elle sera percée à un des bouts, & coupée en long de trois doigts par l'autre bout : on passera les deux chefs par le trou, pour entourer le doigt par de petits doloires.

CHAPITRE XXXI.

De la réduction de la chûte de l'anus.

POur réduire l'anus, on fait coucher le malade sur le ventre, les fesses plus hautes que la tête ; on trempe les doigts dans l'huile rosat, avec lesquels on repousse doucement le bourlet que forme l'anus : on y apliquera des compresses trempées dans quelque liqueur astringente : on les maintient avec le bandage que nous avons enseigné pour la fracture du coccix, c'est le T, le double T, ou bien la fronde à quatre chefs.

CHAPITRE XXXII.

De la réduction de la chûte de la matrice.

L'On fait coucher la malade sur le dos, les fesses hautes ; on fait des fomentations, on met un linge sur le col de la matrice qui est tombé, & on le pousse bien doucement avec les doigts sans forcer beaucoup. La malade se couchera sur le dos les jambes croisées. Si la matrice retomboit, il faudroit introduire dedans un pessaire après qu'on l'auroit réduite.

CHAPITRE XXXIII.

Du cautére.

LE cautére eſt un ulcére qu'on fait à la peau, en y apliquant des cauſtiques. On moüille un peu la peau avec de la ſalive, ou bien on y fait une légere friction avec un linge chaud, on aplique ſur la partie un emplâtre percé; on écraſe la pierre à cautére pour la mettre dans le petit trou; on la laiſſe plus ou moins long tems, ſelon qu'on ſçait qu'elle a de force, ou que la peau eſt plus ou ou moins délicate: on ſcarifie la brûlure avec la lancette, l'on y met du ſupuratif ou du beure frais, juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombé.

L'apareil.

Après que l'on a apliqué la pierre, on met par-deſſus un emplâtre, une compreſſe, & le bandage circulaire que l'on doit ſuffiſamment ſerrer, afin de comprimer la pierre. Pour entretenir l'ulcére, on met dedans un pois, ou une boule d'iris. Voici un bandage avec lequel le malade ſe panſera lui-même. Il faut prendre un morceau de toile aſſez forte & aſſez grande pour entourer la partie ſans croiſer deſſus; on y fera trois ou quatre trous vers un de ſes bords, & ſur l'autre on y coudra trois ou quatre petits rubans, qui reſteront toûjours paſſez dans les trous pour ſerrer la bande quand le malade ſe panſera lui-même.

CHAPITRE XXXIV.

Des sang-sues.

IL faut prendre les sang-sues dans les eaux courantes, qu'elles soient longues & menues, qu'elles ayent la tête petite, le dos vert, avec des rayes jaunes, & le ventre un peu rouge. Avant que de les apliquer, on les fait dégorger pendant quelques jours dans de l'eau, & jeûner un demi jour dans une boëte sans eau : on frotte la partie avec de l'eau chaude, du lait ou du sang de quelque volaille; on aplique l'ouverture de la boëte sur la partie ; car elles ne veulent pas s'attacher, lorsqu'on les prend par les doigts. On leur coupe le bout de la queuë avec des ciseaux pour voir couler le sang, afin d'en déterminer la quantité, & aussi pour qu'elles succent mieux. Quand on les veut ôter, il faut leur jetter sur la tête des cendres, du sel, ou de quelque autre chose d'acre. Quand on les a ôtées, on laisse couler un peu de sang, & on lave les piqueures avec de l'eau salée.

L'apareil

Se fait avec une compresse qu'on trempe dans quelque eau stiptique, si le sang ne vouloit pas s'arrêter, ou dans l'eau-de-vie, s'il y avoit inflammation ; on soûtient la compresse avec un bandage convenable à la partie.

CHAPITRE XXXV.

Du Seton.

POur faire cette opération, on prend une méche de coton abreuvée d'huile rosat; on la passe dans une aiguille d'embaleur, on fait asseoir le malade, on lui fait renverser la tête en arriere, on pince transversalement la peau vers la nuque avec les doigts, ou bien avec des tenailles percées: on passe l'aiguille par les trous des tenailles, & on laisse la méche dans la peau. A toutes les fois qu'on leve la compresse qu'on met sur le séton, on tire la partie de la méche qui est dans la playe, & on la coupe.

CHAPITRE XXXVI.

Des scarifications.

ON les fait plus ou moins profondes selon le besoin; on les commence par en bas, & on continuë en montant, afin que le sang n'incommode point; on les engagent les unes dans les autres, afin de ne point faire de brides à la peau.

CHAPITRE XXXVII.

Des véficatoires.

ILs se font avec la poudre de mouches cantarides, mêlée avec du levain bien aigre,

ou bien avec de la térebenthine. Avant que de les apliquer, on fait une legere friction à la partie avec un linge chaud, on en met plus ou moins selon que la peau est plus ou moins délicate; on les y laisse sept ou huit heures, on les ôte, on ouvre les vessies, & on aplique dessus quelque liqueur spiritueuse.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Ventouses.

ON fait une bonne friction avec des linges chauds, on met dans la ventouse des étoupes allumées, ou bien une bougie attachée sur un jetton, & on aplique la ventouse dessus; le feu s'éteint & la peau se gonfle; cela se réitére autant de fois qu'il en est de besoin: ces ventouses, s'apellent séches: on met dessus une compresse trempée dans l'esprit de vin. Si l'on veut tirer du sang par la ventouse, on observera tout ce que nous venons de dire: l'on fera des scarifications comme nous les avons enseignées: on aplique la ventouse sur les sacrications, on la léve pour la vuider, lorsqu'elle est à moitié pleine de sang; on réitére son aplication autant de fois que l'on veut tirer de sang; on lave les incisions avec quelque liqueur spiritueuse; on fait un bandage convenable à la partie.

CHAPITRE XXXIX.

De l'ouverture des abscès.

Elle se doit faire dans l'endroit le plus meur, & dans la pente des humeurs, en tâchant de ne point couper les fibres des muscles sans nécessité. Il faut éviter les grands vaisseaux, les tendons & les nerfs ; l'ouverture doit être plus grande que petite, & ne pas trop presser en faisant sortir le pus. Si la peau est trop épaisse, comme il arrive au talon, il faut l'amincer avec le rasoir. S'il y a du pus sous les ongles, il les faut raticer avec du verre avant que de les percer.

TRAITE' DES OPERATIONS DES FRACTURES.

CHAPITRE PREMIER.

De la fracture du nez.

Quand la fracture est considérable, les narines sont bouchées, & l'on perd l'odorat. Pour la réduire, le Chirurgien prendra un petit bâton entouré de coton, qu'il intro-

duira dans les narines le plus doucement qu'il pourra pour relever les os, en mettant le pouce de sa main gauche sur le nez pour les retenir. Les os étant réduits, il fera

L'apareil & le bandage.

Il introduira dans les narines de petites canules de plomb d'une grandeur & d'une figure convenable : ces canules soûtiennent les os, & facilitent la respiration. Il ne faut pas les avancer trop avant, de peur d'intéresser les lames du nez : on les enduira d'huile de térebenthine, avec l'esprit de vin. Ces canules auront de petites ances pour les attacher au bonnet. S'il n'y a point de playe au nez, il n'y faut point de bandage ; mais si la fracture est avec playe, après y avoir apliqué les remédes, on mettra de chaque côté du nez une compresse en triangle recouverte d'un petit carton de la même figure que la compresse. On soûtient ce petit apareil avec une fronde à quatre chefs : c'est un morceau de linge de deux doigts de large, & de demi-aune de long ; on la fend par les deux bouts tout au long, laissant dans le milieu trois doigts de plein, c'est-à-dire, qui ne sera point coupé. On aplique le plein de cette fronde sur la fracture : on fait passer les chefs supérieurs par derriere la nuque, on les ramène pardevant ; les inférieurs passeront aussi par-derriere, en les croisant par-dessus les supérieurs, & on les

raméne pardevant. Si l'on ne réduit pas les os du nez, il en arrive une grande difformité, & une puanteur causée par des excroissances & des polipes.

CHAPITRE II.

De la fracture de la machoire inférieure.

L'Opérateur mettra les doigts dans la bouche du malade pour presser les éminences des os, ce qu'il fera aussi par dehors. Si les os passent l'un sur l'autre, on fera une petite extension. Si les dents sont sorties de leur place, on les y remettra, & on les attachera aux dents saines avec du fil ciré. Les os étant réduits, le Chirurgien fera

L'apareil & le bandage.

Si la fracture n'est que d'un côté, on mettra sur le plat de la machoire une compresse cousuë à un carton, l'un & l'autre de la figure & de la grandeur de la machoire. Le bandage de cette fracture s'apelle chevêtre. Pour le faire, on prendra une bande roulée à un chef de trois aunes de long, de deux doigts de large: on le commence en faisant un circulaire tout au tour de la tête en passant sur le front; on descend ensuite la bande sous le menton, puis on remonte sur la jouë proche le petit angle de l'œil en passant sur la fracture: on passe ensuite la bande sur la tête, puis on descend encore sous le menton pour faire un doloire

sur la fracture : on continuë à faire trois ou quatre circonvolutions & doloires sur la fracture ; on fait ensuite descendre la bande sur le menton, pour arrêter & affermir les tours de bande, & on finit autour de la tête en passant sur le front.

Si la machoire est fracturée des deux côtez, on y mettra une compresse & un carton percé à l'endroit du menton, & de la figure de la machoire entiere: on fera le bandage que nous venons de faire en faisant des doloires des deux côtez de la machoire. Ou bien on fera le chevêtre double avec une bande de cinq aunes de long, & de deux doigts de large, roulée à deux globes, c'est-à-dire par les deux bouts ; on commence sous le menton, on monte sur les jouës, on croise sur le haut de la tête, on descend derriere la tête, où l'on croise encore la bande; on descend sous le menton, on y croise, on monte sur la fracture, on passe trois ou quatre fois sur les mêmes tours en formant des doloires sur les machoires ; on tourne sur le menton, & on va arrêter la bande sur le front tout autour de la tête.

Remarques de Monsieur Arnaud.

Pour toutes les fractures & luxations de la machoire inférieure, Mr Arnaud ne se sert que d'une fronde à quatre chefs qu'on peut apeller une mentonniere, assez large pour embrasser tout le menton. Il faut qu'elle soit percée dans son milieu pour laisser passer le bout

du menton : on l'aplique comme les autres frondes, faiſant paſſer les chefs par-deſſus la tête ; cette fronde eſt plus commode pour les chevêtres qui ſont fort embaraſſans.

CHAPITRE III.

De la fracture de la clavicule.

ON fera aſſeoir le malade dans une chaiſe ; on lui tirera le bras en derriere, pendant qu'un ſerviteur lui pouſſera l'épaule en devant : pendant ce tems l'Opérateur remettra les os dans leur place, en pouſſant les éminences, & en retirant l'os enfoncé.

Ou bien on couchera le malade ſur le dos ; on lui mettra un corps convexe ſous les deux épaules, comme une jatte ou grande écuelle de bois ; on lui preſſera les deux épaules pour faire relever les deux bouts de l'os, que le Chirurgien aura ſoin de réduire.

L'apareil & le bandage.

On remplira ſes cavitez qui ſont au-deſſus & au-deſſous de la clavicule, avec des compreſſes garnies de leurs cartons, & encore une autre ſur l'os, qui ſera à peu près de la figure de la clavicule, & une grande compreſſe qui couvrira les trois autres : on affermira cet apareil avec le bandage, qu'on apelle la capeline, pourvû que la fracture ſoit au milieu de la clavicule. Pour la faire, on prend une bande de ſix aunes de long, & de quatre doigts de

large, roulée à deux globes; on l'aplique par le milieu sur la fracture, on fait descendre un de ses bouts sur la poitrine, on passe l'autre chef par-derriere le dos, par-dessous l'aisselle opposée à la malade, par-dessus la poitrine, pour venir passer sur l'autre bout de la bande, qu'on releve pour faire un doloire sur la fracture: on passe l'autre bout sous l'aisselle malade, & sur la bande qui vient de faire le doloire, qu'on releve en faisant un troisiéme doloire sur la clavicule: on continuë des circulaires autour du corps, & ces doloires sur la clavicule, jusqu'à ce qu'elle soit toute couverte: on fait quelques circulaires sur la partie supérieure du bras proche sa tête: on couvre de quelques circulaires l'espace qui se trouve entre les doloires & les circulaires du bras, (on apelle cet espace bec de grüe, ou *geranium*;) on arrête la bande en faisant des circulaires tout autour du corps.

Si la fracture étoit proche la tête de l'*humerus*, on feroit le bandage qu'on apelle *spica*, avec une bande roulée à un globe, de cinq aunes de long, & de quatre doigts de large: on passe le bout de la bande sous l'aisselle opposée à la malade, derriere le dos, on passe l'autre bout sous l'aisselle malade, on fait un KY ou un X sur l'épaule, on retourne par-dessous l'autre épaule par-derriere, on revient par-devant former un second KY sur la fracture, on continuë à faire trois ou quatre KY sur la frac-

ture, on fait deux circulaires à la partie supérieure de l'*humerus*, qui forment un triangle qu'on apelle *geranium* : on couvre ce triangle par des doloires, on finit autour de la poitrine.

CHAPITRE IV.

Remarques & nouvelle Machine de Monsieur Arnaud pour la fracture de la Clavicule.

POur rétablir la Clavicule fracturée, il faut qu'un serviteur attire en arriere les deux épaules avec les deux mains, mettant les deux pouces l'un contre l'autre sur l'épine ; & qu'il empoigne les épaules avec les doigts, tenant le malade en cette situation, afin de donner le moyen à l'Opérateur de rétablir la clavicule fracturée. Après que les os auront été mis bout à bout, il faut que le serviteur tienne toûjours les épaules du malade dans la même situation, pendant tout le tems qu'on apliquera l'apareil ; parce que s'il laissoit aller les épaules auparavant qu'il fût posé, les os retomberoient comme auparavant.

Il ne faut point mettre de compresse ni de carton au long sur la clavicule, comme on a accoutumé de faire, parce que le bandage venant à la comprimer, il la feroit retomber ; mais il faut mettre des compresses au-dessus & au-dessous des clavicules dans les cavitez qui y sont, & garnir d'un gros tempon le

dessus & le dessous de la clavicule, à l'endroit où elle s'articule proche l'omoplate, & garnir plus dessous que dessus ; ce qui se fait en repliant plusieurs fois la compresse. Il faut que ces compresses soient plus hautes que la clavicule, ce qui se fait en les multipliant, afin que la bande qui maintiendra tout l'apareil ne la puisse enfoncer par sa compression. On mettra ensuite deux compresses en croix sur les premieres compresses, & sur le tout un grand carton ovale & échancré en cœur par les deux bouts, afin que ces échancrures s'accommodent mieux au col & à l'épaule, & maintenir le tout par le bandage *Spica*, commençant d'apliquer le bout de la bande sur la poitrine pardevant. Et comme la grande affaire est de retenir les épaules en arriere, afin que les os ne retombent pas, on pourra faire plusieurs tours de bande jusqu'à la moitié du bras, les commençant de devant en arriere ; car si on commençoit de derriere en devant, on tireroit le bras en devant, ce qui feroit contraire à l'intention de l'Opérateur qui doit toûjours tirer les épaules en arriere. On tirera donc le bras en arriere, & on fera des circulaires autour du corps pour le tenir en cette situation.

Mais comme ces tours de bandes du tour du bras empêcheroient la libre circulation du sang, par conséquent la nourriture du bras, & le fatigueroient beaucoup, voici une machine de l'invention de Monsieur Arnaud, qui

n'a point ces incommoditez, & qui accomplit toutes les intentions de l'Opérateur.

Machine de Monsieur Arnaud pour la fracture de la clavicule.

Cette Machine est une croix ou T de fer, dont les branches ont environ trois doigts de large, qu'on couvre de quelque étoffe. Le montant de la croix ou la longue branche de la croix, doit aller depuis le haut de l'épine, commençant entre les deux épaules, & finit presque jusqu'au bas. Le travers de la croix doit être soudé tout au haut du montant, desorte que c'est plûtôt un T qu'une croix, & traverser sur les deux épaules. Au bout de chaque travers de ce T, on attachera avec des vis une plaque de fer large comme une cuillier, & creusée, ensorte qu'elle embrasse justement & commodement l'épaule pardevant, pour tirer les épaules en arriére. Il faut que cette espéce de cuillier soit un peu relevée par les bords tout autour, de peur de blesser les épaules du malade avec son coupant, & la couvrir de quelque étoffe. Il faut que cette gripe ou cuillier aille en s'étressisant par derriere, faisant comme une espéce de manche qui diminuëinsensiblement de devant en arriere. Ce manche s'attache par-derriere à l'extrêmité de la branche traversale de la croix avec des vis. Il faut que la queuë d'un de ces cuillerons soit brisée par le milieu, avec une charniere, parce que quand on auroit apliqué le premier cuil-

leron sur une des épaules du malade, on ne pourroit pas apliquer l'autre gripe à l'autre épaule, si elle ne s'ouvroit & se fermoit avec une charniere. Il faut qu'il y ait à l'extrêmité du cuilleron brisé, sçavoir au bout antérieur & plus large un long crochet de fer, qu'on fera passer sous l'aisselle, afin de l'attacher avec une laniere par-derriere à l'extrêmité du traversant de la croix.

Il faut mettre une bande de cuir au bas de la croix pour la lier autour des lombes, & l'attacher par-devant sur le ventre avec une boucle; car c'est par le moyen de cette bande qu'on attire plus ou moins les épaules en arriere, selon qu'on la lie plus ou moins fort autour du corps, en faisant baisser plus ou moins le bas de la croix sur le dos.

Si cette machine n'attiroit pas assez les épaules en arriere, il faudroit garnir le long de l'épine avec une grosse compresse qui n'iroit pas jusques au bas de la croix, qu'on feroit par ce moyen davantage baisser sur le bas du dos avec la courroïe, & ainsi on attireroit plus fortement les épaules en arriere, parce que l'effort de cette machine se fait tout au long de l'épine.

La description de cette machine est suffisante pour la faire exécuter aux ouvriers.

CHAPITRE V.

De la fracture de l'omoplate.

C'Eſt ordinairement l'acromion qui ſe caſſe : on connoît que c'eſt le milieu de l'omoplate qui eſt caſſé à un engourdiſſement qui arrive à tout le bras. Le Chirurgien examinera le lieu de la fracture, il repouſſera les éminences des os dans leur place ; ſi les eſquilles piquent, on fera une inciſion pour les ôter, ou pour en couper les pointes. La réduction étant faite, on fera

L'apareil.

On met ſur l'omoplate une compreſſe & un grand carton de la grandeur & de la figure de cet os, & on fait le bandage qu'on apelle étoilé, avec une bande roulée à un chef, de quatre aunes de long & de quatre doigts de large. On paſſe la bande derriere le dos ; ſon bout ſous l'aiſſelle opoſée à la malade, l'autre bout paſſe ſous l'épaule & puis par-deſſus pour aller faire un KY au milieu du dos ; on paſſe ſous l'autre aiſſelle, on monte ſur l'épaule pour aller deſcendre & former un ſecond KY ſur le milieu du dos. On continuë ces tours de bande en faiſant des doloires juſqu'à ce que les omoplates ſoient toutes couvertes. On fera des circulaires autour de la partie ſupérieure de l'*humerus*, comme j'ai fait au *ſpica* ; on finit le bandage par des circulaires autour de la poitrine.

CHAPITRE VI.

De la fracture des côtes.

LOrsque la côte est cassée, un des bouts avance dans la poitrine, quelquefois en dehors, d'autrefois les os restent bout à bout l'un de l'autre. Pour la réduire, on fait coucher le malade sur le côté sain, on aplique un emplâtre de mastic sur la fracture, on le retire avec violence, & quelquefois cette attraction retire l'os qui est avancé dans la poitrine, mais la véritable maniere est d'y faire une incision pour la relever avec le doigt.

Si la côte se jette en dehors, on fera asseoir le malade sur une chaise, on le fera courber du côté oposé à la fracture, on lui fait retenir son haleine, qu'il pousse fortement sans la faire sortir, pour faire dilater la poitrine, & le Chirurgien repousse la côte en sa place, laquelle étant réduite, on y fera

Le bandage & l'apareil.

L'on met une compresse sur la fracture, & deux petits cartons qu'on passe en croix de saint André, une compresse sur le tout, sur laquelle on met encore un grand carton quarré, sur lequel on met une compresse. Le bandage se fait avec une serviette pliée en trois, qu'on met autour de la poitrine; on la coud & on la soutient avec le scapulaire: c'est une bande de six doigts de large, percée dans son

milieu pour y passer la tête. Les deux bouts du scapulaire s'attachent par-devant & par-derriere à la serviette.

CHAPITRE VII.

De la fracture du sternum.

IL faut faire coucher le malade sur le dos, un corps convexe dessous : on lui pesera sur ses deux épaules pour les pousser en arriére, & faire relever le sternum qui est enfoncé ; ou bien on fera une incision sur l'os pour le découvrir, on apliquera dessus bien doucement un tirefond pour relever, lequel étant réduit, on fera

Le bandage & l'apareil.

On mettra une compresse & un carton sur le sternum, à peu près de la figure de la partie. Le bandage se fera avec la serviette soutenuë de son scapulaire ; ou bien on fera le quadriga avec une bande roulée à deux chefs, de cinq aunes de long, & de quatre doigts de large : on commence à apliquer la bande sous l'aisselle, on fait un ki sur l'épaule, on descend avec les deux globes, l'un par-devant, & l'autre par-derriere ; on passe sous l'autre aisselle, on croise les chefs sur l'épaule, on descend la bande par-derriere & par-devant, en faisant un ki devant & derriere. On roule la bande autour de la poitrine, en faisant des doloires ; on continuë ces doloires jusqu'à ce

que la bande soit finie, & on l'arrête par un circulaire autour de la poitrine.

CHAPITRE VIII.

L'Opération de la fracture des vertébres.

CE sont ordinairement les apophises des vertébres qui sont fracturées, & rarement leur corps; on connoît que le corps de la vertébre du col est fracturé, par la paralisie du bras avec perte de sentiment, & du dos par la supression du l'urine, & par la paralisie du sphincter de l'anus, qui fait qu'il ne peut retenir ses excrémens. Si ces accidens arrivent, il faut juger que la moële est comprimée & piquée par les aiguilles. Pour les ôter, on fera une incision sur le corps de la vertébre, à l'endroit fracturé.

Si les apophises épineuses sont seulement fracturées, ces accidens n'arriveront pas; il sentira seulement quelque douleur. Pour les réduire, on fera coucher le malade sur le ventre, & le Chirurgien fera de son mieux pour relever les os, & les mettre dans leur situation naturelle: après cela il fera

Le bandage & l'apareil.

Si c'étoit l'apophise épineuse qui fût fracturée, on mettroit de chaque côté de l'apophise épineuse, une petite compresse longue, qu'il faut couvrir d'un carton de la même figure que la compresse, & par-dessus chaque

carton une autre compresse. Le bandage se fera avec la serviette soutenuë de son scapulaire, ou bien on fera le quadriga, que nous avons enseigné à la fracture du sternum.

CHAPITRE IX.

De la fracture de l'os sacrum.

ELle se réduit comme celle des autres vertébres. Son bandage & son apareil se fait avec le T percé à l'endroit de l'anus, ou bien avec le double T. Il se fait avec une bande large de deux doigts, & assez longue pour entourer le corps au-dessus des hanches : on attache au milieu de cette bande une autre bande de la même largeur, & assez longue pour aller passer sur l'apareil de l'os sacrum & entre les cuisses, pour s'attacher par-devant à la premiere ceinture. Le double T se fait en attachant deux bandes à un doigt de distance l'une de l'autre, à la bande qui doit tourner autour du corps. Il faut que ce bandage soit soutenu par un scapulaire.

CHAPITRE X.

De la fracture du coccix.

LE coccix se casse ordinairement par des chutes, & s'enfonce en dedans. Pour le rétablir il faut mettre le doigt indice dans l'anus jusqu'a la fracture, pour le repousser en

dehors, & l'autre main le racommodera par dehors. On fait le même

Bandage & apareil

Qu'à la fracture de l'os sacrum. Le malade se couchera sur le côté, & s'asseoira sur une chaise percée, quand il voudra se lever.

Si l'os innominé étoit cassé, on y feroit le spica après qu'il auroit été réduit. Nous avons décrit ce bandage à la fracture de la clavicule.

CHAPITRE XI.

De la fracture de l'humerus.

POur rétablir cet os, on fera une forte extension, si les deux bouts croisent l'un sur l'autre. Pour la faire, on fera asseoir le malade sur un petit siége, un serviteur soutiendra le blessé, & deux autres serviteurs tireront, l'un à la partie supérieure & l'autre à l'inférieure au-dessus du coude, & non au-dessous. Pendant ce tems l'Opérateur réduira les deux os, en les serrant de tous les côtez avec les paumes de ses mains. Il fera ensuite

L'apareil & le bandage.

L'on mettra d'abord autour de la fracture une compresse trempée dans quelque liqueur, comme dans du vin rouge ou bien dans l'oxicrat : on aura trois bandes larges de trois ou quatre doigts, & longues d'une aune & demie. On apliquera la premiere sur la fracture, autour de laquelle on fera trois circulai-

res assez serrez; on montera par de petits doloires au haut du bras, & l'on arrêtera la bande autour du corps. L'on apliquera la seconde bande sur la fracture du côté opposé à la premiere, on fera deux circulaires sur la fracture, on descendra le long du bras en faisant des doloires, on arrêtera la bande au-dessus du coude qu'il ne faut point couvrir, on mettra quatre compresses longitudinales sur la fracture tout autour du bras, qu'on maintiendra avec la troisiéme bande: il n'importe de commencer l'aplication de cette troisiéme bande, soit par enhaut ou par enbas. On l'arrêtera autour du corps, ou bien au-dessous du coude. On entourera le bras avec deux gros cartons arrondis par les bouts, & de la longueur du bras: ils ne faut pas qu'ils croisent l'un sur l'autre; on attache ces cartons avec trois rubans; on met le bras en écharpe. Elle se fait avec une grande serviette, on commence à l'apliquer par son milieu sous l'aisselle, on met le bras dedans, on releve les quatre bouts qu'on attache sur l'épaule opposée: il faut que la main soit plus haute que le coude.

CHAPITRE XII.

De la fracture des os de l'avant-bras.

SI les deux os de l'avant-bras sont cassez, il faudra faire une plus forte extension que s'il n'y en avoit qu'un. Pour la faire, un serviteur

ſerviteur empoignera le bras au-deſſous du coude avec ſes deux mains, & un autre l'empoignera au deſſus du poignet, pendant laquelle le Chirurgien accommodera les os avec la paume de ſes deux mains, de ſorte qu'il ne ſente point d'inégalitez : il apliquera enſuite

L'apareil & le bandage,

Qui ſera le même que celui de la fracture du bras : les bandes qui monteront en haut, s'arrêteront au-deſſus du coude. Si le malade veut garder le lit, il faut que ſon bras repoſe ſur un oreiller, le coude un peu plus haut que la main.

CHAPITRE XIII.

De la fracture des os du carpe.

SI les os du carpe ou du métacarpe ſont fracturez, un ſerviteur tiendra le bras au-deſſus du poignet, & un autre tiendra les doigts, & le Chirurgien repouſſera les os dans leur place, de maniere qu'il ne paroiſſe point d'inégalitez.

L'apareil & le bandage

De la fracture du poignet, ſe fera avec une bande roulée à un globe. Elle aura ſix aunes de long & deux doigts de large ; on fera trois circulaires ſur le poignet, on paſſera par-dedans la main entre le pouce & l'indice, en faiſant un ky ſur le pouce : après avoir fait plu-

sieurs doloires sur le carpe, on mettra sur le poignet une compresse, & un petit carton de la figure du poignet. On fera des doloires dessus, on montera par des doloires au haut de l'avant-bras, pour arrêter la bande au-dessus du coude, & le bras en écharpe.

CHAPITRE XIV.

De la fracture des os du métacarpe.

DEux serviteurs tiendront la main comme pour faire la réduction du carpe, pendant que le Chirurgien les réduira en mettant les os dans leur situation naturelle.

L'apareil & le bandage

Se fait avec une bande roulée à un globe de cinq aunes de long, & de deux doigts de large. On arrêtera la bande au poignet par un circulaire, on passera sur le métacarpe entre le pouce & l'indice, & on fera un ky sur la main. On continuë à faire des doloires & des ky, jusqu'à ce que le métacarpe soit couvert: on met une compresse & un carton sur le métacarpe, & une dans la main de la figure de la partie; on garnit le dedans de la main: on couvre le tout comme auparavant par des doloires qu'on continuë jusqu'au-dessus du coude, où on arrête la bande.

CHAPITRE XV.

De la fracture des doigts.

L'On fera une légere extension aux doigts pour les réduire, & on fera à chaque doigt un petit apareil, à peu près semblable à celui du bras. On courbera un peu les doigts, & on garnira le dedans de la main d'une compresse pour les retenir en cette situation ; on arrêtera la compresse avec une bande, on mettra le bras en écharpe.

CHAPITRE XVI.

De la fracture de l'os de la cuisse.

SI l'os de la cuisse est cassé proche sa tête, la fracture est très-difficile à reconnoître. Si les os passent l'un sur l'autre, ce qui se connoîtra, parce que la jambe sera plus courte que l'autre, il faudroit faire une très-forte extension : si les mains ne suffisent pas pour cela, on aura recours aux lacs, aux mouffles & autres machines. Dans le tems de l'extension le Chirurgien aura les pouces sur l'os fracturé, pour le repousser en sa place. Après cela il fera

L'apareil & le bandage.

On remplira la cavité de la cuisse avec une grosse compresse, qui sera de la longueur de la courbure de la cuisse. On aura trois bandes de

quatre doigts de large. Celle qu'on aplique la premiere aura trois aunes de long, la seconde aura quatre aunes aussi-bien que la troisiéme. On fera trois circulaires sur la fracture, en montant en-haut par de petits doloires, & on l'arrêtera autour du corps; la seconde bande fera deux circulaires sur la fracture, on descendra par de petits doloires qui finiront au-dessus du genoüil, ou bien on les continuera tout au long de la jambe: elle passera sous le pied, & on remontera sur la jambe. On mettra une compresse à la partie inférieure de la cuisse, qui sera plus grosse par en bas que par en-haut, pour rendre la cuisse égale par tout: on mettra quatre compresses longitudinales, sur lesquelles on mettra des atéles de la même largeur, qu'on envelopera d'une simple compresse. On roulera la troisiéme bande sur ces atéles, en commençant en-bas, & montant par des doloires: on mettra deux grands cartons qui embrasseront tout cet apareil, sans croiser l'un sur l'autre; on les attachera avec trois rubans. On mettra une semelle sous le pied, & le talon sera apuyé sur un petit bourlet: on mettra la cuisse & la jambe entre des fanons, dont l'intérieur ira jusqu'à l'aîne, & l'extérieur sera un peu plus long: on mettra deux coussinets de chaque côté au-dessous du genoüil, & deux autres au-dessous des malleoles, pour remplir les cavitez; les coussinets ou grosses compresses seront entre les fanons.

On met une grosse compresse sur la jambe tout au long, & une sur la cuisse ; on lie les fanons avec trois rubans pour la jambe, & avec trois pour la cuisse : on fait les nœuds au dehors & à côté.

CHAPITRE XVII.

Remarques de M. Arnaud sur la fracture de la cuisse.

IL faut que le fanon extérieur aille jusques sous l'aisselle, & l'entourer de deux grandes serviettes pliées en long, dont l'une passera sur le ventre, & l'autre sur la poitrine.

Pour empêcher que le malade ne se tienne de travers, & ne sorte de dessus son chevet en coulant au pied du lit ; il faut planter un pieu sous le lit dans le plancher, le faire passer au travers des ais du lit, de la paillasse & du matelas, afin que le bout du pieu se trouve entre les jambes du malade, de peur qu'il ne coule vers le pied du lit. Ce pieu doit être gros comme le menu du bras, & garni de quelque étoffe, de peur qu'il ne blesse le malade. Et pour plus grande sureté, il faut attacher un lac égal à la cuisse du malade au-dessus du genoüil, que chaque branche ou chef du lac passe à chaque côté du genou justement au milieu ; & par-dessus deux poulies qu'on attachera au pied du lit, pour faire passer sur chaque poulie une bande du lac, à l'extrémité desquelles bandes il y aura un gros poids qui

tirera la cuisse, afin de la maintenir dans une situation droite. Il faut que la cuisse soit entourée d'une bonne compresse dans l'endroit où l'on aplique le lac, de peur qu'il ne blesse le malade.

Si l'on ne peut ou qu'on ne veuille se servir des poids, ni du pieu, on se pourra servir de mouffles, dont on en attachera un à la partie supérieure de la cuisse, & l'autre à la partie inférieure; & le bout des liens du mouffle supérieur au bois du chevet du lit, & l'inférieur au pied du lit.

Remarquez que les mouffles tirent plus ou moins forts, & qu'ils sont plus ou moins faciles ou embarassans, qu'ils sont plus ou moins composez de poulies: ainsi il faut que le mouffle qu'on attache au bas de la cuisse soit moins composé que celui qu'on attache au haut, c'est-à-dire, qu'il faut qu'il y ait moins de poulies, parce que c'est celui-là qu'on doit lâcher, quand le malade se plaint que les mouffles tirent trop fort; les mouffles qui ont le moins de poulies étant les plus faciles à lâcher.

On conseille aux jeunes Chirurgiens de ne se point servir de cette méthode, comme trop embarassante, & même incommode pour le malade.

CHAPITRE XVIII.

Réflexions & nouvelle machine de M. Arnaud, pour la guérison de la rotule fracturée en travers.

QUand le morceau de la rotule fracturée en travers, est remonté en haut par l'attraction des muscles extenseurs de la jambe, on le doit repousser en sa place avec les pouces comme à l'ordinaire ; mais pour cela il ne faut pas coucher le malade comme on a accoutumé de faire, mais le faire asseoir sur une chaise, alonger sa jambe afin de pousser la rotule en bas avec les pouces, parce qu'en cette situation l'Opérateur a beaucoup plus de force que lorsque le malade est couché.

S'il n'y avoit qu'à maintenir le morceau de la rotule dans sa situation pour la rétablir, le bandage ordinaire suffiroit : mais comme il ne le faut jamais défaire que la guérison ne soit parfaite, de peur que la rotule ne sorte de sa place naturelle par l'attraction des muscles, & qu'il n'y a point de partie qui ait plus besoin d'être adoucie & humectée que les grands tendons qui sont sous le jarret, voici une nouvelle machine de l'invention de M. Arnaud, avec laquelle on pourra les humecter, sans apréhender que la rotule remonte.

Cette machine se fait avec une grande plaque de fer assez mince d'environ un pied de long, pliée en rond, de sorte qu'elle forme

un demi-cylindre creux : elle reſſemble aſſez bien à la moitié d'une lanterne qui n'a point de chapiteau, ou coupée quarément par les deux bouts. Il faut faire au long de la partie de ce cylindre qui doit être ſitué ſous le jarret, une longue fenêtre ſemblable à celle des lanternes qui ſont garnies de plaques faites de corne. On ferme cette ouverture avec une plaque de fer un peu plus grande que l'ouverture, parce qu'elle ne doit pas entrer dedans, mais elle doit s'apliquer ſur l'ouverture, avec de petits gonds d'un côté, & avec un crochet de l'autre, de maniere qu'elle ſe puiſſe ôter quand on veut.

Il faut que tout au long des deux bords de ce demi-cylindre, il y ait un grand rebord de quatre doigts de large. On met le jarret du malade dans le milieu de cette machine, qui paſſe un demi-pied au-deſſus du jarret, & un demi pied au-deſſous. On aplique ſur cette machine, ſçavoir au-deſſus du genoüil du malade, une plaque de fer aſſez mince, & large de ſix grands doigts, laquelle aura une rondeur convenable pour l'apliquer ſur la cuiſſe, & de l'un de ſes bouts elle touchera juſtement le bord ſupérieur de la rotule, pour empêcher qu'elle ne remonte.

Cette plaque aura de chaque côté un rebord, lequel rebord s'apliquera ſur les bords du demi-cylindre qui eſt ſous le jarret, & on l'y maintiendra avec des vis. On mettra une

tutre semblable plaque au-dessous du genouil, qui touchera justement le bord inférieur de la rotule, & qui s'attachera comme l'autre avec des vis sur les rebords du cylindre, pour maintenir la rotule au-dessous du genouil. Il faut que ces deux plaques viennent bord-à-bord de la rotule, pour empêcher qu'elle ne remuë, & qu'elle ne passe point sur la rotule; mais il faut que la rotule soit entre ces deux plaques. Il faut garnir intérieurement toutes ces plaques avec des compresses, afin que par ce moyen elles maintiennent mieux la rotule assujétie. Il faut que la large compresse qu'on met sur le genouil, soit engagée par un bout sous la plaque qui est posée au-dessus du genouil, mais elle ne doit point être sous la plaque inférieure, afin de pouvoir lever la compresse, sans ôter les plaques qui maintiennent la rotule, quand on la veut panser.

On met aussi deux compresses sous le jarret dans le demi-cylindre, mais de maniere qu'elles se touchent seulement par les bouts au milieu du jarret, & qu'elles ne soient engagées entre le demi-cylindre & la jambe, que par chacun des autres bouts; afin qu'en ôtant la plaque qui est sous le jarret, quand on voudra panser les tendons, les compresses tombent d'elles-mêmes chacune par un bout pour laisser voir le jarret, afin d'humecter les tendons. Quand on a pansé les tendons, on remet la plaque sous le jarret; de sorte que par

le moyen de cette machine on panſe la rotule aſſujétie. La deſcription de cette machine ſuffira aux ouvriers pour la faire.

Remarquez que lorſque la rotule eſt briſée en pluſieurs morceaux, il les faut comprimer pour les placer chacun dans leur lieu naturel, parce qu'autrement ils s'amoncelleroient & ſe coleroient les uns ſur les autres, ce qui incommoderoit beaucoup le malade après ſa guériſon, quand il ſeroit obligé de ſe mettre à genoux.

Quand on a remis ces morceaux de la rotule dans leur place, il faut pour les y maintenir avoir deux bons morceaux de cuir larges de quatre doigts, les paſſer en ſautoir par-deſſus la rotule, & attacher chaque bout ſur les plaques de fer de la machine, avec des crochets qu'on fait faire exprès.

CHAPITRE XIX.

De la fracture de la rotule.

LA rotule ſe fend ou ſe rompt en pluſieurs pieces, en long & en travers. Si la rotule eſt caſſée en travers ou obliquement, les deux pieces s'éloignent l'une de l'autre. En cette occaſion il faut faire une forte extenſion : pendant ce tems-là le Chirurgien repouſſera la partie ſupérieure de la rotule dans ſa place.

Si la rotule eſt caſſée en long, il ne faut point faire d'extenſion, parce que les pieces de l'os

restent dans leur place. Après avoir fait la réduction, on fera

L'apareil & le bandage.

Si la rotule est fracturée en travers, on prendra une bande de trois aunes de long & de deux doigts de large; on la roulera à un ou à deux globes: on commencera au-dessus de la rotule, on fera un ky au jarret & un circulaire sous le genouil; & on continuera à monter & à descendre par des doloires, jusqu'à ce que la rotule soit toute couverte.

Si la rotule est fracturée au long, c'est-à-dire, de haut en bas, on y fera l'unissant: la bande aura deux ou trois aunes de long, deux doigts de large; elle sera percée dans son milieu. On commencera à l'apliquer sous le genouil, on passera un des globes par le trou de la bande: il faut bien serrer & faire des circonvolutions sur la rotule, de maniere qu'elle soit toute couverte.

CHAPITRE XX.

De la fracture de la jambe.

S'Il n'y a que le tibia de cassé, il se jette en dedans; si les deux os sont cassez, ils s'écartent quelquefois des deux côtez, ou bien les os passent l'un sur l'autre, en ce cas la jambe est plus courte qu'elle ne doit être. S'il n'y a que le peronné de cassé, il se jette en dehors.

S'il n'y a qu'un os de cassé, il ne faut pas une si forte extension, que lorsqu'ils le sont tous deux. Lorsqu'il n'y a qu'un os de cassé, on ne tire que d'un côté, & l'on tire également les deux côtez, lorsqu'ils le sont tous deux. Pendant que les serviteurs tirent, le Chirurgien fera la réduction, en mettant justement les os au bout l'un de l'autre : on connoît qu'ils y sont, lorsque le gros orteil est dans sa même situation naturelle.

L'apareil & le bandage.

On commence d'apliquer une compresse simple, trempée dans une liqueur convenable. On aura trois bandes de trois doigts de large ; la premiere aura deux aunes de long, la deuxiéme en aura trois, & la troisiéme en aura trois & demie. On fera trois circulaires assez serrez sur la fracture, on montera en haut par des doloires ; on arrêtera la bande au-dessus du genoüil. La seconde commencera la fracture par deux circulaires, elle descendra par des doloires pour passer sous le pied, ensuite on remonte en-haut, & on l'arrête où elle finit. On remplira la jambe avec une compresse qui fera plus épaisse en-bas qu'en haut. On mettra ensuite les quatre compresses longitudinales de deux doigts de large, & longues comme la jambe, sur lesquelles on mettra des atéles d'un bois pliant & mince ; on les envelope avec une compresse simple, on les affermit avec la

troisiéme bande : on l'aplique indifféremment par en haut ou par en bas, d'une maniere opoſée aux deux premieres ; on monte ou bien on deſcend en faiſant des doloires, on l'arrête où elle finit. On embraſſera le tout avec de grands cartons arrondis par les bouts, qui ſeront plus étroits par le bas que par le haut ; on les attache avec trois rubans de fil, en commençant par le milieu, on en fait les nœuds en dehors. On mettra la jambe dans les fanons, on ſoûtiendra le talon ſur un bourlet de linge auquel on attache deux rubans qui ſe lient ſur les fanons : on les fait avec un petit drap en double qu'on roule par les bouts, dans leſquels on enferme de la paille & un petit bâton au milieu pour les affermir. On ſoutient le pied avec une ſemelle de carton ou de bois, garnie d'une compreſſe ou d'un petit matelas qu'on coud deſſus. On attache des cordons au milieu des côtez de la ſemelle, qu'on fait croiſer ſur la jambe pour les attacher aux fanons ; on en met un autre au bout de la ſemelle qu'on attache au ruban qui lie le milieu du fanon : on attache les fanons avec trois rubans, en commençant par celui du milieu, les nœuds en dehors ; on garnit les fanons avec quatre compreſſes, deux de chaque côté, pour remplir les cavitez qui ſont au-deſſous du genouil & au-deſſus de la malleole du pied. On tient la jambe un peu haute, on met un berceau ſur la jambe pour

tenir les couvertures : les fanons passeront le genouil & le pied.

L'apareil des fractures compliquées.

Des bras, des jambes & des cuisses, se fait avec le bandage à dix-huit chefs.

Pour le faire, on prend un linge de la longueur de la partie, & assez large pour le faire croiser ; on le plie en trois doubles, on coupe le linge en trois endroits de chaque côté, laissant le milieu plein ; cela fait dix-huit chefs ou bandes qui auront quatre doigts de large chacune. Les chefs de dessus seront un peu plus courts que ceux de dessous : on met la bande à dix-huit chefs sur les fanons, on met dessus une compresse de quatre doigts de large, aussi longue que les fanons ; elle empêche que le pus ne tombe sur le bandage ; on met la jambe sur cette compresse.

Quand on a pansé la playe, on commence à entourer la fracture avec un des chefs qui doivent croiser les uns sur les autres, un peu en biaisant. Après avoir bandé la jambe avec les premiers chefs, on met deux compresses longitudinales à côté de la jambe ; on leve les autres chefs, & tout le reste de l'apareil que nous avons décrit à la fracture simple.

CHAPITRE XXI.

Réflexions de Monsieur Arnaud sur la fracture de la jambe & du bras.

MOnsieur Arnaud fit observer que le bourlet ne vaut rien pour soutenir le talon, parce qu'il comprime les tendons; mais qu'il faut soutenir la jambe du malade avec un rouleau de linge mollet, & assez mollement roulé, qu'il faut mettre sous la jambe entre le talon & l'apareil, c'est-à-dire, sous le grand tendon d'Achile.

Il fit remarquer que si quelque tems après le malade se trouvoit fatigué par ce rouleau, il le faloit ôter, & mettre sous le talon de faux fanons, qu'il fait sans bâton & sans paille, avec une bande d'environ quatre doigts de large, qu'il roule à deux globes, c'est-à-dire, par les deux bouts, & fait apuyer chaque cheville de la jambe sur chaque rouleau de la bande, de sorte que le talon se trouve apuyé sur la bande simple entre les deux rouleaux, sur lesquels il ne porte point, s'apuyant seulement sur le linge qui se trouve entre les deux rouleaux. Si quelque tems après le malade se trouvoit encore fatigué d'avoir le talon apuyé entre ces deux rouleaux, il faut les ôter, & remettre comme la premiere fois un rouleau de linge molet & molement roulé, entre le talon & l'apareil, & changer alternative-

ment ces sortes d'apuis, lorsque le malade s'en trouvera fatigué, & continuer ainsi jusqu'à la parfaire guérison. Que si on se vouloit servir du bourlet, il faudroit pour le moins qu'il eût une longue alonge en coussinet, pour garnir le défaut de la jambe au long du tendon d'Achile.

Il fit remarquer qu'il ne faloit pas que les grands fanons dans lesquels on a accoutumé de mettre la jambe, passassent plus de quatre doigts au-dessus du genoüil, parce que s'ils alloient tout haut de la cuisse, comme elle est plus grosse que la jambe, la jambe ne seroit pas apuyée par les fanons, & que si pour l'apuyer, on aprochoit les fanons de la jambe, ils s'éloigneroient de la cuisse.

Il fit observer qu'il falloit garnir le jaret avec un oreiller, de peur qu'il ne portât à faux; mais de maniere que l'oreiller fût plus gros à l'endroit où il soutient la partie la plus cave du jaret.

Il recommanda beaucoup de maintenir le pied droit avec la semelle, quoique cette situation soit contraire à la nature, puisqu'en dormant le pied se fléchit naturellement, & qu'il se fatigue dans une situation droite, dans laquelle il le faloit pourtant tenir, parce que le tendon d'Achile se racourciroit; de sorte que le malade étant guéri, il ne pouroit plus marcher que sur le bout du pied.

Lorsqu'on met les cartons autour de la

jambe, il ne faut point les engager sous les bandes, parce que quand le malade se plaint qu'il est trop serré, on ne le peut soulager qu'en défaisant le bandage; ce qui lui cause beaucoup de dommage. Au lieu que lorsque l'on a seulement lié les cartons avec les trois ou quatre rubans ordinaires, il ne faut que lâcher un peu ces rubans pour soulager la partie.

Il ne faut point comprimer les os par le bandage soit de la jambe ou de l'avant-bras, parce que les deux os de la jambe ou du bras étant éloignez les uns des autres, au lieu de les maintenir bout à bout, on les feroit tomber dans l'intervale ou espace qui se trouve entre cet os. Mais il faut garnir le bras intérieurement & extérieurement avec plusieurs compresses longitudinales qui surpasseront la hauteur des os, afin que la bande qu'on roulera autour du bras, soit apuyée sur ces compresses longitudinales, & ne comprime pas ces os, de peur qu'elle ne les fasse tomber dans les espaces qui sont entre les os du bras.

S'il n'y avoit qu'un os cassé au bras, il ne seroit pas nécessaire que les bandes longitudinales qu'on mettroit intérieurement & extérieurement au long du bras, surpassassent l'os sain, mais seulement celui qui seroit cassé, & on pourroit apuyer la bande sur l'os qui ne seroit pas cassé, ayant auparavant mis au-dessus une compresse longitudinale pour la gar-

nir, afin que la bande qu'on roulera apuye sur cet os non cassé.

CHAPITRE XXII.

De la fracture des os du pied.

LA réduction de la fracture des os du pied se fait comme celle des os de la main.

L'apareil & le bandage

Se fait avec une bande roulée à deux chefs ; elle aura trois aunes de long, & deux doigts de large. On commence par un circulaire au-dessus des malleoles ; on passe sur le pied, autour duquel on fait un circulaire ; on croise la bande sur le métatarse, sur lequel on fait quelques losanges, & sur les orteils : on arrête la bande au-dessus des chevilles du pied, ou bien on monte tout au long de la jambe, pour l'arrêter au-dessus du genoüil. Ce bandage sert pour toutes les fractures des os du pied : il s'apelle la sandale.

TRAITÉ
DES OPERATIONS QUI SE FONT AUX LUXATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De la luxation du nez.

LEs os du nez se peuvent séparer d'avec celui du front par quelque chute ou par quelque coup violent. Pour le remettre en sa place, le Chirurgien mettra le pouce sur la racine du nez, il introduira dans les narines un petit bâton plat garni de coton, avec lequel il repoussera l'os du nez en sa place.

L'apareil & le bandage

Est le même que nous avons décrit à la fracture des os du nez.

CHAPITRE II.

De la luxation de la machoire inferieure.

LA machoire se luxe des deux côtez ou d'un seul. Quand la machoire est luxée des deux côtez, elle est pendante sur le sternum,

& la salive coule abondamment de la bouche. Pour la réduire, on fait asseoir le malade, un serviteur apuyera la tête du malade, le Chirurgien envelopera ses deux pouces pour les mettre dans la bouche sur les dents molaires; ses autres doigts seront sur la machoire, qu'il tirera en-bas en levant en-haut, ayant auparavant mis deux petits coins de bois de sapin sur les deux molaires des deux côtez de la machoire, de peur que la machoire ne blesse les doigts du Chirurgien quand elle sera remise. Si la luxation est en devant, on mettra une bande ou un lac sous le menton; un serviteur ayant les genoux sur les épaules du malade, il tirera le lac en-haut, pour faciliter l'extension que le Chirurgien fera avec les mains, & la repoussera en sa place.

Lorsque la machoire n'est luxée que d'un côté, le menton est de travers, le côté luxé est aplati, on y voit une petite cavité, & une éminence de l'autre côté. On ne sçauroit fermer la bouhe qui est un peu ouverte, les dents inférieures sont plus en dehors que les supérieures, & les canines sont sous les incisives. On réduit cette luxation en donnant un coup de la main sur l'os luxé: cela suffit ordinairement pour le faire rentrer en son lieu naturel.

L'apareil & le bandage

Est tout le même que celui qu'on a donné à la fracture des os de la machoire inferieure.

CHAPITRE III.

De la luxation de la clavicule.

ELle se détache plus souvent de l'acromion que du sternum. Lorsque la clavicule a quitté l'acromion, on ne sçauroit lever le bras : l'acromion fait une éminence, la clavicule descend en bas, il paroît une cavité en sa place. Pour la réduire, on fait coucher le malade sur quelque corps convexe, qu'on met entre ses deux épaules, on presse ses deux épaules en derriere, pour faire relever la clavicule. On le fait ensuite asseoir dans une chaise pour lui tirer le bras en derriere : pendant ce tems le Chirurgien presse la clavicule & l'acromion pour le joindre ensemble.

Le bandage & l'apareil

Est le même que nous avons fait à la fracture de la clavicule.

CHAPITRE. IV.

De la luxation des vertébres.

DAns la luxation des vertébres du col, la tête est de côté, le visage est enflé & livide, & on respire difficilement.

On fait asseoir le malade sur un siége bas, on pese sur ses épaules pour le retenir, le Chirurgien lui tire la tête en-haut, & la tourne de côté & d'autre : si les accidens cessent,

le malade est guéri. On lui fait des fomentations, on le met au lit, où il ne remuera point la tête.

Quand les vertébres du dos ou des lombes sont luxez en dedans, il paroît une enfonçure. On couche le malade sur le ventre, on fait l'extension avec des serviettes qu'on passe sous les aisselles & sur les os des isles. Dans le tems d'une forte extension, le Chirurgien fera quelques mouvemens à l'épine, pour tâcher de retirer la vertébre. Si cela ne suffit pas, on fera une incision sur l'apophise épineuse de la vertébre; après avoir découvert cette apophise, on la tirera en dehors avec des tenailles. On panse la playe avec des bourdonnets & un emplâtre, & la serviette qu'il ne faut pas trop serrer, de peur de repousser l'épine.

Quand la vertébre est luxée extérieurement, il paroît une éminence. On fait coucher le blessé sur le ventre, on fait l'extension comme nous avons dit. Pour repousser la vertébre, on prendra deux petits bâtons garnis de linge, on les met en long des deux côtez de l'épine de la vertébre; il faut qu'ils soient assez gros pour être plus élevez que l'apophise: on fera rouler plusieurs fois sur ces deux bâtons un gros rouleau de bois, qui par ses allées & venuës poussera les vertébres en dedans. Quand toutes les vertébres seront d'égale hauteur, la réduction sera faite. Si

les vertébres ſont luxées de côté, on fera les mêmes extenſions, & on pouſſera l'éminence pour remettre la vertébre en ſa place.

Le bandage & l'apareil

Se fait en mettant deux petites lames de plomb à chaque côté de l'apophiſe de l'épine de la vertébre, pour les maintenir en leur place, & par-deſſus une longue compreſſe.

Le bandage ſera le *quadriga*, que nous avons enſeigné aux fractures des os de la poitrine.

Machine de M. Arnaud pour les vertébres luxées intérieurement.

Pour réduire les vertébres luxées extérieurement, M. Arnaud ſe ſert de deux liſteaux non pas ronds, comme on a accoutumé de les faire, mais il les fait quarrez, preſque auſſi longs que toute l'épine, hauts de deux pouces, un peu moins large que hauts. Il fait une entaille plate à chaque bout de ces liſteaux, pour mettre deſſus une régle ou morceau de bois plat à chaque bout, qu'on arrête avec des chevilles, afin que toute cette petite machine ſoit ſtable. On paſſe un rouleau tout au long de ces liſteaux pour enfoncer les vertébres luxées, comme on a accoutumé de faire.

CHAPITRE V.

De la luxation du coccix.

SI le coccix est enfoncé en dedans, on le relève avec le doigt indice de la main droite qu'on met dans l'anus.

Si la luxation est extérieure, on la repousse doucement en dedans. J'ai donné son bandage & son apareil à la fracture du coccix.

CHAPITRE VI.

De la bosse.

LA bosse n'est qu'une luxation extérieure des vertébres. Si on vouloit tâcher de la guérir, il faudroit tenir long-tems sur les vertébres des émoliens pour lâcher les ligamens; & on porteroit un corcelet d'acier, qui comprimant peu à peu les vertébres, les repousseroit peut-être en dedans.

CHAPITRE VII.

De la luxation des côtes.

LEs côtes se luxent en dehors ou en dedans. Si elles sont luxées en dedans, on aperçoit une cavité proche les vertébres, on respire avec douleur, le malade ne peut se ployer. Lorsque la luxation est extérieure, & qu'elle arrive aux côtes supérieures, on fera

lever les mains du blessé sur le haut d'une porte qu'il empoignera pour faire monter les côtes, & le Chirurgien presse l'éminence de la côte pour la remettre en sa place.

Si les côtes inférieures sont luxées, on fait courber le malade, en lui faisant mettre les mains sur les genoux, & on repousse l'éminence de l'os.

Si la côte est luxée en dedans, il faut faire une incision pour la retirer en dehors avec le doigt.

L'apareil & le bandage

Est le même que j'ai décrit pour la fracture des os.

CHAPITRE VIII.

De l'enfoncement du cartilage xiphoïde.

POur relever le cartilage xiphoïde, il faut auparavant le fomenter quelque-tems avec l'huile de térebenthine, ou autres fomentations faites avec les aromatiques. On couche le malade sur le dos, un corps convexe dessous; on presse les épaules & les côtez de la poitrine, pour faire relever le cartillage. Quand cela ne suffit pas, on aplique des ventouses séches jusqu'à ce que la partie soit relevée, & on y met un emplâtre pour le fortifier.

ce livre apartien a Jean Lambert
Salsine de Maret Q 1741

CHAPITRE IX.

De la luxation de l'humerus.

LA tête de l'humerus tombe ordinairement sous l'aisselle ; le bras luxé est plus long que l'autre, l'acromion paroît en dehors & pointu, l'avant-bras s'éloigne des côtes, & ne sçauroit remuer sans une grande douleur. Pour réduire cet os, on fait asseoir le malade sur un petit siége ou bien à terre ; quelqu'un tiendra le corps du blessé avec une serviette. Le Chirurgien prendra la partie supérieure de l'*humerus*, un serviteur sera à genoux derriere lui, il prendra le bras du malade au-dessus du coude, qui passera entre les jambes du Chirurgien, il le retirera en bas tant qu'il pourra, le Chirurgien tirera le bras pour éloigner la tête de l'os du lieu où elle étoit arrêtée, & repoussera l'os en sa place. L'os fait quelquefois du bruit en rentrant dans sa cavité.

Ou bien on mettra le bras du malade sur l'épaule d'un homme plus haut que lui, qui lui tirera fortement le bras luxé sur le devant de sa poitrine ; en ce tems le Chirurgien poussera la tête de l'*humerus* pour la faire rentrer dans sa cavité.

Ou bien on fera coucher le malade à terre, on mettra sous son aisselle une balle de jeu de paume, qu'un serviteur tirera fortement avec un mouchoir passé sous l'épaule, un autre ser-

viteur se mettra derriere le malade, pour pousser son épaule en bas avec le pied : le Chirurgien s'asseoira entre les jambes du malade, & poussera fortement avec son talon la pelotte qui est sous l'aisselle : le talon peut suffire. Cette maniere est la meilleure.

Ou bien on mettra un gros bâton ou levier sur les épaules de deux hommes, on cloüera une bale de jeu de paume sur le milieu du levier ; ou bien on y fait une éminence qu'on garnit de linge, on met deux chevilles à chaque côté du peloton ; on met l'aisselle du malade entre ces deux chevilles & sur le peloton, sur lequel le malade demeurera suspendu pendant qu'on lui tirera le bras en bas avec force. On fait la même chose en faisant mettre l'aisselle du malade sur une porte, ou bien sur un barreau d'échelle. Pour faire

Le bandage & l'apareil,

On met sous l'aisselle une petite pelote de linge, & par-dessus une compresse à quatre chefs, qu'on croise sur l'épaule, & une compresse sous l'aisselle saine, afin que le bandage du spica ne l'écorche pas. Nous l'avons enseigné en traitant de la fracture de la clavicule.

CHAPITRE X.

De la la luxation du coude.

QUand il est luxé en dedans, le bras est plié, & la main tourne en dedans ; à la luxation en dehors, le bras est racourci. Si la

luxation est latérale, on voit une éminence à l'endroit luxé, & une cavité à la partie opposée. Pour réduire la luxation interne, on tire l'humerus & l'avant-bras, & pendant ce tems le Chirurgien fléchit l'avant-bras, en aprochant la main de l'épaule. Ou bien on met une balle de jeu de paume dans le pli du coude, & on aproche le bras de l'épaule.

Pour la luxation externe, on fait l'extension, & le Chirurgien repousse le coude dans sa place. Ou bien on prend un bâton rond & garni de linge, avec lequel on repousse l'os dans sa place pendant l'extension : on s'en peut aussi servir pour la luxation interne.

Pour les luxations latérales, on fait l'extension, & dans ce tems le Chirurgien repousse l'os dans sa place. On fait ensuite

Le bandage,

Avec une bande de cinq aunes de long, & de deux doigts de large, roulée à un globe. On commence par un circulaire à la partie inférieure de l'humerus, on passe par le pli du bras, on fait un circulaire à la partie supérieure de l'avant-bras, & un ky dans le pli du coude; on continuë à faire des doloires sur le coude & des ky au-dedans du bras, jusqu'à ce que le coude soit tout couvert; on monte au haut du bras par des doloires, & on arrête la bande autour du corps. On garde le lit, ou bien on fait l'écharpe que nous avons enseignée à la fracture du bras.

CHAPITRE XI.

De la luxation du poignet.

SI la luxation est interne, la main sera renversée en dehors. Pour la réduire, on fait mettre le dos de la main sur une table, on fait l'extension en tirant l'avant-bras & la main, le Chirurgien presse l'éminence.

Si la luxation est externe, la main sera fléchie en dedans. Pour la réduire, on fait mettre le dedans de la main sur une table, on fait l'extension, & le Chirurgien la presse.

Si la luxation est sur les cotez, la main est tournée de côté : on fera l'extension, & l'on tournera la main du côté opposé à la luxation. On a accoûtumé de tirer les doigts l'un après l'autre, afin de remettre les tendons en leur place.

Les huit os du carpe se déplacent en dedans & en dehors. Pour les replacer, on met la main sur une table, on fait l'extension, & on presse les éminences par dedans, si la luxation est intérieure ; & par dehors si elle est extérieure. On fera

Le bandage & l'apareil

Avec une bande de six aunes de long, & de deux doigts de large ; on fera trois circulaires sur la luxation, on fera des doloires en passant par le dedans de la main, entre le pouce & l'in-

dice, en faisant un ky sur le pouce, après avoir fait plusieurs doloires sur le poignet, on mettra deux cartons au côté du poignet, qu'on bandera avec la même bande, en faisant des doloires ; on garnira la main d'une pelotte pour tenir les doigts dans une situation moïenne ; on passera la bande dessus pour l'affermir, on montera par des doloires tout au long de l'avant-bras, pour arrêter la bande au-dessus du coude.

CHAPITRE XII.

De la luxation des doigts.

SI les doigts sont luxez, on fera l'extension pour la réduire, &

Le bandage.

Si c'est la premiere articulation, on fera un spica avec une bande roulée à un chef, d'une aune de long & d'un pouce de large : on le commence par des circulaires autour du poignet ; on passe la bande sur la luxation en passant entre les doigts : on continuë ces tours de bande, pour former un spica sur la luxation, & on arrête la bande au poignet. Si toutes les premieres phalanges étoient luxées, on en feroit autant sur chaque phalange avec le même bandage. Ce bandage s'apelle le demi-gantelet.

CHAPITRE XIII.

De la luxation de la cuisse.

CElle qui lui arrive plus ordinairement, est l'intérieure. On trouve une éminence sur le trou du pubis ; la jambe malade est plus longue que l'autre, le genoüil & le pied tournent en dehors : on ne peut plier la cuisse, ni l'aprocher de l'autre.

Si la luxation est externe, la jambe est plus courte que l'autre, le genouil & le pied tournent en dedans, & le talon en dehors.

Si la luxation est en devant, il y a une tumeur à l'aine, le blessé ne peut aprocher la cuisse de l'autre ni fléchir la jambe, & ne porte que sur le talon.

Si la luxation est postérieure, on sent une tumeur à la fesse, & une grande douleur ; la jambe est plus courte qu'elle ne doit être, il paroît une enfonçûre dans l'aine, la jambe est en l'air, & on tombe en arriere.

Pour réduire la luxation intérieure, on fait coucher le blessé le dos sur une table ; il y aura une grosse cheville longue d'environ un pied, fichée dans la table ; on mettra cette cheville entre les cuisses du malade, pour le retenir quand on lui tirera la jambe en bas; on passera un lac au-dessus de la jointure de la cuisse, pour tirer l'ischion en haut : on tirera la cuisse en bas avec un lac attaché au-dessus du

genoüil. Pendant tout ce tems le Chirurgien pouſſera la cuiſſe en haut pour la faire entrer dans ſa cavité; dans le tems de la réduction, on lâchera un peu les lacs pour la faciliter.

Pour réduire la luxation extérieure, on couchera le bleſſé ſur le ventre, on le tirera comme nous venons de montrer, on pouſſera la cuiſſe de dehors en dedans, pour faire rentrer la cuiſſe dans ſa cavité.

Pour réduire la luxation intérieure, on fera coucher le malade ſur le côté opoſé à la luxation; on fera des extenſions en tirant par en haut & par en bas, comme nous avons fait; on pouſſera la tête de l'os avec une pelotte qu'on pouſſera fortement avec le genoüil, en aprochant la jambe luxée vers l'autre.

Pour réduire la luxation poſtérieure, on couchera le bleſſé ſur le ventre, en faiſant la double extenſion; on tirera le genoüil du malade en dehors, pour faire rentrer l'os. La luxation étant réduite, on apliquera une compreſſe trempée en des médicamens ſpiritueux, & on fera le ſpica que nous avons montré à la luxation de l'épaule.

CHAPITRE XIV.

De la luxation du genoüil.

LOrſque le *tibia* eſt luxé par-derriere, les éminences du *tibia* ſont dans la cavité du jarret, & la jambe eſt pliée.

Si le *tibia* est luxé par le côté, il paroît une tumeur au côté luxé, & un enfoncement au côté opposé. Si le condile du *tibia* est luxé en dedans, la jambe tourne en dehors; & s'il est en dehors elle tourne en dedans.

La luxation postérieure se réduit en faisant coucher le malade sur le ventre, & pendant le tems des extensions, le Chirurgien pliera la jambe en aprochant le talon du haut de la cuisse.

Si le *tibia* est luxé de côté, on fera les extensions ordinaires, & on poussera l'os avec le genoüil.

Si la luxation étoit en devant, on couche-roit le malade sur le dos, on feroit les extensions en tirant la cuisse & la jambe, & on pressera les éminences. On fait

Le bandage,

Avec une bande de trois aunes de long, & de deux doigts de large, roulée à deux globes. On fait un circulaire au-dessus du genoüil, sous lequel on fait un ky & un circulaire au-dessous; on remonte sur le genouil en faisant des doloires, & des kys sous le genouil, jusqu'à ce que le genouil soit tout couvert.

CHAPITRE XV.

De la luxation de la rotule.

Elle se luxe en montant en haut. Pour la réduire, le malade aura la jambe droite: on la repousse en sa place avec les pouces qu'on

met alternativement l'un devant l'autre, jusqu'à ce qu'elle soit dans sa place ; on garde le lit, & l'on y fait le bandage que nous venons de donner à la luxation du genouil.

Si le peroné s'écarte du *tibia*, on presse les côtez du pied pour le raprocher, & on le retient par le bandage que nous avons fait aux fractures du tarse.

L'astragal se luxe en devant, on le repousse en sa place, & l'on fait le bandage que nous avons fait à la fracture du pied.

Le *calcaneum* quite quelquefois l'astragal en dedans & en dehors ; les os du tarse, du metatarse & des orteils, se luxent aussi ; il ne faut qu'un peu de bon sens pour remettre toutes ces luxations.

CHAPITRE XVI.

Discours sur le Rachitis prononcé par M. Arnaud dans l'Amphiteâtre de S. Cosme.

Mr Arnaud a fait voir dans l'Amphitéâtre de S. Cosme, sur les os de quelques enfans attaquez du rachitis (qu'on apelle en France enfans nouez) comme ils ont toujours les os plus gros par le bas que par le haut ; qu'ils se cassent presque toujours par les endroits où ils se plient, & se recolent ensuite en croissant & en se fortifiant, ce qu'il prouva en les faisant voir effectivement cassez, ou bien en faisant voir les lignes circulaires aux

endroits où ils s'étoient recolez. Il fit observer que ces os se courbent toujours par les endroits où ils sont naturellement courbez, comme vers le bas de l'épine extérieurement, vers la partie intérieure de l'os de la cuisse, &c. ou bien s'ils sont naturellement droits, comme sont les os de la jambe, du bras, &c. ils se courbent du côté opposé à l'attraction des plus forts muscles. Les os du bras, par exemple, se courbent en dehors, parce que les plus forts muscles les tirent par dedans & par les extrêmitez, à peu près comme fait la corde d'un arc.

Lorsque les enfans noüez sont fort jeunes, on peut se servir de quelques atéles pour redresser les os: mais quand ils viennent à trois ou quatre ans, il faut se servir d'une botine de fer blanc, qui n'entoure guéres que la moitié de la jambe; le derriere reste ouvert pour passer la jambe dans la botine, qui se ferme par derriere avec trois lanieres, qui sont attachées tout au long de la botine, d'espace en espace. Cette botine est assez semblable à une chausserte à étrier, ayant deux alonges de chaque côté par le bas qui sont assez étroites: l'étrier qui passe par sous le pied, est une courroïe qui s'attache à chaque côté de la botine. On attache avec des clous lâchement cognez au haut de la botine, une grenoüilliere de fer blanc, fenêtrée par le milieu pour laisser passer le genouil: il faut que cette grenoüilliere

ſuive le mouvement de la jambe, & qu'elle ſoit faite de maniere que le genouil puiſſe entrer commodément dedans, & faire la flexion & l'extenſion, lorſque l'enfant marche.

Il y a dans cette botine une autre petite botine de fer blanc toute ſemblable à celle que nous venons de décrire. Il faut qu'elle ſoit tapiſſée intérieurement de futaine, & qu'elle ſoit fenêtrée du côté de la courbure de la jambe, afin que cette courbure ait du jeu pour n'être pas trop comprimée, & qu'elle s'aille apuyer ſur la botine extérieure & ſur la futaine. Cette deſcription eſt ſuffiſante, pour donner aux ouvriers l'intelligence de la fabrique de cette botine.

CHAPITRE XVII.

Des Accouchemens.

SI l'enfant n'eſt pas à terme, il eſt dangereux d'accoucher la femme. Les ſignes qu'une femme doit bientôt accoucher, ſont environ le terme de neuf mois, les grandes douleurs des lombes & des reins, qui lui répondent par intervales au bas du ventre, les épreintes réïtérées, le poulx fréquent, plein, élevé, le viſage enflamé, les parties tuméfiées, & le vomiſſement, un tremblement, une chaleur par tout le corps; les humiditez qui coulent de la matrice ſont quelquefois teintes, & l'ouverture de l'orifice intérieur

de la matrice ouvert. Il n'eſt pas néceſſaire que tous ces ſignes ſe trouvent tous enſemble. Mais la meilleure maniere de connoître qu'une femme eſt malade pour accoucher, c'eſt de lui mettre le doigt dans la matrice, ſi l'on ſent que les membranes qui renferment les eaux, pouſſent en bas, & qu'elles ſoient dures, elle doit bientôt accoucher; au contraire ſi elles ſont flaſques & molles, elle n'acouchera pas ſi-tôt.

Pour accoucher la femme, on lui donnera quelques clyſteres forts avant que l'enfant ſoit au paſſage, afin de vuider le rectum des matieres qui s'oposoient au paſſage de l'enfant, & pour faire faire des efforts à la femme. On promenera la malade dans ſa chambre ſans trop la fatiguer. On lui fera prendre un bon conſommé ou un œuf frais, & de tems en tems quelques cueillerées de vin ordinaire, & l'on oindra ſes parties de quelque huile émolliente. Il faudra laiſſer percer les eaux d'elles-mêmes, afin que le paſſage ne reſte pas à ſec. Le lit ſera fait de pluſieurs matelats, ſur leſquels on mettra des draps pliez en pluſieurs doubles, pour empêcher que les eaux & le ſang n'incommodent le malade. On couchera la femme ſur le dos, de ſorte qu'elle ne ſoit ni tout-à-fait aſſiſe, ni tout-à-fait couchée; elle écartera ſes cuiſſes l'une de l'autre, & aprochera un peu les talons vers les feſſes, ſous leſquelles il y aura un petit oreiller, afin

que le coccix puisse ceder en arriere, & ses pieds seront apuyez sur quelque chose qui résiste, & elle tiendra quelqu'un avec les mains, pour se mieux roidir & mieux pousser : il ne faut point lui presser le ventre avec les mains, comme font les Sages-femmes. Quand les eaux auront percé, le Chirurgien portera le doigt dans l'ouverture interne de la matrice, pour voir si c'est la tête de l'enfant qui se presente. Il oindra ses mains, & dans le tems des douleurs il mettra le bout des doigts à l'entrée de la matrice pour la dilater, en les écartant les uns des autres. Lorsque la tête de l'enfant commencera à paroître, le Chirurgien repoussera les côtez de la matrice vers le derriere de la tête de l'enfant ; & quand elle sera avancée jusqu'aux oreilles, on la prendra avec les deux mains par les côtez, & à la premiere grande douleur, on tirera l'enfant, non pas tout droit, mais en vacillant çà & là, & la face en bas, prenant bien garde que le cordon ne soit pas entortillé autour de l'enfant, parce qu'on le romperoit, & on tireroit la matrice trop violemment. Quand les épaules paroîtront, on coulera les doigts sous les aisselles, & on tirera l'enfant, qu'on mettra sur le côté, de peur que les eaux ne le suffoquent. On liera le cordon à deux doigts du ventre de l'enfant, avec un fil en quatre ou cinq doubles, & on coupera à deux doigts de la ligature : on attachera le bout qui reste avec

un cordon à la cuisse de la femme ; car il ne faut pas tirer le placenta aussi-tôt que l'enfant est venu, parce que s'il y avoit encore un enfant, on arracheroit son placenta avec le premier, ce qui feroit mourir le second enfant. Il faut donc porter la main dans la matrice, pour voir s'il y a encore un enfant, ce qui se connoîtra aux membranes qui seront remplies d'eaux, qu'il faudra rompre pour accoucher le second enfant comme ci-dessus, & examiner s'il n'y en auroit point un troisiéme.

Pour délivrer la femme du placenta, on prendra le cordon de la main gauche avec un linge sec, & avec la droite qu'on mettra au-dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, avec laquelle on tirera doucement sans prendre les membranes avec le cordon, & on dira à la femme de pousser fortement son haleine, la bouche & le nez fermé. Si cela ne suffit pas, on dira à une femme de passer doucement le plat de sa main sur le ventre, la conduisant en bas. Si l'arriére-faix n'étoit pas entier, il faudroit porter la main dans la matrice pour tirer le reste. Si le cordon s'est rompu sans avoir rompu l'arriére-faix, il faut oindre sa main, couper ses ongles, & la porter dans la matrice pour attirer l'arriére-faix, s'il n'est point attaché. S'il est attaché, on le détachera doucement avec le bout des doigts, qu'on passera entre la matrice & l'arriére-

faix, sans égratigner la matrice, & puis on le tirera. Si la matrice n'est pas assez ouverte pour y porter la main, on y introduira seulement deux ou trois doigts, avec lesquels on tirera comme on pourra le placenta. Si cela ne suffit pas, on fera des injections émollientes avec des décoctions de mauve, pariétaire, de graine de lin, & des huiles de lys, ou un morceau de beurre frais, pour faire supurer l'arriére-faix & le détacher, & l'on donnera des clysteres un peu forts; on fera quelques saignées du pied ou du bras, pour éviter la fiévre; on donnera de bons boüillons de veau & de volaille, & le jus d'une orange dedans, & de bon vin avec de l'eau, si la femme n'a point la fiévre.

Quand les eaux ont percé les membranes, & qu'on doute que l'enfant soit vivant, parce que la mere ne le sent point remuer depuis long-tems, le Chirurgien passera sa main ointe dans la matrice, avec laquelle il prendra le cordon proche le ventre de l'enfant, pour sentir si les artéres battent, ou bien il mettra le bout du doigt dans la bouche, pour sentir le mouvement de la langue de l'enfant. Cela se connoîtra aussi aux puanteurs qui sortent de la matrice, si l'enfant tombe sans soutien du côté que la femme se couche, s'il arrive des convulsions fréquentes, s'il y a long-tems que le cordon ou l'arriére-faix soit sorti, si le regard de la femme est languissant, abatu, si elle

a le visage plombé, l'haleine puante, les mammelles flétries, & le ventre diminué depuis long-tems, sont des marques que l'enfant est mort. Il n'est pas nécessaire que tous ces signes arrivent tout à la fois.

Si l'enfant présente un seul pied, il faut aller chercher l'autre, & les prendre avec les deux mains au-dessus des malléoles, l'un contre l'autre, & les tirer avec un linge sec. Quand les genoux seront sortis, on prendra les cuisses au-dessus des genoux, on tirera jusqu'à ce que la poitrine soit sortie, après quoi on abaisse les bras de l'enfant au long du corps, & on tirera.

Si l'enfant avoit la face & le ventre en dessous, il le faudroit tourner en tournant peu à peu les pieds à mesure qu'on le tire. Pour cela le Chirurgien glissera une de ses mains aplatie jusques vers le pubis de l'enfant, & de l'autre main il tiendra les deux pieds, pour lui tourner en même-tems le corps, jusqu'à ce qu'il ait la poitrine & la face en dessous. Si la tête étoit arrêtée au passage, il faudroit que quelqu'un prit les deux cuisses au-dessus des genoux, ou les deux pieds, & tirer doucement, pendant que le Chirurgien mettra un ou deux doigts de sa main gauche dans la bouche de l'enfant pour dégager le menton, & de sa droite, il prendra le derriere du col de l'enfant, & tirera avec ses deux mains.

Si la tête étoit séparée du corps, & restée dans la matrice, le Chirurgien porteroit deux doigts dans la bouche de l'enfant, & le pouce sous le menton, pour tirer la tête par la machoire.

Si la machoire avoit quitté la tête, on porteroit la main gauche dans la matrice pour apuyer la tête, & avec la droite on portera un crochet dont on glissera la pointe sur la main gauche, de peur de blesser; on enfoncera le crochet dans la tête, & on tirera en conduisant avec la main gauche.

Si la tête est sortie, & que le corps soit arrêté, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main sous les aisselles, & tirer l'enfant.

Si l'enfant presente une ou deux mains avec la tête, on repoussera les mains de l'enfant le plus avant qu'on pourra, afin que la tête passe seule, & on achevera l'accouchement comme le naturel, la face en bas.

Si l'enfant presente une ou deux mains toutes seules, on les repoussera dans la matrice, & ira chercher les deux pieds de l'enfant, qu'on tirera la face en bas. C'est une régle générale qu'on doit tirer l'enfant la face en bas.

Si l'enfant étoit très-assurément mort, que le bras fut trop avancé & trop gros, il faudroit le couper, ou bien le tordre deux ou trois tours, afin de le détacher du corps.

Si l'enfant presente les pieds & les mains

enſemble, on repouſſera ſeulement les mains de l'enfant, le Chirurgien gliſſant ſa main juſqu'à la tête de l'enfant, qu'il repouſſera doucement vers le haut de la matrice, & il tirera l'enfant par les pieds.

Si l'enfant preſente ſes genoux, il les faut repouſſer, & prendre les deux pieds & tirer.

Enfin, quelques parties que l'enfant preſente, ſi ce n'eſt les pieds ou la tête, il les faut repouſſer ſi l'on peut, & tirer toûjours par les pieds, ſi ce n'eſt la tête qui ſe preſente, & toûjours la face en bas.

S'il y avoit pluſieurs enfans dans la matrice, il faudroit bien prendre garde que ce fuſſent les membres du même corps qu'on tirera; ce qui ſe connoîtra en prenant deux pieds, & en gliſſant l'autre main juſqu'aux aînes, pour juger ſi les deux jambes ſont du même corps.

Si le cordon ſortoit auparavant l'enfant, il le faudroit repouſſer dans la matrice avec le bout des doigts derriere la tête de l'enfant, ſi elle ſe preſente au paſſage.

Si le cordon tombe à toutes les douleurs de la femme, il la faut accoucher, & tirer l'enfant par les pieds, quand même il preſenteroit la tête la premiere, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop avancée au paſſage, & toûjours baptiſer l'enfant auſſi-tôt qu'il paroît, quand le cordon ſort le premier.

Si l'arriere-faix ſe preſente le premier, ce

qui se connoît à la qualité du sang, & à la molesse du corps qui se presente, il le faut repousser, & tirer promptement l'enfant par les pieds, ayant auparavant rompu les membranes avec les doigts.

Si l'arriere-faix étoit presque tout sorti, & que les membranes fussent déchirées, il faudroit aussi-tôt tirer le placenta avant l'enfant, qui est en danger de sa vie, & tirer l'enfant par les pieds, avant même que de couper le cordon.

Si les pertes de sang sont fort considérables, ou que la femme ait de grandes convulsions, il la faut accoucher sans délai, pourvû que la matrice soit ouverte; car si elle ne l'étoit pas, il se faudroit contenter de lui donner des clystéres un peu forts, provoquer l'éternuëment, & humecter la partie avec les fomentations émollientes.

Si l'enfant est mort dans la matrice, on donnera des clystéres âcres, pour exciter des épreintes, & on tirera l'enfant par les pieds qu'on ira chercher; car il ne faut point rompre l'enfant avec des crochets quoique mort, quand on le peut tirer autrement; il y va de la réputation : le monde est chagrin contre tout ce qui s'apelle Médecin & Chirurgien, & les Sages-femmes sont malignes.

L'accouchement étant fait, on mettra un linge molet en plusieurs doubles au-devant de l'entrée de la matrice, pour empêcher l'air

froid d'y entrer, qui causeroit de grands accidens. On changera les draps qui auront reçû les vuidanges, on tiendra le lit bien chaud, on situëra la malade la tête & le corps un peu élevé ; & on apliquera un cataplâme anodin sur l'entrée de la matrice, pour apaiser les douleurs ; on le fait avec l'huile d'amandes douces, & les œufs frais blanc & jaune, qu'on fait cuire ensemble sur les cendres. On fait ensuite une décoction avec l'orge, la graine de lin, le cerfeüil, des guimauves & des violiers, pour étuver trois ou quatre fois par jour la partie, avec cette décoction tiéde pendant quelques jours.

Si le ventre est douloureux, on y fait des onctions avec l'huile d'amandes douces. Il ne faut point serrer le ventre pendant les quinze premiers jours.

Si l'accouchée veut nourrir l'enfant, on lui tiendra le sein chaud ; si on lui peut faire quelques embrocations avec l'huile & un peu de vinaigre, de peur que le sang ne se porte trop abondamment aux mamelles. Voyez l'opération Césarienne.

Nous allons finir ce Traité par une petite Pharmacie Chirurgicale, dans laquelle nous donnerons la maniere de faire les remèdes les plus nécessaires à un Chirurgien.

TRAITÉ DES REMEDES NECESSAIRES A UN CHIRURGIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Des Baumes.

Le Baume d'Arceus.

PRenez deux livres de suif de bouc, de la térébenthine de Venise, & de la gomme élemi, une livre & demie de chacun, de suif de porc une livre.

Ayant fait liquifier la gomme élemi, coupée en petits morceaux sur un fort petit feu, on y ajoûte la térébenthine, le suif de bouc, & la graisse de pourceau; & lorsque toutes choses seront bien dissoutes, on les passera par une toile neuve, pour en séparer les ordures; on laisse refroidir le tout, & le baume est fait.

Ce baume incarne, il consolide toute sorte de playes & d'ulcéres, on l'employe pour les

fractures & dislocations des os, & pour guérir les contusions & les blessures des nerfs.

Le baume d'Espagne.

Prenez du froment, des racines de valérienne & de chardon beni, de chacun une once, & pilez bien le tout; une livre de vin blanc; coulez le tout dans un vaisseau de terre plombé, & dont l'entrée soit étroite; bouchez le vaisseau & mettez-le sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; vous y ajouterez ensuite six onces d'hypéricum; faites cuire le tout jusqu'à la consomption du vin dans le bain-marie boüillant; coulez & exprimez. Vous y ajoûterez ensuite deux onces d'encens bien pulvérisé, huit onces de térébenthine de Venise, que vous mêlerez bien ensemble sur un petit feu. Vous mêlerez le tout ensemble, & le baume sera fait.

C'est le baume dont Aquapendente s'est toûjours servi; il est excellent pour toutes sortes de playes, même pour les nerveuses qu'on assure guérir en vingt-quatre heures. Il faut d'abord laver la playe avec de bon vin blanc froid, puis l'oindre avec ce baume chaud. Si la playe est profonde, il y faut séringuer de ce baume tout chaud, & faire aprocher les bords de la playe, dont on oindra les bords; on mettra dessus une compresse trempée dans le baume, & sur celle-ci, une autre compresse trempée dans du gros vin, & par-dessus une autre compresse séche.

Le baume verd.

Prenez de l'huile de semence de lin & d'olive, de chacun une livre, une once d'huile de laurier, deux onces de térebenthine de Veniſe, de l'huile diſtilée de bayes de geniévre, demie-once, trois dragmes de verd-de-gris, deux dragmes d'aloës ſucotrin, deux dragmes & demie de vitriol blanc, une d'huile de cloux de girofle.

Ayant choiſi des huiles d'olives & de lin bien épurées, & les ayant miſes enſemble ſur un fort petit feu dans une poële, on y incorporera la térebenthine & l'huile de laurier; puis ayant ôté la poële du feu & laiſſé bien refroidir le tout, on y mêlera peu à peu le verd-de-gris, le vitriol blanc & l'aloës ſucotrin ſubtilement pulvériſez; on y ajoûtera les huiles diſtilées de girofle & de bayes de geniévre: mêlez bien le tout, & le baume ſera fait.

C'eſt-là le baume qui a fait tant de bruit à Paris, & dont pluſieurs perſonnes qui ſe mêlent de faire la Médecine & la Chirurgie, font un grand ſecret. Il eſt très-bon pour toutes ſortes de playes, ſoit qu'elles ayent été faites par le fer, ou par les armes à feu. Il faut laver la playe avec du vin chaud, puis l'oindre avec ce baume tout chaud, & y apliquer des plumaceaux qui en ſoient imbibez, & mettre par-deſſus un grand plumaceau trempé dans quelque liqueur ſtyptique.

Ce

Ce baume mondifie les playes, il les incarne & les cicatrise; il est bon contre la morsure des bêtes venimeuses, & des ulcéres fistuleux & malins.

Baume Samaritain.

Prenez de l'huile commune & de bon vin, parties égales; faites cuire le tout dans un vaisseau de terre verni, jusqu'à ce que le vin soit tout consommé, le baume sera fait.

J'ai donné ce baume à cause de sa simplicité, & à cause qu'il se peut préparer en tout tems. Il mondifie & consolide les playes simples, principalement les nouvelles.

CHAPITRE II.

Des Onguens.

Onguent de la mere.

PRenez du beure frais, du saindoux de porc, du suif de mouton, de la cire blanche, de la litarge d'or, ce qu'il vous plaira; par exemple huit livres de chacun, & de l'huile d'olive seize livres.

Faites fondre la cire & les graisses avec l'huile, pulvérisez la litarge, & la mêlez peu à peu dans la fusion en remuant; ôtez de dessus le feu, & remuez jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

C'est la pieuse Mere Ste Tecle, Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui a divulgué cet onguent, & qui l'a mis en usage dans cet Hô-

pital, ce qui lui a donné le nom d'onguent de la mere.

Il eſt excellent ſur les panaris, les furoncles, les abſcès, & ſur toutes les tumeurs qu'on veut faire meurir, amollir, ſupurer & percer.

Il eſt ſpécifique pour les duretez & abſcès qui ſurviennent au ſein des nourrices & des nouvelles accouchées. Il ramollit toutes ſortes de duretez. Quand un ulcére eſt ſec, qu'il ne ſupure pas bien, il le faut apliquer deſſus pendant quelques jours pour attirer la ſupuration, & puis on l'ôte pour y mettre le mondicatif.

Quand il fait percer une tumeur, il ne faut point mettre de tente dans l'ouverture : il ſuffit d'y mettre un emplâtre de cet onguent, & on continuë juſqu'à l'entiére guériſon.

Il ne ſeroit pas aſſez fort ſur un poulain ; mais quand le poulain eſt ouvert, il faut mettre dedans des bourdonnets d'un bon ſupuratif noir, & par-deſſus le tout un grand emplâtre de l'onguent de la mere.

Il faut étendre l'onguent aſſez épais ſur la toile, parce qu'il fond aiſément, & le linge reſte tout ſec.

Pour le conſerver, il le faut bien envelopper & l'enfermer ; car ſi on le laiſſe à l'air, il devient blanc, & perd ſa qualité.

Il n'en faut pas faire beaucoup à la fois, à moins que ce ne ſoit pour un Hôpital.

Onguent Styrax.

Prenez de l'huile de noix, ce qu'il vous plaira, par exemple quarante livres, de gomme élemi trente livres, de la colophone soixante livres, de la cire jaune trente livres, du ſtyrax liquide trente livres; faites fondre le tout en remuant, & paſſez.

On ſe ſert fréquemment & heureuſement de cet onguent dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Il réſiſte à la gangréne & à la pourriture qu'il détache. On en met des emplâtres ſur les taches & les duretez qui ſurviennent ſur le corps des ſcorbutiques.

Onguent d'Althæa.

Prenez des racines d'althæa ſix onces, des ſemences de lin & de fœnugrec, des lamines de ſcylle, de chacun quatre onces, de la cire jaune une livre, de la colophone & de la réſine, de chacun une livre, de la térebenthine de Veniſe, du gâlbanum & de la gomme de liere pulvériſez, deux onces de chacun.

On lavera & on inciſera bien les racines d'althæa nouvellement cuëillies, de même que les lamines de ſcylle, & les ayant miſes dans une baſſine de cuivre étamée, avec les ſemences de lin & de fœnugrec, & verſé deſſus huit livres d'eau commune, on fera macérer le tout pendant vingt-quatre heures ſur un fort petit feu, agitant de tems en tems les matiéres avec une ſpatule de bois; puis on les fera boüillir lentement, en réïtérant ſouvent

l'agitation, jusqu'à ce que les mucilages se trouvent suffisamment épaissis : les ayant alors passez & bien exprimez à travers une toile forte & bien serrée, & mêlée avec l'huile ordonnée, on les fera cuire ensemble sur un fort petit feu, jusqu'à ce que l'humidité superfluë des mucilages soit consommée ; puis ayant coulé derechef l'huile, on y fera fondre la cire jaune, la colophone & la résine coupées en petites piéces ; & si on remarque des féces au fond de la bassine, après que le tout sera fondu, on coulera de nouveau, ou du moins on séparera par inclination le pur de l'impur, pendant que les matiéres seront bien chaudes, puis on remuëra l'onguent avec un pilon de bois ; & lorsqu'il commencera à s'épaissir, on y ajoûtera la térebenthine, le galbanum purifié & épaissi, & la gomme de liere subtilement pulverisée, qu'on aura auparavant bien incorporez ensemble, & on continuera d'agiter l'onguent, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait refroidi.

Cet onguent humecte, ramollit & échauffe doucement ; il dissipe les ventositez, il apaise les douleurs de côté, & ramolit les tumeurs, & particulierement les parotides. On l'employe seul ou avec d'autres onguens ou huiles.

L'onguent mondicatif d'ache.

Prenez trois poignées de feüilles d'ache, de liere terrestre, de la grande absinthe, de la

grande centaurée, de camedris, de sauge, d'hypericum ou mille-pertuis, de plantain, de mille-feüilles, de pervenche, de grande consoude, de moyenne consoude, de bétoine, de chevrefeüille, de verveine, de véronique, de *gallilutei*, de centinode ou renoüée, d'ophyoglosse, de pinprenelle, de chacune de ces plantes deux poignées, huit livres d'huile commune, de poix blanche, de graisse de mouton, de cire jaune, de térebenthine, de chacun deux livres.

Pilez toutes les herbes dans un mortier de marbre, faites fondre dans l'huile sur un feu moderé la cire, la poix blanche, le suif de mouton coupé en morceaux, de la térebenthine, dans une poële de cuivre étamée; mettez les herbes pilées, faites boüillir le tout ensemble fort doucement, remuez de tems en tems avec une spatule de bois; & lorsque l'on verra que l'huile des herbes sera presque toute consommée, on coulera & on exprimera fortement le tout; & après avoir laissé refroidir l'onguent pour en tirer les féces & toute l'humidité, on le fera fondre sur un fort petit feu; puis l'ayant un peu laissé refroidir & épaissir, on y ajoûtera la myrrhe, l'aloës, l'iris de Florence, & l'aristoloche longue subtilement pulverisez; & après que l'on aura bien incorporé le tout, l'onguent sera fait.

Cet onguent déterge les ulcéres, il net-

tove, il cicatrise & consolide toutes sortes de playes.

L'onguent noir ou supuratif.

Prenez deux livres d'huile commune, de la cire blanche & jaune, de la graisse de mouton qui se trouve proche des reins, de la résine pure, de la poix navale, de la térebenthine de Venise, de chacune une demie livre, du mastic subtilement pulverisé deux onces : faites fondre avec l'huile ce qui se fond, & y ajoûtez la poudre de mastic pour en faire un onguent.

Cet onguent fait percer toutes sortes d'apostumes, aussi-bien que les charbons & que les bubons pestilentiels & vénériens. On continuë d'apliquer cet onguent après l'ouverture des abscès, jusqu'à leur parfaite guérison.

L'onguent rosat.

Prenez de l'axunge de porc mâle bien purifiée & lavée plusieurs fois, & des roses rouges récemment pilées, de chacun quatre livres, & quatre livres de roses pâles.

On ôtera la petite membrane qui se trouve sur la graisse de porc ; on coupera cette graisse par petits morceaux, on la lavera bien dans de l'eau fraîche, on la fera fondre dans un pot de terre verni sur un fort petit feu ; on prendra la premiere graisse qui sera fonduë, qu'on passera par un linge ; on lavera bien cette premiere graisse, on la mêlera avec au-

tant de gros boutons de roſes bien écraſez : on mettra le tout dans un pot de terre verni & étroit par l'embouchure, on couvrira bien le pot, & on le mettra pendant ſix heures dans de l'eau entre tiéde & boüillante, puis on la fera boüillir pendant une heure, & puis on coulera, & on exprimera fortement le tout. On prendra enſuite quatre livres de roſes pâles nouvellement épanoüies ; & les ayant bien écraſées & mêlées avec la premiere compoſition, on bouchera le pot, qu'on tiendra pendant ſix heures dans l'eau entre tiéde & boüillante, on coulera & on exprimera fortement le tout. Après avoir laiſſé refroidir l'onguent, & ſéparé de ſes féces, on le gardera pour le beſoin. Si l'on veut donner la couleur de roſe à cet onguent, il faut un quart-d'heure avant que de le couler la derniere fois, jetter dedans deux ou trois onces de racines d'orcanette, qu'on agitera dans l'onguent.

Si on lui vouloit conſerver ſa couleur blanche, & lui donner l'odeur de roſes, on le fera avec des roſes de Damas ſans orcanette.

Si on lui veut donner la conſiſtance de liniment, on y ajoûtera une ſixiéme partie de ſon poids d'huile d'amandes douces.

C'eſt un bon reméde contre toutes les inflammations externes, particulierement contre les flegmons, les éréſipéles & dartres, & contre les douleurs de tête, & les hémorroïdes.

Onguent blanc ou de céruſe.

Prenez trois livres d'huile roſat, neuf onces de cire blanche, une livre de céruſe de Veniſe, une dragme & demie de camphre.

Vous pulveriſerez la céruſe en frottant les pains ſur la toile d'un tamis de crin renverſé, on recevra la poudre ſur un papier qu'on aura mis deſſous; on lavera cette poudre pluſieurs fois avec de l'eau dans une grande terrine, en remuant avec une ſpatule de bois, & verſant l'eau par inclination, quand la poudre ſera deſcenduë au fond. Lorſque l'eau des lotions ſera inſipide, on fera la derniere lotion avec de l'eau-roſe, en la laiſſant pendant cinq ou ſix heures, au bout deſquelles on la verſera par inclination, & on fera ſécher la céruſe à l'ombre, couverte d'un papier. On mettra alors la cire blanche briſée & l'huile ordonnée dans un pot de terre verni, & le pot dans le bain boüillant. Quand la cire ſera fonduë, ôtez le pot du bain, & agitez cette diſſolution avec un pilon de bois juſqu'à ce qu'elle commence à s'épaiſſir, & y mettez la céruſe en poudre, & on agitera l'onguent juſqu'à ce qu'il ſoit preſque refroidi. Ceux qui voudront y ajoûter le camphre, le feront liquifier dans un peu d'huile, & on les incorporera avec l'onguent lorſqu'il ſera froid. On y peut auſſi ajoûter les blancs d'œufs en agitant bien l'onguent, pour faire une union bien exacte.

Cet onguent eſt bon pour les brûlures, les

érésipelles, les gravelles, & plusieurs maladies de la peau ; il apaise les démangeaisons & l'intemperie des ulcéres ; il dissipe les écorchures & les rougeurs qui arrivent au corps des enfans. Il est bon pour les contusions, il consolide les playes legeres, & rafraîchit.

Onguent Ægyptiac.

Prenez onze onces de vert-de-gris, quatorze onces de fort vinaigre, deux onces de bon miel.

Mettez le vert-de-gris dans une poële de cuivre sur un fort petit feu, écrasez-le avec un pilon de bois, & le délayez bien dans le vinaigre, passez le tout par un tamis de crin. S'il reste quelque peu de verd-de-gris sur le tamis, on le remettra dans la poële, & on l'y délayera & broyera avec une portion du même vinaigre, les passant par le tamis, en sorte qu'il n'y reste que les parties inutiles du cuivre : on fera ensuite cuire cette dissolution sur un petit feu avec le miel, les remuant de tems en tems jusqu'à ce qu'ils ayent acquis une consistance d'onguent assez molle, & une couleur assez rouge.

Cet onguent consume les chairs pourries, & les superfluitez des ulcéres & des playes.

Onguent Basilic ou Royal.

Prenez de la cire jaune, de la graisse de mouton, de la résine, de la poix navale & de la térébenthine de Venise, une livre de chacune, avec cinq livres d'huile commune.

Coupez en petits morceaux la cire, le suif, la résine & la poix noire; on les fera fondre ensemble avec l'huile dans une bassine de cuivre sur un fort petit feu, puis les ayant passé par une grosse toile, on y incorporera la térébenthine, & l'onguent sera fait.

Il avance la supuration, & cicatrise les playes, lorsque le pus en est sorti; on l'employe seul sur les plumaceaux, & quelquefois mêlé avec des jaunes d'œufs, avec de la térébenthine, ou autres onguens, ou avec des huiles & des emplâtres.

Cérat rafraîchissant.

Prenez une livre d'huile rosat, & trois onces de cire blanche.

Mettez le tout dans un pot de terre verni, & mettez le pot dans le bain-marie chaud, jusqu'à ce que la cire soit bien liquifiée dans l'huile; tirez le vaisseau du bain, & agitez l'onguent avec un pilon de bois, jusqu'à ce qu'il soit tout-à fait refroidi; ajoutez-y deux onces d'eau, & agitez avec le pilon jusqu'à ce qu'elle soit absorbée par le cérat: ajoutez-y-en encore jusqu'à ce que le cérat soit devenu assez blanc, & qu'il ait été bien soudé d'eau fraîche. Alors on versera par inclination toute l'eau qu'on pourra séparer du cérat, qu'on gardera. Quelques-uns mêlent dans ce cérat une once de vinaigre.

On l'employe extérieurement sur toutes les parties qui ont besoin de rafraîchissement;

il apaise les douleurs des hémorroïdes : il est bon pour les fentes & autres maux qui viennent au bout des mamelles : on s'en sert aussi pour les brulures, seul ou mêlé avec d'autres onguens. Quand on veut dessecher & resserrer, on le mêle avec l'onguent de céruse.

Onguent pour les brulures.

Prenez une livre d'axonge de porc mâle, deux livres de vin blanc, deux feüilles de grande sauge, de lierre terrestre & de muraille, de la marjolaine ou grande joubarde, de chacun deux poignées.

On fait cuire le tout à un feu lent, en remuant souvent ; coulez & exprimez fortement, & gardez cet onguent.

CHAPITRE III.

DES EMPLÂTRES.

De l'emplâtre de diapalme.

PRenez de la litarge d'or préparée, de l'huile commune, trois livres de chacune, l'axonge de porc, la décoction des sommitez de palmier ou de chêne, de chacun deux livres, quatre onces de vitriol calciné jusqu'à ce qu'il soit rouge & délaïé dans la décoction des sommitez de palmier ou de chêne. Vous écraserez ou inciserez bien menu deux poignées des sommitez de palmier ou de chêne, faites-les boüillir lentement dans trois pintes

d'eau jusqu'à la consomption de la moitié ; & ayant bien exprimé le tout, on en réserve la décoction coulée. Vous pilerez la litarge dans le grand mortier de bronze, vous la détremperez dans deux ou trois pintes d'eau nette, vous verserez promptement dans un autre vaisseau l'eau trouble, qui se trouvera chargée de la plus subtile partie de la litarge, pendant que la plus grossiere restera au fond du mortier : cette partie de la litarge tombera au fond de l'eau, & on pilera de nouveau la litarge restée dans le mortier ; & l'ayant après détrempée dans l'eau de la premiere lotion, ou dans quelqu'autre nouvelle, on versera par inclination la liqueur trouble sur la litarge subtile qui avoit resté au fond du vaisseau : on continuera ensuite de piler la litarge, de la broyer parmi l'eau, de la verser par inclination, & de laisser rasseoir la poudre jusqu'à ce qu'il ne reste au fond que quelque partie de la litarge impure, & capable d'être pulvérisée & enlevée parmi l'eau. Après qu'on a bien laissé rasseoir les lotions, & séparé l'eau par inclination qui surnage la poudre de la litarge, on fera sécher cette poudre ; & en aïant pesé la quantité ordonnée, on la mêlera à froid dans une poële de cuivre étaimée, l'agitant avec l'huile, la graisse & la décoction de palmier. Lorsque ces choses seront bien incorporées ensemble, on allumera un bon feu de charbon dans un fourneau, sur lequel

on les cuira, les agitant toûjours avec une grande spatule de bois; & ayant entretenu une égale chaleur de feu pendant la cuite, on y ajoûtera sur la fin le vitriol rubefié, dissout dans une portion de la liqueur qu'on aura réservée, si l'on veut que l'emplâtre soit rouge, ou bien le vitriol blanc dissout dans la même décoction, si on veut conserver la blancheur à l'emplâtre, qu'on mettra en rouleaux, & on l'envelopera de papier.

On l'employe pour la guérison des playes, des ulcéres, des tumeurs, des brûlures, des contusions, des fractures, des engelures, & pour apliquer sur les cautéres. Si on y mêle le tiers ou le quart de son poids de quelque huile propre, on lui donnera la consistance de cérat, & c'est ce qu'on apelle diapalme dissout, ou cérat de diapalme.

Emplâtre de Diachylum simple.

Prenez des racines d'althæa mondées trois dragmes, des semences de lin & de fœnugrec de chacune quatre onces, de l'eau de fontaine six livres, quatre livres d'huile commune, deux livres de litarge d'or.

Prenez des mucilages des racines d'althæa, des semences de lin & de fœnugrec, comme nous avons fait à l'onguent d'althæa, & préparez la litarge comme nous avons fait à l'emplâtre du diapalme. Ayant premiérement bien mêlé l'huile avec la litarge dans une poële de cuivre, grande & large par le haut,

& allant en cône vers son fond, & étamée au-dedans, & ayant ensuite ajoûté & bien incorporé les mucilages, on allumera dans un fourneau un feu médiocre de charbon, & ayant mis la poële dessus, on agitera le tout sans intermission avec une spatule de bois, & avec toute la viteſſe poſſible : on entretiendra un feu modéré, & on continuera la cuite & l'agitation, jusqu'à ce qu'on voïe que l'emplâtre commence à s'abaiſſer dans la poële, alors on diminuera le feu pour le moins de la moitié, & on se contentera de faire évaporer peu à peu l'humidité superfluë qui pourroit être restée dans l'emplâtre, laquelle étant consommée, il se trouvera suffiſamment cuit, & de la consiſtance & de la blancheur qu'il doit avoir.

Cet emplâtre ramollit & résout les duretez, & même les tumeurs schirreuſes du foye & des viſcéres ; il fond les tumeurs scrofuleuſes, & les vieux restes d'abscès.

Emplâtre d'André de la Croix.

Prenez douze onces de réſine, quatre onces de gomme élemi, de la térébenthine de Veniſe & de l'huile de laurier, de chacun deux onces.

Après avoir briſé la réſine & la gomme élemi, les avoir fait fondre enſemble ſur un fort petit feu, & y avoir ajoûté la térébenthine & l'huile de laurier, lorſque le tout ſera bien incorporé, on le paſſera par une toile

pour en séparer les ordures ; & ayant laissé refroidir l'emplâtre, on le roulera & on le gardera.

Cet emplâtre est propre aux playes de poitrine : il mondifie & consolide toutes les playes & les ulcéres ; il dissipe les contusions, il fortifie les parties dans les fractures & dislocations, & fait transpirer les humeurs séreuses.

L'emplâtre Divin.

Prenez de la litarge d'or préparée, une livre & demie, de l'huile commune trois livres, de l'eau de fontaine deux livres, la pierre d'aimant préparée six onces, de la gomme ammoniac, de galbanum, d'opoponax, & de bdellium, de chacune trois onces, de la myrrhe, de l'oliban, du mastic, du verd de gris, de l'aristoloche ronde, de chacun une once & demie, de la cire jaune huit onces, de la térébenthine quatre onces.

Faites dissoudre sur un petit pot de feu dans du vinaigre, la gomme ammoniac, le galbadum, le bdellium & l'opoponax ; passez-les par une toile serrée, faites épaissir par l'évaporation l'emplâtre, comme j'ai déja dit aux autres, & préparez la pierre d'aimant sur le porphyre ou marbre : pilez à part l'oliban, le mastic, la myrrhe, l'aristoloche ronde & le verd de gris, que vous garderez pour ajoûter sur la fin. Puis ayant incorporé à froid l'huile avec la litarge, & y ayant mêlé l'eau, on les

fera cuire ensemble sur un assez bon feu, les agitant sans cesse jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance d'emplâtre un peu solide : on y fera fondre la cire jaune coupée en petits morceaux, puis ayant ôté la poële du feu, & laissé à demi refroidir les matieres, on y mêlera les gommes qu'on aura épaissies & incorporées avec la térebenthine, & ensuite la pierre d'aimant mêlée avec l'aristoloche, la myrrhe, le mastic & l'oliban, & enfin le verd de gris ; & ayant bien agité & mêlé toutes choses, l'emplâtre sera fait: on le roulera & gardera.

CHAPITRE IV.

Des Cataplâmes.

ILs se font pour apaiser les douleurs, pour résoudre & dissiper les tumeurs nouvelles. Voici comme on les fait.

Prenez quatre onces & demie de pain blanc, une livre de lait récemment tiré, trois jaunes d'œufs, une once d'huile rosat, une dragme de safran, deux dragmes d'extrait d'opium.

Il faut émier le dedans d'un pain blanc nouvellement tiré du four, & le faire cuire dans un poëlon avec du lait sur un petit feu, en remuant de tems en tems avec une spatule, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en boüillie épaisse. Après avoir ôté le vaisseau du feu, on y délayera trois jaunes d'œufs, une once

d'huile rosat, & une dragme de safran en poudre : on y peut ajouter deux dragmes d'extrait d'opium un peu liquide, si la douleur est grande.

Voici un autre cataplâme propre à ramollir & à mener à supuration, quand il est nécessaire.

Prenez des oignons de lys, des racines d'althæa, de chacun quatre onces, des feüilles de mauves, d'althæa, de seneçon, de violiers, de pariétaire & de branc-ursine, une poignée de chacun ; de la farine de lin, de fœnugrec, d'huile de lys, trois onces de chacun.

On fera boüillir dans l'eau les racines lavées & incisées, & quelque-tems après y avoir ajoûté les feüilles, on continuëra la cuite jusqu'à ce que le tout soit parfaitement attendri, auquel tems ayant coulé la décoction, pilez le marc dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, & passez la pulpe par un tamis de crin renversé. On mettra la décoction & la pulpe ainsi passée dans un poëlon, & y ayant mêlé les farines de lin & de fœnugrec, & l'huile de lys, on les fera cuire ensemble sur un petit feu, en agitant de tems en tems la matiere, jusqu'à ce que le tout soit suffisamment épaissi. Ces deux cataplâmes peuvent servir de modelles pour en faire d'autres.

CHAPITRE V.

DES HUILES.

Des huiles.

LEs huiles se font par infusion ou par expression.

L'huile rosat simple faite par infusion.

Prenez deux livres de roses récemment cueillies & les pilez, demie livre de suc de rose, cinq livres d'huile commune ; mettez le tout dans un vaisseau de terre plombé & bien bouché, & l'exposez au Soleil pendant quarante jours ; faites ensuite cuire le tout au bain marie bouillant ; coulez & exprimez les roses, & gardez l'huile.

L'huile rosat composée & faite par infusion.

Prenez une livre de roses rouges récemment cueillies, & les pilez, quatre onces de suc de roses rouges, quatre livres d'huile commune ; mettez le tout dans un vaisseau de terre plombé, dont l'entrée soit étroite & bien bouchée, & l'exposez au Soleil pendant une heure, coulez & exprimez. Mettez cette liqueur dans le même vaisseau, ajoûtez-y du suc de rose, & des roses en même quantité qu'auparavant ; bouchez votre vaisseau, faites la macération, la coction, la colature, & l'expression comme auparavant ;

recommencez encore une fois comme vous venez de faire, députez votre huile & la gardez.

Ces huiles adouciſſent & diſſipent les fluxions, elles éteignent les inflammations, elles apaiſent les maux de tête & les délires, & provoquent le ſommeil; on les fait tiédir avant que d'en oindre les parties; on en donne intérieurement contre les diſſenteries & les vers, depuis une demi-once juſqu'à une once, & on en oint les parties dans les fractures & les diſlocations des os: on fait les oxirodins avec égale partie de vinaigre roſat, &c.

L'huile d'amande douce faite par expreſſion.

On prendra des amandes nouvelles, bien nourries & bien ſéches, & hors de leurs coquilles, & les ayant agitées dans un crible un peu groſſier, pour en faire tomber la pouſſiere, on les mettra dans l'eau chaude juſqu'à ce que leur peau ſoit attendrie, & qu'on puiſſe les ſéparer en les preſſant avec les doigts; puis ayant ôté la peau, on les eſſuyera avec un linge blanc, ſur lequel on les étendra pour les faire ſécher; après cela on les mettra dans un mortier de marbre, pour les y piler avec un pilon de bois, juſqu'à ce que la pâte ſoit bien déliée, & qu'elle commence à rendre l'huile. On mettra cette pâte dans un petit ſac de toile neuve & forte, & en ayant bien lié l'ouverture, & mis le ſac entre deux platines d'é-

tain fin ou de bois, couvertes au-dedans d'une feüille de fer blanc, on mettra le tout à la presse, exprimant le tout bien doucement d'abord, mais ensuite très-fortement, & le laissant long-tems dans le pressoir, afin que l'huile ait le tems de sortir.

Cette huile apaise les coliques néphretiques, elle remédie aux rétentions d'urine, elle facilite les accouchemens, elle soulage les tranchées des femmes après l'accouchement, & celles des petits enfans; on la donne loin du repas, depuis demi-once jusqu'à deux onces. On s'en sert dans les linimens pour adoucir & ramollir.

Les huiles de noix communes & de noisette, se peuvent préparer comme celles d'amandes douces.

L'huile de laurier.

Prenez tant qu'il vous plaira de bayes de laurier bien mondées, parfaitement meures, & grossierement broyées; mettez-les dans un chaudron, & les faites boüillir dans une suffisante quantité d'eau pendant une demie heure, coulez & exprimez fortement, laissez froidir la liqueur, & prenez la graisse qui surnage sur l'eau, broyez derechef le marc & le faites encore boüillir pendant demi-heure, avec la premiere eau qui vous est restée, y en ajoûtant un peu de nouvelle, coulez & exprimez comme auparavant, & prenez l'huile qui surnage. La premiere huile vaut mieux

que la seconde, ainsi il la faut garder à part.

On peut tirer de la même maniere les huiles de bayes de lentisque, de myrtilles, & d'autres oleagineux.

L'huile de laurier ramollit, attenuë, ouvre & discute. Elle est fort bonne contre la paralysie & contre le frisson des fiévres, en oignant le dos, contre les galles & les dartres, &c.

L'huile d'œuf par expression.

Prenez des œufs frais, & les faites durcir dans l'eau, dont vous prendrez les jaunes que vous émietterez, & les mettrez dans une poële sur le feu de charbons moderé; on les remuera de tems en tems, & sur la fin sans discontinuer jusqu'à ce qu'ils roussissent, & qu'ils commencent à rendre leur huile; alors on les arrosera avec un peu d'esprit de vin, on les vuidera dans un sachet de toile bien chaud; on le liera, & on le mettra à la presse entre deux platines chaudes, on en exprimera l'huile le plus promptement qu'on pourra.

Cette huile apaise les douleurs des oreilles, des hémorroïdes; elle guérit la galle, les feux volages, les fentes & les crevasses des mammelles, des mains, des pieds & du fondement; on s'en sert pour les brûlures, &c.

CHAPITRE VI.

Des Collires.

LEs Collires ſont des remédes deſtinez pour les maladies des yeux. Celui qui ſuit eſt le Lanfranc.

Prenez une livre de vin blanc, de l'eau de plantain & de roſes, de chacun trois livres, d'orpiment deux dragmes, de vert de gris une dragme, de la myrrhe & de l'aloës de chacun deux ſcrupules.

Il faut mettre en poudre fort ſubtile l'orpiment, le vert de gris, la myrrhe & l'aloës, avant que de les mêler parmi les liqueurs. Ce collire n'eſt pas ſeulement bon pour les yeux, on s'en ſert encore pour faire des injections dans les parties naturelles des hommes & des femmes. Si on en fait des injections, on le doit adoucir avec trois ou quatre fois autant peſant d'eau roſe, de plantain ou de morelle. Voici un

Collire ſec.

Prenez deux dragmes de ſucre candi, de la tuthie préparée, & de la fiente de lezard, de chacun une dragme, du vitriol blanc, de l'aloës ſucotrin, & du ſel de Saturne, de chacun un demi gros.

Reduiſez le tout en poudre fort ſubtile, & les mêlez. On ſouffle dans l'œil, avec un petit

chalumeau le poids de deux ou trois grains à la fois de cette poudre auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire. On peut délayer ces poudres dans des eaux ophtalmiques pour en faire un collire liquide.

Collire bleu.

Prenez une livre d'eau, avec laquelle vous aurez éteint de la chaux vive, & une dragme de ſel armoniac pulveriſé; mêlez-les tout enſemble dans un baſſin d'airain, & le laiſſez pendant une nuit, filtrez la liqueur, & la gardez.

Ce collire eſt un des meilleurs remédes qu'on puiſſe préparer pour toutes les maladies des yeux.

CHAPITRE VII.

DES POUDRES.

Poudre contre la rage.

PRenez des feuilles de ruë, de verveine, de petite ſauge, de plantain, de polipode, d'abſinthe vulgaire, de menthe, d'armoiſe, de melliſſophyle, de bétoine, d'hipericum, de petite centaurée, autant des unes que des autres. Il faut cuëillir ces plantes au mois de Juin, pendant un beau jour, & en faire des petits bouquets qu'on envelopera de papier, & les pendre à l'air & faire ſécher à l'ombre, puis les piler dans un grand mortier de bronze, & paſſer la poudre par le tamis de ſoye.

La dose de cette poudre est depuis deux jusqu'à trois dragmes mêlée avec demi-dragme de poudre de vipere dans un demi verre de bon vin blanc le matin à jeun pendant quinze jours consécutifs. Cette poudre est admirable, pourvû qu'on ne soit pas mordu à la tête ni au visage, & qu'on n'ait point lavé la playe avec de l'eau.

CHAPITRE VIII.

Eau stiptique.

PRenez du colcotar de vitriol rouge qui reste dans la cornuë après qu'on en a tiré l'esprit, de l'alun brûlé & du sucre candi, de chacun 30. grains, de l'urine d'une jeune personne, & de l'eau rose, de chacun demie-once, de l'eau de plantain deux onces; agitez le tout ensemble long-tems dans un mortier, & puis renversez le mélange dans une phiole. Il faudra verser par inclination la liqueur, quand on voudra s'en servir.

Si l'on aplique une compresse imbuë de cette eau sur une artére ouverte, & qu'on tienne la main dessus, elle arrête le sang. On en peut aussi mouiller un petit tempon, & l'induire dans le nez pour en arrêter le sang. Si on la prend intérieurement, elle arrête le crachement de sang, les dissenteries, le flux d'hémorroïdes, & de menstruës. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes dans l'eau décentinode.

PETITE

PETITE INTRODUCTION A LA BOTANIQUE.

Liſez la Préface pour l'intelligence des plantes & leur uſage.

ABIES. Le ſapin eſt un arbre toûjours verd qui croît fort haut & en pointe. Son fruit eſt une pomme compoſée d'écailles poſées les unes ſur les autres. Ses feüilles ſont une à une & ſans ordre autour des branches ; elles ſont longuettes, pointuës, & n'ont qu'une ligne de largeur.

On confond aiſément le ſapin, le pin, la meleſe, le ciprès, & l'if ; mais le pin a ſes feüilles enchaſſées deux à deux dans un petit tuyau membraneux ; la meleſe en a pluſieurs enſemble par paquets, qui forment une eſpece de pinceau ; les feüilles du ciprès ne ſont pas plus groſſes que des pointes d'épingles poſées en écailles les unes ſur les autres autour des branchettes qu'elles couvrent toutes. L'if a ſes feüilles deux à deux, qui forment comme un peigne qui a des dents des deux côtez.

Tous les ſapins ſont d'excellens Antiſcorbutiques. On fait des décoctions de tou es les parties de cet arbre avec de l'eau & du vin

qu'on fait boire aux malades du scorbut & aux gouteux.

Le guy qui croît sur les Sapins est un excellent remède pour la podagre ; on en prend tous les matins une dragme en poudre. Son écorce pilée & apliquée sur les brûlures & les ulcéres les guérit.

Absinthium. Les fleurs de l'absinthe sont de fort petits boutons sans feüilles, qui forment des épis grêles tout au long des branches. Ses feüilles sont largettes, blanchâtres dessus & dessous, & découpées profondément ; l'absinthe vulgaire est fort amére.

On confondroit aisément l'absinthe, avec l'armoise, mais l'armoise a les feüilles blanchâtres dessous & vertes dessus.

On fait boire l'infusion de la grande absinthe vulgaire pour tuër les vers, pour guérir les fiévres, pour donner de l'apétit, contre la jauniſſe, l'hydropisie ascite ; on en fait du vin, on fait confire ses sommitez ; on fait prendre intérieurement le sirop de son suc pour toutes les maladies ci-dessus.

Abrotanum. L'aurone fleurit comme l'absinthe, mais les découpures de ces feüilles sont plus longues & fort étroites : on fait sécher ses sommitez, & on les fait infuser dans l'huile, dont on frotte le nombril pour dissiper les vents des inteſtins. On se sert de la grande espéce d'aurone mâle à feüilles étroites dont les tiges sont rougeâtres.

Abutilon. Cette plante eſt une eſpéce de mauve, dont elle ne différe que par ſon fruit, qui eſt aplati par-deſſus & arondi par-deſſous; la mauve l'a plat deſſus & deſſous. Elle a les mêmes vertus que la mauve.

Acacia. Les feuilles de cet arbre ſont deux à deux tout au long d'une côte, comme nos grands Acacias, mais elles ſont extrêmement étroites. Sa fleur eſt un petit vaſe fermé d'une ſeule feuille, & ſon fruit eſt une gouſſe ronde. Nos grands Acacias ont leurs fleurs en papillottes, leurs fruits ſont des gouſſes aplaties.

Le ſuc du fruit de l'Acacia d'Egypte eſt fort aſtringent, & excellent pour les inflammations des yeux.

Acanthus. L'Acanthe ou branche urſine reſſemble aſſez bien à un grand chardon, mais ſes fleurs ſont d'une ſeule feuille plate qui commence par un petit cercle, & naiſſent tout au long d'une longue tige. Ses fruits ſont oblongs & à deux cávitez, le chardon a pour fleur une groſſe tête épineuſe. On en fait des cataplâmes & des lavemens émoliens; on ſe ſert de celles dont les feuilles n'ont point d'épines.

Acer. L'érable eſt un arbre dont les feuilles ſont découpées en cinq principales parties comme le plantane, mais moins profondément; car la feuille du plantane reſſemble aſſez bien à une main ouverte. Le fruit de l'érable reſſemble à deux aîles de papillon atta-

chées sur une semence. Ses fruits & ses feuilles sont astringentes, on en peut faire des tisanes pour resserrer.

Acetabulum. Ses feuilles sont attachées à de longs filets, qui sortent immédiatement de la racine, elles ressemblent à de petits bassins creux qui nagent sur les eaux. Cette plante est diuretique, on en fait des décoctions dans le vin blanc qu'on fait boire.

Acetosa. L'oseille a ses semences à trois pans, & ses feuilles sont aigres. On confond aisément le lapatum ou la patience avec l'oseille, mais les feuilles de l'oseille sont aigres, celles du lapatum ne le sont pas. Toutes les oseilles calment la bile & toutes sortes de fiévres. Ses feuilles cuites sous la braise, & apliquées sur les tumeurs les font percer.

Aconitum. La fleur de l'Aconit represente un grand casque, & son fruit est un amas de petits siliques, ou de petites gousses ; ses feuilles sont arondies & coupées fort profondément par laniéres. Il y a une espéce de renoncule qui ressemble fort à l'aconit, aussi-bien que le pied d'aloüette, mais leurs fleurs ne sont pas des casques.

L'aconit jaune. Qu'on apelle tuë-loup, est d'usage extérieurement, sa racine ou ses graines en poudre, mêlées avec de la graisse ou de l'huile, font un onguent qui guérit la gale, & tuë les poux.

Adiantum. Le capilaire a l'air d'une peti-

te fougere, mais ſes feuilles ſont des demies ovales crenelées, un peu éloignées les unes des autres, & rangées tout au long des branches qui ſont fort déliées, la fougere les a rangées tout au long d'une côte. On ſe ſert ordinairement du capilaire à feuilles de coriandre, mais ils ont tous la même vertu : on fait du ſirop de la décoction de ſes feuilles, que l'on fait prendre pour la toux & toutes les maladies de poitrine.

Agaricus. L'Agaric eſt une maſſe ſpongieuſe qui s'attache aux troncs des arbres ; l'Agaric qui s'attache aux troncs des meleſes eſt purgatif, on en fait infuſer deux dragmes dans un grand verre de vin.

Ageratum. Ses fleurs ſont de petits tuyaux à deux lévres, qui forment de gros bouquets au bout des branches en maniere de paraſol. Son fruit eſt plat, membraneux, petit, & a deux cavitez. Ses feuilles aprochent de celles de l'origan, & ſont dentelées aſſez profondément.

On ſe ſert de l'*Ageratum* à fleurs purpurines, on fait du parfum de ſes feuilles qu'on fait recevoir aux femmes par en-bas pour provoquer l'urine, & amolir les duretez des parties.

Agrimonia, Aigremoine. Sa fleur eſt une roſette, & ſon petit fruit eſt entouré d'un anneau de pointes. Ses feuilles ſont crenelées tout autour, & rangées deux à deux au long

des côtes, & entre les grandes feuilles il y en a de fort petites. Ses fleurettes sont jaunes, & naissent au long des branches. On fait des décoctions de ses feuilles, pour faire des gargarismes qui détergent les ulcéres de la bouche, & apaisent ses inflammations. La tisanne de ses sommitez arrête la dysenterie, les hémorragies, les inflammations internes. Apliquée extérieurement, elle guérit toutes sortes de playes, & résout les tumeurs. Sa décoction est spécifique pour le pissement de sang; c'est un grand vulnéraire.

Alaternus, Alaterne. L'on confond aisément cet arbrisseau avec le *Filirea*, mais les feuilles de l'Alaterne sont une à une sur les branches, celles du *Filirea* sont deux à deux. Les fleurs de cet arbrisseau sont de petits tuyaux découpez, & ses fruits sont des baies garnies de trois semences. Ses feuilles sont fortes, coriaces, & d'un verd de lierre. Elles détergent & resserrent, on en fait des gargarismes.

Alcea. L'alcée ou mauve sauvage est semblable à la mauve par ses fleurs & ses fruits; mais ses feuilles sont découpées plus profondément que la mauve. Elles ont aussi les mêmes vertus, elles sont émollientes, & apaisent les douleurs. On en fait des tisanes & des lavemens.

Alchimilla. Le pied de lion & la mauve rampante ou vulgaire se ressemblent beaucoup:

Mais le pied de lion a sa feüille ronde & découpée tout autour en plusieurs rayons arrondis ; ses fleurs sont des filets enchassez en des calices disposez en parasol au bout des tiges, ce que n'a pas la petite mauve vulgaire. On se sert de *l'Alchymilla vulgaris* de G. Bauhin. Ses feüilles sont attachées à de longues queuës veluës qui sortent de la racine, on fait des potions vulnéraires de ses feüilles & des cataplâmes sur les hernies.

Alga. On apelle *Alga*, ces longs filamens déliez qui flottent sur les eaux, elles deviennent jaunes, & semblent un tas de pourriture jaune qui flote dans les eaux croupies. Elles sont apéritives & vulnéraires. Il y en a de plus larges les unes que les autres, elles ressemblent à des chiendents.

Alkekengi. L'Alquecange est une espéce de *solanum*, qui naît ordinairement dans les vignes. Sa fleur est une rosette d'une feüille, mais son fruit ressemble à une cerise rouge, quand il est mûr, renfermée dans un gros sac ou bourse membraneuse. On prend quatre ou cinq de ses fruits mûrs qu'on écrase entre les doigts, & qu'on met infuser pendant quelques heures dans un verre de vin blanc, qu'on fait boire pour apaiser la colique néfretique, pour faire uriner, & pour la jauniſſe. On en fait du syrop pour les mêmes maladies.

Allium. On confond aisément l'Ail avec le porreau ; les feüilles des porreaux sont plates

comme celles de l'Ail; mais la racine de l'Ail est un amas de tubercules, celles des porreaux sont fort longues & rondes comme des colonnes. On mange la racine de l'Ail avec du vinaigre pour chasser les vers, pour la colique venteuse, & pour se préserver du mauvais air.

Alnus. L'aune est un arbre qui a pour fleurs de petites andoüillettes, & son fruit ressemble à une petite pomme de pin quand il est mûr, & à une mure fort dure avant sa maturité, il croît sur les eaux. Les feuilles de cet arbre étant écrasées sont résolutives, on les pile, & on les aplique sur les tumeurs pour les résoudre.

Aloës. L'Aloës a de fort grandes feuilles piquantes par les bouts, épaisses d'un pouce, & grasses, qui ont un suc jaune : Sa fleur est un tuyau d'une piéce découpée : son fruit est oblong, & a trois cavitez. Cette plante est fort amere.

Son suc épaissi est un puissant purgatif, il provoque les mois; il tuë les vers.

Alsine. La Morgeline ressemble entierement au Mouron. Elles ont toutes deux de petites feüilles comme des langues de passereaux, deux à deux, mais la Morgeline a la tige ronde, la fleur comme une petite rosette de plusieurs feuilles. Le Mouron a la tige quarrée, & sa fleur d'une seule piéce en rosette. On se sert de l'*Alsine media* de G. Bauhin, il est rafraîchissant, & émollient. On en fait des dé-

coctions qu'on aplique sur les hémorroïdes pour les rafraîchir & apaiser la douleur : il n'y a rien de si commun.

Althæa. La Guimauve a ses fleurs & ses fruits comme la Mauve, & se ressemblent beaucoup par les feüilles ; mais les feüilles de la Guimauve sont plus blanches, plus molles & plus souples que celles des mauves. Ses racines sont émollientes, anodines, laxatives, on en fait des tisannes, qu'on boit pour adoucir les acretez de la toux. On fait encore des cataplâmes de toute la plante, qui meurtrissent les tumeurs ; on en met aussi dans les lavemens pour la néphrétique.

Alysson. Sa fleur est de 4 feüilles, son petit fruit est plat & renfle sur le milieu, & est composé de trois petites membranes, apliquées l'une sur l'autre, elle ressemble à une petite géroflée. On se sert de celles qu'on apelle *Thlaspi*, *Montanum luteum.* Elle est apéritive & estimée contre la Rage.

Alyssoïdes. Sa fleur est comme celle de l'Alysson, mais son fruit est rond & a deux cavitez.

Amaranthus. L'Amaranthe & le Blitum sont fort difficiles à distinguer ; mais l'Amaranthe produit des fleurs qui sont de petites rosettes, qui forment de grandes, belles & longues panaches rouges ou jaunes, &c. Le *Blitum* n'a pour fleurs que de petits filets, qui forment de petits épis longs de couleur d'her-

be, ou verdâtres. On fait des décoctions de ſes feuilles qui rafraîchiſſent & reſſerrent.

Ambroſia. Ambroiſie, ſes fleurs ſont des têtes faites de petits tuyaux, & poſées au long des branches. Son fruit en un petit pillier à pointes. Ses feuilles reſſemblent à l'abſinthe, elle eſt aromatique. Cette plante eſt cordiale, réſolutive, on la prend intérieurement & extérieurement. On ſe ſert de l'*Ambroſia maritima.*

Ammi. Cette Ombelle a ſes feuilles longues & étroites, & comme deux à deux ſur une côte qui finit par une feuille. On ſe ſert de ſes ſemences, elles ſont chaudes, & chaſſent les vents.

Amigdalus. On prend aiſément l'Amandier pour le Pêcher, mais les feuilles de l'Amandier ſont luiſantes & fermes. Celles du Pêcher ſont d'un verd brun non luiſant. Les fleurs de l'un & de l'autre ſont de petites roſes, mais les Amandes ſont dures, la Pêche eſt molle & ſucculante.

L'huile d'Amande douce eſt adouciſſante & apaiſe les douleurs, on en boit deux onces pour la néfrétique, & on en induit la partie douloureuſe.

Anacampſeros. L'Orpin & le *Sodum*, qu'on apelle Joubarbe, ſe prennent aiſément l'une pour l'autre; car leurs fleurs ſont de petites roſes, & leurs fruits un amas de petites ſiliques. Mais la Joubarbe reſſemble en naiſſant

à une tête d'Artichau, ce que ne fait point l'*Anacampseros*. L'Orpin vulgaire rafraîchit & resserre beaucoup.

Anagallis. Le Mouron a la tige quarrée, ses feuilles ressemblent à de petites langues de moineau, & sont deux à deux. Ses fleurs sont de petites rosettes d'une piéce, qui naissent une à une au pied des feuilles, & son petit fruit est rond. La Morgeline ressemble au Mouron, mais la tige est ronde, & sa fleur de plusieurs pieces. On se sert du Mouron à fleur bleuë, & à fleur rougeâtre. Ses feuilles sont vulnéraires par excellence.

Anagiris. Bois puant, cet arbre a ses feuilles assez larges trois à trois sur une queuë. Ses fleurs sont des papillotes, qui naissent en grapes ou festons, aussi-bien que ses fruits, qui sont de grosses gousses arrondies. On pourroit prendre le Genet pour cet arbre; mais les feuilles de Genet sont fort petites; le Genet n'est qu'un arbrisseau, celui-ci croît assez haut. Le Genet a la gousse plate, celui-ci l'a arrondie. On se sert de celui qui est puant. Ses semences prises en poudre font vomir.

Anapodaphillon. Patte d'oye, sa feuille est coupée en plusieurs parties jusqu'à son pédicule en maniere de patte d'oye, d'où elle a pris son nom, & chaque partie est recoupée en deux par le bout, la fleur est une rosette & son fruit est un oblong. V. *Chenopadium*.

Androsace. L'Androsace a sa fleur en tuyau

découpé par le haut en plusieurs parties. Les feuilles de l'Androsace ne sont pas ridées comme celles de la prime-verte. Son fruit est rond, celui de la prime-verte est oblong. La grande Androsace de G. Bauhin a ses semences diuretiques.

Androsæmum. La Toute-saine se pourroit prendre pour l'*Hyperycum*, ou Mille-pertuis, mais les feuilles sont bien plus grandes, & ses tiges sont rougeâtres, & croît comme un petit arbrisseau. Les fleurs de l'une & de l'autre sont de petites roses; mais celles de la Toute-saine sont bien plus grandes, & son fruit est une baye oblongue; celui de l'*Hypericum*, est à trois pointes. Elle est apéritive, résolutive & vulnéraire. On s'en sert intérieurement & extérieurement.

Anemone. L'Anemone, & la Pulsatille ou Coquelourde se ressemblent entiérement, leurs fleurs ressemblent à des Roses qui viennent une à une au bout des tiges. Leurs tiges ne sont garnies que de trois feuilles vers le milieu; mais le fruit de l'Anemone est oblong & unique, celui de la Coquelourde est fait de plusieurs graines jointes ensemble, dont chacune est garnie d'une longue queuë. On en peut faire des Sernutatoires & des Colires acres.

Anethum. L'Anet, le Fenoüil, & le *Meum*, sont des ombelles qui se ressemblent beaucoup par leurs feuilles; mais la semence de l'Anet

à une petite bordure, ce que n'ont pas les autres.

La graine d'Anet se met en poudre dans les clistéres, afin de pousser les vents. Elle arrête le hoquet & le vomissement.

Angelica. L'Angelique & l'Imperatoire sont des ombelles difficiles à distinguer. Leurs feuilles sont grandes, deux à deux sur une côte branchuë qui finit par une seule feuille; mais la graine de l'Impératoire est bordée d'une petite membrane, ce que n'a pas l'Angelique; elles sont aromatiques: on se sert de l'Angelique cultivée, & de la sauvage, excellentes contre les venins; on prend une dragme de sa poudre pour faire suer. On fait confire sa racine pectorale.

Anguria. La Citroüille & la Coloquinte se ressemblent, car elles ont leurs feuilles découpées & laciniées fort profondément; mais le fruit de la Coloquinte est fort amer, la Citroüille ne l'est pas. C'est une des quatre semences froides.

Anonis. L'Areste-beuf a ses feuilles trois à trois sur une queuë, & aussi une à une sur les branches; sa fleur est une papillotte, & son fruit une gousse, ainsi on la pourroit confondre avec le Genet; mais les gousses du Genet sont fort plates, celles de l'Anonis sont arrondies; on fait des décoctions de sa racine qui sont fort apéritives & diurétiques.

Antirrhinum. La fleur de museau de veau

reſſemble au muſſle de cet animal, elle eſt d'une ſeule piéce. Son fruit étant mûr, a deux yeux & une gueule d'animal. Ses fleurs & ſes fruits viennent au long des branches.

L'*Antirrhium vulgare* de J. Bauhin eſt rafraîchiſſant.

Aparine. Les feuilles de Grateron ſont rudes ou veluës, & diſpoſées par étage tout autour des nœuds des branches. On a bien de la peine à diſtinguer le Rubia ou Garance, le *Gallium* ou Caille-lait, le Cruciata ou la Croiſette, d'avec l'Aparine; mais le *Rubia* vulgaire a ſes racines rouges & ſes fruits pleins de ſuc, ceux du Grateron ſont ſecs, le *Gallium* n'a pas les feuilles rudes: la Croiſette a les feuilles quatre à quatre, le Grateron en a davantage, auſſi-bien que le *Gallium.* On ſe ſert du vulgaire de G. Bauhin. On en diſtile l'eau qu'on fait boire pour la dyſenterie, la jauniſſe & l'épilepſie.

Aphaca. Cette plante reſſemble à la veſſe, mais les feuilles naiſſent deux à deux à chaque nœud des tiges, & de chaque nœud ſort auſſi une capreole ou tenon, avec lequel elle s'attache, les feuilles de la veſſe ſont deux à deux ſur une côte, au bout de laquelle il y a une capreole. Les fleurs & les fruits de l'une & de l'autre ſont des papillotes, & des ſiliques remplies de petits pois.

Apium. Le perſil & le cerfeüil ſont des ombelles qui ſe reſſemblent. Les feuilles du

perſil ſont compoſées d'autres feuilles, ou découpées au long de la côte ; le perſil a une odeur autre que celle du cerfeuil, la graine du perſil eſt canelée, celle du cerfeüil ne l'eſt pas. L'Ache ou Celery a les feuilles bien plus grandes que le perſil des jardins, ſes ſemences chaſſent les vers.

Apocinum. L'Apocin ſe pourroit prendre pour quelques eſpéces de Titimales ou épurge, car l'une & l'autre jettent du lait blanc ; leurs fleurs ſont auſſi d'une piéce qui forme un petit vaſe découpé ; mais les fruits de l'Apocin ſont des gouſſes qui ſe tiennent deux à deux, le Titimale a ſon fruit à trois côtes.

On ſe ſert de l'*Apocinum Ægiptiacum*, on en fait des cataplâmes réſolutifs, qu'on met ſur les tumeurs froides. On frote les galeux de ſon ſuc. On ne s'en doit point ſervir intérieurement.

Aquifolium. Le Houx, le Chêne-verd & le Liége ſe reſſemblent ; car ils ont tous la feuille coriaſſe, forte & armée de piquans ; mais le Houx porte des baïes, le Chêne-verd & le Liége, du gland, & ont très-peu de piquans.

On fait des décoctions de l'écorce & de la racine du Houx vulgaire pour adoucir la toux : on avale ſes fruits pour la colique.

Aquilegia. La fleur de l'ancolie eſt compoſée de cornets & de feuilles plates entremêlées. Son fruit eſt un amas de ſiliques longuettes. Ses fleurs ſont panchées enbas, &

attachées au bout des branches, & ſes feüilles ſont largettes & découpées fort profondément; on ſe ſert de la ſauvage, & de celle à fleur ſimple; un gros de la poudre de ſa racine dans du vin, apaiſe la colique.

Aralia. Sa fleur eſt une roſette, ſes fruits ſont des baïes molles, rondes, ſucculentes, garnies de ſemences longuettes en grappes; c'eſt un grand panais.

Arbutus. Arbouſier: les feüilles de cet arbriſſeau reſſemblent au Laurier; ſes fleurs ſont d'une piece & en grelot, qui naiſſent pluſieurs enſemble auſſi-bien que ſes fruits, qui ſont ronds & charnus, & à pluſieurs loges. On ſe ſert de celui qui a les feüilles dentelées. Il eſt fort aſtringent; on en fait des décoctions pour arrêter.

Argemone. Cette eſpece de Pavot ne différe des autres Pavots que par ſon fruit épineux, qui a ſix côtes. Sa fleur eſt une roſe. Il eſt ſomnifere, & on l'aplique extérieurement ſur les playes, & ſur les yeux pour les inflammations.

Ariſarum. Cette plante différe du pied de veau ou *Arum*, & de la ſerpentaire, par ſa fleur, qui eſt un tuyau recourbé, d'où ſort un long fruit auſſi recourbé. On prend une dragme de ſa racine en poudre pour la peſte.

Ariſtolochia. L'Ariſtoloche a ſes feüilles taillées en cœur ſur la queuë, & viennent une à une; ſa fleur eſt d'une feüille plate qui com-

mence en tuyau. Ses fruits reſſemblent un peu à des figues, & ont ſix cavitez. Ses fleurs & ſes fruits naiſſent dans les aiſſelles des feüilles. On ſe ſert de l'Ariſtoloche dont la racine eſt ronde, & de la longue. Elles pouſſent les mois, mondifient les ulcéres, elles ſont fort vulnéraires, on employe leurs racines & leurs feüilles.

Armaniaca, l'abricotier & le peuplier noir ſe reſſemblent par leurs feüilles, mais la fleur de l'abricotier eſt une petite roſe, & ſon fruit charnu renferme un tuyau ſillonné. Son fruit eſt cordial & pectoral. La gomme qui vient ſur cet arbre, priſe en poudre, eſt bonne contre la néphrétique & fait cracher.

Arthemiſia, l'armoiſe eſt toute ſemblable à l'abſinthe, mais les feüilles ſont blanches deſſous & vertes deſſus; l'Abſinthe eſt blanchâtre deſſus & deſſous. L'Armoiſe vulgaire eſt fort apéritive. On fait des tiſanes & des boüillons de ſes feüilles & de ſes fleurs pour les vapeurs, & pour faire venir les ordinaires; on en fait auſſi de la conſerve & du ſirop pour aider à l'accouchement.

Arum. Les feüilles du pied de veau ſont grandes, point découpées, & ont de grandes oreilles vers la queuë. Sa fleur eſt d'une ſeule piece roulée en cornet, duquel ſort un long fruit chargé de baies. Ses feüilles & ſa racine pilées & apliquées ſur les meurtriſſures, les diſſipent. Sa racine priſe en pou-

dre eſt fébrifuge ; on la fait macerer dans le vinaigre.

Arundo. Le Roſeau eſt ſemblable au Chiendent, mais il croît fort haut : ſes tiges ſont creuſes, ſes racines ſont diurétiques.

Aſarina. Sa fleur eſt d'une piéce, & reſſemble au muffle d'un veau ; ſon fruit rond eſt à deux cavitez. Elle reſſemble au lierre terreſtre, & rampe comme lui. On ſe ſert de celle qu'on apelle *Hedra ſaxatilis.* Elle eſt diurétique & aſthmatique.

Aſarum. Les feüilles du Cabaret ſont rondes, coupées en cœur vers la queuë, & ne ſont point dentelées, & ſont aſſez ſemblables à celles du lierre. Ses fleurs ſont des filets, ſes fruits ſont à ſix pans & à ſix cavitez : une dragme de ſa racine purge par haut & par bas.

Aſclepias. Si le Dompte-venin rendoit du lait, on le prendroit pour l'Apocin ou pour le *Periploca.* On ſe ſert de celui qui porte des fleurs blanches. Son infuſion eſt ſudorifique & diurétique.

Aſparagus. Les feüilles de l'Aſperge ſont fort menuës, & ont quelque choſe du fenoüil, mais elles n'en ont pas l'odeur. Ses fleurs ſont de petites roſettes qui naiſſent au long des branches ſur des queuës, auſſi-bien que ſes fruits qui ſont des bayes rondes & dures. On ſe ſert de celles qu'on cultive, on fait des boiſſons de ſes racines, & des ſemences qui ſont fort diurétiques.

Asperugo. Sa fleur est un tuyau évasé & découpé. Son fruit est fait de deux lames appliquées les unes sur les autres, entre lesquelles on trouve quatre semences longuettes. Cette plante ressemble à une petite bouroche sauge. Elle est détersive.

Asphodelus. L'Asphodéle a les feuilles fort longues & étroites comme l'ail. Sa fleur est d'une seule piéce, découpée en plusieurs parties fort profondément. Son fruit est rond, a trois côtes, & a trois cavitez qui renferment des semences triangulaires ; ses racines sont des navets. L'Asphodéle a des racines propres à déterger les ulcéres, elles sont diurétiques.

Asplenium. Les feuilles de Ceterach sont longues, étroites & coupées des deux côtez comme une scie, dont les pointes seroient arrondies, desorte que ces découpures vont en ondoyant. Ses feuilles sortent directement de la racine. On en fait des décoctions dans du vin, pour désopiler le foye & la rate. Elle est apéritive, pectorale, diurétique.

Aster. L'Aster a ses fleurs semblables à celles du Soleil, mais bien plus petites, & elles viennent au bout des branches ; & l'Aster est assez petit. On pourroit prendre le *Virga aurea* pour l'Aster ; mais la verge dorée a ses fleurs tout au long des branches. On se sert de l'Aster à fleurs bleuës vulgaires. On fait des gargarismes de ses fleurs pour les inflammations de la gorge.

Asteriscus. Elle fleurit comme l'Aster, mais le calice est beaucoup plus grand que la fleur qu'il déborde, & ses semences sont bordées d'un petit feuillet.

Astragalus. L'Astragale a ses feuilles deux à deux tout au long d'un côté comme nos Acacias, & finit par une. Sa fleur est une papillotte, & son fruit est une gousse à deux rangées de semences ; on se sert de l'Astragale de Montpellier de J. Bauhin ; on fait des décoctions de ses semences & de sa racine, astringentes & diurétiques.

Astragaloides. Elle différe de l'Astragale par son fruit, qui est une gousse qui a la figure d'une gondole.

Astrantia. Cette espéce d'Ellebore noir est un ombelle, dont le bouquet de fleur est soutenu par les feuilles. Les feuilles de cette plante ressemblent à celles de la sanicle. Celle qu'on apelle *Helleborus niger sanicula folio*, a ses racines fort purgatives.

Atriplex. L'Aroche a pour fruits ou semences de fort petits pelotons, qui forment des grapes tout au long des branches au pied des feuilles. Il y en a une autre espéce, dont les fruits sont tout plats & ronds, faits de deux membranes apliquées l'une sur l'autre. La plûpart des aroches ont quelque chose de la bette. On se sert de celui qu'on cultive dans les jardins, mais ils sont tous rafraîchissans, humectans, & émolliens ; on en fait des clystéres.

Avena. Les feuilles de l'Avoine reſſemblent à celles du Chiendent. Ses ſemences ſont longues, pointuës, attachées à de longues queuës, qui, toutes enſemble, forment un épi fort égayé. La tige eſt nouée d'eſpace en eſpace comme le froment. On fricaſſe l'Avoine avec du vinaigre, qu'on aplique ſur les douleurs qu'elle réſout. On en fait des décoctions pour faire des gargariſmes & des clyſtéres.

Aurantium. L'Oranger & le Citronier ſe reſſemblent, mais la feuille de l'Oranger eſt taillée en cœur par le bras, ce que n'a pas toûjours le Citronier; leurs fleurs ſont de petites roſes; leurs fruits ſont gros & charnus. Le Citron eſt ordinairement plus long & plus pointu que l'Orange, & n'a pas le même goût. Le ſuc des Oranges eſt fort cordial & fort antiſcorbutique & rafraîchiſſant. Les Hollandois s'en garniſſent dans les longues navigations.

Auricula urſi. L'oreille d'ours a ſes feuilles graſſes, courtes, arondies comme celles de la joubarbe ordinaire. Sa fleur eſt un tuyau évaſé, découpé & percé dans le fond, & ſon fruit eſt rond. Elle fleurit comme la primevere; on ſe ſert intérieurement & extérieurement de celle qui a la fleur jaune: elle eſt aſtringente & vulnéraire.

Azedarach. Les feuilles de cet arbre viennent ſur une côte comme celles du frêne dentelées. Sa fleur eſt une roſette, ſon fruit rond

& charnu, renferme un noyau à cinq côtes & cinq loges. Celui dont la fleur est bleuë, a son fruit vénéneux : sa décoction tuë les poux.

Balotte. On prend aisément cette plante pour le Marrube ou l'Ortie, mais sa fleur est un tuyau découpé en deux lévres dans un calice à cinq faces, ce que n'ont pas ses semblables. Le Marrube noir & puant est bon à déterger les vieux ulcéres ; on fait cuire ses feuilles sous les cendres chaudes dans une feuille de chou, & on les aplique.

Balsamina. La Balsamine vulgaire ou femelle a ses tiges comme celle d'un gros pourpier : ses fleurs ont ordinairement une queuë & naissent une à une au pied des feuilles qui ressemblent à celles du saule. Ses fruits sont faits de plusieurs piéces posées à côté les unes des autres, & deviennent jaunes en mûrissant. On fait infuser ses fruits dans l'huile qui devient un baume.

Barba capræ. La Barbe de chevre & *l'Ulmaria*, qu'on apelle la Reine des Prez, se ressemblent beaucoup ; car leurs fleurs sont de petites roses, dont la premiere a cinq feuilles & la seconde en a quatre, qui forment des épis, & leurs fruits sont de petites gousses. les feuilles de la Barbe de chevre sont plusieurs sur une côte qui finit par une feuille. La Reine des Prez a de petites feuilles entre les grandes, ce que n'a pas la Barbe de chevre, qui les a aussi au long d'une côte, & finit

par une. Elle eſt cordiale, aſtringente & vulnéraire.

Barba Jovis. La Barbe de Jupiter eſt ainſi apellée, parce que c'eſt un petit arbriſſeau tout blanc. Ses feüilles ſont fort petites, & rangées deux à deux ſur une côte, comme celles du Baguenaudier. Il y en a auſſi trois à trois ſur une queuë. Sa fleur eſt une papillote, & ſon fruit eſt une gouſſe qui ne renferme qu'une ſemence apéritive.

Belladona. La Belladona eſt un grand ſolanum qui croît de ſix ou ſept pieds de haut, dont la fleur eſt un petit gobelet d'une piéce, & ſon fruit eſt une baye à deux cavitez. Elle jette de groſſes branches de couleur de pourpier, rondes. Cette plante eſt aſſoupiſſante & réſout les tumeurs: on ne s'en ſert qu'extérieurement.

Bellis. La paquette eſt une petite plante qui croît abondamment dans les prez: ſes fleurs ſont de petits ſoelils dont les feüilles ſont plantées ſur une ſuperficie qui s'éléve un peu en pointe vers le milieu. Ses fleurs ſont une à une ſur de longues queuës qui ſortent immédiatement des racines. On la diſtingue de la Camomille & de la matricaire par ſes feüilles qui ne ſont point découpées. On l'aplique ſur les yeux pour l'ophtalmie, ou bien on diſtile l'eau de la plante & de ſes fleurs. Apliquée extérieurement, elle diſſipe aſſurément les meurtriſſûres, & priſe intérieurement, elle

diſſout le ſang coagulé dans la pleuréſie.

Berberis, Epine-vinette. Les fleurs de cet arbriſſeau ſont des roſettes qui viennent en grapes. Ses petits fruits ſont oblongs, rouges quand ils ſont mûrs, aigres, & viennent auſſi en grape. Il porte des épines qui croiſſent trois à trois ſur un même pied: ſes feüilles ſont aigres. On confit ſes fruits, on en tire le ſuc pour en faire du ſyrop. Ces préparations ſont rafraîchiſſantes, cordiales & aſtringentes: on les donne dans les fiévres ardentes.

Bermundiona. Cette plante reſſemble à l'Iris, mais ſa racine n'eſt pas balbeuſe comme eſt celle de l'Iris.

Beta. La Bette ou poirée, & pluſieurs Aroches ſe reſſemblent beaucoup; mais la Bette a des fruits gros comme des pois raboteux, & comme de groſſes véruës qui viennent le long des branches; & ſes racines ſont groſſes & ſe mangent, ce que n'a pas l'Atriplex ou Arroche. On fait des décoctions de ſes feüilles pour faire des clyſtéres ramoliſſans. La feüille de la Bette apliquée ſur des gales ou teignes, comme celles de la tête des enfans, tire abondamment des eaux.

Betonica. Les fleurs de la Bétoine ſont de petites gueules d'une piéce, qui ſont poſées tout autour de la tige, où elles forment un aſſez gros épi. Ses tiges ne ſont point branchuës; elles ſont quarrées, & ſont garnies de feüilles dentelées tout autour; quatre ſemen-

ce

ces dans un petit calice. Les racines de la Betoine purpurine purgent par haut & par bas. On fait du syrop du suc qu'on tire de ses fleurs & de ses feuilles, qu'on met dans les potions vulnéraires. On fait de la conserve de ses fleurs.

Betula. Le Bouleau est un arbre qui croît fort haut : ses feuilles sont triangulaires & ressemblent à celles du Peuplier noir, & ses cimes sont fort déliées, rougeâtres & plantes. Ses fleurs sont des chatons, & ses fruits de petites andouillettes. L'on boit l'eau qui sort par un trou que l'on fait à cet arbre au printems avant ses feuilles : elle est excellente contre la néphrétique & la gravelle ; on en boit une verrée le matin, on en met parmi la boisson. L'eau qui sort de son bois quand on le brule, est bonne pour les crévasses du sein & des mains.

Bistorta. La Bistorte, la Persicaire & l'Oseille se ressemblent ; mais la Bistorte a les racines charnuës & tortillées, ce que n'a pas la Persicaire, dont le goût est acide. Ses fleurs & ses semences viennent en épi au bout des branches. Ses graines sont triangulaires comme l'Oseille. On se sert de la grande Bistorte, dont les racines sont plus tortillées que les autres espéces. On en fait des décoctions pour arrêter le vomissement de sang.

Blattaria. L'Herbe aux mittes & le Verbascum ou Boüillon blanc se ressemblent fort ;

leurs fleurs sont des rosettes d'une piéce. Mais M. Ray remarque que le fruit du Blattaria est rond ; que celui du Boüillon est plus apointi. Celui qui a la fleur jaune & les feüilles laciniées, tuë les vers.

Blitum. La Blette ressemble à l'Amarante, & a plusieurs Aroches ; mais elle produit des épis moins beaux & moins colorez que l'Amarante, mais plus beaux & plus longs que ceux des Aroches, qui les ont fort petits. Voyez *Amarante.* La Blette est rafraîchissante, émoliente & humectante, ainsi on en peut faire des tisannes & des clistéres.

Boletus. La Morille est un champignon ridé & percé de plusieurs trous, excellente à manger.

Borrago. La Bourache & la Bugloſe se ressemblent, leurs fleurs sont des rosettes d'une piéce, & leurs feuilles sont rudes ; mais celles de la Bugloſe sont plus longues ; la fleur de la Bourache ressemble à une molette d'éperon : celle de la Bugloſe est un tuyau découpé en rayons plus arrondis que ceux de la Bouroche. On tire l'eau de leurs fleurs & des feuilles pour en faire du syrop ; on en confit la racine. Ces préparations sont cordiales, on les donne dans les fiévres & autres maladies malignes ; on en fait des tisannes & des boüillons rafraîchissans.

Bugloſum. Voyez *la Bourache.*

Braſſica. Le Chou a ses fleurs à quatre feuil-

les, ſes fruits ſont des gouſſes à deux rangées de ſemences, rondes & noires, quand elles ſont mures. Ses feuilles ſont graſſes & de couleur d'eau de mer. On ſe ſert du Chou rouge à pomme, c'eſt un vulnéraire excellent. On baſſine les playes & les ulcéres avec ſon ſuc, ou bien on aplique les feuilles deſſus, après les avoir un peu amolies au feu. On les aplique toutes chaudes ſur des véſicatoires pour les entretenir.

Brunella, Brunelle. Ses fleurs à deux lévres forment des épis aſſez ronds. On trouve quatre ſemences rondes dans le calice. Ses feuilles ſont noirâtres, ſes tiges rampent & ſont anguleuſes : la grande eſpéce eſt vulnéraire, aſtringente, déterſive ; on en fait des gargariſmes.

Bryonia. La Coulevrée monte & grimpe comme le Liſeron ou Convolvulus. Elle a des mains ou capréoles, ſes feuilles ſont rudes & ſemblables à celles de la vigne : ſes branches ſont ſans épines, ſes fleurs ſont des roſettes d'une piéce, & ſes fruits ſont des bayes ; ſes racines très-groſſes. On mange ſes jeunes rejettons comme les Aſperges, pour faire uriner & provoquer les ordinaires. Ses groſſes racines ſont fort purgatives ; on les fait infuſer dans du vin qu'on boit, mais il ne s'en faut pas ſervir.

Buphtalmum. L'Oeil de Bœuf a ſes fleurs comme le Bellis : ce ſont de petits Soleils qui

viennent un à un, & non pas en bouquets comme la Matricaire : ſes feuilles ſont découpées ſur la côte, & plus menuës que celles de la Camomille & du Bellis, qui ne ſont point découpées. Elle eſt émolliente & réſolutive. On ſe ſert du vulgaire.

Bugula. La Bugle a deux ſortes de tiges ; les unes ſont quarrées, droites & chargées de fleurs ; les autres ſont grêles & rampantes. Les fleurs ſont des tuyaux prolongez en lévre découpée en trois ; elles ſont verticulées, & forment des épis au bout des tiges. On en fait des potions vulneraires, des tiſannes que l'on fait prendre pour les maux de gorge, pour les ulcéres de la bouche, la dyſſenterie, les fleurs blanches.

Bulbocaſtanum. La Terre noix eſt une Ombelle, dont la racine eſt groſſe comme une noix noire, du goût de Chataigne charnuë, accompagnée de quelques fibres : ſes feuilles reſſemblent au perſil. Ses racines reſſerrent & arrêtent le ſang.

Buplevrum. La Percefeuille a ſes feuilles ſimples & une à une ſur les branches. Pluſieurs eſpéces de Buplevrum ont les feuilles ſemblables au Chiendent, d'autres ſont courtes & largettes, ſa tige perce la feuille. Celui à large feuille eſt d'uſage. On mange ſes ſemences pour la morſure des ſerpens.

Burſa paſtoris. Le tabouret ou Bourſe de Berget a ſes fleurs à quatre feuilles qui naiſ-

sent tout au long des tiges ; son fruit ressemble à un petite bourse plate attachée à une queuë longuette. Cette plante est fort astringente : on en fait boire la décoction & le suc, ou bien on en fait des lavemens.

Butonus. Le Jonc fleuri croît dans les eaux. Ses fleurs sont des rosettes de feuilles inégales, qui viennent en parasol au bout de la tige. Son fruit est cornu & fait de plusieurs semences ; ses feuilles sont comme celles du roseau. Cette plante est apéritive & détersive.

Buxus. Le Buis a ses feuilles ovales, petites, fortes, roides, sans dentelures. Son fruit ressemble à un petit pot à trois pieds ; son bois est dur & jaunâtre. On distile de son bois une huile Narcotique qu'on aplique sur la dent douloureuse : on en fait boire quinze ou vingt gouttes aux épileptiques, & pour les vers.

Cacalia. Le Cacalia, le Tussilage, le Petasites, le Populago ou Souci d'eau se ressemblent beaucoup par les feuilles, qui sont grandes, arondies, point découpées, & assez semblables à celles des Pepo & des Melons ; mais la fleur du Cacalia est purpurine, & faite de petits tuyaux comme le Seneçon, renfermez dans un tuyau d'une piéce dentelée. Le Tussilage a sa fleur comme la Paquette ; la fleur du Petasites est comme celle du Cacalia ; mais elles naissent avant les feuilles, & celle du Souci d'eau est une petite rose comme celle de la

Renoncule. On en fait des décoctions émollientes & adouciſſantes.

Cachrys. Cette ombelle a les feuilles rudes, & a quelque choſe du fenouil. Son fruit eſt oblong, aſſez gros, ſpongieux, & fait de deux lobes appliquez l'un contre l'autre, comme ceux du Gland, & renferme une ſeule ſemence longuette.

Calamintha. La belle-Menthe vulgaire a ſes feuilles preſque rondes, un peu veluës, deux à deux. Ses fleurs ſont des tuyaux d'une piéce à deux lévres, qui forment des bouquets verticillez dans les aiſſelles des feuilles. La Méliſſe n'a pas ſes fleurs entierement verticillées. On ſe ſert de la vulgaire, elle eſt aromatique, apéritive, diuritique, excellente pour les coliques. On en fait des cliſtéres, des tiſanes, &c.

Calceolus Marianus, le Sabot. Ses feuilles reſſemblent au plantain, une des feuilles de ſa fleur reſſemble à un ſabot, d'où elle a pris ſon nom; ſon fruit eſt un pilier à trois faces; ſa racine eſt groſſe. Cette plante eſt vulneraire, on s'en ſert extérieurement.

Caltha. Le ſouci a une odeur fort aromatique; ſa fleur eſt un petit Soleil, ſon fruit eſt un amas de ſemences poſées à côté les unes des autres, dont chacune prend la figure d'une petite gondole; ſes feuilles n'ont point de queuë. On ſe ſert du vulgaire, mais tous ceux qui ont la même odeur ont la même qua-

lité. Ses fleurs sont cardiaques, apéritives, elles poussent les mois, le fœtus ; on en fait recevoir la fumée par-dessous. On fait prendre ses fleurs en substance, en décoction, en conserve ; elles sont spécifiques pour la jaunisse. On en fait du vinaigre excellent pour la peste.

Campanula. La Campanule a ses fleurs en cloches d'une piéce, qui viennent au long des tiges. Son fruit est divisé en plusieurs cavitez, dont chacune est percée d'un trou. Ses plantes ont ordinairement du lait. La vulgaire à feuille d'Orties, est astringente : on en fait des gargarismes. Elle ne s'entortille pas comme le Liseron.

Cannabis. Le Chanvre a ses feuilles découpées comme une main ouverte : son odeur est puante & entête. On fait du fil de son écorce, ses semences sont rondes, ses fleurs sont des filets. L'huile qu'on tire de ses semences est bonne pour les brûlures : on les mange pour apaiser la toux.

Capnoides. Cette espéce de Fumeterre a une fleur de deux feuilles qui forment une espéce de papillote comme la Fumeterre, & une queuë. Son fruit est une gousse longue & grêle, à deux cavitez, qui renferme plusieurs semences. Elle différe de la Fumeterre par son fruit, qui n'est pas une gousse.

Capparis. Le Caprier est un petit arbrisseau dont les fleurs sont des rosettes à quatre feuil-

les, qui sont attachées à de longues queuës qui sortent des aisselles des feuilles. La Capre ressemble un peu à une petite poire. Ses feuilles sont rondes, sans angles & une à une. On mange son fruit qui est apéritif, & il donne de l'apétit.

Caprifolium. Le Chevrefeuille & le Périclymenum sont des arbrisseaux qui jettent de longues branches fermenteuses, qui s'entortillent aux arbres voisins, mais la fleur du Chevrefeuille est un tuyau à deux lévres, celle du Périclymenum ressemble à un cor de chasse. On fait des décoctions des feuilles du Chevrefeuille dont on gargarise la bouche, & on en lave les galeux. L'eau de ses fleurs est ophtalmique, & on la fait boire aux femmes qui sont en couche pour les fortifier.

Capsicum. Le Poivre d'Inde a pour fleur une rosette d'une piece, & son fruit est une grosse bourse à plusieurs cavitez qui renferment des semences acres portant le feu dans la bouche, quand on les mache. La bourse qui les enferme se peut manger sans aucun danger; si on en ôte la membrane intérieure: si vous mettez ses semences & son fruit dans du vin, il devient de fort bon vinaigre,

Cardamindum. La Capucine a une fleur de plusieurs feuilles jaunes tachées de rouge, inégales dans un calice qui a une longue queuë. Cette plante monte & s'entortille. Ses feuilles sont rondes, son fruit est de trois cap-

ſules. Ce creſſon-d'Inde eſt déterſif, apéritif, & antiſcorbutique. On confit ſa fleur dans du vinaigre pour manger.

Cardamine. M. Ray dit que cette plante a ſes fleurs compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix : que ſes fruits ſont des gouſſes à deux loges, qui étant mûres, leurs ſiliques ſe tortillent & ſe roulent en ſpirale, & jettent leurs ſemences de tous côtez. Cette plante eſt antiſcorbutique, & pouſſe la gravelle.

Cardiaca. Les feuilles de l'Agripaume ſont découpées profondément par le bout. Sa fleur eſt un tuyau à deux lévres. On trouve quatre ſemences triangulaires qui rempliſſent le calice. On en tire l'eau, on en fait des décoctions, des infuſions dans le vin, qui ſont diuretiques, cordiales & aident l'accouchement.

Carduus. Le calice qui ſoutient les fleurettes du Chardon eſt épineux, ſa fleur eſt un tas de petits tuyaux. Les feuilles des Chardons ſont ordinairement piquantes. Les Chardons ont la racine diurétique. Le Chardon des vignes rampe, ſes têtes ſont petites ſans épines, ſes feuilles ne piquent pas, ſes racines ſont noires. Il ſort un ſuc de ſa tige qui ſe coagule, & qui, étant porté dans la poche, guérit les hémorroïdes. C'eſt un *Cnicus.*

Carlina. La Carline reſſemble au Chardon, mais ſa fleur n'eſt pas faite de tuyaux comme celle du Chardon: elle eſt faite de petites feuil-

les. Le calice de la fleur est épineux & soutenu par les feüilles de la plante. Cette Ombelle est sudorifique & apéritive, elle tuë les vers.

Carpinus. Le Charme est un arbre dont les feuilles sont ridées ou canelées. Ses fleurs sont de petites feüilles posées en écaille & en festons, sous lesquelles viennent de petits fruits couronnez. On en fait des allées dans les jardins. Ses feuilles sont astringentes.

Carthamus. Le Safran bâtard ne pousse qu'une tige ronde & ressemble à un Chardon, mais sa semence n'est point surmontée d'aigrette, ce qui la distingue de toutes ses semblables ; & sa fleur, qui est une tête, n'est pas épineuse comme le Chardon, & est soûtenuë par les feuilles de la plante. On fait des tablettes purgatives de ses semences.

Carvi. Les feuilles de cette Ombelle sont découpées fort menu & comme deux à deux tout au long des côtes. Ses racines sont des navets blancs, rarement jaunes, qu'on mange. On mange aussi sa semence pour augmenter le lait, & pour chasser les vents.

Caryophyllata. La Benoiste a sa fleur de dix feuilles, son fruit est un amas de semences qui ont de longues queuës. Ses feuilles sont deux à deux sur la côte, entremêlées de petites feuilles, ses racines sont aromatiques. Le calice qui soûtient la fleur, est découpé en dix parties inégales. On fait des décoctions de ses racines, qu'on boit, on en prend la

poudre en substance ; elles sont céphaliques & cordiales, & liquifient le sang grumelé.

Cariophyllus. L'œillet différe du Lichnis par son calice écailleux, celui du Lichnis ne l'est pas.

On fait des topiques de ses fleurs pour le mal de tête, on en fait de la conserve qu'on mange, du syrop de leur suc pour l'épilepsie, & du vinaigre contre la peste.

Cassia, la Casse. Cet arbre a les feuilles comme le noyer, sa fleur est une rosette, ses fruits sont de grands cylindres ronds & caverneux, remplis d'une moële purgative. La Casse prise dans le petit lait, est excellente pour le cours de ventre.

Cassida. La toque de Columna a quelque chose du Lamium. Elle est ainsi apellée, parce que son calice ressemble à une toque ou casque, & sa fleur est un tuyau courbé, & a deux lévres. Cette plante est vulnéraire ; elle arrête le flux de ventre.

Castanea. Le Châtaigner est un grand arbre, dont les feuilles sont grandes & dentelées ; son fruit est charnu, garni de piquans, & renferme des châtaignes. On fait de la conserve de ses fleurs qui sont des andouillettes ; elle est émétique. Ses fruits sont astringens ; leur écorce arrête les fleurs blanches.

Catanance M. Ray dit que sa fleur est une tête à peu près comme celle de la grande centaurée, composée de feuilles fistuleuses par le

bas. Ses semences sont couronnées de cinq petites feuilles.

Celles dont les feuilles sont découpées comme le Coronopus sont apéritives.

Cataria. L'herbe à chat a ses feuilles blanchâtres, semblables à l'ortie, aromatique & de forte odeur; ses fleurs sont les tuyaux à deux lévres. Les autres espéces de menthe ne sont pas blanches.

On en fait des tisannes pour pousser les mois, & exciter l'enfantement; elle est vulnéraire.

Caucatis. Cette espéce de panais sauvage, est une ombelle dont les feuilles sont découpées menu; ses fleurs sont de gros bouquets en parasol au bout des tiges; ses semences sont oblongues, canelées profondement, & s'attachent aux habits, à cause qu'elles sont garnies de pointes.

Cedrus. Les Cédres & les Geniévres portent des baïes qui renferment trois semences; mais les Cédres ont les feuilles comme le Cyprez.

La décoction de son bois est sudorifique.

Celtis. Le Micocoulié est un arbre dont les feuilles sont assez larges & rudes au toucher, blanchâtres dessous, plus longues que l'ormeau, dentelées. Ses fleurs sont des rosettes, & ses fruits des bayes dures, qui renferment chacun une semence.

Ses fruits & ses feuilles resserrent.

Centaurium majus. La grande Centaurée reſſemble aux artichaux par les feuilles & ſes fleurs, mais ſes têtes ne ſe mangent pas comme les artichaux. Sa racine eſt groſſe & charnuë, vulnéraire, aſtringente, apéritive.

Centaurium minus. M. Ray dit que ſes fleurs ſont des tuyaux oblongs, découpez en cinq parties pointuës, attachées au bout des branches qui ſont en nombre. Son fruit eſt oblong, fort petit, & a deux cavitez, & renferme des ſemences menuës. Cette plante eſt fort amere.

On ſe ſert de celles dont les fleurs ſont purpurines; c'eſt un excellent fébrifuge; on fait des décoctions de la plante, qu'on boit, ou de la poudre, qu'on donne en ſubſtance.

Cepa. L'oignon diffère de l'ail & des porreaux, par ſes feuilles & ſes tiges qui ſont creuſes, les autres ſont plattes. L'échalotte a ſes feuilles creuſes, mais ſes racines ſont de pluſieurs tubercules.

Ceraſus. La fleur du Ceriſier eſt une roſette, ſes fruits ſont des ceriſes, qui viennent une à une au bout d'une queuë, & renferment un ſeul noyau tout rond; ſes feuilles ſont entieres.

Les Ceriſes humectent, rafraîchiſſent & lâchent.

Cerinthe. Le Melinet a ſes feuilles d'un verd de mer marbré de blanc; ſes fleurs ſont de petits cylindres creux, d'une piece, deux à deux, & ont des cavitez.

Son ſuc eſt bon pour les inflammations des yeux.

Cherophyllum. Le Cerfeuil, le Perſil, & la Ciguë, ſont des ombelles qui ſe reſſemblent, mais la Ciguë eſt puante; ſes ſemences ſont longues & plus pointuës par un bout que par l'autre, ſans canelures.

On en fait un cataplâme, qu'on aplique ſur la colique néphrétique, & ſur le bas-ventre, pour provoquer les urines.

Chamæceraſus. Ce petit Cerifier reſſemble au Cerifier ordinaire, mais ſes fruits viennent deux à deux au bout d'une queuë, & renferment pluſieurs ſemences. Ses fleurs ſont des tuyaux à 2 lévres qui viennent deux à deux.

Ses Ceriſes qui ſont marquetées de deux points noirs, purgent par haut & par bas.

Chamædris. M. Ray dit que le petit Chêne vulgaire a les feuilles à peu près découpées comme celles du Chêne, elles rampent par terre, ſes racines tracent. Ses fleurs ſont des tuyaux d'une piece, alongez en lévres, qui viennent au pied des feuilles.

On prend ſes feuilles comme le Thé pour la goute; elles ſont auſſi déterſives & vulnéraires.

Chamelæa. Les feuilles de cet arbriſſeau ſont longues & tombent. Ses fleurs ſont des tuyaux découpez en trois. Ses fruits ſont des baies à trois côtes de melon; c'eſt un violent purgatif. Ses feuilles miſes ſur les vieux ul-

ceres les détergent. On ne s'en ſert qu'extérieurement.

Chamæmelum. M. Ray dit que la Camomille a les feuilles découpées fort menu. Ses fleurs ſont odorantes & reſſemblent à celles des paquettes.

La Camomille vulgaire eſt émolliente & chaſſe les vents. On fait des cataplâmes de ſes fleurs, des fomentations & des lavemens.

Chamænerium. M. Ray dit que la fleur eſt une petite roſe à quatre feuilles, qui vient au bout d'une longue gouſſe, laquelle s'ouvre en quatre, quand elle eſt meure, & laiſſe voir quatre rangées de ſemences. Ses feuilles ſont vulnéraires.

Chamæpitys. L'Ivette a ſes feuilles fort étroites, blanchâtres, & dans l'eſpéce vulgaire coupées en trois par le bout. Ses fleurs ſont de petits tuyaux, qui en s'alongeant, forment une lévre, & ſont ſituez au pied des feuilles, qui ſont opoſées deux à deux.

On ſe ſert de celle qui a les fleurs jaunes; on boit ſa décoction dans du vin, pour la goute & la néphrétique.

Chelidonium. La grande Chelidoine donne un lait jaune; ſes feuilles ſont découpées au long de la côte, & la derniere ſe diviſe en 3. Sa fleur jaune eſt à quatre feuilles, & ſon fruit eſt une gouſſe remplie de ſemences rondes.

Le ſuc épaiſſi de la grande Chélidoine eſt purgatif & diurétique. On le boit pour les ul-

ceres de poulmon ; on met son lait jaune dans les yeux pour en déterger les ulcéres.

Chenopodium, Pate-d'oye. Cette espéce d'Atriplex ou d'Aroche s'apelle Pate-d'oye, parce que sa feuille est large & découpée à peu près comme une pate d'oye. Le calice de sa fleur fait l'étoile, & en se déséchant, ses découpures rentrent en-dedans. Dangereuse.

Chondrilla. Condrille. Cette espéce de chicorée pousse de sa racine de grandes feuilles semblables à la chicorée sauvage, découpées profondement. Sa tige est épineuse par le bas, les feuilles des branches sont longues & fort étroites. Elle fleurit comme la chicorée, mais les semences de la chicorée sont anguleuses. Elle a du lait. Apéritive.

Christophoriana, l'herbe de Saint-Christophe. Cette espéce d'Aconit jette des branches comme un arbrisseau, ses feuilles sont grandes, divisées & dentelées. Ses fleurs sont de petites roses à quatre feuilles en épi, & ses fruits sont des bayes qui viennent en grapes noires quand elles sont meures.

On en frote les galeux. Il ne faut pas s'en servir intérieurement.

Chrisanthemum. Cette plante fleurit en soleil comme la grande espéce de Bellis, mais ses fleurs sont jaunes, & ses feuilles sont laciniées.

Elle est vulnéraire. On se sert de celle dont les feuilles sont laciniées.

Chrysosplenium. Ses feuilles sont rondes, veluës, & assez semblables à celles du lierre terrestre, mais elle n'a pas son odeur forte. Sa fleur est une rosette d'une feuille, & son petit fruit a deux cornes.

Cicer. M. Ray dit que sa fleur est une papillote, son fruit est une espéce de vessie enflée qui renferme une semence toute semblable à la tête d'un belier.

La décoction de ses semences est aperitive & émolliente; on en fait des clysteres pour la néphretique.

Chicoreum. La Chicorée a ses fleurs comme la Laituë; elles sont attachées aux côtez des branches. Ses semences sont anguleuses. Les Chicorées donnent du lait ordinairement.

On confit les fleurs & les racines des Chicorées, & on fait du syrop de bon suc pour les fébricitans, des décoctions de toute la plante pour les clysteres rafraîchissans.

Cicuta, Ciguë. Cette ombelle a ses feuilles découpées fort menu comme le Persil. Ses tiges sont creuses, toute la plante est fort puante. Ses semences sont rondes. Elle est excellente sur le cancer ulcéré, & sur les tumeurs qu'on veut résoudre.

Cicutaria. Elle différe de la ciguë par ses semences grosses, longues, voutées & canelées; la Ciguë les a rondes.

Circæa. La Circée ressemble à un petit Solanum, mais la fleur & le calice de la Circée

ſont chacun de deux feuilles ſeulement. Son fruit eſt pyramidal & a deux cavitez.

Elle eſt vulnéraire. On l'aplique extérieurement.

Cirſium. Cette plante reſſemble à un grand chardon, mais ſa tête n'eſt point épineuſe, & ſes feuilles ſont garnies de poils ſur les bords.

Celui qui a la racine comme l'Aſphodele s'aplique ſur les douleurs pour les apaiſer.

Ciſtus. Elle reſſemble à un petit roſier non épineux, & fleurit comme lui, mais ſon fruit a pluſieurs loges, & le roſier eſt un arbriſſeau.

Elle eſt aſtringente.

Citreum. Le Citronier reſſemble à l'Oranger, mais ſes feuilles ſont taillées en cœur comme celles de l'Oranger. Le Citron eſt long, l'orange ronde, & le goût différent.

Les citrons ſont fort cordiaux.

Clematis. Ses branches ſont longues, fléxibles & ſarmenteuſes comme la vigne ; elles croiſſent dans les haïes. Sa fleur eſt une roſette ſans calice, ſon fruit un amas de ſemences qui ont de longues queuës.

On fait des décoctions de celles qui ont la feuille large pour frotter les galeux.

Clinopodium. Le Baſilic ſauvage eſt aromatique. Ses fleurs ſont de petits tuyaux à deux lévres, qui viennent en anneau tout autour des tiges, quatre ſemences longuettes dans le calice de la fleur.

Le vulgaire provoque les mois.

Climenum. Cette plante reſſemble aux pois, mais ſes tiges ont une feuillette tout au long, & ſont aplaties. Les feuilles naiſſent deux à deux au long d'une côte, & auſſi une à une, & elle a des capreoles.

Cnicus. Cette eſpéce de chardon n'a pas la tête épineuſe comme les chardons, & ſa fleur eſt environnée de feuilles de la plante. Elle eſt toute ſemblable au Cartame, mais ſes ſemences ont des aigrettes.

Le Chardon beni eſt un *Cnicus*, ſes feuilles ſont veluës & ſudorifiques, il eſt febrifuge.

Cochlearia. M. Ray dit que la fleur eſt à quatre feuilles. Ses feuilles ſont graſſes, épaiſſes, ſucculentes, rondes, & ſes tiges baſſes. Son fruit eſt rond, & a deux cavitez qui renferment des ſemences rondes.

On fait des décoctions de l'herbe aux cueilleres; elles ſont antiſcorbutiques.

Colchicum. Le Colchique reſſemble au Lys par ſes feuilles, mais ſa racine eſt faite de deux tubercules charnus non écailleux, & ſa fleur eſt un tuyau découpé, qui ſort immédiatement de la racine, ce que n'a pas le Lys.

On aplique ſa racine ſur la goute.

Coluta. Les feuilles du Bagnaudier ſont deux à deux tout au long d'une côte comme nos grands Acacias, & ſes fleurs ſont auſſi des papillotes; mais le fruit du Bagnaudier eſt une veſſie.

Les feuilles de cette espéce de Sené purgent, mais il faut le double de la dose du Sené.

Convolvulus. Le Liferon grimpe, & se tortille autour des choses qui lui sont voisines, elles ont ordinairement du lait. Ses fleurs sont des cloches d'une piéce non découpées, & son fruit est divisé en plusieurs cavitez.

Ces plantes sont détersives.

Conyza. M. Ray dit que cette plante a les feuilles odorantes. Ses fleurs sont des têtes composées de tuyaux comme la Jacée dans un calice écailleux & en tuyau. Ses graines ont des aigrettes.

Elle pousse les urines en décoction, on en frotte les galeux.

Corallina. La Coralline ou Mousse de Mer naît au fond des eaux; elle est divisée en petits brins fort menus, ses branches sont quelquefois comme articulées bout à bout. Elle arrête le cours de ventre. Elle s'attache aux cailloux.

Caralloides. Ces plantes sont des espéces de Champignons qui n'ont point de chapiteau, mais ils sortent de la terre en pointes comme des doigts, tous attachez à un même pied. Il y en a de durs.

Corallum. Le Corail ressemble à un arbrisseau qui n'a point de feuilles, dur comme de la pierre; il y en a de rouge, de blanc, de pâle, &c. Il naît dans la mer.

Le Corail est astringent, on en avale une

demie dragme en poudre.

Corchorus. Ses feuilles ſont une à une à chaque nœud des branches. Sa fleur eſt une roſette. Son fruit eſt cylindrique à deux cavitez.

Elle eſt émolliente comme la mauve.

Coriandrum. M. Ray dit que la Coriandre eſt une ombelle, dont les feuilles du bas de la tige ſont découpées en piéces plus larges que celles qui naiſſent vers le haut : que ſes graines ſont de petites boules. Ses fleurs ſont de petites roſettes qui viennent en paraſol au bout des branches.

La Coriandre eſt eſtomacale & carminative. On en fait des dragées, on en met la poudre dans les clyſtéres.

Corindum. Le pois de merveilles produit des pois qui ſont marquez d'un cœur, renfermez dans une eſpéce de bourſe. Ses fleurs ſont des roſettes.

Cornus. Le Cornouiller ordinaire eſt un arbre qui a les feuilles comme la Nerprun. Ses fleurs ſont de petites roſettes jaunes, qui forment un paraſol, auſſi-bien que ſes fruits qui ſont des bayes dures, qui renferment des noyaux à deux cavitez.

Ses feuilles & ſes fruits ſont aſtringens.

Corona Imperialis, l'Impériale. Cette eſpéce de Lys a un gros bouquet de feuilles au haut de ſa tige. Il y a au-deſſous de ce bouquet pluſieurs lys panachez & attachez tout autour de

la tige, qui lui a donné le nom de Couronne impériale. Sa racine eſt un gros tubercule.

Cette plante eſt émolliente.

Corona ſolis. Le Soleil croît fort haut. Ses fleurs ſont de très-grands ſoleils jaunes. Ses feuilles ſont grandes, larges, entieres, anguleuſes & fort rudes. L'Aſter eſt petit.

Coronilla. Les feuilles de cet arbriſſeau ſont deux à deux tout le long d'une côte, ſes fruits ſont des gouſſes faites de piéces poſées bout à bout. Sa fleur eſt une papillote.

On fait des cataplâmes de ſes fleurs, elles ſont émollientes & réſolutives; on en fait des clyſteres.

Coronopus, Corne de Cerf. Cette eſpéce de Plantain a les feuilles découpées fort profondément, ce que n'ont pas les autres plantains; au reſte toute ſemblable.

Cette plante eſt fort aſtringente & vulneraire.

Corylus. Le Coudrier a les feuilles rondes, entieres: ſon fruit eſt une noiſette couverte d'une peau membraneuſe, & ouverte par un bout, deſorte qu'on voit le fruit.

Ses Andoüillettes arrêtent le cours de ventre.

Cotinus. Le Fuſter eſt un arbriſſeau dont les feuilles ſont preſques rondes, élegamment fibrées, ſans découpures, attachées à de fort longues queuës; ſes ſemences reſſemblent à des lentilles qui naiſſent en grapes attachées

à de longues queuës deliées, veluës & semblables à de petites plumes.

Toute la plante est fort astringente, & rafraîchissante, on en fait des gargarismes.

Cotula. Cette espéce de Camomille differe des autres en ce qu'elle est puante, & ses semences sont échancrées en cœur, bordées d'une membrane déterſive.

Cotiledon. Le Nombril de Venus a ordinairement ses feuilles grasses, pleines de suc, creusées en bassin, & ses racines tubereuses & charnuës. Sa fleur est un tuyau découpé, & ses graines de petites siliques qui viennent en tas.

On la donne intérieurement & extérieurement pour les inflammations, parce qu'elle est rafraîchissante.

Crambe. Ce Chou Marin est tout semblable aux Choux ordinaires, mais ses feuilles sont plus bleuâtres, & ses fruits sont des baïes; le Chou a des gousses.

On prend ses semences en poudre pour tuer les vers, & ses feuilles apliquées sont fort vulnéraires.

Crithmum. Le Fenouil Marin a ses tiges comme le Fenouil ordinaire, mais ses feuilles sont plus larges, & grasses, épaisses, divisées en trois par le bout, & d'une odeur très-forte. Ses fleurs sont des rosettes qui naissent en parasol au bout des branches comme le Fenouil, mais ses semences sont plates.

Elle est fort diurétique & pousse les mois ; donnée en tisanne.

Crocus. Le Safran a ses feuilles fort étroites, fort longues comme celles du Percenege; mais elles ont tout au long une ligne blanche, & ses racines ont deux tubercules l'un sur l'autre. Sa fleur est un tuyau d'une piéce, découpé, attaché au bout d'une longue queuë qui sort de la racine.

Celui qu'on cultive est cordial, pectoral, somnifere, apéritif, adouciſſant.

Crotalaria. CeGenet n'a pas ses gousses plates comme l'ordinaire, ses feuilles viennent une à une. Celle de l'Arrête-beuf sont dentelées & placées trois à trois sur une queuë.

Sa semence est purgative.

Cruciata. La Croisette n'a que quatre feuilles en croix, à chaque nœud des tiges. Le *Lubia*, le *Gallium* ou Caille-lait, l'Aparine ou Grateron en ont davantage.

On se sert de celle qui fleurit jaune, on l'aplique sur les hernies.

Cucubalus. M. Ray dit que cette plante ressemble à un grand Alcine par ses feuilles; son fruit est une baïe molle, renfermée dans une espece de vessie membraneuse, qui renferme des semences en rein. Sa fleur ressemble à celle du Lychnis.

Sa décoction arrête les pertes de sang.

Cucumis, Le Concombre & le Melon se ressemblent, mais les feuilles du Concombre sont

ſont moins rondes que celles du Melon & plus rudes, & le fruit du Concombre à des tubercules, & n'eſt point par côtes ni mirodé, comme il arrive ordinairement au Melon.

Le fruit eſt fort rafraîchiſſant, ſes ſemences ſont des quatre froides.

Cucurbita. La Gourde, le Melon & le Potiron, &c. ſe reſſemblent, mais les feuilles de la Gourde ſont molles & très-ſouples; ſes fleurs ſont blanches, les autres ſont rudes & ont leurs fleurs jaunes. Les ſemences des Gourdes ont deux petites cornes ou échancrures.

Ses ſemences ſont une des quatre froides.

Cuminoïdes. Sa fleur eſt une roſette dont les feuilles ſont frangées, ſa ſemence eſt longuette. Ses feuilles ſont opoſées au long d'une côte comme la pimprenelle.

Elle pouſſe les urines.

Cupreſſus, Cyprès. Ses feuilles ſont poſées les unes ſur les autres en maniere d'écailles, groſſes comme des pointes d'épingles, & ſes fruits ſont faits de petites écailles. Voyez *Abies.*

On mange ſes ſemences pour les cours de ventre.

Cuſcuta. La Cuſcute n'a point de feuilles, ce ne ſont que des branches qui ſe tortillent autour des plantes voiſines, ſur leſquelles elles prennent racines pour en tirer leur nourriture. Sa fleur eſt un petit vaſe d'une pié-

ce ; son petit fruit est rondelet.

Cyanus. Les feuilles du Bluet sont longues, étroites comme celles de l'œillet, mais elles sont veluës & non bleuâtres. Ses fleurs viennent au bout des branches, & ont quelque chose de l'œillet, mais leurs feuilles sont des tuyaux par le bas, qui s'élargissent par le haut, & sont découpez par lanieres. Ces plantes sont communes dans les bleds.

La décoction des fleurs dans le vin pousse les mois. Ses semences purgent à un gros. Son eau est un collire.

Ciclamen, Pain de Pourceau. Les feüilles de sa fleur sont retroussées en haut, & sortent immédiatement de la racine, aussi-bien que ses feuilles qui sont presque rondes & marbrées de verd & de blanc, rougeâtres dessous. Sa racine est un gros tubercule arondi. Son fruit est rond.

Sa racine apliquée résout les tumeurs.

Cydonia. Le Coignassier & le Poirier se ressemblent entiérement par leurs fleurs & par leurs fruits ; mais ses feuilles sont ordinairement cotoneuses, celles du Poirier sont lices & d'un verd clair. L'odeur du coin est fort différente de celle de la poire, il est cotoneux, la pire lisse.

De quelque maniere qu'on mange les coins, ils sont très-excellens pour arrêter les cours de ventre après avoir purgé.

Cinogloſſum. La Langue de Chien a pour

l'ordinaire ſes feuilles longues & larges comme la Patience, ſouples au toucher, & l'odeur forte. Son fruit eſt fait de quatre ſemences rabatuës & attachées enſemble par les côtez. Sa fleur eſt un tuyau d'une piéce découpée en cinq.

Toutes les parties de cette plante ſont narcotiques & fort aſtringentes.

Cyperoïdes. Ses feuilles ſont longues comme le *Gramen*, creuſées en goutieres; ſa tige n'a point de nœuds; un épi à ſon ſommet, & d'autres plus bas, dans leſquels il y a des graines triangulaires: ſes racines ſont groſſes. Cette eſpéce de ſouchet naît dans les eaux.

Cyperus. Le Souchet vient dans les lieux aquatiques; ſes feuilles reſſemblent à celles du Chiendent, ſes tiges ſont triangulaires, au bout deſquelles ſont des bouquets écailleux; ſes ſemences ſont triangulaires; ſa racine eſt un tubercule oblong.

Ses racines ſont diurétiques. Les Païſans de Bretagne les font bouillir dans l'eau pour lui donner du goût.

Cytiſo-Geniſta. Ce Genet différe des autres Genets par ſes feuilles, qui ſont une à une, & trois à trois ſur une queuë.

Cytiſus. Ce Genet a les feuilles trois à trois ſur une queuë, & ne les a point une à une. Ses gouſſes ſont noires & fort plates.

On confit ſes fleurs, lorſqu'elles ſont en boutons avec le vinaigre, pour arrêter le vomiſſement.

Damasonium. Le Plantain aquatique naît dans les eaux ; ses feuilles sont toutes semblables à celles du grand Plantain à large feuille : mais ses fleurs sont des rosettes à trois feüilles, qui forment un parasol au bout d'une longue tige, & son fruit forme une petite étoile. Leurs fleurs & les fruits du Plantain ordinaire, forment une queuë de rat.

On l'aplique sur le sein pour faire passer le lait.

Daucus. Ses feuilles sont découpées fort menu; elles poussent de longues tiges, au bout desquelles viennent des rosettes qui forment un parasol, qui en mûrissant forment comme un nid d'oiseau. Ses semences sont longues & garnies d'une rangée de poils.

Les semences sont apéritives.

Delphinium. Le Pied d'Alouette a ses feuilles découpées en lanieres, qui forment comme un pied d'oiseau : une des feuilles de sa fleur a une longue queuë creuse, qui en reçoit une autre. Son fruit est composé de trois semences longues & noires.

On se sert de celle qui vient dans les jardins ; elle est fort vulneraire intérieurement & extérieurement.

Dens canis. M. Ray dit que cette espéce de *Satyrium* a sa fleur comme un petit Lys, mais ses feuilles sont recoquillées & retroussées. Ses racines sont charnuës & pointuës par un bout comme une dent de chien, ce qui lui a donné ce nom.

Sa racine est émolliente & résolutive.

Dens leonis. Le Pissenlit a ordinairement les feuilles découpées des deux côtez ; ses fleurs sont comme la Chicorée, qui viennent au bout d'une longue tige creuse & fort foible, toute droite & sans feuilles. Ses semences sont longuettes & plantées sur une couche, & ont chacune un duvet qui les porte en l'air, quand elles se détachent.

On en fait des tisanes, des décoctions, & on la mange : elle est diurétique.

Dentaria. La Dentaire a la fleur à quatre feuilles égales comme le *Leucoium* ; ses fruits sont des gousses, ses branches n'ont point de rameaux, & sa racine est charnuë, dentelée, & comme écailleuse.

Digitalis. La Digitale a ses fleurs comme un dez à coudre ; elles sont panchées, & viennent comme en pyramide tout autour des tiges ; ses feuilles sont alternes, son fruit a deux cavitez.

La vulgaire est déterſive.

Dipsacus. Le Chardon à bonnetier produit de grandes tiges creuses, autour desquelles il y a d'espace en espace des feuilles comme deux à deux, mais qui n'en font qu'une, & forment une espéce de gondole qui reçoit l'eau, & ne sont point épineuses sur les bords, mais beaucoup tout au long de la côte. Sa fleur est un amas de tuyaux tout autour d'une tête, qui a la figure d'un œuf : quand elles sont tombées,

on voit quantité de niches dans cette tête. Ses semences sont canelées.

Sa racine est apéritive.

On fait cuire sa racine dans du vin, & on l'aplique sur les fistules de l'anus.

Doronicum, Doronic. Sa fleur est un petit soleil jaune dans un calice extrêmement évasé & fendu jusques dans le fond en plusieurs piéces ; elle vient seule au bout des branches. Les autres plantes qui fleurissent comme elle, n'ont pas le calice évasé & élargi.

On se sert de ses racines, elles sont cordiales. Le vulgaire a ses feuilles comme le concombre, & veluës, aussi-bien que sa tige ronde, canelée ; ses racines sont en scorpion.

Dorycnium. Ses feuilles sont simples & découpées jusqu'à la base ; sa fleur est une papillotte, & son fruit une gousse qui renferme une seule semence.

On se sert de celle qui est toute blanche, déterfive & astringente.

Dracunculus. Les feuilles de la Serpentaire sont découpées en plusieurs grandes piéces jusqu'à la queuë ; au reste, elle est toute semblable à l'*Arum* ou pied de veau par ses productions.

On se sert de la grande espéce ; elle est déterfive : sa tige est tachetée comme la peau d'un serpent.

Echinopus. Ce Chardon a pour fleur une grosse tête ronde, garnie d'un amas de petits

tuyaux chacun dans un petit calice ; après qu'ils ſont tombez, on voit une groſſe tête ronde, hériſſée de pointes diſpoſées en rayons.

Apéritive ; ſa tiſanne pouſſe les ſables. Celle dont on ſe ſert a les tiges blanches & lanugineuſes.

Echium, Herbes aux Vipéres. Cette plante a les feuilles rudes, & reſſemble à la Bugloſe ; ſes fleurs ſont en tuyau, qui ont des découpures dont les ſupérieures avancent plus que les inférieures ; quatre ſemences dans le calice.

Elle eſt humectante & émolliente, ainſi l'on en peut faire des tiſannes & des lavemens.

Celle dont on ſe ſert eſt marquée de points noirs, & veluë.

Elicryſum. L'immortelle a pour fleur une petite tête compoſée de petits tuyaux enchaſſez dans un calice écailleux, luiſant, doré ou argenté. Sa fleur cuëillie ne flétrit jamais.

Celle qu'on apelle *Stœcas Citrina Anguſtifolia*, pouſſe les ordinaires, & tuë les vers par des tiſannes, & elle diſſout le ſang grumelé. Ses tiges ſont blanches, veluës.

Emerus. Cet arbriſſeau reſſemble aſſez bien au Bagnaudier, car ſes feuilles ſont deux à deux au long d'une côte, mais il porte des gouſſes déliées, qui renferment des ſemences rondes & longues ; ſa fleur eſt une papillote, les fruits du Bagnaudier ſont des ſacs enflez d'air.

Ses fleurs ſont un peu laxatives.

Empetrum. Cet arbriſſeau a le port d'une bryuere, mais ſes fleurs ne ſont que des filets, & ſes fruits des bayes. La fleur de la Bruyere eſt un grelot.

Ephedra. Elle reſſemble à la queuë de cheval, car ſes branches ſont fines, longues, rondes, & compoſées de pieces articulées bout à bout. Ses petites fleurettes ſont diſpoſées par étage au long des branches, en petites grapes attachées à un petit pied; elle n'eſt point rude comme la Prêle.

Elle eſt aſtringente, bonne pour arrêter les cours de ventre.

Ephemerum, l'Ephemer. Sa fleur & ſon calice n'ont chacun que trois feuilles, ſes fruits ſont oblongs & à trois loges; ſes ſemences longuettes.

Epimedium. Ses branches ſe diviſent en trois, & chacune ſe ſubdiviſe encore en trois, & au bout de chaque branche il y a trois grandes feuilles rondes attachées à une queuë; ſes fleurs ſont à quatre feuilles. Ses fruits ſont des gouſſes qui renferment des ſemences arondies.

Elle eſt rafraîchiſſante.

Equiſetum. La Prêle a ſes branches compoſées de pluſieurs tuyaux creux, emboitez les uns dans les autres. Ses feiiilles ſont très-petites, diſpoſées en rayons autour des nœuds. La Prêle eſt rude.

Toute la plante eſt aſtringente.

Erica. La Bruyere eſt un petit arbriſſeau, dont les feuilles ſont rudes, & reſſemblent à celles du Cyprès ; ſes fleurs reſſemblent à de petits grelots d'une piéce, attachez à de courtes queuës : elle croît dans les Landes.

On fait une huile de ſes fleurs, excellente pour les dartres du viſage.

Eruca. La Roquette a ſes feuilles d'odeur forte & déſagréable ; ſes fleurs ſont à quatre feuilles ; ſes fruits ſont des gouſſes qui renferment deux rangées de ſemences rondes.

Toutes celles qui ſont âcres ſont antiſcorbutiques.

Erucago. On diſtingue cette Roquette de la précedente par ſon fruit, qui n'eſt pas une gouſſe, mais une eſpéce de pilier.

Ervum, Ers. Cette plante a le port des lentilles, car ſes feuilles ſont rangées deux à deux ſur une côte, & ſa fleur eſt une papillotte, ſon fruit une gouſſe ; mais elle eſt ondée de chaque côté, ce que n'a pas la lentille.

Les nourrices mangent ſes ſemences pour augmenter leur lait.

Eringium. Le Panicaut ou Chardon Roland différe des autres Chardons par une couronne de feuilles qui eſt au-deſſous de la tête qui la ſoutient, & ſes fleurs ſont de petites roſettes à feuilles courbées en dedans.

Les fleurs de ce Chardon ſont des tuyaux.

On fait des décoctions de ſes racines, qui

ſont fort apéritives & diurétiques. Sa racine confite eſt bonne pour les maris tardifs.

Eriſimum. Le Velar a ſes fleurs à quatre feuilles, ſes fruits ſont des gouſſes à deux rangées de ſemences rondes, âcres ; ſes gouſſes ſont beaucoup plus courtes que celles de la Roquette, & plus ſerrées les unes contre les autres, couchées ſur de longues branches menuës, que cette plante jette de tous côtez.

On fait manger ſa ſemence aux aſthmatiques & aux ſcorbutiques, & elle fait cracher. On ſe ſert de la commune.

Eſchara. C'eſt une grande feuille toute plate comme une feuille de papier, & percée d'une infinité de trous, qui croît dans la mer ſur un ſouchet qui eſt ſa racine.

Elle eſt aſtringente.

Evonimus. Le Fuſſin eſt un arbre dont les fruits ont quatre cornes comme un bonnet de Prêtre.

Ses fruits purgent par haut & par bas.

Eupatorium. L'Eupatoire a ſes feuilles comme celles du Seneçon ; leurs calices ſont rougeâtres ou gris de lin. Ses tiges ſont ordinairement exactement rondes. Les feuilles de Puſuel reſſemblent à celles du Chanvre.

Les décoctions de ſes fleurs pouſſent les ordinaires. La décoction des racines purge par haut & par bas. Cette plante eſt fort vulnéraire.

Euphraſia. L'Euphraiſe a ſes feuilles inci-

fées & veinées. Sa fleur est un tuyau d'une piece découpée en deux lévres, qui sort des pieds des feuilles, & tachetée. Son fruit a deux cavitez.

Elle est ophtalmique. On la confit, & on en boit l'infusion dans du vin pour fondre les humeurs.

Faba. La Féve a pour fleurs des papillotes qui naissent des aisselles des feuilles. Ses fruits sont de grosses gousses. Ses tiges sont quarrées, fortes, creuses. Ses feuilles sont deux à deux sur la côte, qui finit par un filet.

On fait des cataplâmes résolutifs de la farine de féves.

Fabago. Ses feuilles sont grasses, ameres, deux à deux sur une queuë; de sorte qu'elles ressemblent à deux aîles de Papillon; elles viennent aussi deux à deux au long des tiges. Sa fleur est une rosette, & son fruit un pilier à cinq faces.

Fagopyrum. Le Blé noir produit des semences à trois pans, & ses racines sont fibrées.

On fait des cataplâmes résolutifs de sa farine.

Fagus, Fouteau. Ses feuilles sont membraneuses, coriasses & fort minces, non canelées; ce qui le distingue du Charme. Ses semences sont triangulaires.

On fait des gargarismes de ses feuilles astringentes.

Ferrum equinum. Le Fer de cheval a pour

fleur une papillote ; ſes gouſſes ſont compoſées de pieces articulées bout à bout & en croiſſant, garnies de ſemences auſſi en croiſſant. Vulnéraire.

Ferula. Cette plante eſt une Ombelle qui croît fort haut, & a de groſſes tiges comme la Ciguë ; mais elles ſont remplies de moële inflammable. Ses feuilles reſſemblent au fenouil. Ses ſemences ſont grandes, toutes plates, minces comme un petit feuillet.

On ſe ſert de la ſemelle ; la décoction de la moële arrête le flux de ſang & la douleur de tête. Sa ſemence chaſſe les vents.

Ficus. Le figuier eſt un arbre ſans fleurs ; ſes fruits reſſemblent à de petites poires douces, garnies d'une infinité de petites ſemences, les feuilles ſont grandes, & ont ordinairement du lait.

Les Figues graſſes apliquées ſur les tumeurs, les amolliſſent & les font percer, principalement celles de la bouche.

Filago. L'herbe à coton eſt ainſi apellée, parce que ſes plantes ſont ordinairement blanches, douces au toucher, cotoneuſes. Ses fleurs ſont comme l'Elychriſon ou l'Immortelle, mais leurs calices ne ſont pas éclatans en couleur comme lui.

On aplique ſon eau ſur les tumeurs chancreuſes.

Filipendula. Ses feuilles ſont fort petites, & comme deux à deux, tout au long d'une cô-

te, entre lesquelles il y en a de plus petites. Sa fleur est une petite rosette, & son fruit est un amas de petites semences rangées à côté l'une de l'autre.

Toute la plante est bonne pour les hémorroïdes.

Filix. La feuille de la Fougere est composée de plusieurs petites feuilles tout au long d'une grosse côte, & découpées jusques sur une petite côte. Elle n'a point de fleurs, ses semences sont collées sous les feuilles.

On boit la décoction de ses racines, pour amollir les visceres endurcis.

Filicula. Elle est plus petite que la Fougere ordinaire.

Fœniculum. Les feuilles du Fenouil ne sont que comme des filamens soutenus sur une côte; ses tiges sont grandes & creuses; ses fleurs sont de petites rosettes qui naissent en parasol au bout des branches, & ses graines sont longuettes.

On mange ses semences pour chasser les vents, & on les met dans les lavemens comme l'Anis. L'Eau de fenouil est ophtalmique.

Fœnum-græcum. Le Fœnugrec a pour fleur une papillote; son fruit est une gousse plate qui ressemble à une corne, garnie de semences, & ses feuilles sont trois à trois sur une queuë comme le *Trifolium*.

On fait des cataplâmes de la farine de ses semences; ils sont émolliens & résolutifs.

Fragaria. Le Fraisier a ses feuilles trois à trois sur une queuë; ses branches sont longues, flexibles, & rampent par terre ; sa fleur est une rosette, & son fruit ressemble à une mûre.

Toute la plante est diurétique & apéritive, on en fait des tisannes. Ses fruits réjouissent le cœur.

Frangula. L'Aune noir a ses feuilles comme l'Aune, plus fortes ; il porte des bayes noires, & ses fleurs sont des rosettes ; celles de l'Aune sont des andouillettes, & ses fruits sont écailleux.

Son écorce verte est émétique. Sa décoction est bonne pour froter les galeux. La séche purge.

Fraxinella. La Fraxinelle a ses feuilles deux à deux, au long d'une côte comme le Frêne. Ses fleurs sont à cinq feuilles en épi. Son fruit a plusieurs cornes ; elle est aromatique, ses racines sont bonnes contre l'épilepsie ; elles tuent les vers, & sont apéritives, cordiales.

Fraxinus. Le Frêne a ses feuilles deux à deux tout au long d'une côte. Son fruit est plat, finit en pointe, & est membraneux.

L'écorce de cet arbre & son bois peuvent être substituez au lieu de Gayac. On estime son eau distilée pour la surdité.

Fritillaria. La Fritillaire a sa fleur toute semblable à la tulipe, mais les feuilles sont plus étroites, & ressemblent à un grand

Chiendent, & sa racine est faite de deux tubercules, la tulipe n'en a qu'un.

Ses racines sont émollientes.

Fumaria. La Fumeterre a ses feuilles de couleur d'eau de mer, découpées assez menu : ses fleurs viennent en épi, & sont de deux feuilles, qui forment comme deux lévres, dans lesquelles il y a un petit anneau : elle a une queuë. Son fruit est membraneux, oblong : elle est d'un goût désagréable ; elle croît dans les vignes.

On aplique ses racines sur les contusions & sur les vieilles playes : on en lave les galeux.

Fungus. Le Champignon ressemble à un petit chapeau feuilleté ou garni de petits tuïaux par-dessus, sur une petite colomne.

Tous les Champignons sont dangereux à manger : celui qui naît sur le Sureau est résolutif ; on l'aplique sur les inflammations.

Galega. Elle ressemble à la Régliſſe, mais ses racines ne sont pas douces. Ses fleurs sont des papillotes qui viennent en épi : ses fruits sont des siliques arondies & menuës, celles de la Régliſſe sont aplaties & courtes ; ses feuilles sont deux à deux sur une côte qui finit par une feuille. Celle qu'on apelle Ruëde de chevre, réſiſte au venin ; ses tiges sont canelées ; creuſes, une petite épine au bout de la feuille.

Galeopſis. Elle ressemble à l'Ortie, mais sa

fleur est un tuyau à deux lévres dont la supérieure est creuse; l'inférieure est divisée en trois, son calice est un entonnoir, ce que n'a pas l'ortie.

Sa décoction arrête le cours de ventre; sa fleur jaune est marquée de points.

Gallium, le Caille-lait. Ses feuilles sont lices, non âpres ni veluës, disposées en rayons autour des nœuds, des tiges comme le Grateron: ses fleurs sont d'une piece, découpées en quatre.

On frote les galeux avec sa décoction.

Genista. Le Genet a de longues branches, flexibles, garnies de quelques petites feuilles qui viennent une à une, & aussi plusieurs ensemble par étage; ses gousses sont toutes plates; ses fleurs sont des papillotes.

Le Genet d'Espagne est fort apéritif & diurétique; on fait confire ses fleurs dans de l'eau-de-vie pour arrêter le vomissement.

Genista-Spartium. Ce Genet est fort épineux.

Ses feuilles sont purgatives.

Genistella. Ce Genet a ses feuilles faites comme des pieces raportées bout à bout.

On en fait des fomentations émollientes.

Geranium. Le Bec de Grue a pour fleur une rosette; son fruit est une aiguille composée de cinq pieces apliquées l'une contre l'autre.

L'Herbe à Robert résout le sang caillé ou meurtri, en cataplâme & en décoction. Ses ti-

ges sont veluës, rougeâtres, ses feuilles découpées.

Gentiana. La Gentiane a des feuilles comme le plantain, elles naissent deux à deux & sont ameres. Sa fleur est d'une piece en cloche, découpée jusques dans le fond, son fruit est oblong, renflé vers le milieu, & renferme des semences plates.

C'est un Quinquina que ses racines. On se sert de la grande espece, ses racines sont fort grosses & jaunâtres.

Gentianella, petite Gentiane. Sa fleur n'est pas découpée jusques dans le fond comme la Gentiane.

Geum. Sa fleur est une rosette, son petit fruit a deux alongemens ou pointes courbées.

Celle dont on se sert a les feuilles grasses, veluës, âcres, ses fleurs marquetées de points rouges. Vulnéraires.

Gladiolus. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Iris; mais sa fleur est à deux lévres, & ses racines sont deux tubercules charnus, ce que n'a pas l'Iris.

Ses racines sont supuratives.

Glaucium. Ce Pavot differe du Pavot ordinaire par ses siliques: le Pavot a des têtes. Sa fleur est à quatre feuilles, & son calice à deux.

Elle résout les tumeurs, quand elle est apliquée dessus.

Glaux, l'Herbe au lait. Sa fleur est une rosette d'une piece sans calice; son fruit est

membraneux, & s'ouvre vers la pointe en plusieurs parties. Ses tiges rampent, ses feuilles ressemblent à un fort petit Pourpier.

Sa décoction augmente le lait.

Globularia. La Globulaire a sa tige ronde, rayée, rougeâtre, ses feuilles comme le Bellis : sa fleur est une tête faite de tuyaux bleus. Vulneraire.

Glycyrrhyza. La Réglisse a ses feuilles deux à deux sur une côte, & finit par une visqueuse. Sa fleur est papillottée, & son fruit est une gousse courte. Ses racines tracent fort loin dans la terre.

Pectorales.

Gnaphalium. Sa fleur est une tête faite de plusieurs petits tuyaux, ses feüilles blanches sont fort cotonneuses. Elle ressemble à l'Elychryson, mais son calice n'est pas resplendissant.

Le maritime est déterſif.

Gnaphaloïdes. Elle différe de la précédente par le calice de la fleur, dont chaque feuille devient un fruit triangulaire.

Gramen. Toutes les plantes qui ont les feuilles comme l'herbe ordinaire, & qui ont des épis qui portent de petites semences dont on ne fait point de pain, s'apellent *Gramen.*

Le chiendent est diurétique & rafraîchissant : on en fait des tisanes.

Granadilla. La fleur de la Passion ressemble au Clematis ; car ses branches sont fléxi-

bles & sarmanteuses; mais il y a au milieu de sa fleur qui est une rose, trois corps longs qui ressemblent à trois clouds, & plusieurs longues fibres, ce que n'a pas le Clematis. Son fruit ressemble à une Grenade, mais il n'est pas couronné.

Grossularia. Le Groseiller est un petit arbrisseau qui porte des groseilles; ce sont des bayes rondes. Sa fleur est une rosette à cinq feuilles attachées au calice.

On fait manger les groseilles pour rafraîchir les febricitans; elles resserrent, quand elles ne sont pas mûres.

Guajacana. Les feuilles de cet arbre ressemblent un peu au Noyer, veluës par-dessous & blanchâtres; mais sa fleur n'est que d'une feuille en cloche, & son fruit est comme une petite prune embrassée par le calice.

Celui qu'on apelle *Lotus Africana* a ses fruits & ses feuilles astringentes.

Harmala. Cette Ruë sauvage a ses feuilles une à une, grosses, charnuës, ameres; sa fleur est une rosette, & son fruit est relevé de trois côtes.

Elle pousse les urines.

Hedera, Lierre. Cet arbrisseau est toûjours verd. Il monte & grimpe sur les corps voisins comme une vigne; il porte des bayes en grape, & sa fleur est une rosette. Ses feuilles sont épaisses.

Ses fruits purgent par haut & par bas. La

gomme de Lierre est un dépilatoire.

Le Lierre terrestre est une herbe qui rampe fort loin par terre, de forte odeur. Ses feuilles sont rondes, dentelées.

Cette belle Menthe est vulneraire, antiscorbutique, asthmatique, en décoction.

Hedypnois. Ce *Hieracium* ou Chicorée a les feuilles de la Chicorée sauvage, mais elle différe de ses semblables par son fruit, qui ressemble à un petit melon. Sa fleur est semblable à la Chicorée.

Vulneraire.

Hedysarum. Ses fleurs sont des papillotes en épi : son fruit est une gousse longue, faite de piéces articulées bout à bout, & ondées. Le pied d'oiseau a ses gousses en faucille, ce que n'a pas celle-ci. L'Usuelle a les feuilles comme la Réglisse, ses fleurs rouges.

Aperitive, vulneraire intérieurement & extérieurement.

Helenium, l'*Enula campana* ressemble à de grands soleils ; sa fleur en un soleil, ses feuilles sont blanches dessous, ses racines sont aromatiques.

On boit la décoction chaude de ses racines dans du vin pour l'asthme. Sa racine confite est bonne pour la poitrine.

Helianhemum. Ses fleurs sont des rosettes ; ses feuilles sont deux à deux, & le calice de la fleur est de trois feuilles. Celles dont on se sert sont à fleurs jaunes & à feuilles d'hysope.

Sa décoction arrête le cours de ventre.

Heliotropium, herbe aux verruës. Ses fleurs ſont d'une piéce, découpées en pluſieurs parties : toutes ſes fleurettes forment un épi long qui ſe courbe par le bout. Ses feuilles ſont lanugineuſes ; quatre ſemences dans le calice de la fleur.

Elles détergent les ulcéres, diſſipent les verruës, & le cancer qui commence.

Helleborine. La petite Hellebore a ſes feuilles comme l'Hellebore blanc ou le petit Muguet ; ſes racines ſont fibrées. Sa fleur eſt de ſix feuilles inégales. Son fruit eſt un pilier à trois faces.

Déterſive.

Helleborus. Les feuilles de l'Hellebore ſont rangées comme une main ouverte, & on voit pluſieurs cornets à ſa fleur. Son fruit eſt un amas de petites gouſſes.

On purge les fous avec la poudre de la racine de l'Hellebore noir.

Hemionitis. Ces plantes reſſemblent à la langue de cerf, car elles ont les feuilles longues ſans découpures, mais elles ont à la baſe de grandes cornes en faulx. Il y a des eſpéces dont les feuilles ſont trois à trois ſur une queuë. Les ſemences ſont ſur le dos des feuilles, point de fleurs.

Elles ſont vulneraires, & leur décoction pectorale.

Herba Paris. Le Raiſin du Renard n'a or-

dinairement de quatre feuilles au sommet de sa tige, & une baye molle à quatre côtes, & une fleur à quatre feuilles.

On mange sa baye contre la peste, & on aplique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

Herniaria, la Herniole ou Turquette. Ses branches rampent sur la terre comme la Renouée, à laquelle elle est toute semblable, mais elle est toute couverte de petites semences, ce que n'a pas la Trainasse.

On en fait des cataplâmes qu'on aplique sur les Hernies pour resserrer.

Hesperis, la Julienne. Sa fleur est à quatre feuilles, son fruit est une gousse; elle différe du Giroflier par ses semences non plates; Cette plante est antiscorbutique, asthmatique. On se sert de la cultivée, ses feuilles aprochent de la Roquette. Ses semences sont aplaties.

Hieracium. Elle ressemble à la Dent de lion ou Pissenlit par ses fleurs & ses feuilles, mais elle pousse des tiges branchuës, feuilluës & fortes, dont chacune porte plusieurs fleurs. Le Pissenlit ne pousse qu'une tige foible, nuë, creuse, au bout de laquelle il n'y a qu'une fleur.

Le *Hieracium* à dent de lion, a ses feuilles mousses, & ses racines rafraîchissantes.

Hippocastanum. Le Maronier d'Inde porte six ou sept grandes feuilles au bout d'une queuë, & ses fleurs sont des rosettes qui nais-

ſent en grape, ce que n'a pas le Maronier ordinaire.

Les marons d'Inde ſont fort aſtringens, on les fait manger aux chevaux pouſſifs.

Hordeum. L'Orge reſſemble au froment, mais ſes ſemences ſont plus pointuës & plus rudes.

On met l'Orge dans les tiſannes pour rafraîchir; on fait des cataplâmes de ſa farine pour réſoudre & amolir.

Horminum. L'Ormin reſſemble aſſez à la Sauge; ſa tige eſt quarrée, ſes feuilles veluës, peu d'odeur. L'Ormin a une fleur à deux lévres, & un petit cueilleron qui ſemble ajoûté à la levre ſupérieure, ce que n'a pas la Sauge.

Sativum. Il déterge & réſout.

Hyacinthus. La Jacinthe a ſes racines bulbeuſes, faites de tuniques. Ses feuilles ſont longues, étroites comme le Narciſſe, mais ſa fleur eſt un tuyau évaſé & découpé. Le Narciſſe a ſon tuyau au milieu de ſa fleur.

Sa racine eſt déterſive & réſolutive.

Hydrocotile. Cette Renoncule aquatique eſt une ombelle. Ses ſemences ſont plates & en demi-cercle. Ses feuilles ſont rondes, creuſes: elle eſt apéritive.

Hydrophillon, la Feuille d'eau. Ses fruits ſont des bayes rondes qui naiſſent par tas. Sa fleur eſt une piece en cloche, ſoutenuë par un calice en toile.

Hyoſciamus, la Juſquiame ou Hanebane.

Ses feuilles ſont ordinairement ſouples. Son fruit eſt un petit pot arondi par le cul, & couvert d'un couvercle dans un calice qui reſſemble à un pot dentelé. Sa fleur eſt un tuyau évaſé.

Elle eſt narcotique, adouciſſante; elle réſout les tumeurs. On ne s'en ſert point intérieurement.

Hypecoum. Elle reſſemble à la Fumeterre, ſes feuilles ſont laciniées, ſes gouſſes ſont longues, plates, articulées: ſa fleur eſt de quatre feuilles. La Fumeterre n'en a que deux avec une queuë. On l'eſtime aſſoupiſſante.

Hypericum. Le Millepertuis a pour fleur une roſette jaune; ſon fruit eſt à trois pointes & à trois loges.

Le Vulgaire eſt fort vulneraire. On fait l'huile par infuſion de ſes fleurs & ſommitez.

Hyſſopus. L'hyſope a ſes fleurs à deux lévres, & ſont à moitié vertiſillées. La Lavande a ſes fleurs diſpoſées en de longs épis. Le Romarin eſt ligneux; il croît comme un arbriſſeau. La Sariette a ſes fleurs au pied des feuilles. Toutes ces plantes ſe reſſemblent par la feuille, & ſont toutes aromatiques.

Le vulgaire eſt apéritif; on n boit les décoctions; elles ſont vulnéraires & aſthmatiques.

Jacea. La Jacée & le Bluet ſe reſſemblent, leurs fleurs ſont des têtes faites de tuyaux, mais ceux de la Jacée ſont ſemblables dans le centre

centre & à la circonférence, ceux du Bluet ne sont pas semblables. le Bluet a ses feuilles veluës. La Jacée a des têtes comme les chardons, mais elles n'ont point d'épines, & ses feuilles ne sont pas épineuses.

Jacobæa. La Jacobée a ses fleurs comme un petit soleil, disposées en parasol au bout des branches, ses semences sont à aigrettes. Elle ressemble au Seneçon, mais la fleur du Seneçon n'a point de feuilles. Elle est vulnéraire.

Sa semence est purgative à un demi gros. Sa décoction des fleurs dans le vin pousse les ordinaires.

Jalapa. Le Jalap est ce qu'on apelle la Belle de nuit; son fruit est rond, sa fleur est un tuyau élargi dans un double calice. Sa racine purge.

Jasminum. Cet arbrisseau a de longues branches flexibles, sarmenteuses, sa fleur est un tuyau suave, odorant, découpé en rosette, & son fruit est une baye.

On fait de l'huile de ses fleurs par infusion; elle est émolliente, néphrétique; on la met dans les lavemens.

Ilex. Le Chêne verd, le Houx & le Liege se ressemblent entiérement, leurs feuilles sont garnies de pointes toujours vertes & cornasses; mais le Chêne verd a du gland, le Houx a des bayes, le Liege a une grosse écorce qui se détache & porte du gland.

Son écorce eſt fort aſtringente.

Imperatoria. L'impératoire & l'Angelique ne différent point, leurs fleurs ſont des roſettes diſpoſées en paraſol, mais les ſemences de l'Impératoire ſont plus plates, & ont un petit feuillet tout autour, celles de l'Angélique ſont gibbes ou boſſuës. Leurs feuilles ſont découpées en grandes piéces.

On tire l'eſſence de la grande eſpéce qu'on fait boire aux fébricitans. Ses feuilles ſont trois à trois ſur une côte diviſée en trois.

Jonthlaſpi. Sa fleur eſt de quatre feuilles, ſon petit fruit eſt fait de deux membranes toutes plates comme une lentille, entre leſquelles on trouve une ſemence. Celle qui a les feuilles de ce fruit eſt déterſive.

Iris. Ses feuilles reſſemblent a de grands couteaux, ſes racines ſont longues, charnuës & tracent; elles reſſemblent au *Gladiolus*, mais la racine du Glayeul eſt faite de deux tubercules charnus. La racine du Xiphion eſt faite de pluſieurs tuniques. Sa fleur eſt d'une piece découpée en ſix grandes pieces. L'Iris de Florence eſt déterſif, pectoral, pouſſe les mois.

Iſatis. Le Paſtel a ſa fleur à quatre feuilles. Ses ſemences ſont renfermées dans une capſule plate qui a la figure d'une petite langue pendante. Cette plante a quelque choſe du chou.

L'Iſatis Sativa étant pilée, on l'aplique

sur le poignet pendant le frisson de la fiévre.

Juncago. Ses feuilles ressemblent au gramen ou roseau, elle a des épis au bout de ses tiges faits de petites rosettes. Ses fruits sont faits de trois petites gousses aquatiques. Elle pousse les urines, & arrête les cours de ventre.

Juncus. Le Jonc naît dans des lieux aquatiques, ses tiges sont rondes, polies, remplies d'une moële poreuse; ses fleurs sont des rosettes sans calice, situées un peu au-dessous de la pointe; ses semences sont triangulaires & somniferes.

Juniperus. Le Genievre est un arbrisseau qui a les feuilles fort petites, piquantes par le bout, de couleur d'eau; ses fruits sont des bayes qui renferment trois semences. Son bois est un gayac, ses fruits sont diurétiques, leur eau est néphrétique, & leur extrait un thériaque.

Kali. La Soude croît comme un arbrisseau branchu, ses feuilles ressemblent au Sedum, qu'on apelle Tripe-Madame, elles sont longues & rondes. Son fruit rond renferme une semence roulée en spirale. On en tire un sel caustique.

Kermia. M. Ray dit que c'est une espéce de mauve étrangere, mais elle en différe par son fruit qui a plusieurs cavitez. Elle a les vertus de la Mauve.

Lachryma Job, Larme de Job. Ses feuil-

les ſont toutes ſemblables à celles du millet ou aux roſeaux ; mais ſes fruits ſont ronds par bas, & pointus par le haut ; le Millet eſt rond, menu. La décoction de ſes ſemences eſt apéritive.

Lactua. La Laituë ou le Laitron ſont difficiles à diſtinguer ; mais les tiges du Laitron ſont plus creuſes, plus foibles & tendres, ſes feuilles ont des épines foibles & molles ; ſa fleur eſt une tête qui finit en pointe. Elles ont du lait. Les Laituës ſont rafraîchiſſantes.

Lamium. L'Ortie morte reſſemble à l'Ortie, mais l'Ortie pique, elle a ſes fleurs & ſes fruits en de petites grapes ; les fleurs du *Lamium* ſont des tuyaux à deux lévres, dont la ſupérieure eſt creuſe, l'inférieure fenduë, ſes feuilles ſont une à une ; ſes ſemences ſont triangulaires, rougeâtres.

On en fait des cataplâmes réſolutifs. Sa décoction arrête les fleurs blanches.

Lampſana. Elle a quelque choſe de la Laituë, elle a un peu de lait, elle fleurit comme la Laituë, mais le calice de ſa fleur reſſemble à une couronne de trépan remplie de ſemences pointuës. *Lampſana domeſtica* eſt émolliente, on en fait des fomentations ſur le bout du ſein écorché.

Lapathum. La Patience eſt toute ſemblable à l'oſeille longue, mais elle n'eſt point aigre.

On en fait des lotions pour les galeux.

Lappa. La Bardane a de fort grandes feuilles, larges, blanchâtres par-dessous. Sa fleur est un tas de petits tuyaux, enchassez dans une tête ou pilule ronde, faites de pointes crochuës par le bout, qui s'attache aux habits.

On en fait des potions pour la gale. Ses tiges tendres se mangent comme les Artichaux.

Larix. Le Meleze ressemble au Pin, mais ses feuilles viennent plusieurs ensemble par bouquets, en maniere de pinceau attaché aux branches. Le Pin les a deux à deux. La therebentine qui en découle est un baume pour les playes.

Laserpitium. Cette ombelle a ses feuilles laciniées, rudes, étroites & découpées par le bout comme une corne de cerf; elles ont quelque chose du fenoüil, de grandes tiges creuses; ses fleurettes sont des rosettes qui naissent en parasol, & ses semences sont feuilletées de quatre feuillets tout au long & autour. Sa racine est vulneraire, histerique, résolutive & carminative.

Lathyrus. La Gesse est une espéce de pois qui a tout au long de ses tiges aplaties des feuillets membraneux, & ses feuilles sont deux à deux sur une pédicule, qui finit par une capreole. Le bouillon de ces pois tient le ventre lâche.

Lavendula. La Lavende a de petites feuilles comme l'Hysope & le Romarin, & ses fleurs viennent en de longs épis serrez tout

autour des tiges. L'Hyſope a ſes fleurs par étages tournées ſeulement d'un côté, & le Romarin croît en arbriſſeau ligneux.

On la met dans les tiſanes pour pouſſer les mois & les vents.

Lauroceraſus. Le Laurier-ceriſe porte de petites roſes de pluſieurs feuilles, & ſes fruits reſſemblent à des ceriſes qui naiſſent en grape, ce que n'a pas le Laurier ordinaire. Ses feuilles ſont épaiſſes, & reſſemblent au Citronier.

Laurus. Sa fleur eſt d'une piéce en baſſin. Ses fruits ſont des bayes qui renferment un noyau.

Ses feuilles & ſes fruits ſont carminatifs, réſolutifs, diurétiques; on ſe ſert intérieurement & extérieurement du vulgaire.

Lens. La lentille a pour fleur une papillote qui ſort des aiſſelles des feuilles; ſa gouſſe eſt courte, & renferme des ſemences plates & rondes. Ses feuilles ſont rangées ſur une côte, ſes branches finiſſent par des mains; la Lentille reſſerre.

Lentiſcus. Le Lentiſque & le Térebinthe ſe reſſemblent par leurs fleurs & leurs fruits; ils ont auſſi les feuilles deux à deux ſur une côte, mais le Lentiſque finit par deux feuilles, & ſont petites: le Térebinthe finit par une, & ſont plus grandes. Ce ſont des arbres. La décoction du bois eſt fort aſtringente. Le maſtic en ſort.

Leonurus. La Queuë de lion a ſes fleurs tout au long des tiges ; ce ſont des tuyaux à deux lévres, dont la ſupérieure forme une goutiere, & l'inférieure eſt diviſée en trois. Ses feuilles ſont longues, ſes ſemences ſont oblongues dans un tuyau. Les feuilles du Cardiaca ſont arrondies, découpées ; & ſes ſemences à trois coins.

Lepidium. Le Paſſerage vulgaire a ſa fleur à quatre feuilles ; ſon fruit eſt un petit ſilique triangulaire. Cette plante eſt poivrée.

On en fait des tiſannes apéritives, diurétiques, & des lotions pour la gale.

Leucanthemum. Sa fleur eſt un ſoleil dont les feuilles de la circonférence ſont blanches, & le milieu eſt jaune. Le *Chryſanthemum* eſt tout jaune.

Leucoium. Le Giroflier a ſa fleur à quatre feuilles, ſes gouſſes renferment des ſemences plates & marginées. Les ſemences de la Julienne ou *Heſperis* ſont oblongues, celles du *Turritis* ſont plates, non marginées.

La jaune qui vient ſur les murailles eſt excellente pour pouſſer les ordinaires & la gravelle ; on en tire l'eau, qu'on boit.

Lichen. Ce ſont des peaux collées ſur le tronc des arbres ou ſur les pierres. Sa décoction arrête les hémorragies.

Lichnis. On le diſtingue de l'Oeillet par ſon calice qui eſt ſimple; celui de l'Oeillet eſt double. La ſemence du ſauvage purge à deux gros.

Liguſticum. La Liveche eſt une ombelle qui differe du *Laſerpitium* par ſes ſemences, qui ſont ſeulement canelées aſſez avant, mais non feuilletées. On ſe ſert de la Liveche de Matthiole. Sa racine & ſes ſemences ſont carminatives.

Liguſtrum. Le Troine eſt un arbriſſeau dont les fleurs ſont de petits tuyaux blancs découpez & en grape. Ses fruits ſont des bayes noires en grape. Ses branches ſont longues, fines, flexibles.

On fait des gargariſmes de ſes fleurs & de ſes feuilles pour les ulcéres de la bouche.

Lilac, le Lilac. Ses fleurs ſont de petits tuyaux découpez qui viennent en longues grapes. Ses fruits ſont de petites ſiliques plates qui renferment des ſemences bordées. Ses ſemences ſont aſtringentes.

Lilio-Aſphodelus, Lys-Aſphodele. On le diſtingue des autres Lys par ſes racines qui ſont des navets, & par ſa fleur qui n'eſt que d'une piéce découpée en ſix. Le jaune a ſes fleurs émollientes & réſolutives.

Liliaſtrum. Il a la fleur du Lys, & les racines comme des navets fibrez. Sa fleur eſt à ſix feuilles. Sa racine chaſſe les vents.

Lilio-Hyacinthus. Elle reſſemble au Lys par ſa fleur, ſa racine & ſes feuilles, mais ſon fruit eſt rond à trois côtes; celui du Lys eſt triangulaire & long. Ses racines ſont émollientes.

Lilio-Narcissus. Le Lys-Narcisse a la fleur du Lys, mais sa racine est un tubercule fait de tuniques. Sa fleur & sa racine sont émollientes.

Lilium. Le Lys a pour racine un oignon écailleux, une fleur de six feuilles, & des semences bordées. Son oignon est émollient & supuratif.

Limon. Les Limons ont l'écorce plus mince que les Citrons, & ont plus de pulpe. Ce sont des Citrons. Ils sont cordiaux comme les Citrons.

Limonium vulgare. Il a les feuilles comme la langue de cerf, mais plus grasses & plus brunes; ses tiges sont branchuës & sans feuilles. Ses petites fleurs naissent au sommet des tiges; elles poussent les urines.

Limodorum. Elle différe de l'Orchis par ses racines fibrées, de l'Ellebore par sa fleur à éperon, de l'Ophris par ses fleurs alternes. *Orchis abortiva.* Elle est apéritive.

Linaria. La Linaire a la fleur comme un mufle éperoné; son fruit rond est à deux loges. Sa tige est feuillée.

La Vulgaire à grande feuille jaune est un spécifique, apliquée sur les hémorroïdes.

Lingua-cervina. La Langue de cerf a les feuilles simples, longues, coriasses, découpées par le bout dans quelques especes. Ses semences sont des lignes droites sous les feuilles, sans fleurs.

Vulnéraire, splénique, apéritive.

Linum. Le lin a sa fleur de cinq feuilles; son fruit a plusieurs cavitez qui renferment des semences oblongues, plates, luisantes.

L'huile qu'on tire des semences du vulgaire est émolliente & adoucissante. Ses feuilles étroites, oblongues, pointuës, alternes.

Lithophiton. C'est un Corail ligneux. Deux dragmes en poudre arrêtent les cours de ventre.

Lithospermum. L'herbe aux perles a les feuilles rudes, alternes; sa fleur est un tuyau d'une feuille découpée en cinq. Ses semences sont rondes, dures, luisantes, quatre à quatre dans un calice.

Ses semences sont diurétiques.

Lonchitis. Cette fougere a une petite oreille à la base de ses feuilles. Elle est apéritive, diurétique.

Lotus, Lotier. Sa fleur est une papillotte, & son fruit une gousse. Ses feuilles sont trois à trois sur une queuë, au pied de laquelle il y en a deux autres : le Melilot a seulement trois feuilles sur une queuë. Déterfive.

Lunaria. La Lunaire ou Bulbonac a sa fleur à quatre feuilles. Son fruit est une silique fort large, toute plate, arondie; ses feuilles ont quelque chose de l'Ortie.

Une dragme de sa semence prise dans de l'eau de Tillau, est antiépileptique.

Lupinus, Lupin. Sa fleur est une papillote;

son fruit une gousse, qui renferme des semences ameres ; ses feuilles sont rangées au bout d'une queuë comme une main ouverte.

On met sa farine dans les cataplâmes résolutifs.

Lupulus. Le Houblon a ses fleurs à étamines, ses fruits sont des têtes écailleuses. La plante monte fort haut, & s'attache aux corps qu'elle rencontre. Ses feuilles rudes, & comme la Couleuvrée deux à deux. Ses racines menuës.

On fait des décoctions de ses sommitez : elles sont diurétique, & on en lave les galeux.

Luteola. La Gode ou l'Herbe à jaunir a ses petites fleurs jaunes de plusieurs feuilles inégales qui viennent en de forts longs épis, aussi-bien que ses petites capsules à trois pointes, qui renferment des semences.

Les Teinturiers s'en servent pour jaunir : la décoction de ses racines est apéritive.

Lycoperdon. La Vesse de loup est une espéce de Champignon tout rond comme une boule, rempli d'une fine poudre, quand il est vieux.

Cette poudre apliquée arrête fort bien le sang.

Lycopersicon. Pomme dorée ou d'amour. Cette espéce de *solanum* différe des autres par son fruit gros comme une petite pomme, divisé en plusieurs cavitez, qui renferment des semences bordées.

Le suc de la plante est excellent sur les inflammations.

Lycopus. Le Marrube aquatique ressemble au Marrube noir, mais ses feuilles sont plus découpées tout autour. Ses feuilles sont deux lévres qui ressemblent à un entonnoir découpé, disposées par étage. Il arrête les cours de ventre.

Lysimachia, Corneille. Son fruit est rond, ses feuilles sont comme le Saule, & deux à deux ou trois à trois autour des nœuds des tiges. Ses fleurs sont jaunes. Elle arrête les cours de ventre.

Madrepora. Ce Corail est percé de plusieurs trous : sa poudre est astringente.

Majorana. La Marjolaine différe de l'Origan par la disposition de ses fleurs, qui viennent en des têtes courtes, composées de quatre rangs de feuilles posées par écailles, celles de l'Origan sont plus en épi. Ses fleurs sont à deux lévres. Elle est céphalique, carminative, histérique, asthmatique : elle augmente le lait. On s'en sert intérieurement & extérieurement, en poudre, en infusion, en cataplâme.

Malva, Mauve. Sa fleur est d'une piece découpée en rose, soutenuë par un double calice, au milieu de laquelle il y a une houpe. Ses semences sont posées en rond à côté les unes des autres; ses feuilles sont entieres. L'Althæa les a plus pointuës & souples : l'Alcée les a lacinées.

Toute la plante est émolliente & adoucissante. On en fait des tisannes & des lavemens, &c.

Malus. Le Pommier porte des pommes que tout le monde connoît, & des fleurs en rosettes. Les Reinettes sont cordiales, les sauvages sont fort astringentes.

Mandragora, Mandragore. Elle n'a point de tiges, ses feuilles sont grandes, & sortent immédiatement de la racine, aussi-bien que ses fleurs qui sont en cloche, d'une piece fort découpée. Ses fruits sont des pommes charnuës embrassées d'un grand calice. Ses racines sont grosses. Elle est fort narcotique & émolliente. On ne s'en sert point intérieurement; on se sert de ses racines pour les inflammations des yeux, les érésipeles, &c.

Marrubiastrum. Sa fleur est un tuyau à deux lévres, la supérieure est creuse, l'inférieure divisée en trois crenelures: l'usuelle est déterstive. Ses tiges s'inclinent vers la terre, ses feuilles aprochent de la Morgeline, mais plus grandes, dentelées.

Marrubium. Le Marrube ressemble à l'Ortie, mais ses fleurs sont d'une piece à deux lévres, dont la supérieure est fenduë en deux, l'inférieure en trois, & vertissillées, c'est-à-dire posées par étages. On fait boire la décoction aux asthmatiques. On se sert du blanc, ses feuilles sont ridées, dentelées.

Matricaria. La Matricaire se fleurit com-

me la Paquette, mais ſes fleurs viennent au bout des branches en paraſol, & ſes feuilles ſont laciniées: celles de la Paquette viennent ſeules, & ſes feuilles ſont entieres.

Son eau & ſon ſyrop pouſſe les ordinaires, & ſont hiſteriques. On en fait des topiques pour les nouvelles accouchées.

Mays. Le Bled de Turquie a les feuilles comme le Millet ou comme les Roſeaux; mais les ſemences du *Mays* viennent en de gros épis ſerrez & chevelus, & elles ſont plus groſſes & moins rondes: le Millet vient en des épis attachez à de longs filets, qui tous enſemble ſont un gros tas. On met ſes ſemences dans les tiſanes pour la néphrétique; elles amolliſſent.

Medica. Ce Tréfle différe des autres par ſon fruit roulé comme un limaçon; ſes fleurs ſont des papillotes, ſes feuilles trois à trois ſur une queuë. Sa décoction eſt diurétique.

Medicago. Ce *Trifolium* a ſon fruit tout plat & en faucille.

Melampyrum. Le Bled de vache a ſes fleurs à deux lévres dans des épis ronds. Ses ſemences reſſemblent à des grains de froment, ſes feuilles ſont laciniées. Elle croît dans les bleds.

Melianthus. La Meliante reſſemble à une grande Pimpinelle qui croît fort haut, mais ſa fleur eſt de pluſieurs feuilles: celle de la Pimpinelle n'eſt que d'une piéce. Celle dont

on se sert a une feuille qui soutient la fleur, & son calice est rempli d'une liqueur mielleuse, douce & rouge, laquelle est cordiale & stomachique.

Melilotus, Melilot. Ses fleurs sont des papillotes disposées en épis. Ses fruits sont des gousses qui ne sont point envelopées d'une membrane comme le Tréfle, & ses feuilles sont trois à trois sur une queuë: le *Lotus* en a trois, & deux au pied. *Officinarum.* Il est émollient, résolutif, carminatif; on en fait des clystéres, des décoctions, des cataplâmes, des fomentations, & l'emplâtre de Melilot.

Melissa. La Mélisse a ses fleurs à deux lévres, & par étages au pied des feuilles; elles entourent presque toute la branche. Ses feuilles sont d'un verd noirâtre, & sentent le Citron. Elle est diurétique & céphalique pour la peste.

Melo. Les feuilles du Melon & du Concombre se ressemblent, aussi bien que leurs fleurs, mais les feuilles du Melon sont un peu plus rondes: le Melon n'est pas si alongé que le Concombre, & n'a pas des tubercules: il est de bonne odeur & d'un goût agréable. Le Concombre est fade; il est rafraîchissant: ses semences sont une des quatre froides: on en fait des émulsions.

Melongena. La Mayenne est semblable au *Solanum*, mais ses semences sont courbes; celles du *Solanum* sont plates, son fruit char-

nu, celui du *Solanum* plein de suc. On apli-que la plante ou son fruit sur les inflamma-tions, les cancers, &c.

Melocactus, Chardon des Indes. Celui qu'on voit au Jardin du Roi, est un gros fruit hé-rissé de pointes comme des aiguilles, apliqué sur la terre.

Melopepo. Le Potiron différe des autres es-péces de Citroüillages par son fruit rond, un peu aplati par les deux bouts. Ses semences ne sont point bordées; elles sont froides.

Mentha, Menthe. Sa fleur est découpée en quatre parties, elle forme comme deux lévres. Ses feuilles sont entieres & de bonne odeur; il y a quatre graines dans un calice dentelé.

Deux dragmes de sa racine en poudre pous-sent les ordinaires. Elle est fort vulnéraire.

Menyanthes, Meniante. Ce grand *Trifo-lium* aquatique a pour fleur un tuyau découpé en plusieurs pieces. Son fruit est oblong & à deux loges. Ses feuilles ressemblent à celles des féves, & sont trois à trois sur une queuë. Sa semence est pectorale, & arrête le crache-ment de sang.

Mercurialis. Les fleurs de la Mercuriale sont des étamines, ses fruits sont de petites boules attachées deux à deux. Ses feuilles sont, aussi deux à deux sur les branches.

Son eau distilée & buë pousse les ordinaires; syringuée, elle purge la matrice; ses feuilles sont émollientes, elles entrent dans les clysté-
res.

Mespilus. La fleur du Neflier qui est un arbre, est une rosette, son fruit a une espece de couronne, & renferme cinq semences : le vulgaire à les feuilles blanches dessous & lanugineuses. Ses fruits sont fort astringens.

Meum. Ce Fenouil ne differe de l'ordinaire que par la finesse de ses feuilles, mais il ne sent pas le fenouil. On fait des décoctions & des poudres de ses racines : elles chassent les vents.

Milium, le Mil, le Bled de Turquie & la Larme de Job se ressemblent par leurs feuilles, qui sont comme les roseaux ; mais le Mil a ses graines petites & exactement rondes, & viennent dans de fort grands épis fort lêches & panchez.

Sa farine entre dans les cataplâmes annodins & résolutifs.

Millefolium, la Mille-feuille. Ses fleurs sont de fort petits soleils en bouquets ronds, serrez en parasols au bout des tiges, & ses feuilles sont découpées très-menu au long d'une petite côte : la Mille-feuille vulgaire resserre, elle est fort vulnéraire. On s'en sert intérieurement & extérieurement.

Mimosa. La Sensitive est un arbre semblable à l'Acacia ; ses feuilles sont deux à deux sur une côte qui finit par deux ; elles s'aprochent les unes des autres, quand on les touche ou qu'on les frape rudement. Ses feuilles sont vulneraires en topiques.

Mitella. Cette plante a été ainsi apellée, parce que sa graine est coupée comme une mitre d'Evêque.

Moldavica. Cette espece de Méliſſe a ses fleurs à deux lévres, chacune fenduë en deux; son calice est un tuyau à deux lévres inégales. Elle est céphalique & pouſſe les ordinaires; elle a les feuilles de bétoine, ses fleurs verticillées.

Molle. Cet arbre étranger porte des bayes semblables à celles des Asperges. Ses fleurs sont petites en forme d'étoiles qui naiſſent pluſieurs ensemble, & ses feuilles sont deux à deux, & ont du lait qui a l'odeur du fenouil.

La poudre de son écorce & de ses feuilles est fort mondificative.

Molucca. Cette Meliſſe se distingue par le calice de sa fleur qui est fort grand, évasé ou élargi par le haut, & étroit par le bas en cloche. Cordiale.

Momordica. La Pomme de merveille reſſemble à la Couleuvrée; elle grimpe comme elle, elle est sarmenteuse: son fruit reſſemble assez au Concombre, mais ses semences sont dentelées. On fait l'huile par infusion de ses fleurs & de ses fruits, qui est un véritable baume.

Morus. Le Meurier est un arbre qui porte des bayes molles composées de pluſieurs petits tubercules.

Ses fruits non mûrs sont fort astringens; on en fait des gargariſmes.

Moſchatellina. Sa fleur eſt d'une piéce découpée en molette d'éperon. Son fruit eſt une baye molle, ſucculente, garnie de ſemences plates. Sa racine eſt fort déterſive, ſes feuilles ſont d'un vert de mer, découpées comme la Fumeterre bulbeuſe.

Muſcari. Cette Jacinte différe des autres par ſes fleurs qui ſont pluſieurs petits grelots tout au long d'une tige.

Muſcari Cluſii. Sa racine eſt émetique.

Muſcus. Tout le monde connoît la Mouſſe, elle vient par tout, ſur les arbres, ſur la terre, ſur les pierres. Elle reſſerre en infuſion.

Myagrum. Sa fleur eſt à quatre feuilles, ſon fruit eſt gros comme un pois; il a deux cavitez vuides.

Myoſotis. L'Oreille de ſouris différe de la Morgeline par ſon fruit qui reſſemble à une corne : la décoction de ſa racine eſt bonne pour les fiſtules lacrimales.

Myrrhis. Ses fleurettes naiſſent en paraſol; ſes ſemences ſont canelées, longues, pointuës, noires quand elles ſont mûres : ſes feuilles ont quelque choſe de la Fougere. C'eſt une ombelle. On ſe ſert de l'odorante : elle pouſſe les ordinaires. Elle eſt antiépileptique.

Myrthus. Le Myrthe eſt un arbriſſeau aromatique, dont les feuilles ſont petites, étroites. Ses fruits ſont des bayes couronnées qui renferment des ſemences courbes. Toute la plante eſt aſtringente & déterſive.

Napus. Le Navet différe de la Rave par sa racine plus courte que la Rave. Tout le monde connoît le Navet. On le mange dans la soupe.

On pile sa racine pour apliquer sur les douleurs. Sa semence est déterſive & diurétique.

Narciſſo-Leucoium. Le Percenege porte une fleurette blanche, qui ressemble à un grelot de plusieurs feuilles, qui a la tête panchée, dont la racine est bulbeuse. Il fleurit en Hyver, même quand il géle. Ses feuilles ressemblent à celles du Safran, mais le Safran a une ligne blanche tout au long, ce que n'a pas le Percenege. Sa racine est résolutive.

Narciſſus. Le Narciſſe a un tuyau au milieu de sa fleur : le tout est d'une piece. Sa racine est bulbeuse, ses feuilles sont comme le Porreau ; sa racine est déterſive & adouciſſante en topique. On se sert de celui à fleur blanche.

Naſturtium. Le Creſſon a ses feuilles découpées, le Thlaſpi les a entieres. Ses fleurs sont de quatre feuilles, son fruit est une capſule courte, plate à deux cavitez. Le Creſſon de Jardin est antiſcorbutique.

Nerion. Le Laurier-Roſe est ainſi apellé, parce que ses feuilles ont quelque choſe du Laurier, que sa fleur est une roſe d'une piéce découpée ; ses fruits sont des ſiliques. Ce ſous-arbriſſeau tient de l'Apocin & de l'Aſclepias. Cette plante est corroſive ; on ne s'en ſert point.

Nicotiana. Le Tabac a sa fleur d'une piéce, qui forme un long tuyau découpé ; son fruit est oblong, & a deux cavitez : celui de la Jusquiame est un pot couvert ; ses feuilles sont grandes sans queuës ; elle pousse une grande tige. C'est un insigne vulneraire, puissant vomitif & purgatif. Son syrop est asthmatique.

Nidus avis. Le Nid d'oiseau est ainsi apellé, parce que ses racines sont tortillées les unes contre les autres, comme le nid d'un oiseau ; c'est par ses racines qu'il différe de l'Ophris, du Limodorum & de l'Orchis. Elle est déterſive extérieurement : l'usuel a ses feuilles taillées en cœur.

Nigella. La Nielle a ses feuilles découpées fort menu : son fruit est membraneux & terminé par plusieurs cornes, & divisé en plusieurs cavitez ; on voit une couronne au milieu de sa fleur.

On se sert de la Romaine de Parkinson ; sa semence est apéritive, pectorale, carminative, febrifuge, & tuë les vers.

Nux, le Noyer. Son fruit est une noix couverte d'une grosse envelope charnuë, qui renferme un noyau divisé en quatre lobes ; ses fleurs sont des andoüilletes, ses feuilles sont deux à deux sur une côte.

L'écorce charnuë de la Noix est sudorifique, aussi-bien que la décoction de ses feuilles & de ses fleurs.

Nymphæa, Nenuphar. Ses feuilles sont

grandes, rondes, charnuës, & nagent sur l'eau, attachées à de longues queuës; sa fleur est une rose, & son fruit est gros, rond ou conique; il a des cavitez, ses racines sont grosses comme le bras, fort rafraîchissantes; elles adoucissent les urines en décoction.

Nymphide. Elle différe de la précedente par sa fleur d'une piéce découpée; son fruit n'a point de cavitez, & ses feuilles sont plus petites: elle a les vertus du Nenuphar.

Ochrus. Cette espéce de pois différe des autres par les feuilles qui finissent par des capréoles; elle a au long de ses branches une feuillure comme le *Lathyrus.* Elle naît dans les bleds. Détersive.

Ocymum. Le Basilic a ses fleurs à deux lévres vertissillées. Son agréable odeur de cloud de gerofle le distingue de ses semblables. Une petite branche de Basilic donne un excellent goût au potage: c'est le secret des Cuisiniers.

Oenanthe. Cette Ombelle a ses semences garnies de quelques pointes. Ses feuilles sont découpées fort menu, ses racines sont à navets. Aquatique. Celle qui a les feuilles d'Ache a ses semences carminatives, aussi-bien que ses racines.

Olea. L'Olivier a les feuilles du Saule, blanches dessous. Son fruit est oblong, charnu, plein d'huile, qui renferme un noyau très-dur, garni d'une amande. Sa fleur est un

tuyau d'une piece découpée. Ses feuilles sont astringentes. L'huile d'Olives est amoliſſante & adouciſſante ; on la met dans les cliſtéres pour la néphretique & la diſſenterie.

Omphalodes. Ce Lin ſe connoît par ſes fruits, qui ſont quatre petites corbeilles creuſes, attachées enſemble par le côté, & elle reſſemble au Lin, ce qui lui a donné le nom de *Linum ombiliacum.* Elle eſt adouciſſante intérieurement & extérieurement.

Onagra. Sa fleur eſt de quatre feuilles poſées au bout d'une ſilique longue & grêle, dont la moitié eſt creuſe, & l'autre pleine.

Onobrichys. Le Saint-Foin a ſa fleur en papillotte, ſon fruit eſt une gouſſe hériſſée qui ne renferme qu'une ſemence ; ſes fleurs viennent en des épis qui ſortent des aiſſelles des feuilles. La Réglisſe à laquelle elle reſſemble, n'a pas ſa fleur en des épis. Déterſif.

Ophioglossum. La Langue de ſerpent ou l'Herbe ſans couture, eſt ainſi apellée, parce que ſon fruit reſſemble à une langue. Sa feuille n'a point de fibres dans ſon milieu tout au long. Elle n'a point de fleurs, elle n'a ordinairement qu'une feuille graſſe. Elle tempere les inflammations ; on s'en ſert intérieurement & extérieurement.

Ophris. Elle n'a ordinairement que deux feuilles adoſſées à ſa tige, ſes racines ſont fibrées, l'Orchis les a charnuës. Sa fleur eſt comme celle de l'Orchis. Vulneraire.

Opulus. L'Obier eſt un arbriſſeau qui differe du Sureau par ſes fleurs, qui jointes enſemble forment une groſſe boule ou touffe, le Sureau les a en paraſſol plat. Ses bayes renferment une ſemence plate en cœur, celle du Sureau eſt longue. La décoction du fruit eſt émetique; l'eau de ſes fleurs eſt diurétique.

Opuntia. Le Figuier d'Inde a de groſſes & larges feuilles épaiſſes d'un doigt, ſucculentes, & poſées pluſieurs bout à bout. Son fruit reſſemble à une figue d'où elle a pris ſon nom. Ce fruit eſt humectant.

Orchis. Une feuille de ſa fleur repreſente la figure de quelque animal, & ſes racines ſont des tubercules. Sa racine eſt déterſive: on la fait confire pour échauffer les hommes tardifs.

Oreoſelinum. Le Perſil de montagne a les feuilles comme le Perſil & la Ciguë. Ses petites roſes viennent en paraſol, ſes ſemences ſont plates, marginées. C'eſt une ombelle. Ses ſemences & ſes racines pouſſent les ſables.

Origanum. L'Origan differe de la Marjolaine & des autres aromates qui lui reſſemblent, par la diſpoſition de ſes fleurs, qui naiſſent en des épis grêles & écailleux, qui tous enſemble forment de gros bouquets au haut des branches & des tiges. Réſolutive & carminative.

Ornitogalum. Sa racine eſt bulbeuſe, blanche, & ſes feuilles comme le *Phalangium*. Sa fleur

fleur ressemble à celle du Porreau, son fruit est rond & à trois côtes. Le *Phalangium* a ses racines fibrées. *Dodonei*. La décoction de sa racine est pectorale, sa racine émolliente.

Ornitopodium. Le Pied d'oiseau est ainsi apellé, parce que ses gousses sont attachées plusieurs ensemble, & ont des nœuds & sont courbées, ensorte qu'elles forment comme un pied d'oiseau. Sa fleur est une papillote. On l'aplique sur les hernies; ses feuilles sont deux à deux au long d'une côte.

Orobanche. Sa fleur est à deux lévres, dont l'inférieure est découpée en trois. Son fruit s'ouvre en deux coques. On ne lui voit presque jamais de feuilles. Sa tige est creuse, *Mathioli*. Sa poudre est carminative; on en prend une dragme.

Orobus. L'Orobe a ses feuilles deux à deux sur une côte qui finit par un filet; sa gousse est grêle, longue, arondie, & renferme des semences ovales; ses fleurs sont des papillotes. On met sa farine dans les cataplâmes résolutifs & déterfifs.

Oryza. Le Ris vient dans des épis lâches, composez d'autres épis: ses semences sont blanches; il est fort nourissant.

Osmonda regalis. Elle ressemble au Polipode, mais elle porte des fruits au bout de ses tiges comme en bouquets; elle n'a point de fleurs. C'est une Fougere aquatique. Elle apaise la colique néphrétique.

Oxycoccus, Caneberge. Ses feuilles ressemblent au Serpolet : ses bayes sont à quatre loges, sa fleur est une rosette. La Cousinette de marais a ses bayes astringentes.

Oxys. Ce *Trifolium* differe des autres par son aigreur. Il rafraîchit & réjouit comme l'oseille.

Pœonia, la Pivoine. Son fruit est composé de plusieurs grosses cornes velues, garnies de semences rondes & noires ; sa fleur est une grosse rose en boule : ses racines sont grosses.

Mas & fœmina. Sa racine & ses semences sont céphaliques.

Paliurus. Ce Rhamnus est un arbrisseau épineux qui a les feuilles rondes ; il ressemble au Jujubier, mais son fruit est plat. Ses semences émolientes & adoucissantes.

Panicum. Le Panais ressemble au Gramen, mais son épi est rond, serré, & ses semences semblables au Millet. Elle adoucit l'âcreté des humeurs.

Papaver, le Pavot. Sa fleur est une rose dans un calice de deux feuilles. Son fruit est gros, feuilleté en dedans, au-dessus duquel est un couvercle découpé en étoile : son suc est blanc ou jaune, âcre.

On en fait des décoctions, du sirop, des lavemens pour apaiser la néphrétique & les cours de ventre.

Parietaria. La Pariétaire croît sur les murailles ou proche, ses feuilles sont rudes. Ses

fleurettes sont des filets au pied des feuilles. On en fait des lavemens pour adoucir.

Parnassia. Ses feuilles ont quelque chose du Lierre, attachées à de longues queuës, celles de la tige sont sans queuës. Sa fleur est de dix feuilles inégales, son fruit est oblong. Elle resserre & rafraîchit.

Paronchia. Cette Renouée differe de l'ordinaire par ses semences, qui ne sont pas triangulaires. Son fruit est à cinq côtes. Astringente.

Pastinaca, Panais. Ses feuilles sont composées d'autres feuilles assez grandes, soûtenuës par une grosse côte, & rangées comme deux à deux. Ses semences sont grandes, minces, bordées d'un feuillet. On mange ses racines. Ses semences apaisent le hoquet. C'est le Panais ou Pastenade. C'est une Ombelle.

Pedicularis. La Pediculaire a une fleur d'une piéce à deux lévres, dont la supérieure est en crête de cocq, & l'inférieure est divisée en trois. Elle est dans un calice membraneux, renflé; ses semences sont bordées d'un feuiller. La rouge qui vient dans les prez est fort astringente; on en boit la décoction: ses feuilles sont crêpées, ses tiges creuses.

Pelicinus. Elle differe du *Securidaca* par ses gousses, qui sont dentelées des deux côtez; ses feuilles sont deux à deux tout au long d'une côte.

Pentaphylloïdes. Ses feuilles sont au long

d'une côte comme l'Argentine qui en eſt une eſpéce ; c'eſt par-là qu'elle différe de la Quintefeuille, qui a ſes feuilles au bout d'une queuë. Celle dont les feuilles reſſemblent au fraiſier, a ſes racines & ſes ſemences aſtringentes.

Pepo. Elle différe des Melons & autres citroüillages par ſes ſemences, qui ont un bord relevé tout autour. Ses ſemences ſont froides.

Periclymenum. Elle différe du Chevrefeuille par ſes fleurs, qui reſſemblent à un cor de chaſſe. La Perfoliée s'aplique ſur les tumeurs pituiteuſes qu'elle réſout.

Periploca. Cette maniere d'Apocin a auſſi du lait, mais ſa fleur reſſemble à celle du *Solanum* ; c'eſt par-là qu'elle différe de l'Apocin : c'eſt une roſette d'une piéce, celle de l'Apocin eſt en cloche.

Perſica. Le Pêcher reſſemble à l'Amandier, mais les feuilles de l'Amandier ſont d'un verd plus lice & plus clair. La Pêche renferme un noyau qui a des ſillons & enfoncemens fort profonds. Ses fleurs & ſes feuilles ſont purgatives, & tuent les vers.

Perſicaria, Perſicaire. Ses fleurs & ſes fruits viennent en de longs épis au long des branches comme l'oſeille ; ſes racines ſont fibrées ; la Biſtorte les a groſſes & charnuës : l'Oſeille a ſa ſemence triangulaire, & celle-ci l'a plate. Celle qui eſt âcre & brûlante guérit les vieux ulcéres apliquée deſſus.

Pervinca. La Pervanche a de longues branches sarmenteuses qui rampent par terre ; ses feuilles sont polies, de la consistance & de la couleur du lierre : sa fleur est un tuyau découpé, elle a pour fruit deux siliques. Sa décoction est fébrifuge.

Petasites. Elles ressemblent au Tussilage, leurs fleurs naissent avant dans des feuilles assez rondes, comme le Pepo, blanches dessous ; mais les feuilles du Tussilage ne sont pas si grandes : la fleur du Petasite est comme le Seneçon, celle du Tussilage est comme le Bellis en soleil. *Vulgaris.* Ses racines sont sudorifiques.

Peucedanum. La Queuë de Pourceau est une ombelle qui a quelque chose du fenoüil, mais ses feuilles sont fort longues, comme le Chiendent, étroites & plates, subdivisées trois à trois ; sa tige est grande, creuse. C'est une ombelle, sa racine est apéritive. Son suc est pectoral & déterge les playes.

Phalangium. Ses feuilles sont comme celles d'un grand Chiendent, plus vertes, comme e Souchet. Elle ressemble beaucoup à l'Asphodelle, mais le fruit du *Phalangium* est rond, celui de l'Asphodelle est à trois côtes. La racine du *Phalangium* est fibrée, sa fleur est en étoile. On boit sa décoction contre les morsures des bêtes venimeuses.

Phaseolus. Le Haricot a pour fleur une papillote, sa gousse renferme des semences en

rein ; ſes feuilles ſont trois à trois ſur une queuë. Elle grimpe & ſe tortille autour des corps voiſins. La farine des Haricots ſe met dans les cataplâmes réſolutifs.

Phallandrium. C'eſt une ombelle. Cette Cigue aquatique eſt découpée fort menuë. Ses graines ne ſont pas canelées ſi profondément que la Cigue. Apéritive & diurétique.

Phyllirea. Le Phyllirea & l'Alaterne ſont deux arbriſſeaux qui ſe reſſemblent, mais le Phyllirea a ſes feuilles deux à deux, l'Alaterne les a une à une. On fait des gargariſmes de ſes bayes & de ſes feuilles, parce qu'elles reſſerrent & rafraîchiſſent.

Phlomis. Elle reſſemble à la Sauge, mais elle n'en a pas l'odeur ; ſa fleur eſt à deux lévres, dont la ſupérieure eſt une faucille qui tombe ſur l'inférieure. On l'aplique ſur les brûlures & ſur les hémorroïdes.

Pimpinella. La Pimpinelle a ſes petites feuilles dentelées deux à deux au long d'une côte ; ſes fleurs forment des épis : ſes ſemences ſont quadrangulaires. Elle pouſſe les urines en infuſion dans la boiſſon.

Pinguicula. La Graſſette a ſa fleur comme la Violette, mais elle n'eſt que d'une feuille ; ſes tiges ſont nuës ; ſes feuilles ſont ſur la terre, & comme graſſes ; elle vient dans les marais. Pilée avec du beure, & apliquée ſur les playes, excellente.

Pinus. Le Pin différe de ſes ſemblables par

ſes feuilles, qui ſont attachées deux à deux par le bout dans un petit fourreau membraneux ; elles ſont plus longues que les autres Pinaſtres. Ses ſemences mangées tempérent l'acrimonie des urines : l'huile qu'on en tire eſt égale à l'huile d'amande.

Piſum. Le Pois a ſes tiges fiſtuleuſes & grandes : ſes feuilles ſont deux à deux qui embraſſent la tige, & d'autres ſont deux à deux ſur une côte qui a des capréoles ; c'eſt par-là qu'elle différe de ſes ſemblables. Le Pois eſt rond, ſa fleur une papillotte, ſon fruit une gouſſe pleine de pois qu'on mange.

Plantago. Le Plantain a ſes feuilles entiéres, fibrées dans leur longueur ; ſes fleurettes & ſes ſemences forment une petite queuë de rat plus ou moins longue. Il eſt fort aſtringent & vulnéraire, bon pour les inflammations des yeux.

Plantanus. Le Plantane eſt un grand arbre qui a les feuilles comme l'Erable, mais elles ſont coupées bien plus profondément, de ſorte qu'elles repreſentent une main ouverte. Ses fruits ſont des pilules hériſſées ; ſes feuilles tendres apliquées ſur les tumeurs & ſur les inflammations des yeux, les réſoudent.

Plumpago. Ce *Lepidium* eſt ainſi apellé, parce que ſes feuilles ſont de couleur de plomb, elles ſont dentelées : ſa fleur eſt un tuyau découpé ; ſes ſemences longuettes ſont dans un calice en tuyau.

Poemonium. La Valerienne Grecque a ſes feuilles comme la grande eſpéce de Myrthe, elles naiſſent deux à deux tout au long d'une côte. Sa fleur eſt une roſette d'une piéce: ſon fruit eſt rond & a trois cavitez.

Polium. Ses feuilles ſont fort petites, épaiſſes, dentelées, cotoneuſes: ſes fleurs ſont des lévres qui pluſieurs enſemble forment des bouquets au bout des branches. Il eſt céphalique, cordial; il entre dans la Thériaque.

Polygala. Ses fleurs ſont des gueules diſpoſées en épi: ſon fruit eſt plat, à deux cavitez, embraſſé par le calice: on dit qu'elle augmente le lait.

Polygonatum. Le Sceau de Salomon a ſes feuilles fibrées, ſa fleur eſt un cylindre creux ſans calice; ſes fruits ſont des bayes rondes; ſa tige eſt aſſez grande & garnie de feuilles. Ses fruits font vomir: ſa racine apliquée ſur les contuſions, les réſout.

Poligonum. La Renoüée ou Trainaſſe a de longues branches déliées pleines de nœuds, & qui rampent par terre fort loin tout autour de la racine; ſes ſemences ſont triangulaires. On la diſtingue de la Herniolle, en ce que celle-ci a des millions de ſemences. La Renoüée vulgaire eſt très-aſtringente.

Polypodium. Le Polipode a le port de la Fougere, il n'a point de branches; ſes feuilles ſont longues & découpées juſques vers la côte en parties étroites & longues comme deux à

deux. Point de fleurs. Sa décoction eſt bonne pour les écrouelleux.

Populago. Le Souci de marais a ſa feuille ronde, liſſe, aſſez grande, preſque comme le Tuſſilage : ſa fleur eſt une roſette comme la Renoncule ; ſon fruit eſt de pluſieurs ſemences diſpoſées en étoile. Elle rafraîchit.

Populus. Le Peuplier noir a ſes feuilles comme le Bouleau, aſſez larges, anguleuſes, non découpées ; mais le Bouleau porte des andouillettes, & ſes branches ſont fort fines, pliantes ; ſes fruits ſont de petites ſiliques. Ses feuilles pliées & apliquées ſur la goute, l'apaiſent. Le Peuplier blanc a les feuilles grandes, blanches & découpées.

Porrum. Le Porreau a ſes racines fort longues & rondes, groſſes, ſes feuilles non creuſes; l'oignon les a creuſes : l'ail a ſa racine tubereuſe & non longue. On l'aplique ſur les brûlures & ſur les hémorroïdes. Il fait ſupurer.

Portulaca. Le Pourpier a ſes feuilles graſſes, ſes fleurs ſont jaunes & de pluſieurs feuilles dans un calice découpé en deux. Sa graine tuë les vers.

Potamogeton. Il naît dans les eaux. Sa fleur a quatre feuilles ſans calice, ſon fruit eſt de quatre graines. Celui à feuilles rondes, apliqué, guérit les dartres & autres maladies de la peau.

Primula veris. La Primevere a ſes feuilles

ridées & simples; sa fleur est un tuyau découpé dans un calice oblong & canelé. On confit ses fleurs, on en tire l'eau, elle est céphalique; on se sert de l'odorante.

Prunus. Le Prunier porte des prunes & des rosettes; les Prunes sauvages sont fort astringentes.

Pseudo-Acacia. Nos Acacias sont de grands arbres dont les feuilles sont des ovales sans dentelures, & deux à deux sur la côte, qui finit par une. Ses fleurs sont des papillotes, & ses fruits des gousses. Ses fleurs sont émollientes & laxatives.

Pseudo-Dictamnus. Le faux Dictamne ressemble au Marrube blanc, mais la lévre supérieure de la fleur du Marrube, forme deux cornes, & est relevée; celle du faux Dictamne est creusée & découpée en deux. Elle a les mêmes vertus que le Dictamne.

Phyllium. L'Herbe aux puces est un Plantain, mais elle pousse des tiges & des branches, ce que ne fait pas le Plantain ordinaire. Il rafraîchit.

Ptarmica. On la prendroit aisément pour le Mille-feuille; elle fleurit de même, & ses fleurs viennent aussi en parasol au bout des branches, mais les feuilles du Ptarmica sont entieres, ou découpées fort menu au long d'une côte. On la mâche pour la douleur des dents.

Pulmonaria. La Pulmonaire a les feuilles

rudes & assez semblables à la Bugloſe : sa fleur est un tuyau découpé en cinq ; quatre semences dans le calice à cinq pans : ses feuilles sont quelquefois maculées. Celle-ci est fort vulnéraire.

Pulegium. Le Pouliot vulgaire a ses tiges quarrées, veluës, ses feuilles rondes comme la Marjolaine : ses fleurs sont à deux lévres vertiſſillées. Aromatique.

Pulſatilla. La Coquelourde est toute semblable à l'Anemone, mais chacune de ses semences a une queuë qui ressemble à une barbe de plume. On en fait des lotions pour les galeux.

Punica. Le Grenadier est un arbriſſeau qui porte un gros fruit couronné, dont la peau est épaiſſe & coriaſſe, garni d'une infinité de petites semences fort astringentes.

Pyrola. La Pyrole est ainsi apellée, parce que ses feuilles ressemblent à un petit Poirier. Ses racines sont fibreuses & garnies de feuilles : sa fleur est une rosette d'où sort un pistile courbé, & son fruit est à cinq pans. On boit l'infusion de ses feuilles pour resserrer.

Pyrus. Le Poirier a les feuilles plus lisses & d'un verd plus clair que le Pommier : les Poires vont un peu en apointiſſant vers la queuë. Les Poires resserrent quand elles ont quelque âcreté.

Quamoclit. C'est un grand Liseron ou *Convolvulus*, mais sa fleur est un tuyau. Le *Convolvulus* est une cloche.

Quercus. Le Chêne porte du gland ; l'*Ilex* ou Chêne-verd, & le Liege en portent auſſi ; mais leurs feuilles reſſemblent à celles du Hou, elles ſont piquantes. Le gland en poudre arrête puiſſamment.

Quinquefolium. La Quinte-feuille ſe pourroit prendre pour le Fraiſier, mais le Fraiſier n'a que trois feuilles ſur une queuë ; la Quintefeuille en a davantage. Sa fleur eſt une roſette ; ſa racine eſt déterſive & aſtringente.

Ranunculus. La Renoncule porte une roſette de pluſieurs feuilles, & ſes fruits viennent pluſieurs en un tas. Les renoncules ſont cauſtiques.

Rapa. La Rave reſſemble aux navets, mais ſa racine eſt monſtrueuſement groſſe, quelquefois ventruë. Sa ſemence priſe en poudre tuë les vers.

Raphaniſtrum. Elle eſt ſemblable au navet, mais ſa gouſſe eſt compoſée de piéces miſes bout à bout. Celle à fleur blanche eſt déterſive.

Raphanus. Le Refort a ſes feuilles comme le navet, mais ſes racines ſont plus longues : on le mange. C'eſt la rave ordinaire qu'on mange le matin toute cruë. Elle eſt fort diurétique ; elle fait jetter des ſables en tiſanne ou lavement.

Rhubarbarum. La Rubarbe reſſemble à un grand *Lapathum*, dont les feuilles ſont très-larges ; ſes fleurs viennent en épi, ſes ſemen-

ces sont triangulaires comme celles de l'Oseille. Ses racines sont purgatives.

Ragodiolus. Cette maniere de Chicorée a ses petits fruits disposez en étoile.

Rhamnus. Le Nerprun ressemble au Prunier, mais la Prune renferme un seul noyau: le Nerprun porte des bayes qui renferment plusieurs semences. On fait du sirop du suc de ses bayes, excellent hydragogue, spécifique pour les gouteux. Une once.

Rus. Le Sumac est un arbre qui porte de grosses grapes serrées, faites de petites graines rougeâtres, aigres. Ses feuilles & ses fruits resserrent extrêmement.

Ricinus. Le Pignon d'Inde porte de grandes feuilles larges, & découpées tout autour comme le Figuier; ses fruits sont épineux, à trois côtes, & viennent en grape; ses tiges très-hautes, creuses. Trois ou quatre de ses semences purgent violemment; il ne s'en faut point servir, elles escorient les intestins.

Rosa. Le Rosier est un arbrisseau épineux qui porte des roses & des fruits rouges & coriasses. Ses feuilles sont deux à deux sur une côte. Les roses pâles & les blanches muscadins purgent, & celles-ci puissamment en infusion.

Rosmarinus. Le Romarin s'éléve en petit arbrisseau, ses feuilles sont comme celles de la Lavande, brunes dessus, blanches dessous, fort aromatiques; ses fleurs sont de petites

gueules mêlées parmi les feuilles. On tire l'esprit de ces fleurs, qu'on boit pour toutes les affections du cerveau. La décoction de ses feuilles est sudorifique : on confit ses fleurs.

Rossolis. Ses feuilles sont fort petites, un peu gluantes, & garnies de poils, & attachées à de longues queuës. Elle est cordiale, pectorale, ophtalmique.

Rubeola. On la prendroit pour le *Gallium*, car elle a quatre feuilles à chaque nœud des tiges, mais sa fleur est un tuyau découpé. La fleur du Caille-lait est un bassin découpé. On en fait des gargarismes pour les inflammations de la gorge.

Rubia. La Garance a ses feuilles par étage, & commence en rayons autour des tiges, en plus grand nombre que quatre. Ses feuilles sont rudes, & ses fruits sont de petites boules succulentes, attachées deux à deux.

Celle des Teinturiers a ses racines apéritives & diurétiques.

Rubus. La Ronce est un arbrisseau épineux, ses fruits sont semblables aux mures : sa fleur est une roserre, ses branches sont très-longues & sarmenteuses : on aplique ses feuilles sur les hémorroïdes. Elle naît dans les hayes.

Ruscus. Le Hou Frailon est tout semblable à la grande espéce de Myrrhe par ses feuilles, mais sa fleur est une clochette d'une piéce, & le Myrrhe est aromatique ; ses racines sont diurétiques. On se sert de celui dont la feuille est piquante.

Ruta. La Ruë a ſes feuilles graſſettes, rangées au long d'une côte deux à deux, & chaque feuille ſe diviſe en trois : elles ſont petites, d'un verd de mer, & d'une très-forte odeur. Son fruit eſt à quatre cornes. Ses feuilles mangées avec la noix, ſont un antidote excellent contre les venins.

Ruta muraria, Ruë de muraille. Ses feuilles ſont comme celle de la Ruë, mais elles ſont arondies par le bout, & ſes ſemences ſont ſous le dos des feuilles comme la Fougere. Elle n'a pas l'odeur de la Ruë. Elle eſt pectorale, bonne contre la toux.

Salicaria. La Salicaire a pour fleur une roſe, ſon fruit eſt une coque à deux loges. Ses feuilles ſont longues, & ſortent deux à deux ou trois à trois, ou quelquefois quatre à quatre des nœuds des tiges. Ses fleurs viennent en épi au bout des branches. Bonne pour les inflammations des yeux.

Salix. Le Saule eſt un arbre qui porte des chatons, ſon fruit eſt cylindrique, & ſort des aiſſelles des feuilles, ſes branches ſont longues, & ſes feuilles dans pluſieurs eſpéces longues & étroites comme l'Amandier; il naît dans les lieux humides. On fait boire l'eau de ſes feuilles pour apaiſer la fureur utérine.

Salvia. La Sauge a ſes fleurs en grands caſques, poſées par étages autour des branches. L'Ormin & le Sclarea ont les feuilles plus grandes, elle eſt aromatique. Son odeur

la fait connoître. La Sauge est céphalique, nervine, antivertigineuse.

Sambucus. Les fleurettes du Sureau sont des rosettes d'une piéce, qui forment plusieurs ensemble, un grand parasol plat, aussi-bien que ses fruits qui sont des bayes. Les jeunes branches de cet arbrisseau sont fistuleuses & pleines de moële; il sent mauvais. Les feuilles sont excellentes, apliquées sur les brûlures; la seconde écorce purge en infusion: L'huile qu'on tire de ses semences est émetique.

Samolus. Le Mouron aquatique ou Bucabenga, pousse de sa racine des feuilles longues, épaisses, dentelées; les tiges sont des feuilles plus courtes que celles d'embais, & sans queuës, ses fleurs sont des rosettes d'une piéce. Ses tiges ressemblent au Pourpier. Antiscorbutique.

Sanicula. La Sanicle est une ombelle qui a les feuilles découpées en plusieurs piéces jusques vers la queuë. Ses fleurs sont de petites rosettes en parasol; ses semences sont plusieurs ensemble, & garnies de pointes. C'est un grand vulnéraire pris intérieurement & extérieurement.

Santolina. Le petit Ciprès a ses feuilles comme le Ciprès. Ses fleurs sont de grosses têtes comme les Paquettes, dont on auroit ôté les feuilles: elle est aromatique. Ses feuilles & ses semences en poudre ou décoction tuënt les vers.

Satureia. La Sarriette & l'Hyſope ſe reſſemblent beaucoup; elles ont les feuilles comme le Romarin ou Lavande, mais ſes fleurs naiſſent dans les aiſſelles des feuilles; celles de la Lavande viennent en épi; le Romarin reſſemble à un arbriſſeau. L'Hyſope a ſes fleurs tournées ſeulement d'un côté. Elle eſt aſthmatique.

Saxifraga. Le fruit de la Saxifrage a deux cornes, & ſa fleur eſt une roſette. Elles ont preſque toutes les feuilles comme la Joubarde, mais découpées en trois par le bout. Elle pouſſe les gravelles.

Scabioſa. Sa fleur eſt une tête de pluſieurs tuyaux, comme la Jacée; mais ſes ſemences ſont couronnées. *Pratenſis hirſuta.* Sa décoction & ſon eau ſont fort vulnéraires, auſſi-bien que ſa gomme qu'on tire par inciſion.

Scandix. Peigne de Venus. Cette ombelle a ſes fruits comme des aiguilles, ſemblables au bec de Gruë; mais celles du bec de Gruë ſont compoſées de cinq piéces; celles du Scandix ne le ſont que de deux. Elles viennent pluſieurs enſemble comme un peigne à peigner les laines. L'uſuelle a ſes feuilles découpées comme la coriande. Sa décoction eſt apéritive & vulnéraire.

Scirpus. Ce Jonc ne produit point de feuilles, mais des tiges ſans nœuds, liſſes, rondes, pleines de moëlle blanche, non triangulaires. Sa ſemence eſt triangulaire, ſes fleurs des fi-

lets. Le Jonc a des roſettes, & des ſemences rondes ; elle eſt aſtringente & un peu narcotique, aquatique.

Sclarea. La Toute-bonne reſſemble à l'ormin ; mais la lévre ſupérieure de ſa fleur eſt en grande faucille, celle de l'ormin eſt un petit cuëilleron qui ſemble ajoûté au bout de la lévre ſupérieure. On boit ſon infuſion pour la paſſion hiſtérique.

Scolimus. L'épine jaune eſt une eſpece de chardon qui rend du lait : ſes fleurs ſont jaunes à demi fleurons, ce ſont des têtes, ſes ſemences ſont plates & apétitives.

Scorpioides. La Chenille a ſa fleur en papillote, attachée à une fort longue queuë. Sa gouſſe eſt roulée en ſerpent.

Scorſonera ; Scorſonnaire. Le calice de ſa fleur eſt long, écailleux ; ſes racines ſont groſſes, longues : on les mange. Le Tragopogon ou Barbe de Bouc, n'a pas ſon calice écailleux : au reſte elles ſont ſemblables. Ses feuilles ſont comme le chiendent. Elle eſt ſudorifique, & réſiſte aux venins.

Scrophularia. La Scorphulaire a ſa fleur d'une piéce, en tuyau. Son fruit eſt à deux loges : ſes feuilles ſont opoſées, & ordinairement mangées de vers. *Purpurea.* On aplique ſes feuilles ſur les écrouelles pour les réſoudre.

Secale. Le Segle eſt plus pointu & plus menu que le froment, il eſt griſâtre, le fro-

ment eſt jaune. On met ſa farine dans les cataplâmes émolliens & réſolutifs.

Securidaca. Sa fleur eſt une papillote, ſon fruit eſt une gouſſe faite de piéces quarrées. Ses feuilles deux à deux au long d'une côte. La ſemence de la jaune eſt eſtomacale.

Sedum. La Joubarde a ſes feuilles graſſes : celles qui ſont proche la terre forment comme une tête d'Artichau. Son fruit eſt un tas de petites ſiliques. Il y a pluſieurs autres eſpéces, qui ont de petites feuilles poſées en écailles, & toutes enſemble elles forment comme un petit cylindre, comme eſt celle qu'on apelle Tripe-Madame, qu'on mange dans la ſalade. Leurs fleurs ſont des roſettes qui viennent au bout des branches. La Joubarde vulgaire eſt fort rafraîchiſſante & aſtringente, excellente dans les onguens pour les brûlures.

Senecio. Le Seneçon reſſemble à la Jacobée, mais ſa fleur n'eſt qu'une petite tête de tuyaux ſans feuilles : la Jacobée a des feuilles comme l'Aſter ou la Paquette. On en fait des lavemens pour amollir & adoucir les douleurs néphrétiques, des cataplâmes pour meurir.

Senna. Le Sené a ſes petites feuilles deux à deux au long d'une côte qui finit par deux. Cet arbriſſeau reſſemble au Baguenaudier. Il eſt auſſi purgatif.

Serpillum. Le Serpolet reſſemble au Thin, mais ſes branches rampent ſur la terre : le Thin ſe tient droit, on en fait des topiques

sur la podagre & la paralysie ; on boit son infusion pour les vents.

Sesamoïdes. Ses feuilles sont comme la Linaire, ses fruits sont taillez en étoile ; ses fleurs de feuilles inégales deviennent en épi. Déterfive, montagnarde.

Sicioides. Toute la plante ressemble assez bien au concombre, mais ses fruits sont plus petits, attachez plusieurs ensemble, & garnis de piquans.

Sideritis. La Crapaudine usuelle a sa tige jaunâtre, quarrée, veluë, ses feuilles deux à deux, dentelées. Ses fleurs sont à deux lévres, dont l'inférieure est divisée en trois. Elles sont verticillées, c'est-à-dire, posées par étage autour des branches, & chaque étage est soutenu de deux feuilles différentes de celles qui sont proche la terre ; elles sentent mauvais. La vulgaire est vulnéraire & astringente ; on s'en sert intérieurement & extérieurement.

Siliqua, Carouge. Cet arbre a ses feuilles comme le Terebinte, mais charnuës. Ses fruits sont des gousses fort longues, larges, plates & charnuës. Ses feuilles & ses fruits sont astringens, son suc est bon pour la toux.

Siliquastrum, le Crainier. Cet arbrisseau a ses feuilles exactement rondes, taillées en cœur vers la queuë, alternes. Ses fleurs sont des papillotes, ses gousses sont plates & non charnuës. Astringentes.

Sinapis. La Moutarde ressemble aux Ro-

quettes ou aux navets ; mais si on mâche ses gousses, elles ont le goût de moutarde. La moutarde apliquée sur les tumeurs, les fait meurir & percer.

Sisarum. Le Cherui a ses feuilles petites, deux à deux au long d'une côte. Cette Ombelle a ses racines comme des navets, attachez plusieurs ensemble au colet, bons à manger.

Sisymbrium sauvage. Sa fleur a quatre feuilles, son fruit est une silique courte à deux rangées de semences. Sa racine est un petit navet âcre ; ses feuilles sont laciniées, alternes. Aquatique, antiscorbutique.

Sisirinchium. Elle différe de l'Iris & du Xiphion par sa racine faite de deux tubercules de tuniques posez l'un sur l'autre. *De Parkinson.* On mange ses racines ; elles sont carminatives & apaisent la colique ; elle pousse deux ou trois feuilles, & trois ou quatre Iris au sommet de sa tige.

Sium. La Berle est une ombelle qui naît dans les eaux : ses feuilles sont deux à deux tout au long d'une côte, & finit par une. Sa graine est ronde. Ce Persil aquatique est âcre, antiscorbutique : on le mange, ou bien on en tire le suc.

Smirnium. Cette ombelle s'apelle Maceron ; elle différe de l'Angelique par ses graines qui sont plus grosses. Ses feuilles ressemblent à l'Arche, plus grandes, d'un goût de

Persil. On fait des décoctions de ses racines & semences. Apéritives, diurétiques.

Solanum, Morelle. Sa fleur est une rosette d'une piéce, & son fruit une baye garnie de semences plates. *Officinarum.* La Morelle apliquée sur le cancer, l'adoucit. On aplique son eau distillée sur la tête de ceux qui ont la fiévre ardente, pour rafraîchir.

Similax aspera. Ses feuilles sont comme le Convolvulus, mais épineuses. Sa fleur est une petite étoile, & ses fruits des bayes. Ses tiges sont sarmenteuses, épineuses & grimpent. Celle dont le fruit est rouge est sudorifique.

Soldanella, Chou marin. Elle différe du Convolvulus par son fruit cylindrique, celui du Convolvulus est rond. Ses feuilles ont du lait. Une dragme de sa poudre purge puissamment les eaux.

Sonchus. Le Laitron différe de la Laituë par ses tiges, qui sont plus fragiles & plus tendres, par ses feuilles qui ont quelque chose du Chardon, ayant ordinairement des épines molles. Elle est assoupissante & rafraîchissante comme la Laituë.

Sorbus. Le Sorbier ou Cormier est un arbre dont les feuilles sont deux à deux tout au long d'une côte comme le Frêne, mais ses fruits sont comme de petites poires fort astringentes.

Sparganium. Ses feuilles sont comme un grand Chiendent ou comme le Souchet, qui

ont le dos élevé ; mais ses semences sont ramassées ensemble, & forment des pilules ou boules comme le Platane, faites de plusieurs semences au sommet des tiges. Ses fleurs sont des bouquets de filets aux nœuds des branches.

Spartium. Ce Genet differe des autres par sa gousse, qui ne renferme qu'une seule semence. Ses fleurs & ses semences sont émetiques.

Sphondilium. Le fruit de cette grande ombelle est fait de deux petites lames ou membranes toutes plates & ovales, échancrées, qui ont deux rayes noires, c'est par-là qu'elle differe du Panais. Le vulgaire à feuilles veluës a ses feuilles émollientes : on en fait des lavemens & cataplâmes. Ses feuilles son fort grandes & laciniées.

Spinacia. Les Epinars ressemblent au Lapatum ou Patience, mais ses feuilles sont triangulaires, plus courtes : celles du Lapatum sont longues. Les Epinars amolissent & nourrissent.

Spiræa. Cet arbrisseau a ses petites rosettes dans un calice étoilé au bout des branches en de longs épis, & son fruit est un amas de plusieurs petites siliques. Celui dont les feuilles ressemblent au Saule, a ses feuilles & ses fleurs astringentes.

Spongia. L'Eponge est une masse molle, poreuse, qui croît dans la mer. On la trempe

dans de la cire fonduë ; on la laisse refroidir en presse, & on en coupe de petits morceaux qu'on met dans les playes qu'on veut dilater, & dont on veut consumer les humiditez : elle est mortelle, si on l'avale.

Stachis. Elle a quelque chose de l'Ortie ; mais cette plante est branchuë, veluë, ses tiges quarrées, ses fleurs sont des tuyaux à deux lévres vertissillées. Elle est diurétique, on en fait boire les infusions pour faciliter l'accouchement.

Staphisagria. Ses feuilles sont grandes, découpées, semblables au Ricinius, attachées à de longues queuës : sa fleur est semblable au Pied d'alouette. Son fruit est un amas de siliques qui renferment de grosses semences triangulaires. On frotte les galeux de sa décoction. Elle tuë les poux.

Saphilodendron. Le Nez coupé est un arbre qui a ses feuilles deux à deux tout au long d'une côte comme le Frêne, & ses fruits sont de grosses vessies comme le Bagnaudier, divisées en deux cavitez qui renferment chacune une semence qui ressemble un peu aux noisettes, dont on tire de l'huile résolutive.

Statice. L'Oeillet de montagne ressemble à l'œillet par ses feuilles, mais sa fleur est une grosse tête composée d'un amas de petites fleurs, chacune dans un petit calice ; le tout est dans un grand calice écailleux. On en fait des bordures de jardin. Ses fleurs sont fort astringentes.

Staca

Stæcas. Il a au bout des branches des épis écailleux, & au-dessus un bouquet de feuilles, garni de petits tuyaux à deux lévres. Les feuilles sont comme la Lavande. Celle qui a la fleur rouge est céphalique, histérique, intérieurement & extérieurement.

Stramonium. La Pomme épineuse est un grand solanum dont la fleur est un très-grand tuyau fort élargi par le haut. Son fruit est gros & armé de longues aiguilles, & divisé en quatre cavitez. C'est un grand narcotique; on aplique ses feuilles sur les parties douloureuses, & sur les brulures.

Stirax, est un arbre qui ressemble assez bien au Coignacier, mais sa fleur est un tuyau découpé, & son fruit est rond. La fleur du Coignacier est une rosette, & le Coin aproche de la Poire. On en fait l'onguent Stirax; il est émollient & résiste à la pourriture.

Suber. Le Liége est un arbre tout semblable au Houx, mais le Houx porte des bayes, le Liége des glands, & le Chêne-verd ne se dépoüille pas d'une fort grosse écorce comme fait le Liége. La poudre de son écorce bûë arrête fort bien les cours de ventre.

Simphitum. La grande Consoude a les feuilles rudes comme la Bugloſe: ses fleurs sont de petits gobelets qui naissent plusieurs ensemble comme en grape; quatre semences dans un calice. Sa racine est un grand vulnéraire & fort adouciſſante. On la confit aussi.

Siringa. Les fleurs de cet arbrisseau sont des rosettes à quatre feuilles, qui viennent en bouquet au sommet des tiges, aussi-bien que ses petits fruits ronds & envelopez du calice. Ses branches sont moëleuses & cassantes; ses feuilles alternes, qui aprochent du Poirier.

Tagetes. L'Oeillet d'Inde a ses feuilles deux à deux tout au long d'une côte qui finit par une: sa fleur ressemble à un gros Oeillet jaune & puant, dans un tuyau canelé. Quand la fleur est double, les Jardiniers l'apellent Rose d'Inde. On dit qu'il est dangereux.

Tamarindus. Le Tamarin est un arbre qui croît fort haut, & qui porte des siliques épaisses, boursouflées & courbes, qui renferment des semences, & une pulpe noire & aigre; & sa fleur est une rosette. Ses feuilles ressemblent à la Fougere. La pulpe de sa gousse resserre en purgeant, & rafraîchit.

Tamnus. La Vierge est semblable au Liseron ou à la couleuvrée: elle grimpe comme elle, mais elle n'a point de capréoles comme la Couleuvrée, & sa fleur en cloche est découpée: celle du Liseron ne l'est pas, ses fruits sont des bayes. Sa racine pilée & apliquée sur les meurtrissûres les emporte aussi-tôt; c'est le remède des Herboristes de Paris.

Tamarix. Cet arbrisseau ressemble au Cyprès, mais ses branches sont fines, déliées fort longues, & ses fleurs des rosettes. Toute la plante est splenique, & pousse les mois.

Tanacetum. La Tanaisie ressemble un peu à la Mille-feuille : ses feuilles sont découpées de même, & ses découpures sont comme deux à deux, mais elles sont bien plus grandes. Ses fleurs naissent aussi en gros bouquets au bout des branches comme la mille-feuille : mais celles de la Tanaisie n'ont point de feuilles : celles de la mille-feuille en ont, & ressemblent à l'Aster. La vulgaire à fleurs jaunes est histérique, carminative, & tuë les vers extérieurement & intérieurement.

Taxus. L'If est un arbre qui a quelque chose du Sapin, mais ses feuilles sont disposées comme un peigne qui a des dents des deux côtez : celles du Sapin sont confusément autour des branchettes. L'If porte des bayes, le Sapin des pommes écailleuses. Ses fruits donnent la fiévre & la dissenterie.

Telephium. Elle est toute semblable à la Joubarde, mais ses feuilles qui sont proche la terre, ne prennent pas la forme des têtes d'artichaux comme la Joubarde. Ses feuilles sont une à une au long des branches. Ses fleurs viennent en gros bouquets au bout des tiges. Elle est fort astringente & rafraîchissante. On l'aplique extérieurement.

Terebinthus. Le Terebinthe est un arbre dont les feuilles sont deux à deux tout au long d'une côte qui finit par une feuille. Ses feuilles sont plus grandes que le Lentisque, & les feuilles du Lentisque finissent par deux sur la

côte. Le fruit du Térebinthe est caverneux : la Térebenthine est un baume.

Teucrium. Elle a quelque chose du *Chamædris* ou petit Chêne, mais elle ne rampe pas, & est plus ligneuse : ses feuilles sont vertes dessus & blanches dessous. Sa fleur est un tuyau qui finit en lévre dans un calice fait en cloche. *Peregrinum folio sinuato.* On en boit la poudre ou la décoction ; elle est splénique, apéritive, résolutive.

Thalictrum. Ses feuilles sont divisées en trois par le bout. Ses fleurs sont des rosettes au sommet des branches ; son fruit triangulaire, sa semence canelée. Sa décoction est splénique : on se sert du vulgaire.

Thapsia. Cette ombelle a ses semences échancrées par les deux bouts, & bordées d'une membrane. Sa racine purge violemment, & répand du lait. On en frote les galeux.

Thlaspi. Elle différe du Cresson par ses feuilles qui sont simples & sans découpures ; ses fleurs sont à quatre feuilles : son fruit rond est bordé, échancré, âcre. Sa semence apliquée fait percer les abscès.

Thlaspidium. Son fruit est fait de deux semences toutes plates attachées ensemble par le côté, un filet entre deux. Sa décoction pousse les mois.

Thuia. L'arbre de vie a quelque chose du Ciprès : l'un & l'autre ont de petites feuilles posées par écailles ; mais le *Thuia* les a de ma-

niere que ſes branches forment comme des aîles d'oiſeau, étant toutes plates : le Cyprès les a rondes. La poudre ou l'infuſion de ſon bois eſt ſudorifique.

Thimbra. Le Thymbre reſſemble au Thin, mais le Thin a ſes fleurs par bouquets : le Thymbre les a par étage, d'une odeur ſuave, carminative, hiſtérique intérieurement & extérieurement.

Thimelœa. Le Garou ou Laureole eſt un arbriſſeau fort bas, dont les fleurs ſont des tuyaux découpez en quatre, & ſon fruit oblong renferme une ſemence longuette. L'eſpéce à feuilles de lin purge trop violemment.

Thimus. Le Thin eſt ligneux ; il croît droit, ſes fleurs forment des bouquets au bout des branches : le Serpolet rampe ſur la terre, au reſte, ils ſont ſemblables. Il eſt chaud, céphalique, carminatif ; on en boit l'infuſion : on l'aplique ſur la podagre & la paralyſie.

Thiſſelinum. Ce Perſil ſauvage différe de l'*Oreoſelnum* qui reſſemble auſſi à un Perſil, en ce qu'il a du lait : c'eſt une ombelle. Les feuilles de celles dont on ſe ſert, ſont découpées comme la Carotte. Ses racines mâchées apaiſent le mal de dents.

Tilia. Le Tillau eſt un grand arbre qui a deux ſortes de feuilles ; les grandes reſſemblent à celles du Peuplier : les petites ſont des ovales, du milieu deſquelles ſort une queuë, au bout de laquelle il y a pluſieurs petits fruits

ronds. On fait des cordes de sa seconde écorce. Ses fleurs sont de petites rosettes antiépileptiques, ses feuilles s'apliquent sur les brûlures.

Tinus. Le Laurier Thym est un arbrisseau toûjours verd, qui aproche du Laurier ; ses fleurs & ses fruits viennent en bouquet ou parasol au bout des tiges : ses fleurs sont de petits tuyaux découpez, & ses fruits des bayes couronnées qui purgent trop violemment. On ne s'en sert point.

Tithimalus. L'Epurge rend du lait. Sa petite fleur est d'une piéce découpée, & soûtenuë par deux feuilles. Son fruit est à trois côtes ; sa racine purge les eaux aussi-bien que ses semences.

Tordilium. Cette ombelle porte des feuilles en rosettes dentelées tout autour.

Tormentilla. La Tormentille est toute semblable à la Quintefeuille, car ses feuilles sont rangées ordinairement sur une queuë en main ouverte ; mais ses racines sont tubereuses, & le calice de la fleur est un bassin : la sauvage & la vulgaire des Alpes est fort vulneraire, & arrête le vômissement. On se sert de sa racine.

Toxicodendron. Cet arbre a ses feuilles trois à trois sur une queuë ; elles ressemblent à celles de la Vigne-vierge : sa fleur est une rosette, son fruit rond & canelé. Il est veneneux.

Trachelium. Sa fleur est un tuyau découpé, son fruit est à trois côtes & à trois cavitez. M.

Ray dit que ſes feuilles ſont veluës.

Tragacantha. L'Epine du Bouc a ſes feuilles deux à deux au long d'une côte qui finit par une épine. Sa fleur eſt une papillote, & ſa gouſſe eſt à deux rangées de ſemences. Elle produit la gomme adragante, adouciſſante, bonne pour la toux, pour l'âcreté des yeux. On la diſſoud dans de l'eau.

Tragopogon. La Barbe de Bouc, & la Scorſonnaire ſe reſſemblent; leurs fleurs ſont longues comme l'Ail, mais le calice de la Barbe de Bouc n'eſt point écailleux. Sa racine eſt pectorale, & ſes feuilles vulnéraires.

Tragoſelinum, Boucage. Cette ombelle a la ſemence longuette, arrondie ſur le dos, & canelée. Pluſieurs de ces plantes ont les feuilles comme la Pinpinelle. Sa décoction eſt vulneraire & diurétique.

Tribulus. Son fruit reſſemble à une croix de Malte: ſa fleur eſt une roſette; on mange ſont fruit pour reſſerrer. On ſe ſert de l'aquatique. Le Tribule uſuel a ſes feuilles deux à deux au long d'une côte comme la lentille.

Tribulus aquaticus, Chataigne d'eau. Ses feuilles reſſemblent à l'Ormeau, ſon fruit à une Chataigne; ſa fleur eſt une roſette. On en fait des cataplâmes réſolutifs.

Trifolium, Tréfle. Ses feuilles ſont trois à trois ſur une queuë; ſes fleurs ſont des papillotes qui forment un gros épi rond. Le rouge qui naît dans les prez eſt rafraîchiſſant &

émollient intérieurement & extérieurement. Ses feuilles sont tachées.

Il y a un autre Tréfle dont la fleur est une rosette, & le fruit rond, pointu, canelé; ses feuilles sont trois à trois, terminées par une épine. On l'apelle Tréfle épineux.

Triticum. Le Froment & l'Orge se ressemblent, mais le Froment est plus jaune, plus doux au toucher, moins pointu. On fait boire aux enfans la décoction de ses semences. Nourrissante.

Tubera. Les Truses sont de gros tubercules charnus qui ressemblent aux Taupinambous, mais la Truse ne produit point de plante: le Taupinambou en pousse. La Truse est bonne à manger, & fort nourrissante.

Tubularia, l'Orgue de mer. Ce Corail différe de l'ordinaire en ce qu'il est composé d'un amas de tuyaux. Une demie-dragme de sa poudre resserre fort bien.

Tulipa. La Tulipe est connuë de tout le monde. M. Ray la fait différer de la Fretillaire par sa racine qui est un seul tubercule: la Fretillaire en a deux, & ses feuilles sont bien plus étroites que celles de la Tulipe. Sa racine apliquée est résolutive.

Turritis. Cette maniere de Geroflée différe du Geroflier par ses graines, qui ne sont pas bordées d'un petit feuillet, & de l'Hesperis ou Juliennes par ses gousses fort plates; celles de la Julienne sont rondes. Elles ont toutes la

fleur de quatre feuilles comme le Chou. Sa semence chasse les vents.

Tussilago. Le Tussilage ou Pas d'âne a sa fleur comme le Pissenlit jaune, qui vient avant la feuille ; ses feuilles sortent de la racine, grandes, taillées à pans tout autour, blanches & lanugineuses dessous. Le Pètasites a les feuilles plus grandes, & sa fleur est une tête de tuyaux. La fleur de Tussilage ou Pas d'âne est de feuilles : ses fleurs & ses racines pectorales font cracher, en tisane.

Typha. La Masse d'eau ressemble au roseau ou aux feuilles du Souchet ; mais elle pousse une longue tige ronde, au bout de laquelle il y a un gros cylindre ou massuë ronde, qui devient souple comme du velours. Ses sommitez fricassées avec de la graisse sont bonnes sur les brûlures.

Valeriana. La Valerienne a ses petites fleurs en tuyaux découpez, disposez à l'extrêmité des branches qui sont fort fines, comme en parasols ou en bouquets. Ses semences ont au bout un petit duvet qui les fait voler. Ses feuilles sont deux à deux par intervale sur les branches. La grande Valerienne sauvage est estimée pour l'épilepsie : on se sert de ses racines en poudre.

Valerianella, la Mache. Ce sont ces petites salades qu'on mange au Printems : elles sont pâteuses à la bouche ; ses tiges se subdivisent en deux branches à chaque nœud. Ses fleu-

rettes ſont des tuyaux découpez, & en bouquets. Ses fleurs reſſemblent à celles des Paquettes. Apéritive.

Veratrum. L'Ellebore blanc a ſes feuilles garnies d'une forte nervure qui va tout au long, & ſont pliſſées en longueur. Ses fleurs ſont des roſettes de pluſieurs feuilles en épi; ſon fruit eſt de trois petites ſiliques, ſes ſemences longuettes & bordées. Elle différe de l'Ellebore noir par ſes fleurs qui n'ont point de cornets. Sa racine eſt un violent émetique; on en fait des lotions pour laver les animaux galeux.

Verbaſcum. Le Bouillon & le Blataria, ou Herbe aux mites ſe reſſemblent; leurs fleurs ſont des roſettes d'une piéce, qui forment de gros épis au long & autour des tiges; leurs fruits ſont ronds & à deux cavitez; mais celui du Bouillon eſt rond en apointiſſant. Le Blataria eſt rond; le Bouillon blanc eſt fort adouciſſant, on en fait des lavemens: on applique ſes feuilles ſur les hémorroïdes. L'eau de ſes fleurs eſt excellente pour les gales, gratelles & autres maladies de la peau.

Verbena. La Verveine commune pouſſe ordinairement de longues branchettes, fines, au long deſquelles ſont placées pluſieurs fleurettes en épis, non vertiſſillées, d'une piéce, à deux lévres, découpées. Ordinairement ſes feuilles ſont ridées & découpées profondément; on ſe ſert de la commune. Son ſuc ré-

cemment tiré, purge; les feuilles pilées & apliquées sur les douleurs de côté & sur la pleuresie, sont excellentes.

Veronica. Plusieurs Veroniques ressemblent au Chamœdris ou petit Chêne, mais sa fleur est d'une piece découpée en rosette; celle du Chamœdris est labiée. Les fruits de la Véronique sont de petites bourses ou besaces de chasseur à deux cavitez. On se sert du mâle. Ses feuilles ressemblent au Prunier, deux à deux le long des tiges, velues, dentelées. Ses fleurs en épi. Bonne pour déterger l'ulcére du poumon.

Viburnum. La Viorne est un arbrisseau dont les feuilles sont blanches dessous sans découpures, ses branches longues & flexibles. Ses fruits sont des bayes un peu plates, qui naissent en bouquets ou parasols. Ses fleurs sont de petits bassins d'une piéce en bouquets. *Mathioli.* Toute la plante est fort astringente; on en fait des gargarismes pour les inflammations de la gorge.

Vicia. La Vesse est une espéce de pois, mais ses feuilles naissent deux à deux tout au long d'une côte qui finit par une capréole. On fait des cataplâmes résolutifs de la farine de ces petits pois.

Viola. La fleur de Violette a une queuë, les fleurs de Violettes simples odorantes, sont laxatives, ses feuilles émollientes: on en fait des cataplâmes. Les émulsions de ses semen-

ces faites avec l'eau de Veronique, est un secret pour faire pisser. On se sert de la Violette de Mars. Elle a les feuilles rondes.

Virga-aurea. La Verge dorée ne différe de l'Aster que par la situation de ses fleurs, qui sont de petites fleurettes tout au long des branches; celles de l'Aster viennent seulement au bout. Celle à feuilles étroites & dentelées est vulnéraire, apéritive, néphrétique.

Viscum. Le Guy naît sur les arbres, ses fruits sont des bayes pleines de glu, qui purgent violemment, & sont supuratives.

Vitis. La Vigne est connuë de tout le monde: elle porte des grapes faites de bayes garnies de quatre pepins. L'usage du vin est infini.

Vitis Idæa, Arelle ou Myrtille. Cet arbrisseau a sa fleur en grelot; ses fruits sont des bayes creusées en nombril. Astringentes.

Ulmaria. La Reine des prez & la Barbe de Chevre se ressemblent; leurs fruits sont des manieres de petites gousses qui naissent en épi, aussi-bien que leurs fleurs qui sont à quatre feuilles; celles de la Barbe de Chévre à cinq. Les feuilles de la Reine des prez sont ridées; plusieurs sur une côte, qui finit par une, des petites entre les grandes. Elle est sudorifique, astringente & vulnéraire.

Ulmus. L'Ormeau est un grand arbre qui porte un nombre innombrable de fruits, qui ne sont que de petites membranes rondes,

échancrées, toutes plates, grandes comme un denier, au milieu desquelles est une petite semence. On aplique ses feuilles en cataplâme; elles détergent les playes, & résoudent les tumeurs.

Urtica. L'Ortie est piquante, le Marrube & le Lamium ne le sont pas, & ses fleurettes & fruits naissent en de petits épis grêlez, ce que n'ont pas les autres. La petite Ortie grieche est fort diurétique, sa tisane excellente pour les chaudepisses. Son suc bû arrête le crachement de sang & la dissenterie. Ses cataplâmes amolissent & fondent les tumeurs & la pleuresie. Ses racines confites font cracher les asthmatiques, & ceux qui ont de vieilles toux.

Uva ursi. Le Raisin d'Ours fleurit en grelot comme *Vitis Idæa*, & ses fruits sont aussi des bayes, mais elles ne sont pas creusées en nombril. Ses feuilles ressemblent au buis rayé, ses fleurs naissent en épi au haut des branches. Elle est toute astringente.

Vulneraria, la Vulneraire. Son fruit est une vessie qui renferme une capsule garnie d'une semence. Sa fleur est une papillote. Celle qui ressemble au Laurier est fort vulneraire; ses feuilles sont rangées deux à deux au long d'une côte, blanchâtres & veluës dessous.

Xanthyum. Cette petite Bardane ressemble à la grand Bardane par ses feuilles, ou au Petasites, mais ses fleurs sont des têtes de tuyaux comme le Chardon; ses fruits sont oblongs, armez de piquans. On se sert inté-

rieurement & extérieurement de cette petite Bardane pour la galle & les scrofules.

Xeradtheum. Cette maniere de Jacée a sa fleur radiée, c'est-à-dire en soleil : la Jacée l'a de tuyaux ; ses semences sont surmontées de petites feuilles. Celles dont on se sert a les feuilles blanches dessus. Ses fleurs son immortelles, astringentes.

Xilon. Le Coton se connoît à son fruit, qui a plusieurs cavernes garnies d'une boure qu'on apelle du Coton : sa fleur est une cloche.

Xilosteon. Cet arbrisseau a pour fleurs de longs tuyaux deux à deux, élargis & découpez, & ses fruits sont des bayes aussi deux à deux. Le *Chamæcerasus* a ses fleurs découpées en lévres, & ses fruits deux à deux. Le Periclimenon a ses fleurs en cor de chasse. Ses fruits rouges sont purgatifs & émetiques.

Sa racine amolit.

Xiphion. Elle ne differe de l'Iris que par sa racine, qui est un oignon composé de tuniques. La racine de l'Iris n'est pas un oignon.

Zacintha. Cette chicorée differe des autres par son calice, qui après la fleur prend la forme d'une rosette, dont chaque feuille renferme une semence à aigrette. Elle fleurit comme la Chicorée sauvage. Elle guérit les verruës.

Zisiphus. Le Jujubié est un arbrisseau armé d'épines ; son fruit ressemble à une Olive, qui renferme un noyau raboteux. Ses feuilles sont dentelées & d'un verd clair. Ses fleurs sont

des rosettes qui sortent du pied des feuilles ; on met les Jujubes dans la tisane pour la toux.

OMISSIONS.

ALisier est un arbre qui porte de petites nefles, grosses comme des bayes garnies de semences. Il fleurit comme le Poirier, ses feuilles sont découpées comme l'Aubepin : c'est le Gratecus de Théophraste.

Anisum. L'Anis est une espéce de Persil, mais il en différe par le goût ; ses feuilles mâchées ont le goût de la semence de l'Anis. Il est carminatif.

Cinara. L'Artichau ne différe du Chardon, que parce que sa tête est plus charnuë & se mange. Il est chaud.

Lilium convalium. Le Muguet a ses fleurs comme l'Ellebore blanc ; sa fleur est un grelot d'une piéce découpée, son fruit une baye. On donne l'eau distillée de ses fleurs blanches aux épileptiques ; & pour toutes les maladies du cerveau, de la conserve de ses fleurs.

Rapunculus. La Réponse a sa fleur d'une feuille découpée en étoile ; son fruit est à trois loges ; celles qu'on mange en salades ont de petits navets.

Trichomanes, Policrit. Ses feuilles sont fort courtes, ordinairement arondies, deux à deux sur une côte ; ses semences sous les feuilles. Elle a l'air ou le port d'une petite fougere : c'est un capillaire pectoral, splenique.

DES RAPORTS DE CHIRURGIE.

LE Raport de Chirurgie eſt un Certificat de bouche ou par écrit à Juſtice, de l'état où ſe trouve le corps humain, tant vivant que mort.

Afin qu'un Raport de Chirurgien ſoit valide, il faut qu'il ſoit conforme à la maladie raportée ; qu'il ſoit affirmé véritable par le Chirurgien qui a caractére de Maître, & qui a prêté une fois ſerment général pour la validité de tous Raports, dont il a pris Acte du Juge Criminel, entre les mains duquel il l'a fait, afin de n'être pas obligé de faire ſerment à tous les Raports qu'il fera pendant ſa vie. Les Raports ſe doivent faire avec beaucoup de conſcience ; car autrement ils font rendre de mauvais Jugemens, dont le Chirurgien eſt reſtituable au prochain, & reſponſable devant Dieu. Ainſi il doit bien prendre garde de ſe laiſſer ſéduire par les preſens des malades, ou par les prieres de leurs amis. Examiner lui-même la maladie, & n'avoir aucune complaiſance pour ſes Confreres. Ne rien aſſurer par raport aux douleurs & aux plaintes des bleſſez. Aporter tous ſes ſoins pour

découvrir les astuces & les tromperies des malades, comme sont le sang dont ils auroient barbouillé les parties, des contusions aparantes faites avec de la mine de plomb, dont ils auroient froté leurs corps ; une fiévre qu'ils auroient excitée en buvant des liqueurs spiritueuses ; un pouls irrégulier, pour s'être lié fortement le bras par le haut ; un ventre boursoufflé & gros comme un tambour, pour s'être fait souffler par l'anus, qu'on bouche avec des étoupes : une inflammation & une ulcération sur une partie, causées par l'aplication des herbes caustiques, &c. Le Chirurgien ne doit pas legerement prononcer avec assurance sur la mort ou sur la vie du blessé ; ce sont des choses trop incertaines. Il doit précisement marquer la longueur, la largeur & la profondeur des playes, si elles pénétrent dans les capacitez, quelles sont les parties intérieures blessées, marquer les symptômes véritables qui lui paroîtront, ce qu'il y a à craindre ou à espérer ; observer avec beaucoup d'exactitude si les blessures sont les véritables causes de la mort, ou des autres accidens dont elles ont été suivies ; car cette instruction est d'autant plus nécessaire, que le blessé peut être mort d'une maladie qu'il avoit déja, & l'on procederoit contre celui qui auroit frapé, comme s'il étoit la véritable cause de la mort du blessé. Il faut marquer si l'on a trouvé le blessé debout ou couché, incapable de vâquer

à ſes affaires ; s'expliquer en termes clairs & intelligens, afin de donner au Juge des éclairciſſemens pour juger avec équité.

Le Chirurgien doit marquer ſa qualité, comme s'il eſt Chirurgien du Roy, d'un Prince, le lieu de ſa Maîtriſe & de ſon établiſſement, la datte du mois & l'année, la qualité du malade, le lieu de ſa réſidence, la ruë, l'enſeigne, s'il y en a une : ſi c'eſt une femme, la qualité de ſon mari ; un enfant, la qualité de ſon pere ; un domeſtique, la qualité de ſes maîtres : l'inſtrument avec lequel la bleſſure a été faite ; que le bleſſé ſe plaint de telles douleurs, & non pas qu'elles ſont véritables : ſi ce ſont des bleſſures qu'une femme n'ait pas voulu montrer, il faut dire que la pudeur ne lui a pas permis de montrer. Il ne faut jamais viſiter une fille ou une femme, qu'en preſence de quelque femme.

Quand on fait un Raport pour une fille qui ſe plaint d'avoir été forcée, il faut pour faire ce Raport, qu'elle ſoit fort jeune ; car paſſé un certain âge, on n'y connoît plus rien.

Il y a de certains Raports qu'on apelle *Exoines*, qui ne ſont que des excuſes valables de ſe diſpenſer de quelque choſe, comme ſeroit un Eccleſiaſtique qui voudroit obtenir de ſon Evêque la diſpenſe de ſes fonctions Béneficiales ; un ſoldat qui voudroit ſortir du ſervice, &c. Le Chirurgien examinera bien leurs raiſons, & les déclarera de bonne foi aux Superieurs.

MODELES DES RAPORTS.

Raport d'une playe de tête.

RAporté par moi Jean Meunier, ci-devant Chirurgien de la feuë Reine, Juré à Paris, que cejourd'hui 15 Mai 1702. j'ai été apellé ruë Dauphine, à l'enseigne du Cadran, pour voir & visiter le sieur Jary, Marchand Bonnetier, que j'ai trouvé au lit, à cause d'une grande playe de tête, située à la partie moyenne du Parietal gauche, de la grandeur de quatre travers de doigts, à laquelle j'ai fait une longue incision cruciale, parce que le crane m'a paru fracturé; & on peut croire que les meninges ou membranes qui envelopent le cerveau, sont blessées, parce que ledit Jary a la fiévre, les yeux rouges & enflamez, qu'il a eu en ma presence de grands vômissemens, & que le sieur Thuillier Chirurgien Juré, qui a mis le premier apareil, m'a assuré qu'il lui avoit vû rendre du sang par le nez & par les oreilles: ce qui me fait juger qu'il est en très-grand péril, & en danger de tomber en frenesie & convulsions, dont la mort pourroit bien s'ensuivre. Et ce qui me fait encore juger de la grandeur de son mal, c'est que j'ai apris du blessé qu'il étoit tombé dans une cave fort profonde, & que sa tête avoit porté sur une grosse pierre, où il étoit resté sans connoissance & sans jugement.

Pour raison de quoi je lui ai fait une saignée, & lui ai ordonné un grand repos, un régime de vivre très-exact, & le trépan, ne pouvant au surplus répondre de sa vie que le quarantiéme jour ne soit passé. Ce que je certifie être véritable, en foi de quoi j'ai signé le present Raport, pour servir & valoir audit Jary ce que de raison. A Paris les jour & an que dessus. JEAN MUNIER.

Raport pour une blessure legere.

RAporté par moi Pierre Picque, Maître Chirurgien Juré, & commis aux Raports dans la Ville & Jurisdiction d'Angers, que cejourd'hui 12 Mai 1702. j'ai été requis de me transporter ruë de la Poissonnerie, pour voir & visiter Marie Gaillard Marchande Harangere, au sujet des blessures qu'elles nous a dit avoir reçûës le jour d'hier : à laquelle Marie Gaillard j'ai trouvé les deux yeux meurtris, avec une excoriation à la jouë, disant ressentir de grandes douleurs par tout son corps, à cause des coups de pied & de poing qu'elle a reçûs. Pour raison desquelles blessures nous lui avons ordonné la saignée, & un cataplâme résolutif sur les yeux, pour prévenir les fluxions & inflammations qui pourroient arriver. En foi de quoi nous avons signé le present Raport, pour lui servir & valoir ce que de raison. A Paris les jour & an que dessus. PIERRE PICQUE.

Raport pour une groſſeſſe.

RAporté par moi Jacques Pivert, Chirurgien-Accoucheur, Maître & Juré à Paris, que cejourd'hui 10 Mai 1702. en exécution de l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, je me ſuis tranſporté ruë d'Anjou, pour voir & viſiter Demoiſelle Françoiſe Brunet, femme de M. Guibert Avocat en la Cour, laquelle j'ai trouvé giſſant au lit, diſant être enceinte, & reſſentir de fort grandes douleurs à la région des lombes, accompagnées d'une perte de ſang. Elle avoit le viſage pâle, les yeux languiſſans, des défaillances, les cuiſſes & le ventre marquez de pluſieurs contuſions, la matrice peſante, relâchée & imbuë d'une humidité qui commence à ſentir mauvais; ce qui me fait juger que l'enfant de ladite Demoiſelle Brunet étoit mort dans ſon ventre, & qu'elle accouchera bientôt avec danger de ſa vie, n'étant encore groſſe que de trois mois, ce que j'ai jugé par la tenſion de ſon ventre, & par les autres ſignes ordinaires, à cauſe de quoi je lui ai preſcrit les cordiaux néceſſaires en pareil cas: ce que je certifie véritable. En foi dequoi j'ai ſigné le preſent Raport, pour ſervir & valoir à ladite Demoiſelle Brunet ce que de raiſon. A Paris les jour & an que deſſus.

JACQUES PIVERT.

Raport concernant la virginité.

RAporté par moi Maurice Quentin, Chirurgien Juré à Tours, & ordinaire de l'Officialité de ladite Ville, que cejourd'hui 15 Avril 1702. de l'Ordonnance de M. l'Official, je me suis transporté au Village S. Ouin, pour voir & visiter Marguerite fille de Pierre Georget Jardinier, demeurant audit lieu, âgée de douze ans ou environ, afin de juger de l'état de sa virginité, ce que j'ai fait en presence de Madelaine Gueret sa mere. J'ai trouvé les caroncules sanglantes, escoriées & fort écartées, le vagin dilaté & sanglant; ce qui me fait juger qu'elle a été défloree par force & violence, à cause de quoi je lui ai ordonné les remédes desficatifs & astringens, convenables en pareils cas: ce que je certifie véritable. En foi de quoi j'ai signé le present Raport, pour servir & valoir audit Georget ce que de raison. A Saint Ouin les jour & an que dessus.

MAURICE QUENTIN.

Raport des corps trouvez défaits.

RAporté par moi Chirurgien Juré, commis aux Raports en la Ville & Jurisdictions d'Orleans, que cejourd'hui 12 Juillet 1700. en exécution de l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, je me suis trans-

porté en la maison de Sebastien Pivert Laboureur, Paroisse Saint Aubin, lequel j'ai trouvé mort dans une grange, pendu à une solive par une corde moyenne, & après l'avoir fait détacher, & avoir examiné son col, j'ai reconnu par sa lividité, par la morve & bave qui sortoit de son nez & de sa bouche, & par la couleur livide de toute la face, & des bras & des jambes, qu'il s'est pendu lui-même, ou que d'autres l'ont pendu étant encore vivant, & étranglé au moyen d'un nœud coulant que j'ai trouvé à la corde : ce que je certifie véritable. En foi de quoi j'ai signé le present Raport, pour servir à qui il apartiendra ce que de raison. Les jour & an que dessus.

Quand les signes ci-dessus marquez ne se trouvent pas, on doit raporter que le corps défait n'a été pendu qu'après sa mort.

Raport pour un noyé.

RAporté par moi Chirurgien-Juré, commis aux Raports en la Ville & Jurisdiction de Saint Denis, que cejourd'hui, de l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, je me suis transporté sur le bord de la riviere de Seine, pour visiter un corps mort qui en avoit été retiré quelques heures auparavant, duquel j'ai trouvé le ventre tendu & rempli d'eau, le bout des doigts écorchez,

la face livide, le front excorié, la bouche écumante & le nez rendant une morve sanglante & écumeuse : ce qui me fait juger qu'il est tombé ou qu'il a été jetté dans l'eau encore vivant, où il s'est ensuite noyé ; ce que je certifie véritable. En foi de quoi j'ai signé le present Raport, pour servir ce que de raison. A S. Denis le jour & an que dessus.

Quand les signes ci-dessus, ou plusieurs d'iceux ne se trouvent point, on doit raporter que le corps étoit mort avant qu'il eût été jetté dans l'eau. Les coups que le noyé peut avoir reçûs en le pêchant, ne sont ni sanglans ni livides.

FIN.

TABLE

TABLE
DES PLANTES USUELLES.

Mise en ordre Alphabétique.

Abricotier, 425
Absinthe, 410
Acante, 411
Aconit, 412
Agaric, 413
Agripaume, 445
Aigremoine, 413
Ail, 415
Airelle, 540
Alaterne, 415
Alcée, 414
Alkekenge, 415
Alisier, 543
Alleluya oxys, 506
Aloës, 416
Amandier, 418
Amarante, 417
Ambrette, Bluet odorant, 458
Ambrosie, 418
Ammi, ibid
Anagallis, 419
Ancolie, 423
Androsace, 419
Anemone, 420
Anet, ibid
Anis, 543
Angélique, 421
Apocin, 423
Arbousier, 424
Arbre de vie: 532
Aristoloche, 424
Armoise, 425
Arrête Bœuf, 421
Arroche, 428
Artichaut, 543
Asarine, 426
Asphodele, 427
Asperge, 426
Astérisque, 428
Astragale, ibid
Aubepin, *Mespilus*, 497
Aune, 416
Aune noir, 470
Aunée, *Enula*, 476
Avoine, 429
Aurone, 410
Bacille, *Critbmum*, 425
Baguenaudier, 451
Balsamine, 430
Barbe de Bouc, 535
Barbe de Chévre, 430

Barbe de Jupiter, 431
Bardane, 485
Basilic, 502
Basilic sauvage, 450
Bec de Gruë, 472
Becabonga, 419
Belle-Menthe, 438
Belle de nuit, 481
Benoiste, 442
Berle, 525
Bétoine, 432
Bette, ibid
Bigarotier, *Cerasus*, 445
Bistorte, 433
Blé noir, 467
Blé de Turquie, 494
Blé de vache, ibid
Blete, 434
Bluet, 458
Bois de Ste-Lucie, *Cerasus racemosa*, 445
Bois puant, 419
Bon Henry, Patte d'oye à feüille triangulaire, 448
Bonnes-Dames, Aroche, 428
Boucage, 535
Boüillon blanc, 538
Bouleau, 433
Bouroche, 434
Bourse à Berger, 436
Brunelle, 435
Bruyere, 465
Bugle, 436
Bugloſſe, 434
Buis ou Bouis, 437
Bulbonac, 496
Cabaret, 426
Cachrys, 438
Caillelait, 472
Calemant, 438
Calebasse ou Gourde, 457
Camelée, 446
Camomille, 447
Campanulle, 439
Canne, *Arundo*, 426
Canebergé, 506
Canne Royale, Roseau, 426
Capillaire, 412
Caprier, 439
Capucine, 440
Cardamine, 441
Caroline, ibid
Carotte, *Daucus*, 460
Carouge, 524
Cartame, 442
Casse, 443
Cassie, *Acacia*, 411
Cédre, 444
Cerfeüil, 446
Cerisier, 445
Ceterat, 427
Champignon, 471
Chanvre, 439
Chardon, 441
Chardon à Bonnetier, 461
Chardon benit, 451
Chardon de vignes, 441
Chardon étoilé, ou Chauſ-

fe-Trape. Sa tête a des piquans disposez en rayons, 441
Charme, 442
Chataigne d'eau, 535
Chataigner, 443
Chausse-Trape, ou Chardon étoilé, 441
Chelidoine, 447
Chêne, 416
Chêne verd, ibid
Chenille, 522
Cherui, 525
Chevrefeüille, 440
Chicorée, 449
Chiendent, 474
Chou, 434
Chou marin, 526
Chiboule, Echalotte, *Cepa*, 445
Cicutaire, 449
Cierge épineux, *Melocactus*, 496
Ciguë, 449
Ciprès, 457
Circée, 449
Ciste, 450
Citise, 459
Citronier, 450
Citroüille, 421
Clematite, 450
Coignassier, 458
Colchique, 451
Coulevrée, 435
Coloquinte, 421
Concombre, 456
Condrile, 448
Conise, 452
Consoude, 529
Coquelourde, 515
Coquelicoc, *Papaver erraticum*, 506
Coqueret, Alkekange, 415
Corail, 452
Coralline, ibid
Coriandre, 453
Corne de Cerf, 454
Corneille, 492
Cornoüiller, 453
Coton, 542
Coudrier, 454
Couronne Impériale, 453
Crapaudine, 524
Cresson, 500
Croisette, 456
Crotolaire, 456
Cuscute, 457
Cydonia, 458
Dent de Lion, 461
Dentaire, ibid
Digitale, ibid
Dompte-venin, 426
Doronic, 462
Double-feüille, 503
Doucette, Campanule, 439
Echalotte, 445
Eclaire, 447
Ellebore blanc, 538
Ellebore noir, *Helleborus*, 477
Elleborine, ibid

Emionite, 477
Ephemere, 464
Epinars, 527
Epine blanche, Aubepin, Nefflier, 497
Epine jaune, 522
Epine de Bouc, 535
Epine-vinette, 432
Epithim, Cuscute, 457
Eponge, 527
Epurge, 534
Erable, 411
Ers, 465
Estragon, *Abrotanum*, 410
Eufraise, 466
Eupatoire, ibid
Faux Acacia, *Pseudo-Acacia*, 514
Faux Dictamne, ibid
Fenoüil, 469
Fenoüil marin, 455
Funegrec, 469
Fer de Cheval, 467
Ferule, 468
Féve, 467
Feüille d'eau, 479
Figuier, 468
Figuier d'Inde, 504
Filaria, 510
Filipendule, 468
Flambe, Iris, 482
Fleur de Passion, 474
Follettes, Arroche blanche, 428
Fougere, 469
Fouteau, 467
Fraisier, 470
Framboisier, *Rubus Idæus*, 518
Fraxinelle, 470
Frêne, ibid
Fritillaire, ibid
Froment, 536
Fumeterre, 471
Fussain, 466
Fustet, 454
Gainier, 524
Garence, 518
Garderobe, petit Cyprès, 520
Garou, 533
Gaude, 491
Genet, 472
Genet commun, *Cytiso*, *Genista*, 459
Genet d'Espagne, 472
Genevrier, 483
Gentiane, 473
Gentianelle, ibid
Germandrée, petit Chêne, 446
Gesse, 485
Gerofflier, 487
Glayeul, *Gladiolus*, 473
Globulaire, 474
Glouteron, Bardane, 485
Gourde, 457
Grande Centaurée, 445
Grande Consoude, 529
Grassette, 510
Gratteron, 422
Grenadier, 515

Groſelier, 475
Guaiave, ibid
Gui, 540
Guignier, *Ceraſus fructu aquoſo*, 445
Guimauve, 417
Hannebane, Juſchiame, 479
Haricot, 509
Herbe aux Chats, 444
Herbe à cotton, 468
Herbe aux vipéres, 463
Herbe aux Gueux, *Clematis*, 450
Herbes aux Mites, 433
Herbe au lait, 473
Herbe aux perles, 490
Herbe aux poux, *Staphiſagria*, 528
Herbe aux puces, 514
Herbe aux teigneux, *Petaſites*, 509
Herbe aux verruës, 477
Herbe du ſiége, Scrophulaire aquatique, ou Herbe S. Chriſtophe, 448
Herniole, 478
Herbe, Fouteau, 467
Hyſſope, 480
Houblon, 491
Houx, 423
Houx Frelon, 518
Jacée, 480
Jacinte, 479
Jacobée, 481
Jalap, ibid
Impériale, 453
Iris, 482
Jaſmin, 481
If, 531
Immortelle, 463
Impératoire, 482
Jonc, 483
Jonc fleuri, ibid
Joubarbe, 523
Ivette, 447
Jujubier, 542
Juliane ou Juliene, 478
Juſquiame, 479
Laitron, 526
Laituë, 484
Langue de Cerf, 489
Langue de Chien, 458
Langue de ſerpent, 503
Larmes de Job, 483
Lavande, 485
Laurier, 486
Laurier-Ceriſe, ibid
Laurier-Roſe, 500
Laurier-Thim, 534
Lentille, 486
Lentiſque, ibid
Liége, 529
Lierre, 475
Lierre terreſtre, 476
Lilac, 488
Limon, 489
Lin, ibid
Linaire, ibid
Lis, ibid
Liſeron, 452
Lis Alphodelle, 488
Lis de S. Bruno, *Lilia-*

ſirum, 488
Lis Jacinthe, ibid
Lis Narciſſe, 489
Livêche, 488
Lonkite, 490
Lotier, ibid
Lunaire, ibid
Lubin, ibid
Luſerne, *Medica*, 494
Maceron, 525
Mâche, 537
Madepore, 492
Mandragore, 493
Marguerite, *Leucanthemum*, 487
Marjolaine, 492
Maronier, *Caſtanea Sativa*, 443
Maronier d'Inde, 478
Marrube, 493
Maſſe, 537
Matricaire, 493
Mauve, 492
Mayenne, 495
Meleſe, 485
Meliante, 494
Melilot, 495
Melinet, 445
Meliſſe, 495
Melon, ibid
Melon épineux, *Melocactus*, 496
Menianthe, ibid
Menthe, ibid
Mercurielle, ibid
Meurier, 498
Micocoulier, 444
Millefeüille, 497
Mille pertuits, 480
Millet, 497
Mirrhe, 499
Morelle, 526
Morgeline, 416
Morille, 434
Mort du Diable, Scabieuſe, 521
Mouron, 419
Mouron aquatique, 520
Mouſſe, 499
Moutarde, 524
Muguet, *Lilium convallium*, 543
Muffle de Veau, 421
Narciſſe, 500
Navet, ibid
Nefflier, 497
Nenuphar, 501
Nerprun, 517
Nez coupé, 528
Nicotiane, 501
Nid d'oiſeau, ibid
Nielle, ibid
Noiſetier, Coudrier, 454
Noyer, 501
Nombril de Venus, 455
Nommulaire, *Lilimacbia*, 492
Obier, 504
Oeil de bœuf, 435
Oeillet, 443
Oeillet d'Inde, 530
Oeillet de montagne, 528
Oignon, 445

Olivier, 502
Oranger, 429
Orcanette, Bugloſſe à racine rouge, 434
Oreille d'Ours, 429
Oreille de Souris, 499
Orge, 479
Orgue de Mer, 536
Origan, 504
Orme ou Ormeau, 540
Ormin, 479
Orobanche, 505
Orpin, 419
Ortie, 541
Oſmonde, 505
Ozeille, 412
Pain de Pourceau, 458
Paliure, 506
Panais, 507
Panicaut, 465
Panis, 506
Paquette, 481
Pariétaire, 506
Pas d'Aſne, *Tuſſilago*, 537
Paſſerage, 487
Paſtel, 482
Patte d'Oye, 448
Patience, 484
Pavot, 506
Pavot cornu, *Glaucium*, 473
Pêcher, 508
Pédiculaire, 507
Peigne de Venus, 521
Perce neige, 500
Perce-feüille, *Buplevrum*, 436
Perficaire, 508
Perſil, 422
Perſil de Macédoine, 423
Perſil ſauvage, 533
Pervenche, 509
Petaſite, ibid
Petit Cyprès, 520
Petite centaurée, 445
Petit Chêne, 446
Petite Ellebore, 477
Peuplier, 513
Phyllirea, 510
Phlonis, ibid
Pié d'Aloüette, 460
Pié de Lion, 414
Pié d'Oiſeau, 505
Pié de Veau, 425
Pignon d'Inde, 517
Pimprenelle, 510
Pin, ibid
Pirole, 415
Piſſenlit, 461
Pivoine, 506
Plantain, 511
Plaintain d'eau, 460
Plantane, 511
Porreau, 513
Poirée, Bette, 432
Poirier, 515
Pois, 511
Pois chiche, *Cicer*, 449
Pois de merveille, 453
Poivre d'Inde ou de Guinée, 440
Polipode, 512

Politric, 543
Pomme dorée ou d'amour, 491
Pomme de merveille, 498
Pomme épineuse, 529
Pommier, 493
Potiron, 496
Poulioyt, 515
Pourpier, 513
Prêle, 464
Primevere, 513
Prunier, 514
Pulmonaire, ibid
Queuë de Cheval, 464
Queuë de Lion, 487
Queuë de Pourceau, 509
Quintefeüille, 516
Racine vierge, 530
Raifort, 516
Raisins d'Ours, 541
Raquette, Cardace, *Opuntia*, 504
Rave, 516
Réglisse, 474
Reine des Près, 540
Remors, Scabieuse, 521
Renoncule, 516
Renouée, 512
Ricin, 517
Ris, 505
Romarin, 517
Ronce, 518
Roquette, 465
Roseau, 426
Rosier, 517
Rubarbe, 516
Ruë, 519
Ruë de muraille, ibid
Sabot, 438
Safran, 456
Safran bâtard, 442
Sainfoin, 503
Salicaire, 519
Sanicle, 520
Sapin, 409
Sarrasin, 467
Sarriette, 521
Sauge, 517
Saule, 519
Saxifrage, 521
Scabieuse, ibid
Scorsonnere, 522
Scrofulaire, ibid
Sceau de Notre-Dame, Racine vierge, *Tamnus*, 530
Sceau de Salomon, 512
Segle, 522
Sené, 523
Seneçon, ibid
Sensitive, 497
Serpentaire, 462
Serpolet, 523
Sesamoide, 524
Soldanelle, 526
Soleil, 454
Sorbier, 526
Souci, 438
Souci de marais, 513
Souchet, 459
de, 483
Storax, 529

Sucre, 520
Sumac, 517
Sureau, 520
Tabac, 501
Toubouren, 436
Tamarin, 530
Tamaris, ibid
Taneſie, 531
Topinambours, Soleil à racine tubereuſe, 476
Térébenthine, 531
Terre-noix, 436
Thim, 533
Thymbre, ibid
Tillau, ou Tilleul, ibid
Titymale, 534
Toque, 443
Tormentille, 534
Tortelle, Velar, 466
Toute-bonne, 522
Toute-ſaine, 420
Treſle, 535
Tremble, Peuplier trembl e, 513
Troine, 488
Truffe, 536
Tuë Loup, 412
Tulipe, 536
Tuſſilage, 537
Valeriane, 537
Valeriane Grecque, 512
Velar, 466
Verge dorée, 540
Véronique, 539
Verveine, 538
Veſſe, 539
Veſſe de Loup, 491
Vierge, 530
Vigne, 540
Vigne blanche, Coluvrée, 435
Vipérine, 463
Violette, 539
Violier-girofflier, 487
Viorne, 439
Vulnéraire, 541

FIN.

Aprobation du Censeur Royal.

JE soussigné Nicolas Andry, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal en Médecine, certifie à Monseigneur le Chancelier, qu'après avoir examiné par son ordre la *Chirurgie Complette & la Médecine aisée, par M. le Clerc*, je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 21 Avril 1717.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT ; Notre bien amé BARTHÉLEMY GYRIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer de faire imprimer *la Chirurgie Complette & la Médecine aisée du sieur le Clerc*, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége sur ce nécessaires ; A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire réimprimer ladite *Chirurgie Complette & la Médecine aisée du sieur le Clerc*, en telle forme, marge, caractéres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par

tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ladite *Chirurgie Complette*, *& la Médecine aisée du sieur le Clerc*, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ladite *Chirurgie Complette*, *& de la Médecine aisée du sieur le Clerc*, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie : Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Dagesseau, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que

la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le troisiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de notre Régne le cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 194. *N°* 223. *conformément aux anciens Réglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le ſixiéme Août* 1717.

DELAULNE, Syndic.

Et ledit Barthelemy Gyrin a cédé son Privilége à Laurent d'Houry, Imprimeur-Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

a chelekuens